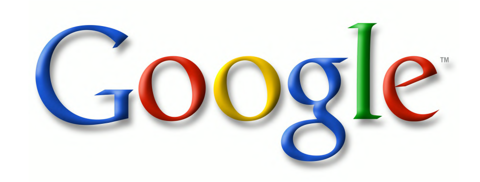







TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA





ŒUVRES
DE
RACINE.
TOME PREMIER.



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCCXIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

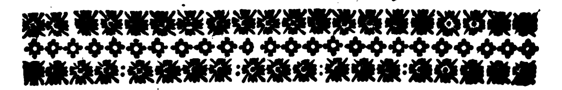

HONOR VIRTUTIS PRÆMIUM
The Right Hon.ble Basil
Fielding Earl of Denbigh
1703

ŒUVRES
DE
RACINE.
TOME PREMIER.



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCCXIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



PREFACE.

LE Lecteur me permettra de lui demander un peu plus d'indulgence pour cette Piéce, que pour les autres qui la suivent. J'étois fort jeune quand je la fis. Quelques vers que j'avois faits alors, tomberent par hazard entre les mains de quelques personnes d'esprit. Ils m'exciterent à faire une Tragedie, & me proposerent le sujet de la Thebaïde. Ce sujet avoit été autrefois traité par Rotrou sous le nom d'Antigone. Mais il faisoit mourir les deux Freres dés le commencement de son troisiéme Acte. Le reste étoit en quelque sorte le commencement d'une autre Tragédie, où l'on entroit dans des interests tout nouveaux. Et il avoit réüni en une seule Piéce deux Actions differentes, dont l'une sert de matiere aux Pheniciennes d'Euripide, & l'autre à l'Antigone de Sophocle. Je compris que cette duplicité d'Actions avoit pû nuire à sa Piéce, qui d'ailleurs étoit remplie de quantité de beaux endroits. Je dressay à peu prés mon plan sur

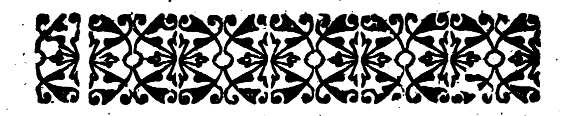
les Pheniciennes d'Euripide. Car pour la Thebaïde qui est dans Seneque, je suis un peu de l'opinion d'Heinsius, & je tiens comme lui, que non-seulement ce n'est point une Tragédie de Seneque, mais que c'est plûtost l'ouvrage d'un Déclamateur, qui ne sçavoit ce que c'étoit que Tragédie.

La Catastrophe de ma Piéce est peut-être un peu trop sanglante. En effet il n'y paroît presque pas un Acteur qui ne meure à la fin. Mais aussi c'est la Thebaïde. C'est-à-dire le sujet le plus Tragique de l'Antiquité.

L'amour qui a d'ordinaire tant de part dans les Tragédies, n'en a presque point icy. Et je doute que je lui en donnasse d'avantage si c'étoit à recommencer. Car il faudroit ou que l'un des deux Freres fût amoureux, ou tous les deux ensemble. Et quelle apparence de leur donner d'autres interests que ceux de cette fameuse haine qui les occupoit tout entiers ? Ou bien il faut jetter l'amour sur un des seconds Personnages, comme j'ai fait : Et alors cette passion qui devient comme étrangere au sujet, ne peut produire que de mediocres effets. En un mot je suis persuadé que les tendresses

tendresses ou les jalousies des Amans ne sçauroient trouver que fort peu de place parmy les incestes, les parricides & toutes les autres horreurs qui composent l'Histoire d'Oedipe & de sa malheureuse Famille.





ACTEURS.

ETEOCLE, Roy de Thebes.

POLINICE, Frere d'Eteocle.

JOCASTE, Mere de ces deux Princes & d'Antigone.

ANTIGONE, Sœur d'Eteocle & de Polinice.

CREON, Oncle des Princes, & de la Princesse.

HEMON, Fils de Creon, Amant d'Antigone.

OLYMPE, Confidente de Jocaste.

ATALE, Confident de Creon.

UN SOLDAT de l'Armée de Polinice.

GARDES.

La Scene est à Thebes, dans une Sale du Palais Royal.



LA THEBAYDE



LA THEBAIDE, OU LES FRERES ENNEMIS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, OLYMPE.

JOCASTE.



Ls sont sortis, Olympe ? Ah mortelles douleurs !
Qu'un moment de repos me va couter de pleurs !
Mes yeux depuis six mois estoient ouverts aux larmes :

Et le sommeil les ferme en de telles allarmes ?
Puisse plûtost la mort les fermer pour jamais,
Et m'empêcher de voir le plus noir des forfaits !
Mais en sont-ils aux mains ?

OLYMPE.

Du haut de la muraille,
Je les ai veus déja tous rangez en bataille.
J'ai veu déjà le fer briller de toutes parts,
Et pour vous avertir, j'ai quitté les remparts,
J'ai veu le fer en main Etéocle lui-même ;
Il marche des premiers, & d'une ardeur extrême,
Il montre aux plus hardis à braver le danger.

JOCASTE.

N'en doutons plus, Olympe, ils se vont égorger,
Que l'on coure avertir & hâter la Princesse,
Je l'attens. Juste Ciel ! soûtenez ma foiblesse.
Il faut courir, Olympe, aprés ces inhumains,
Il les faut separer, ou mourir par leurs mains.
Nous voicy donc, helas ! à ce jour detestable
Dont la seule frayeur me rendoit miserable.
Ni prieres, ni pleurs ne m'ont de rien servi,
Et le couroux du sort vouloit estre assouvi.
O toy, Soleil, ô toy, qui rens le jour au monde,
Que ne l'as-tu laissé dans une nuit profonde !
A de si noirs forfaits, prestes-tu tes rayons,
Et peux-tu sans horreur voir ce que nous voyons ?
Mais ces Monstres, helas ! ne t'épouvantent guéres,
La race de Laius les a rendus vulgaires.
Tu peux voir sans frayeur les crimes de mes Fils,
Aprés ceux que le Pere & la Mere ont commis :
Tu ne t'étonnes pas si mes Fils sont perfides,
S'ils sont tous deux méchans, & s'ils sont parricides,
Tu sçais qu'ils sont sortis d'un sang incestueux,
Et tu t'étonnerois s'ils étoient vertueux.

SCENE II.

JOCASTE, ANTIGONE, OLYMPE

JOCASTE.

MA Fille avez-vous sçû l'excés de nos miseres?

ANTIGONE.

Ouy, Madame, on m'a dit la fureur de mes Freres,

JOCASTE.

Allons, chere Antigone, & courons de ce pas,
Arrester s'il se peut leur parricide bras.
Allons leur faire voir ce qu'ils ont de plus tendre,
Voyons si contre nous ils pourront se défendre,
Ou s'ils oseront bien dans leur noire fureur,
Répandre nôtre sang pour attaquer le leur.

ANTIGONE.

Madame, c'en est fait, voici le Roy lui-même.

SCENE III.

JOCASTE, ANTIGONE, ETEOCLE, OLYMPE.

JOCASTE.

OLympe, soûtien-moi, ma douleur est extrême.

ETEOCLE.

Madame, qu'avez-vous? & quel trouble...,

JOCASTE.

Ah ! mon Fils,
Quelles traces de sang voi-je sur vos habits ?
Est-ce du sang d'un Frere, ou n'est-ce point du vôtre?

ETEOCLE.

Non, Madame, ce n'est ni de l'un ni de l'autre.
Dans son camp jusqu'ici Polinice arresté,
Pour combattre à mes yeux ne s'est point presenté.
D'Argiens seulement une troupe hardie
M'a voulu de nos murs disputer la sortie.
J'ai fait mordre la poudre à ces audacieux,
Et leur sang est celui qui paroist à vos yeux.

JOCASTE.

Mais que prétendiez-vous? & quelle ardeur soudaine
Vous a fait tout à coup descendre dans la plaine?

ETEOCLE.

Madame, il estoit temps que j'en usasse ainsi,
Et je perdois ma gloire à demeurer ici.
Le Peuple à qui la faim se faisoit déja craindre,
De mon peu de vigueur commençoit à se plaindre;
Me reprochant déja qu'il m'avoit couronné,
Et que j'occupois mal le rang qu'il m'a donné.
Il le faut satisfaire; & quoi qu'il en arrive,
Thebes dés aujourd'hui ne sera plus captive,
Je veux, en n'y laissant aucun de mes soldats,
Qu'elle soit seulement juge de nos combats;
J'ai des forces assez pour tenir la campagne;
Et si quelque bonheur nos armes accompagne,
L'insolent Polinice & ses fiers Alliez
Laisseront Thebes libre, ou mourront à mes piez.

JOCASTE.

Vous pourriez d'un tel sang, ô Ciel! souiller vos armes?
La Couronne pour vous a-t-elle tant de charmes?
Si par un parricide il la falloit gagner,

Ah ! mon fils, à ce prix voudriez vous regner ?
Mais il ne tient qu'à vous, si l'honneur vous anime,
De nous donner la Paix, sans le secours d'un crime,
Et de vôtre couroux triomphant aujourd'hui,
Contenter vôtre frere, & regner avec lui.

ETEOCLE.

Appellez-vous regner partager ma Couronne,
Et ceder laschement ce que mon droit me donne ?

JOCASTE.

Vous le sçavez, mon Fils, la justice & le sang
Lui donnent comme à vous sa part à ce haut rang.
Oedipe en achevant sa triste destinée
Ordonna que chacun regneroit son année;
Et n'ayant qu'un Etat à mettre sous vos loix,
Voulut que tour à tour vous fussiez tous deux Rois.
A ces conditions vous daignâtes souscrire.
Le sort vous appella le premier à l'Empire,
Vous montâtes au Trône, il n'en fut point jaloux,
Et vous ne voulez pas qu'il y monte aprés vous ?

ETEOCLE.

Non, Madame, à l'Empire il ne doit plus prétendre ?
Thebes à cet arrest n'a point voulu se rendre;
Et lors que sur le Thône il s'est voulu placer,
C'est elle & non pas moi qui l'en a sçû chasser.
Thèbes doit-elle moins redouter sa puissance,
Aprés avoir six mois senti sa violence ?
Voudroit-elle obéir à ce Prince inhumain,
Qui vient d'armer contre elle & le fer & la faim ?
Prendroit-elle pour Roy l'Esclave de Mycéne,
Qui pour tous les Thebains n'a plus que de la haine;
Qui s'est au Roy d'Argos indignement soûmis,
Et que l'Hymen attache à nos fiers ennemis ?
Lors que le Roy d'Argos l'a choisi pour son Gendre,
Il esperoit par lui de voir Thebes en cendre:
L'amour eut peu de part à cet hymen honteux,

Et la ſeule fureur en alluma les feux.
Thebes m'a couronné pour éviter ſes chaînes,
Elle s'attend par moi de voir finir ſes peines,
Il la faut accuſer ſi je manque de foy,
Et je ſuis ſon Captif, je ne ſuis pas ſon Roy.

JOCASTE.

Dites, dites plûtoſt, cœur ingrat & farouche,
Qu'auprés du Diadême il n'eſt rien qui vous touche:
Mais je me trompe encor, ce rang ne vous plaît pas,
Et le crime tout ſeul a pour vous des appas.
Hé bien! puis qu'à ce point vous en eſtes avide,
Je vous offre à commettre un double parricide,
Verſez le ſang d'un Frere: Et ſi c'eſt peu du ſien,
Je vous invite encore à répandre le mien.
Vous n'aurez plus alors d'ennemis à ſoûmettre,
D'obſtacle à ſurmonter ni de crime à commettre;
Et n'ayant plus au Thrône un fâcheux concurrent,
De tous les criminels vous ſerez le plus grand.

ETEOCLE.

Hé bien, Madame, hé bien, il faut vous ſatisfaire,
Il faut ſortir du Thrône & couronner mon Frere:
Il faut pour ſeconder vôtre injuſte projet,
De ſon Roy que j'eſtois devenir ſon Sujet;
Et pour vous élever au comble de la joye,
Il faut à ſa fureur que je me livre en proye.
Il faut par mon trépas....

JOCASTE.

Ah Ciel! quelle rigueur,
Que vous penetrez mal dans le fond de mon cœur!
Je ne demande pas que vous quittiez l'Empire.
Regnez toûjours, mon Fils, c'eſt ce que je deſire.
Mais ſi tant de malheurs vous touchent de pitié,
Si pour moi vôtre cœur garde quelque amitié,
Et ſi vous prenez ſoin de vôtre gloire même,
Aſſociez un Frere à cet honneur ſuprême.

Ce n'eſt qu'un vain éclat qu'il recevra de vous,
Voſtre regne en ſera plus puiſſant & plus doux.
Les Peuples admirant cette vertu ſublime,
Voudront toûjours pour Prince un Roy ſi magnanime;
Et cet illuſtre effort, loin d'affoiblir vos droits,
Vous rendra le plus juſte & le plus grand des Rois.
Ou s'il faut que mes vœux vous trouvent inflexible,
Si la Paix à ce prix vous paroiſt impoſſible,
Et ſi le Diadême a pour vous tant d'attraits;
Au moins conſolez-moi de quelque heure de Paix.
Accordez cette grace aux larmes d'une Mere:
Et cependant, mon Fils, j'irai voir vôtre Frere;
La pitié dans ſon ame aura peut-eſtre lieu,
Ou du moins pour jamais j'irai lui dire adieu.
Dés ce même moment permettez que je ſorte,
J'irai juſqu'à ſa tente, & j'irai ſans eſcorte;
Par mes juſtes ſoupirs j'eſpere l'émouvoir.

ETEOCLE.

Madame, ſans ſortir vous le pouvez revoir.
Et ſi cette entrevûe a pour vous tant de charmes,
Il ne tiendra qu'à lui de ſuſpendre nos armes:
Vous pouvez dés cet heure accomplir vos ſouhaits,
Et le faire venir juſque dans ce Palais.
J'irai plus loin encore, & pour faire connoiſtre
Qu'il a tort en effet de me nommer un traiſtre,
Et que je ne ſuis pas un Tyran odieux;
Que l'on faſſe parler & le peuple & les dieux.
Si le peuple y conſent je lui cede ma place.
Mais qu'il ſe rende enfin ſi le peuple le chaſſe:
Je ne force perſonne, & j'engage ma foy
De laiſſer aux Thebains à ſe choiſir un Roy.

SCENE IV.

JOCASTE, ETEOCLE, ANTIGONE, CREON, OLYMPE.

CREON.

SEigneur, vostre sortie a mis tout en allarmes,
Thebes qui croit vous perdre, est déja toute en larmes,
L'épouvante & l'horreur regnent de toutes parts,
Et le Peuple effrayé tremble sur ses remparts.

ETEOCLE.

Cette vaine frayeur sera bien-tost calmée.
Madame, je m'en vais retrouver mon Armée:
Cependant vous pouvez accomplir vos souhaits,
Faire entrer Polinice, & lui parler de Paix.
Creon, la Reine icy commande en mon absence;
Disposez tout le monde à son obéissance;
Laissez pour recevoir & pour donner ses loix,
Vôtre Fils Ménecée, & j'en ai fait le choix.
Comme il a de l'honneur autant que de courage,
Ce choix aux ennemis ostera tout ombrage,
Et sa vertu suffit pour les rendre assurez.
Commandez-lui, Madame. *à Creon.*
Et vous, vous me suivrez.

CREON.

Quoy, Seigneur....

ETEOCLE.

Ouy, Creon, la chose est resolue.

CREON.

Et vous quittez ainsi la puissance absolue?

ETEOCLE.

Que je la quitte ou non, ne vous tourmentez pas,
Faites ce que j'ordonne, & venez sur mes pas.



SCENE V.

JOCASTE, ANTIGONE, CREON, OLYMPE,

CREON.

QU'avés-vous fait, Madame, & par quelle cõduite
Forcez-vous un Vainqueur à prendre ainsi la fuite,
Ce Conseil va tout perdre.

JOCASTE.

Il va tout conserver,
Et par ce seul conseil Thebes se peut sauver.

CREON.

Et quoi, Madame, & quoi, dans l'état où nous sõmes,
Lorsqu'avec un renfort de plus de six mille hommes,
La Fortune promet toute chose aux Thebains,
Le Roy se laisse ôter la Victoire des mains?

JOCASTE.

La Victoire, Creon, n'est pas toûjours si belle,
La honte & les remords vont souvent aprés elle;
Quand deux Freres armez vont s'égorger entr'eux,

Ne les pas ſeparer, c'eſt les perdre tous deux.
Peut-on faire au Vainqueur une injure plus noire,
Que lui laiſſer gagner une telle victoire ?

CREON.

Leur couroux eſt trop grand....

JOCASTE.

Il peut eſtre adouci :

CREON.

Tous deux veulent regner.

JOCASTE.

Ils regneront auſſi.

CREON.

On ne partage point la grandeur ſouveraine ;
Et ce n'eſt pas un bien qu'on quite & qu'on reprenne.

JOCASTE.

L'intereſt de l'Eſtat leur ſervira de Loy.

CREON.

L'intereſt de l'Eſtat eſt de n'avoir qu'un Roy,
Qui d'un ordre conſtant gouvernant ſes provinces,
Accoûtume à ſes Loix & le Peuple & les Princes.
Ce regne interrompu de deux Rois differens,
En lui donnant deux Rois lui donne deux tyrans.
Par un ordre ſouvent l'un à l'autre contraire,
Un frere détruiroit ce qu'auroit fait un frere.
Vous les verriez toûjours former quelque attentat,
Et changer tous les ans la face de l'Eſtat.
Ce terme limité que l'on veut leur preſcrire,
Accroiſt leur violence en bornant leur Empire.
Tous deux feront gemir les Peuples tour à tour.
Pareils à ces torrens qui ne durent qu'un jour,
Plus leur cours eſt borné, plus ils font de ravage,
Et d'horribles dégaſts ſignalent leur paſſage.

JOCASTE.

On les verroit plûtoſt par de nobles projets,
Se diſputer tous deux l'amour de leurs ſujets.

Mais avoüez, Creon, que toute vôtre peine
C'eſt de voir que la paix rend vôtre attente vaine ;
Qu'elle aſſure à mes Fils le Thrône où vous tendez,
Et va rompre le piege où vous les attendez.
Comme aprés leur trépas le droit de la naiſſance
Fait tomber en vos mains la ſuprême puiſſance,
Le ſang qui vous unit aux deux Princes mes Fils,
Vous fait trouver en eux vos plus grands ennemis :
Et vôtre ambition qui tend à leur Fortune,
Vous donne pour tous deux une haine commune :
Vous inſpirez au Roy vos conſeils dangereux,
Et vous en ſerez un pour les perdre tous deux.

CREON.

Je ne me repais point de pareilles chimeres,
Mes reſpects pour le Roy ſont ardens & ſinceres,
Et mon ambition eſt de le maintenir
Au Trône où vous croyez que je veux parvenir.
Le ſoin de ſa grandeur eſt le ſeul qui m'anime ;
Je hai ſes ennemis, & c'eſt là tout mon crime :
Je ne m'en cache point, mais à ce que je voi,
Chacun n'eſt pas ici criminel comme moi.

JOCASTE.

Je ſuis mere, Creon, & ſi j'aime ſon frere,
La perſonne du Roi ne m'en eſt pas moins chere.
De laſches Courtiſans peuvent bien le hair,
Mais une Mere enfin ne peut pas ſe trahir.

ANTIGONE.

Vos intereſts icy ſont conformes aux noſtres,
Les ennemis du Roy ne ſont pas tous les voſtres ;
Creon, vous eſtes Pere, & dans ces ennemis,
Peut-eſtre ſongez-vous que vous avez un Fils.
On ſçait de quelle ardeur Hémon ſert Polinice.

CREON.

Ouy je le ſçai, Madame, & je lui fais juſtice,
Je le dois en effet diſtinguer du commun ;

Mais c'est pour le haïr encor plus que pas un.
Et je souhaiterois dans ma juste colere,
Que chacun le haït comme le hait son Pere.

ANTIGONE.

Aprés tout ce qu'a fait la valeur de son bras,
Tout le monde en ce point ne vous ressemble pas.

CREON.

Je le voi bien, Madame, & c'est ce qui m'afflige:
Mais je sçai bien à quoi sa revolte m'oblige,
Et tous ces beaux exploits qui le font admirer,
C'est ce qui me le fait justement abhorrer.
La honte suit toûjours le parti des rebelles,
Leurs grandes actions sont les plus criminelles;
Ils signalent leur crime en signalant leurs bras,
Et la Gloire n'est point où les Rois ne sont pas.

ANTIGONE.

Ecoutez un peu mieux la voix de la Nature.

CREON.

Plus l'offenseur m'est cher, plus je ressens l'injure.

ANTIGONE.

Mais un Pere à ce point doit-il estre emporté?
Vous avez trop de haine.

CREON.

Et vous trop de bonté.
C'est trop parler, Madame, en faveur d'un rebelle.

ANTIGONE.

L'innocence vaut bien que l'on parle pour elle.

CREON.

Je sçay ce qui le rend innocent à vos yeux.

ANTIGONE.

Et je sçay quel sujet vous le rend odieux.

CREON.

L'amour a d'autres yeux que le commun des hõmes.

JOCASTE.

Vous abusez, Creon, de l'estat où nous sommes,

Tout vous semble permis, mais craignez mon courroux :
Vos libertez enfin retomberoient sur vous.

ANTIGONE.

L'interest du public agit peu sur son ame,
Et l'amour du païs nous cache une autre flâme.
Je la sçay ; mais, Creon, j'en abhorre le cours,
Et vous ferez bien mieux de la cacher toûjours.

CREON.

Je le feray, Madame, & je veux par avance,
Vous épargner encor jusques à ma présence.
Aussi bien mes respects redoublent vos mépris,
Et je vais faire place à ce bien-heureux Fils.
Le Roy m'appelle ailleurs, il faut que j'obéisse,
Adieu, faits venir Hémon & Polinice.

JOCASTE.

N'en doute pas, méchant, ils vont venir tous deux.
Tous deux ils préviendront tes desseins malheureux.



SCENE VI.

JOCASTE, ANTIGONE, OLYMPE.

ANTIGONE.

Le perfide, à quel point son insolence monte !

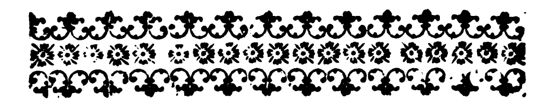
JOCASTE.

Ses superbes discours tourneront à sa honte.
Bien-tost si nos desirs sont exaucez des Cieux,
La paix nous vangera de cet ambitieux.
Mais il faut se haster, chaque heure nous est chere;
Appellons promtement Hémon & vostre Frere ;
Je suis pour ce dessein preste à leur accorder
Toutes les seuretez qu'ils pourront demander.
Et toi, si mes malheurs ont lassé ta justice,
Ciel, dispose à la Paix le cœur de Polinice ;
Seconde mes soûpirs, donne force à mes pleurs,
Et comme il faut enfin, fais parler mes douleurs.

ANTIGONE, [illegible] sa Mere.

Et si tu prens pitié d'une flâme innocente,
O Ciel ! en ramenant Hémon à son Amante,
Ramene-le fidele, & permets en ce jour,
Qu'en retrouvant l'Amant je retrouve l'Amour.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE,

ANTIGONE, HEMON.

HEMON.

Quoy, vous me refusez vostre aimable présence,
Aprés un an entier de supplice & d'absence;
Ne m'avez-vous, Madame, appellé prés de vous,
Que pour m'oster si-tost un bien qui m'est si doux?

ANTIGONE.

Et voulez-vous si-tost que j'abandonne un Frere?
Ne dois-je pas au Temple accompagner ma Mere?
Et dois-je préferer au gré de vos souhaits,
Le soin de vostre amour à celui de la Paix?

HEMON.

Madame, à mon bon-heur c'est chercher trop d'obstacles;
Ils iront bien sans nous consulter les Oracles.
Permettez que mon cœur en voyant vos beaux yeux
De l'estat de son sort interroge ses Dieux.
Puis-je leur demander sans estre temeraire,
S'ils ont toûjours pour moi leur douceur ordinaire?
Souffrent-ils sans couroux mon ardente amitié?

Et du mal qu'ils ont fait ont-ils quelque pitié?
Durant le triste cours d'une absence cruelle,
Avez-vous souhaité que je fusse fidelle?
Songiez-vous que la mort menaçoit loin de vous
Un Amant qui ne doit mourir qu'à vos genoux?
Ah! d'un si bel Objet quand une ame est blessée;
Quand un cœur jusqu'à vous éleve sa pensée,
Qu'il est doux d'adorer tant de divins appas!
Mais aussi que l'on souffre en ne les voyant pas!
Un moment loin de vous me duroit une année;
J'aurois fini cent fois ma triste destinée,
Si je n'eusse songé jusques à mon retour,
Que mon éloignement vous prouvoit mon amour;
Et que le souvenir de mon obéissance
Pourroit en ma faveur parler en mon absence,
Et que pensant à moi, vous penseriez aussi
Qu'il faut aimer beaucoup pour obéir ainsi.

ANTIGONE.

Ouy je l'avois bien cru qu'une ame si fidelle
Trouveroit dans l'absence une peine cruelle;
Et si mes sentimens se doivent découvrir,
Je souhaitois, Hémon qu'elle vous fist souffrir,
Et qu'étant loin de moi, quelque ombre d'amertume
Vous fist trouver les jours plus longs que decoûtume
Mais ne vous plaignés pas, mõ cœur chargé d'ennui
Ne vous souhaitoit rien qu'il n'éprouvast en lui.
Sur tout depuis le temps que dure cette guerre,
Et que de gens armez vous couvrez cette terre,
O Dieux! à quels tourmẽs mon cœur s'est vû soûmis.
Voyant des deux costez ses plus tendres amis,
Mille objets de douceur déchiroient mes entrailles;
J'en voyois & dehors & dedans nos murailles;
Chaque assaut à mon cœur livroit mille combats,
Et mille fois le jour je souffrois le trépas.

HE-

HEMON.

Mais enfin qu'ai-je fait en ce malheur extrême,
Que ne m'ait ordonné ma Princesse elle-même?
J'ai suivi Polinice, & vous l'avez voulu,
Vous me l'avez prescrit par un ordre absolu.
Je lui vouai dés-lors une amitié sincere,
Je quittai mon Pais, jabandonnai mon Pere,
Sur moi par ce départ j'attirai son couroux;
Et pour tout dire, enfin, je m'éloignai de vous.

ANTIGONE.

Je m'en souviens, Hémon, & je vous fais justice,
C'est moi que vous serviez en servant Polinice;
Il m'estoit cher alors comme il est aujourd'hui,
Et je prenois pour moi ce qu'on faisoit pour lui.
Nous nous aimions tous deux dés la plus tendre enfance,
Et j'avois sur son cœur une entiere puissance:
Je trouvois à lui plaire une extrême douceur,
Et les chagrins du Frere étoient ceux de la Sœur.
Ah! si j'avois encor sur lui le mesme empire,
Il aimeroit la Paix, pour qui mon cœur soûpire.
Nostre commun malheur en seroit adouci;
Je le verrois, Hémon, vous me verriez aussi.

HEMON.

De cette affreuse guerre il abhorre l'image.
Je l'ai vû soûpirer de douleur & de rage,
Lors que pour remonter au Trône paternel,
On le força de prendre un chemin si cruel.
Esperons que le Ciel touché de nos miseres,
Achevera bien-tost de réunir les Freres;
Puisse-t-il rétablir l'amitié dans leur cœur,
Et conserver l'amour dans celui de sa sœur!

ANTIGONE.

Helas! ne doutez point que ce dernier ouvrage
Ne lui soit plus aisé, que de calmer leur rage;

Je les connois tous deux, & je répondrois bien
Que leur cœur, cher Hémon, est plusdur que le mien.
Mais les Dieux quelquefois font de plus grands miracles.

SCENE II.

ANTIGONE, HEMON, OLYMPE.

ANTIGONE.

HE bien apprendrons-nous ce qu'ont dit les Oracles?
Que faut-il faire?

OLYMPE.

Helas!

ANTIGONE.

Quoy? Qu'en a-t-on appris?
Est-ce la Guerre, Olympe?

OLYMPE.

Ah! c'est encore pis.

HEMON.

Quel est donc ce grand mal que leur couroux anõce?

OLYMPE.

Prince pour en juger écoutez leur réponce.
Thebains, pour n'avoir plus de guerres,
Il faut par un ordre fatal,
Que le dernier du sang Royal,
Par son trepas ensanglante vos terres.

ANTIGONE.

O Dieux! Que vous a fait ce sang infortuné,

Et pourquoi tout entier l'avez-vous condamné ?
N'estes-vous pas contens de la mort de mon Pere ?
Tout nostre sang doit-il sentir vostre colere ?

HEMON.

Madame, cet Arrest ne vous regarde pas.
Vostre vertu vous met à couvert du trépas.
Les Dieux sçavent trop bien connoître l'innocence.

ANTIGONE.

Et ce n'est pas pour moi que je crains leur vengeãce.
Mon innocence, Hémon, seroit un foible appui,
Fille d'Oepide, il faut que je meure pour lui.
Je l'attens, cette mort, & je l'attens sans plainte.
Et s'il faut avouer le sujet de ma crainte,
C'est pour vous que je crains. Ouy, cher Hémon, pour vous.
De ce sang malheureux vous sortez comme nous;
Et je ne vois que trop que le couroux celeste
Vous rendra comme à nous cet honneur bien funeste,
Et fera regretter aux Princes des Thebains,
De n'estre pas sortis du dernier des humains.

HEMON.

Peut-on se repentir d'un si grand avantage ?
Un si noble trépas flatte trop mon courage,
Et du sang de ses Rois il est beau d'estre issu,
Dût-on rendre ce sang si-tost qu'on l'a reçû.

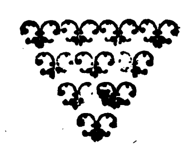
ANTIGONE

Et quoi si parmi nous on a fait quelque offense,
Le Ciel doit-il sur vous en prendre la vengeance;
Et n'est-ce pas assez du Pere & des Enfans,
Sans qu'il aille plus loin chercher des innocens ?
C'est à nous à payer pour les crimes des nostres,
Punissez-nous, grãds Dieux, mais épargnez les autres.
Mon Pere, cher Hemon, vous va perdre aujourd'hui;
Et je vous pers peut-estre encore plus que lui.
Le Ciel punit sur vous, & sur vostre famille,

Et les crimes du Pere & l'amour de la Fille,
Et ce funeste amour vous nuit encore plus,
Que les crimes d'Oedipe & le sang de Layus.

HEMON.

Quoi mon amour, Madame? Et qu'a-t-il de funeste?
Est-ce un crime qu'aimer une beauté celeste?
Et puisque sans colere il est reçû de vous,
En quoi peut-il du Ciel meriter le couroux?
Vous seule en mes soûpirs estes interessée,
C'est à vous à juger s'il vous ont offensée.
Tels que seront pour eux vos Arrests tout-puissans,
Ils seront criminels ou seront innocens.
Que le Ciel à son gré de ma perte dispose,
J'en cherirai toûjours & l'une & l'autre cause,
Glorieux de mourir pour le sang de mes Rois,
Et plus heureux encor de mourir sous vos loix.
Aussi-bien que ferois-je en ce commun naufrage?
Pourrois-je me resoudre à vivre davantage?
En vain les Dieux voudroient differer mon trépas,
Mon desespoir feroit ce qu'ils ne feroient pas.
Mais peut-estre aprés tout nostre frayeur est vaine,
Attendons... Mais voici Polinice & la Reine.





SCENE III.

JOCASTE, POLINICE, ANTIGONE, HEMON.

POLINICE.

Madame au nom des Dieux, cessez de m'arrester.
Je vois bien que la Paix ne peut s'executer.
J'esperois que du Ciel la Justice infinie
Voudroit se declarer contre la tyrannie;
Et que lassé de voir répandre tant de sang,
Il rendroit à chacun son legitime rang:
Mais puis qu'ouvertement il tient pour l'injustice,
Et que des criminels il se rend le complice,
Dois-je encore esperer qu'un Peuple revolté,
Quand le Ciel est injuste, écoute l'équité?
Dois-je prendre pour Juge une troupe insolente,
D'un fier usurpateur ministre violente,
Qui sert mon ennemi par un lasche interest,
Et qu'il anime encor tout éloigné qu'il est?
La raison n'agit point sur une populace.
De ce Peuple déja j'ai ressenti l'audace,
Et loin de me reprendre aprés m'avoir chassé,
Il croit voir un tyran dans un Prince offensé.
Comme sur lui l'honneur n'eût jamais de puissance,
Il croit que tout le monde aspire à la vengeance;
De ses inimitiez rien n'arreste le cours,
Quand il hait une fois il veut haïr toûjours.

JOCASTE.

Mais s'il est vray, mon Fils, que ce Peuple vous craigne,
Et que tous les Thebains redoutent vostre regne,
Pourquoi par tant de sang cherchez-vous à regner
Sur ce Peuple endurci que rien ne peut gagner?

POLINICE.

Est-ce au Peuple, Madame, à se choisir un Maître?
Si-tost qu'il hait un Roy doit-on cesser de l'estre?
Sa haine ou son amour sont-ce les premiers droits,
Qui font monter au Trône ou descendre les Rois?
Que le peuple à son gré nous craigne ou nous cherisse,
Le sang nous met au Trône, & non pas son caprice:
Ce que le sang lui donne il le doit accepter,
Et s'il n'aime son Prince il le doit respecter.

JOCASTE.

Vous serez un tyran hai de vos Provinces.

POLINICE.

Ce nom ne convient pas aux legitimes Princes:
De ce titre odieux mes droits me sont garans,
La haine des Sujets ne fait pas les Tyrans.
Appellez de ce nom Etéocle lui-mesme.

JOCASTE.

Il est aimé de tous.

POLINICE.

C'est un tyran qu'on aime,
Qui par cent laschetez tâche à se maintenir
Au rang où par la force il a sçû parvenir.
Et son orgueil le rend par un effet contraire,
Esclave de son Peuple & Tyran de son Frere.
Pour commander tout seul il veut bien obéir,
Et se fait mépriser pour me faire hair.
Ce n'est pas sans sujet qu'on me préfere un traistre,
Le Peuple aime un Esclave, & craint d'avoir un Maistre:

Mais je croirois trahir la Majesté des Rois,
Si je faisois le Peuple arbitre de mes droits.

JOCASTE.

Ainsi donc la discorde a pour vous tant de charmes?
Vous lassez-vous déja d'avoir posé les armes?
Ne cesserons-nous point, aprés tant de malheurs,
Vous de verser du sang, moi de verser des pleurs?
N'accorderez-vous rien aux larmes d'une Mere?
Ma Fille, s'il se peut, retenez vostre Frere,
Le cruel pour vous seule avoit de l'amitié.

ANTIGONE.

Ah! si pour vous son ame est sourde à la pitié,
Que pourrois-je esperer d'une amitié passée,
Qu'un long éloignement n'a que trop effacée?
A peine en sa memoire ai-je encor quelque rang,
Il n'aime, il ne se plaist qu'à répandre du sang.
Ne cherchez plus en lui ce Prince magnanime,
Ce Prince qui montroit tant d'horreur pour le crime;
Dont l'ame genereuse avoit tant de douceur,
Qui respectoit sa Mere & cherissoit sa Sœur.
La nature pour lui n'est plus qu'une chimere,
Il méconnoist sa Sœur, il méprise sa Mere;
Et l'ingrat en l'estat où son orgueil l'a mis,
Nous croit des étrangers ou bien des ennemis.

POLINICE.

N'imputez point ce crime à mon ame affligée.
Dites plûtost, ma Sœur, que vous estes changée;
Dites que de mon rang l'injuste usurpateur
M'a sçû ravir encor l'amitié de ma Sœur.
Je vous connois toûjours & suis toûjours le même.

ANTIGONE.

Est-ce m'aimer, cruel, autant que je vous aime,
Que d'estre inexorable à mes tristes soupirs,
Et m'exposer encore à tant de déplaisirs?

POLINICE.

Mais vous-même,ma Sœur, est-ce aimer vôtre frere,
Que de lui faire ainsi cette injuste priere,
Et me vouloir ravir le Sceptre de la main ?
Dieux ! qu'est-ce qu'Etéocle a de moins inhumain ?
C'est trop favoriser un tyran qui m'outrage.

ANTIGONE.

Non, non vos interests me touchent davantage,
Ne croyez pas mes pleurs perfides à ce point,
Avec vos ennemis ils ne conspirent point.
Cette paix que je veux me seroit un supplice,
S'il en devoit coûter le Sceptre à Polinice ;
Et l'unique faveur, mon Frere, où je prétens,
C'est qu'il me soit permis de vous voir plus long-tẽs.
Seulement quelques jours souffrez que l'on vous voye;
Et donnez-vous le temps de chercher quelque voye,
Qui puisse vous remettre au rang de vos ayeux,
Sans que vous répandiez un sang si précieux.
Pouvez-vous refuser cette grace legere
Aux larmes d'une Sœur, aux soûpirs d'une Mere ?

JOCASTE.

Mais quelle crainte encor vous peut inquieter ?
Pourquoi si promtement voulez-vous nous quitter ?
Quoi ce jour tout entier n'est-il pas de la tréve,
Dés qu'elle a commencé faut-il qu'elle s'acheve ?
Vous voyez qu'Etéocle a mis les armes bas,
Il veut que je vous voye, & vous ne voulez-pas.

ANTIGONE.

Ouy, mon Frere, il n'est pas comme vous inflexible.
Aux larmes de sa Mere il a paru sensible,
Nos pleurs ont desarmé sa colere aujourd'hui :
Vous l'appellez cruel, vous l'estes plus que lui.

HEMON.

Seigneur, rien ne vous presse, & vous pouvez sans peine,

Laisser

Laiſſer agir encor la Princeſſe & la Reine,
Accordez tout ce jour à leur preſſant déſir ;
Voyons ſi leur deſſein ne pourra réuſſir.
Ne donnez pas la joye au Prince voſtre Frere,
De dire que ſans vous la paix ſe pouvoit faire.
Vous aurez ſatisfait une Mere, une Sœur,
Et vous aurez ſur tout ſatisfait vôtre honneur.
Mais que veut ce Soldat ? ſon ame eſt toute émeuë.

SCENE V.

JOCASTE, POLINICE, ANTIGONE, HEMON. UN SOLDAT.

UN SOLDAT.

SEigneur, on eſt aux mains, & la tréve eſt rompuë;
Creon & les Thebains par l'ordre de leur Roy,
Attaquent vôtre Armée & violent leur foy.
Le brave Hippomedon s'efforce en vôtre abſence,
De ſoûtenir leur choc de toute ſa puiſſance,
Par ſon ordre, Seigneur, je vous viens avertir.

POLINICE.

Ah les traiſtres ! Allons, Hémon, il faut ſortir.

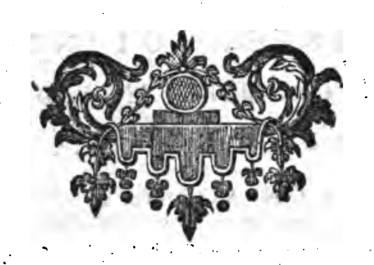
à la Reine.

Madame, vous voyez comme il tient ſa parole ;
Mais il veut le combat, il m'attaque, & j'y vole.

JOCASTE.

Polinice, Mon Fils... Mais il ne m'entend plus,
Aussi-bien que mes pleurs mes cris sont superflus,
Chere Antigone, allez, courez à ce Barbare.
Du moins allez prier Hémon qu'il les separe.
La force m'abandonne, & je n'y puis courir,
Tout ce que je puis faire, helas! c'est de mourir.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, OLYMPE.

JOCASTE.

O Lympe, va-t'en voir ce funeste spectacle.
Va voir si leur fureur n'a point trouvé d'obstacle
Si rien n'a pû toucher l'un ou l'autre parti;
On dit qu'à ce dessein Menecée est sorti.

OLYMPE.

Je ne sçai quel dessein animoit son courage,
Une heroique ardeur brilloit sur son visage;
Mais vous devez, Madame, esperer jusqu'au bout.

JOCASTE.

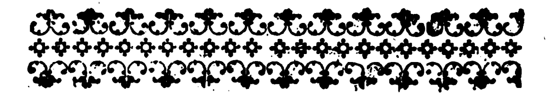
Va tout voir, cher Olympe, & me vien dire tout,
Eclairci promptement ma triste inquietude.

OLYMPE.

Mais vous dois-je laisser en cette solitude?

JOCASTE.

Va, je veux estre seule en l'estat où je suis,
Si toutefois on peut l'estre avec tant d'ennuis.



SCENE II.

JOCASTE *seule.*

DUreront-ils toûjours ces ennuis si funestes?
N'épuiseront-ils point les vengeances celestes?
Me feront-ils souffrir tant de cruels trépas,
Sans jamais au tombeau précipiter mes pas?
O Ciel! que tes rigueurs seroient peu redoutables,
Si la foudre d'abord accabloit les coupables!
Et que tes châtimens paroissent infinis,
Quant tu laisses la vie à ceux que tu punis!
Tu ne l'ignores pas, depuis le jour infame,
Où de mon propre Fils je me trouvai la femme,
Le moindre des tourmens que mon cœur a soufferts,
Egale tous les maux que l'on souffre aux Enfers:
Et toutefois, ô Dieux, un crime involontaire
Devoit-il attirer toute vostre colere?
Le connoissois-je, helas! ce Fils infortuné?
Vous-mêmes dans mes bras vous l'avez amené.
C'est vous dont la rigueur m'ouvrit ce précipice.
Voilà de ces grands Dieux la suprême justice,
Jusques au bord du crime ils conduisent nos pas,
Ils nous le font commettre, & ne l'excusent pas.
Prennent-ils donc plaisir à faire des coupables,
Afin d'en faire aprés d'illustres miserables?
Et ne peuvent-ils point quand ils sont en couroux,
Chercher des criminels à qui le crime est doux?

SCENE III.

JOCASTE, ANTIGONE.

JOCASTE.

HE bien en est-ce fait ? l'un ou l'autre perfide
Vient-il d'executer son noble parricide
Parlez, parlez, ma Fille ?

ANTIGONE.

Ah Madame, en effet,
L'Oracle est accompli, le Ciel est satisfait.

JOCASTE.

Quoi mes deux Fils sont morts ?

ANTIGONE.

Un autre sang, Madame,
Rend la paix à l'Estat & le calme à vostre ame :
Un sang digne des Rois dont il est découlé,
Un Heros pour l'Estat s'est lui-même immolé.
Je courois pour fléchir Hémon & Polinice,
Ils estoient déja loin avant que je sortisse.
Ils ne m'entendoient plus, & mes cris douloureux
Vainement par leur nom les rappelloient tous deux;
Ils ont tous deux volé vers le champ de bataille,
Et moi je suis montée au haut de la muraille,
D'où le peuple étonné regardoit comme moi,
L'approche d'un combat qui le glaçoit d'effroi;
A cet instant fatal le dernier de nos Princes,
L'honneur de nostre sang, l'espoir de nos Provinces,
Menecée en un mot digne Frere d'Hémon,
Et tres indigne aussi d'estre Fils de Creon,
De l'amour du pais montrant son ame atteinte,

Au milieu des deux camps s'est avancé sans crainte,
Et se faisant ouir des Grecs & des Thebains,
Arrestez, a-t-il dit, arrestez inhumains.
Ces mots imperieux n'ont point trouvé d'obstacle.
Les Soldats étonnez de ce nouveau spectacle,
De leur noire fureur ont suspendu le cours,
Et ce Prince aussi-tost poursuivant son discours,
Apprenez, a-t-il dit, l'Arrest des destinées,
Par qui vous allez voir vos miseres bornées.
Je suis le dernier sang de vos Rois descendu,
Qui par l'ordre des Dieux doit estre répandu.
Recevez donc ce sang que ma main va répandre,
Et recevez la Paix où vous n'osiez prétendre.
Il se taist, il se frappe en achevant ces mots,
Et les Thebains voyant expirer ce Heros,
Comme si leur salut devenoit leur supplice,
Regardant en tremblant ce noble sacrifice,
J'ai vû le triste Hémon abandonner son rang
Pour venir embrasser ce Frere tout en sang.
Creon à son exemple a jetté bas les armes,
Et vers ce Fils mourant est venu tout en larmes,
Et l'un & l'autre camp les voyant retirez,
Ont quitté le combat & se sont separez.
Et moi le cœur tremblant, & l'ame toute émue,
D'un si funeste objet j'ai détourné la vûe,
De ce Prince admirant l'heroique fureur.

JOCASTE.

Comme vous je l'admire, & j'en fremis d'horreur.
Est-il possible, ô Dieux, qu'aprés ce grand miracle,
Le repos des Thebains trouve encor quelque obstacle?
Cet illustre trépas ne peut-il vous calmer,
Puisque même mes Fils s'en laissent désarmer?
La refuserez-vous cette noble victime?
Si la vertu vous touche autant que fait le crime,
Si vous donnez les prix comme vous punissez,

Quels crimes par ce sang ne seront effacez ?

ANTIGONE.

Ouy, ouy cette vertu sera recompensée,
Les Dieux sont trop payés du sang de Menecée;
Et le sang d'un Heros auprés des immortels,
Vaut seul plus que celui de mille criminels.

JOCASTE.

Connoissez mieux du Ciel la vengeance fatale,
Toûjours à ma douleur il met quelque intervalle.
Mais helas! quand sa main semble me secourir,
C'est alors qu'il s'apprefte à me faire perir.
Il a mis cette nuit quelque fin à mes larmes,
Afin qu'à mon réveil je visse tout en armes.
S'il me flatte aussi-tost de quelque espoir de Paix,
Un Oracle cruel me l'ôte pour jamais.
Il m'ameine mon Fils, il veut que je le voye,
Mais helas! combien cher me vend-il cette joye,
Ce Fils est insensible, & ne m'écoute pas,
Et soudain il me l'ôte & l'engage aux combats.
Ainsi toûjours cruel, & toûjours en colere,
Il feint de s'appaiser & devient plus severe;
Il n'imterrompt ses coups que pour les redoubler,
Et retire son bras pour me mieux accabler.

ANTIGONE.

Madame, esperons tout de ce dernier miracle.

JOCASTE.

La haine de mes Fils est un trop grand obstacle.
Polinice endurci n'écoute que ses droits,
Du Peuple & de Créon l'autre écoute la voix.
Ouy du lasche Créon. Cette ame interessée,
Nous ravit tout le fruit du sang de Menecée:
En vain pour nous sauver ce grand Prince se perd,
Le Pere nous nuit plus que le Fils ne nous sert.
De deux jeunes Heros cet infidele Pere....

ANTIGONE.

Ah! le voici, Madame, avec le Roy mon Frere.

SCENE IV.

JOCASTE, ETEOCLE, ANTIGONE, CREON.

JOCASTE.

Mon Fils, c'est donc ainsi que l'on garde sa foi?

ETEOCLE

Madame, ce combat n'est point venu de moi,
Mais de quelques Soldats tant d'Argos que des nôtres,
Qui s'étant querellez les uns avec les autres,
Ont insensiblement tout le corps ébranlé,
Et fait un grand combat d'un simple démêlé.
La bataille sans doute alloit estre cruelle,
Et son évenement vuidoit nostre querelle,
Quand du Fils de Créon l'heroique trépas,
De tous les combattans a retenu le bras.
Ce Prince le dernier de la race Royale,
S'est appliqué des Dieux la réponse fatale,
Et lui-même à la mort il s'est précipité,
De l'amour du pais noblement transporté.

JOCASTE.

Ah! si le seul amour qu'il eut pour sa patrie,
Le rendit insensible aux douceurs de la vie,
Mon fils, ce même amour ne peut-il seulement,
De vostre ambition vaincre l'emportement?

Un exemple si beau vous invite à le suivre ;
Il ne faudra cesser de regner ni de vivre.
Vous pouvez en cedant un peu de vôtre rang,
Faire plus qu'il n'a fait en versant tout son sang.
Il ne faut que cesser de hair vostre Frere,
Vous ferez beaucoup plus que sa mort n'a sçû faire.
O Dieux! aimer un Frere est-ce un plus grand effort,
Que de hair la vie & courir à la mort ?
Et doit-il estre enfin plus facile en un autre,
De répandre son sang, qu'en vous d'aimer le vôtre ?

ETEOCLE.

Son illustre vertu me charme comme vous,
Et d'un si beau trépas je suis même jaloux.
Et toutefois, Madame, il faut que je vous die,
Qu'un Trône est plus penible à quitter que la vie ?
La gloire bien souvent nous porte à la hair,
Mais peut de Souverains font gloire d'obéir.
Les Dieux vouloiét son sang, & ce Prince sans crime
Ne pouvoit à l'Etat refuser sa Victime ;
Mais ce même païs qui demandoit son sang,
Demande que je regne & m'attache à mon rang.
Jusqu'à ce qu'il m'en ôte il faut que j'y demeure.
Il n'a qu'à prononcer j'obéirai sur l'heure,
Et Tebes me verra pour appaiser son sort,
Et descendre du Trône, & courir à la mort.

CREON.

Ah! Menecée est mort, le Ciel n'en veut point d'autre,
Laissez couler son sang sans y mesler le vôtre,
Et puis qu'il l'a versé pour nous donner la Paix,
Accordez-la, Seigneur, à nos justes souhaits.

ETEOCLE.

Et quoi même Créon pour la Paix se déclare ?

CREON.

Pour avoir trop aimé cette guerre barbare,
Vous voyez les malheurs où le Ciel m'a plongé.

Mon Fils est mort, Seigneur.

ETEOCLE.

Il faut qu'il soit vengé.

CREON.

Sur qui me vengerois-je en ce malheur extrême ?

ETEOCLE.

Vos ennemis, Créon, sont ceux de Thebes même
Vengez-la, vengez-vous.

CREON.

Ah! dans ses Ennemis,
Je trouve vôtre Frere, & je trouve mon Fils.
Dois-je verser mon sang, ou répandre le vôtre ?
Et dois-je perdre un Fils pour en venger un autre !
Seigneur, mon sang m'est cher, le vôtre m'est sacré,
Serai-je sacrilege ou bien dénaturé ?
Souillerai-je ma main d'un sang que je revere ?
Serai-je parricide, afin d'estre bon Pere ?
Un si cruel secours ne me peut soûlager,
Et ce seroit me perdre au lieu de me venger.
Tout le soûlagement où ma douleur aspire,
C'est qu'au moins mes malheurs servent à vôtre Empire.
Je me consolerai si ce Fils que je plains,
Assûre par sa mort le repos des Thebains.
Le Ciel promet la Paix au sang de Menecée,
Achevez-la, Seigneur, mon Fils l'a commencée ;
Accordez-lui ce prix qu'il en a prétendu,
Et que son sang en vain ne soit pas répandu.

JOCASTE.

Non, puisqu'à nos malheurs vous devenez sensible,
Au sang de Menecée il n'est rien d'impossible :
Que Thebes se r'assure aprés ce grand effort,
Puis qu'il change vôtre ame, il changera son sort.
La Paix dés-ce moment n'est plus desesperée,
Puisque Créon la veut je la tiens assûrée,

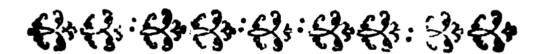
Bien-toſt ces cœurs de fer ſe verront adoucis,
Le vainqueur de Créon peut bien vaincre mes Fils.

à Eteocle.

Qu'un ſi grand changement vous deſarme & vous touche,
Quittez, mon Fils, quittez cette haine farouche;
Soulagez une Mere, & conſolez Créon.
Rendez-moi Polinice, & lui rendez Hémon.

ETEOCLE.

Mais enfin, c'eſt vouloir que je m'impoſe un Maître.
Vous ne l'ignorez pas, Polinice veut l'eſtre;
Il demande ſur tout le pouvoir Souverain,
Et ne veut revenir que le Sceptre à la main.



SCENE V.

JOCASTE, ETEOCLE, ANTIGONE, CREON, ATTALE.

ATTALE.

Polinice, Seigneur, demande une entrevûe;
C'eſt ce que d'un Heraut nous aprend la venue,
Il vous offre, Seigneur, ou de venir ici,
Ou d'attendre en ſon camp.

CREON.

Peut-eſtre qu'adouci,
Il ſonge à terminer une guerre ſi lente,
Et ſon ambition n'eſt plus ſi violente:
Par ce dernier combat il apprend aujourd'hui,
Que vous eſtes au moins auſſi puiſſant que lui.

Les Grecs mêmes sont las de servir sa colere,
Et j'ai sçû depuis peu que le Roy son beau-pere,
Préferant à la guerre un solide repos,
Se reserve Mycene, & le fait Roy d'Argos.
Tout courageux qu'il est, sans doute il ne souhaite
Que de faire en effet une honneste retraite.
Puis qu'il offre à vous voir croyez qu'il veut la Paix,
Ce jour la doit conclure, ou la rompre à jamais.
Tâchez dans ce dessein de l'affermir vous-même,
Et lui promettez tout hormis le Diadême.

ETEOCLE.

Hormis le Diadême il ne demande rien.

JOCASTE.

Mais voyez-le du moins.

CREON.

Ouy puis qu'il le veut bien,
Vous ferés plus tout seul que nous ne sçaurions faire,
Et le sang reprendra son empire ordinaire.

ETEOCLE.

Allons donc le chercher.

JOCASTE.

Mon Fils, au nom des Dieux,
Attendez-le plûtost. Voyez-le dans ces lieux.

ETEOCLE.

Hé bien, Madame, hé bien, qu'il vienne, & qu'on lui donne
Toutes les seuretez qu'il faut pour sa personne.
Allons.

ANTIGONE.

Ah! si ce jour rend la Paix aux Thebains,
Elle sera, Créon, l'ouvrage de vos mains.

SCENE VI.

CREON, ATTALE.

CREON

L'Interest des Thebains n'est pas ce qui vous touche,
Dédaigneuse Princesse ; & cette ame farouche
Qui semble me flatter aprés tant de mépris,
Songe moins à la paix qu'au retour de mon Fils.
Mais nous verrons bien-tôt si la fiere Antigone
Aussi-bien que mon cœur dédaignera le Trône ;
Nous verrons quand les Dieux m'auront fait vôtre Roy,
Si ce Fils bien-heureux l'emportera sur moi.

ATTALE.

Et qui n'admireroit un changement si rare ?
Créon même, Créon pour la Paix se déclare.

CREON.

Tu crois donc que la Paix est l'objet de mes soins.

ATTALE.

Ouy je le crois, Seigneur, quand j'y pensois le moins ;
Et voyant qu'en effet ce beau soin vous anime,
J'admire à tous momens cet effort magnanime,
Qui vous fait mettre enfin vôtre haine au tombeau ;
Menecée en mourant n'a rien fait de plus beau,
Et qui peut immoler sa haine à sa Patrie,
Lui pourroit bien aussi sacrifier sa vie.

CREON.

Ah! ſans doute, qui peut d'un genereux effort,
Aimer ſon ennemi, peut bien aimer la mort.
Quoi je negligerois le ſoin de ma vengeance?
Et de mon ennemi je prendrois la défenſe?
De la mort de mon Fils Polinice eſt l'auteur,
Et moi je deviendrois ſon lâche Protecteur?
Quand je renoncerois à cette haine extrême,
Pourrois-je bien ceſſer d'aimer le Diadême?
Non, non, tu me verras d'une conſtante ardeur,
Hair mes ennemis & cherir ma grandeur.
Le Trône fit toûjours mes ardeurs les plus cheres;
Je rougis d'obéir où regnerent mes Peres;
Je brûle de me voir au rang de mes Ayeux,
Et je l'envisageai dés que j'ouvris les yeux.
Sur tout depuis deux ans ce noble ſoin m'inſpire,
Je ne fais poins de pas qui ne tende à l'empire.
Des Princes mes neveux j'entretiens la fureur,
Et mon ambition autoriſe la leur.
D'Eteocle d'abord j'appuyai l'injuſtice,
Je lui fis refuſer le Trône à Polinice,
Tu ſçais que je penſois dés lors à m'y placer;
Et je l'y mis, Attale, afin de l'enchaſſer.

ATTALE.

Mais, Seigneur, ſi la Guerre eut pour vous tant de charmes,
D'où vient que de leurs mains vous arrachez les armes?
Et puiſque leur diſcorde eſt l'objet de vos veux,
Pourquoi par vos conſeils vont-ils ſe voir tous deux.

CREON.

Plus qu'à mes ennemis la Guerre m'eſt mortelle,
Et le couroux du Ciel me la rend trop cruelle;
Il s'arme contre moi de mon propre deſſein,
Il ſe ſert de mon bras pour me percer le ſein.

La Guerre s'allumoit, lors que pour mon supplice,
Hémon m'abandonna pour servir Polinice;
Les deux Freres par moi devinrent ennemis,
Et je devins, Attale, ennemi de mon Fils.
Enfin ce même jour je fais rompre la tréve,
J'excite le Soldat, tout le Camp se souleve,
On se bat, & voilà qu'un Fils desesperé,
Meurt & rompt un combat que j'ai tant préparé,
Mais il me reste un Fils & je sens que je l'aime,
Tout rebelle qu'il est, & tout mon Rival même.
Sans le perdre je veux perdre mes ennemis,
Il m'en coûteroit trop s'il m'en coûtoit deux Fils.
Des deux Princes d'ailleurs la haine est trop puissante,
Ne croi pas qu'à la Paix jamais elle consente;
Moi-même je sçaurai si bien l'envenimer,
Qu'ils periront tous deux plûtôt que de s'aimer.
Les autres Ennemis n'ont que de courtes haines;
Mais quand de la Nature on a brisé les chaînes,
Cher Attale, il n'est rien qui puisse réunir
Ceux que des nœuds si forts n'ont pas sçû retenir.
L'on hait avec excés lors que l'on hait un Frere;
Mais leur éloignement rallentit leur colere.
Quelque haine qu'on ait contre un fier ennemi,
Quand il est loin de nous on la perd à demi.
Ne t'étonne donc plus si je veux qu'ils se voyent;
Je veux qu'en se voyant leurs fureurs se déployent,
Que rappellant leur haine au lieu de la chasser,
Ils s'étouffent, Attale, en voulant s'embrasser.

ATTALE.

Vous n'avez plus, Seigneur, à craindre que vous-même,
On porte ses remords avec le Diadême.

CREON.

Quand on est sur le Trône on a bien d'autres soins,
Et les remords sont ceux qui nous pesent le moins.

Du plaisir de regner une ame possedée,
De tout le temps passé détourne son idée;
Et de tout autre objet un esprit éloigné
Croit n'avoir point vécu tant qu'il n'a point regné.
Mais allons : le remords n'est pas ce qui me touche,
Et je n'ai plus un cœur que le crime effarouche.
Tous les premiers forfaits coûtent quelques efforts;
Mais, Attale, on commet les seconds sans remords.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ETEOCLE, CREON.

ETEOCLE.

Ouy, Créon, c'est icy qu'il doit bien-tost se rendre,
Et tous deux en ce lieu nous le pouvons attendre:
Nous verrons ce qu'il veut, mais je répondrois bien,
Que par cette entrevûe on n'avancera rien.
Je connois Polinice & son humeur altiere,
Je sçai bien que sa haine est encor tout entiere;
Je ne crois pas qu'on puisse en arrester le cours,
Et pour moi je sens bien que je le hais toûjours.

CREON.

Mais s'il vous cede enfin la grandeur souveraine,
Vous devez ce me semble appaiser vostre haine.

ETEOCLE

Je ne sçai si mon cœur s'appaisera jamais:
Ce n'est pas son orgueil, c'est lui seul que je hais.
Nous avons l'un & l'autre une haine obstinée,
Elle n'est pas, Créon, l'ouvrage d'une année;
Elle est née avec nous, & sa noire fureur,
Aussi-tost que la vie entra dans nostre cœur.
Nous estions ennemis dés la plus tendre enfance,

Que dis-je ? nous l'estions avant nostre naissance.
Triste & fatal effet d'un sang incestueux.
Pendant qu'un même sein nous réfermoit tous deux,
Dans les flancs de ma Mere une guerre intestine
De nos divisions lui marqua l'origine.
Elles ont, tu le sçais, paru dans le berceau,
Et nous suivront peut estre encor dans le tombeau.
On diroit que le Ciel par un arrest funeste,
Voulut de nos parens punir ainsi l'inceste,
Et que dans nostre Sang il voulut mettre au jour
Tout ce qu'ont de plus noir & la haine & l'amour.
Et maintenant, Créon, que j'attens sa venue,
Ne croi pas que pour lui ma haine diminue.
Plus il approche, & plus il me semble odieux,
Et sans doute il faudra qu'elle éclatte à ses yeux.
J'aurois même regret qu'il me quittât l'Empire.
Il faut, il faut qu'il fuye, & non qu'il se retire.
Je ne veux point, CREON, le haïr à moitié,
Et je crains son couroux moins que son amitié.
Je veux pour donner cours à mon ardente haine,
Que sa fureur au moins autorise la mienne;
Et puisqu'enfin mon cœur ne sçauroit se trahir,
Je veux qu'il me deteste afin de le haïr.
Tu verras que sa rage est encore la même,
Et que toûjours son cœur aspire au Diadême.
Qu'il m'abhorre toûjours, & veut toûjours regner,
Et qu'on peut bien le vaincre & non pas le gagner.

CREON.

Domtez-le donc, Seigneur, s'il demeure inflexible.
Quelque fier qu'il puisse estre il n'est pas invincible:
Et puisque la raison ne peut rien sur son cœur,
Eprouvez ce que peut un bras toûjours vainqueur.
Ouy, quoique dans la Paix je trouvasse des charmes,
Je serai le premier à reprendre les armes;
Et si je demandois qu'on en rompist le cours,

Je demande encor plus que vous regniez toûjours.
Que la Guerre s'enflamme & jamais ne finisse ;
S'il faut avec la Paix recevoir Polinice,
Qu'on ne nous vienne plus vanter un bien si doux.
La guerre & ses horreurs nous plaisent avec vous.
Tout le peuple Thebain vous parle par ma bouche,
Ne le soûmettez pas à ce Prince farouche,
Si la Paix se peut faire il la veut comme moi.
Sur tout, si vous l'aimez, conservez-lui son Roy.
Cependant écoutez le Prince vostre Frere,
Et s'il se peut, Seigneur, cachez vôtre colere.
Feignez . . . Mais quelqu'un vient.



SCENE II.

ETEOCLE, CREON, ATTALE.

ETEOCLE.

Sont-ils bien prés d'ici ?
Vont-ils venir, Attale ?

ATTALE.

Ouy, Seigneur, les voicy.
Ils ont trouvé d'abord la Princesse & la Reine,
Et bien-tost ils seront dans la chambre prochaine.

ETEOCLE.

Qu'ils entrent. Cette approche excite mon couroux.
Qu'on hait un ennemi quand il est prés de nous !

CREON.

Ah ! le voici. Fortune, acheve mon ouvrage,
Et livre-les tous deux aux transports de leur rage.

SCENE III.

JOCASTE, ETEOCLE, POLINICE, ANTIGONE, HEMON, CREON.

JOCASTE.

Me voici donc tantôt au comble de mes veux,
Puisque déja le Ciel vous rassemble tous deux.
Vous revoyez un Frere, aprés deux ans d'absence,
Dans ce même Palais où vous prîtes naissance:
Et moi par un bonheur où je n'osois penser,
L'un & l'autre à la fois je vous puis embrasser.
Commencez donc, mon Fils, cette union si chere,
Et que chacun de vous reconnoisse son Frere:
Tous deux dans vôtre Frere envisagez vos traits?
Mais pour mieux en juger voyez-les de plus prés.
Sur tout que le Sang parle & fasse son office.
Approchez, Eteocle, avancez Polinice.
Hé quoi? Loin d'approcher vous reculés tous deux?
D'où vient ce sombre accueil & ces regards fâcheux?
N'est-ce point chacun d'une ame irresolue,
Pour saluer son Frere, attend qu'il le salue,
Et qu'affectant l'honneur de ceder le dernier,
L'un ni l'autre ne veut s'embrasser le premier?
Etrange ambition qui n'aspire qu'au crime,
Où le plus furieux passe pour magnanime!
Le vainqueur doit rougir en ce combat honteux,
Et les premiers vaincus sont les plus genereux.
Voyons donc qui des deux aura plus de courage,
Qui voudra le premier triompher de sa rage:

Quoi vous n'en faites rien ? C'est à vous d'avancer ;
Et venant de si loin vous devez commencer,
Commencez, Polinice, embrassez vôtre Frere,
Et montrez ....

ETEOCLE.

Hé ! Madame à quoi bon ce mystere ?
Tous ces embrassemens ne sont guere à propos,
Qu'il parle, qu'il explique & nous laisse en repos.

POLINICE.

Quoi faut-il davantage expliquer mes pensées,
On les peut découvrir par les choses passées :
La guerre, les combats, tant de sang répandu,
Tout cela dit assez que le Trône m'est dû.

ETEOCLE.

Et ces mêmes combats, & cette même guerre,
Ce sang qui tant de fois a fait rougir la terre,
Tout cela dit assez que le Trône est à moi;
Et tant que je respire il ne peut estre à toi.

POLINICE.

Tu sçais qu'injustement tu remplis cette place.

ETEOCLE.

L'injustice me plaist pourvû que je t'en chasse.

POLINICE.

Si tu n'en veux sortir, tu pourras en tomber.

ETEOCLE.

Si je tombe, avec moi tu pourras succomber.

JOCASTE.

O Dieux ! que je me vois cruellement deceue !
N'avois-je tant pressé cette fatale veue,
Que pour les désunir encor plus que jamais ?
Ah ! mes Fils, est-ce là comme on parle de Paix ?
Quittez au nom des Dieux, ces tragiques pensées,
Ne renouvellez point vos discordes passées,
Vous n'estes pas icy dans un champ inhumain.
Est-ce moi qui vous met les armes à la main ?

Considerez ces lieux où vous prîtes naissance.
Leur aspect sur vos cœurs n'a-t-il point de puissance?
C'est icy que tous deux vous reçûtes le jour,
Tout ne vous parle icy que de paix & d'amour.
Ces Princes, vôtre Sœur, tout condamne vos haines:
Enfin moi qui pour vous pris toûjours tant de peines,
Qui pour vous réunir immolerois.... Helas!
Ils détournent la teste; & ne m'écoutent pas.
Tous deux pour s'attendrir ils ont l'ame trop dure,
Ils ne connoissent plus la voix de la Nature.

à Polinice.

Et vous que je croyois plus doux & plus soûmis...

POLINICE.

Je ne veux rien de lui que ce qu'il m'a promis.
Il ne sçauroit regner sans se rendre parjure.

JOCASTE.

Une extrême justice est souvent une injure.
Le Trône vous est dû, je n'en sçaurois douter,
Mais vous le renversez en voulant y monter.
Ne vous lassez-vous point de cette affreuse guerre?
Voulez-vous sans pitié desoler cette terre,
Détruire cet Empire afin de le gagner?
Est-ce donc sur les morts que vous voulez regner?
Thebes avec raison craint le regne d'un Prince,
Qui de fleuves de sang inonde sa Province:
Voudroit-elle obéir à vostre injuste Loy?
Vous estes son tyran avant qu'estre son Roy.
Dieux! si devenant Grand souvent on devient pire,
Si la vertu se perd quand on gagne l'Empire,
Lors que vous regnerez que serez vous helas!
Si vous estes cruel quand vous ne regnez pas?

POLINICE.

Ah! si je suis cruel on me force de l'estre,
Et de mes actions je ne suis pas le maistre:
J'ai honte des horreurs où je me vois contraint,

Et c'est injustement que le Peuple me craint.
Mais il faut en effet soulager ma Patrie,
De ses gemissemens mon ame est attendrie.
Trop de sang innocent se verse tous les jours,
Il faut de ses malheurs que j'arreste le cours.
Et sans faire gemir ni Thebes ni la Grece,
A l'Auteur de mes maux il faut que je m'adresse ;
Il suffit aujourd'hui de son sang ou du mien.

JOCASTE.

Du sang de vostre Frere ?

POLINICE.

Ouy, Madame, du sien.
Il faut finir ainsi cette guerre inhumaine.
Ouy, cruel, & c'est-là le dessein qui m'ameine.
Moi-même à ce combat j'ai voulu t'appeller,
A tout autre qu'à toi je craignois d'en parler.
Tout autre auroit voulu condamner ma pensée,
Et personne en ces lieux ne te l'eût annoncée.
Je te l'annonce donc. C'est à toi de prouver
Si ce que tu ravis tu le sçais conserver ;
Montre-toi digne enfin d'une si belle proye.

ETEOCLE.

J'accepte ton dessein & l'accepte avec joye.
Créon sçait là-dessus quel estoit mon desir.
J'eusse accepté le Trône avec moins de plaisir.
Je te crois maintenant digne du Diadême,
Je te le vais porter au bout de ce fer même.

JOCASTE.

Hâtez-vous donc, cruels, de me percer le sein,
Et commencez par moi vôtre horrible dessein.
Ne considerez point que je suis vôtre Mere,
Considerez en moi celle de vôtre Frere.
Si de vôtre ennemi vous recherchez le sang,
Recherchez-en la source en ces malheureux flancs.
Je suis de tous les deux la commune ennemie,

Puisque vôtre ennemi reçût de moi la vie.
Cet ennemi sans moi ne verroit pas le jour.
S'il meurt, ne faut-il pas que je meure à mon tour ?
N'en doutez point, sa mort me doit être commune;
Il faut en donner deux, ou n'en donner pas une;
Et sans estre ni doux ni cruel à demi,
Il faut me perdre, ou bien sauver vôtre ennemi.
Si la vertu vous plaît, si l'honneur vous anime,
Barbares, rougissez de commetre un tel crime;
Ou si le crime enfin vous plaist tant à chacun,
Barbares, rougissez de n'en commettre qu'un.
Aussi-bien ce n'est point que l'amour vous retienne,
Si vous sauvez ma vie en poursuivant la sienne.
Vous vous garderiez bien, cruels de m'épargner,
Si je vous empêchois un moment de regner.
Polinice, est-ce ainsi que l'on traite une Mere ?

POLINICE.

J'épargne mon pais.

JOCASTE.

Et vous tuez un Frere.

POLINICE.

Je punis un méchant.

JOCASTE.

Et sa mort aujourd'hui,
Vous rendra plus coupable & plus méchant que lui.

POLINICE.

Faut-il que de ma main je couronne ce traistre,
Et que de cour en cour j'aille chercher un Maistre ?
Qu'errant & vagabond je quitte mes Etats,
Pour observer des Lois qu'il ne respecte pas ?
De ses propres forfaits serai-je la Victime ?
Le Diadême est-il le partage du crime ?
Quel droit ou quel devoir n'a-t-il point violé ?
Et cependant il regne, & je suis exilé.

Mais

JOCASTE.

Mais si le Roy d'Argos vous cede une Couronne...

POLINICE.

Dois-je chercher ailleurs ce que le sang me donne?
En m'alliant chez lui n'aurai-je rien porté?
Et tiendrai-je mon rang de sa seule bonté?
D'un Trône qui m'est dû faut-il que l'on me chasse,
Et d'un Prince étranger que je brigue la place?
Non, non, sans m'abaisser à lui faire la cour,
Je veux devoir le Sceptre à qui je dois le jour.

JOCASTE.

Qu'on le tienne, mon Fils, d'un Beau-pere ou d'un
Pere,
La main de tous les deux vous sera toûjours chere.

POLINICE.

Non, non, la difference est trop grande pour moi.
L'un me feroit esclave, & l'autre me fait Roy.
Quoi! ma grandeur seroit l'ouvrage d'une femme?
D'un éclat si honteux je rougirois dans l'ame.
Le Trône sans l'amour me seroit donc fermé?
Je ne regnerois pas si l'on ne m'eust aimé?
Je veux m'ouvrir le Trône ou jamais n'y paroître,
Et quand j'y monterai j'y veux monter en Maître;
Que le Peuple à moi seul soit forcé d'obéir,
Et qu'il me soit permis de m'en faire haïr.
Enfin de ma grandeur je veux estre l'arbitre,
N'être point Roy, Madame, ou l'être à juste titre;
Que le Sang me couronne, ou s'il ne suffit pas,
Je veux à son secours n'appeller que mon bras.

JOCASTE.

Faites plus, tenez tout de vôtre grand courage,
Que vôtre bras tout seul fasse vôtre partage;
Et dédaignant les pas des autres Souverains,
Soyez, mon Fils, soyez l'ouvrage de vos mains.
Par d'illustres exploits couronnez-vous vous-même;

Qu'un superbe laurier soit vôtre Diadême :
Regnez & triomphez, & joignez à la fois
La gloire des Heros à la pourpre des Rois.
Quoi ! vôtre ambition seroit-elle bornée
A regner tour à tour l'espace d'une année ?
Cherchez à ce grand cœur que rien ne peut domter,
Quelque Trône où vous seul ayez droit de monter :
Mille Sceptres nouveaux s'offrent à vôtre épée,
Sans que d'un sang si cher nous la voyions trempée.
Vos triomphes pour moi n'auront rien que de doux,
Et vôtre Frere même ira vaincre avec vous.

POLINICE.

Vous voulez que mon cœur flatté de ces chimeres,
Laisse un usurpateur au Trône de mes Peres ?

JOCASTE.

Si vous lui souhaittez en effet tant de mal,
Elevez-le vous-même à ce Trône fatal.
Ce Trône fut toûjours un dangereux abîme,
La foudre l'environne aussi-bien que le crime.
Vôtre Pere & les Rois qui vous ont devancez,
Si-tost qu'ils y montoient s'en sont vûs renversez.

POLINICE.

Quand je devrois au Ciel rencontrer le tonnerre,
J'y monterois plûtost que de ramper à terre.
Mon cœur jaloux du sort de ces grands malheureux,
Veut s'élever, Madame, & tomber avec eux.

ETEOCLE.

Je sçaurai t'épargner une chute si vaine.

POLINICE.

Ah ! ta chûte, crois-moi, précedera la mienne.

JOCASTE.

Mon Fils, son regne plaist.

POLINICE.

Mais il m'est odieux.

JOCASTE.

Il a pour lui le Peuple.

POLINICE.

Et j'ai pour moi les Dieux.

ETEOCLE.

Les Dieux de ce haut rang te vouloient interdire,
Puis qu'ils m'ont élevé le premier à l'Empire.
Ils ne sçavoient que trop lors qu'ils firent ce choix,
Qu'on veut regner toûjours quand on regne une fois.
Jamais dessus le Trône on ne vit plus d'un Maître,
Il n'en peut tenir deux, quelque grand qu'il puisse estre ;
L'un des deux tost ou tard se verroit renversé,
Et d'un autre soi-même on y seroit pressé.
Jugez donc par l'horreur que ce méchant me donne
Si je puis avec lui partager la Couronne.

POLINICE.

Et moi je ne veux plus, tant tu m'es odieux,
Partager avec toi la lumiere des Cieux.

JOCASTE.

Allez donc j'y consens, allez perdre la vie,
A ce cruel combat tous deux je vous convie.
Puisque tous mes efforts ne sçauroient vous changer,
Que tardez-vous ? Allez vous perdre & me vanger ;
Surpassez s'il se peut les crimes de vos Peres,
Montrez en vous tuant comme vous estes Freres ;
Le plus grand des forfaits vous a donné le jour,
Il faut qu'un crime égal vous l'arrache à son tour.
Je ne condamne plus la fureur qui vous presse,
Je n'ai plus pour mon sang ni pitié ni tendresse,
Vôtre exemple m'apprend à ne le plus cherir,
Et moi je vais, Cruels, vous apprendre à mourir.

ANTIGONE.

Madame... ô Ciel ! Que vois-je ? Helas rien ne les touche !

HEMON.

Rien ne peut ébranler leur constance farouche.

ANTIGONE.

Princes . . .

ETEOCLE.

Pour ce combat choisissons quelque lieu.

POLINICE.

Courons, Adieu, ma Sœur.

ETEOCLE.

Adieu, Princesse, Adieu.

ANTIGONE.

Mes Freres, arrestez, Gardes qu'on les retienne,
Joignez, unissez tous vos douleurs à la mienne.
C'est leur estre cruels que de les respecter.

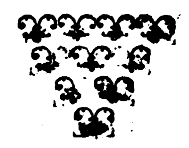
HEMON.

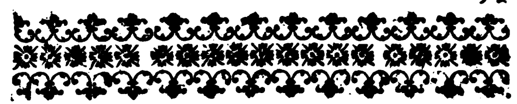
Madame, il n'est plus rien qui les puisse arrester.

ANTIGONE.

Ah, genereux Hémon! c'est vous seul que j'implore,
Si la vertu vous plaist, si vous m'aimez encore,
Et qu'on puisse arrester leurs parricides mains,
Helas! pour me sauver sauvez ces inhumains.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

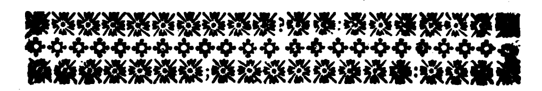
ANTIGONE, *seule.*

A Quoi te resous-tu, Princesse infortunée!
Ta Mere vient de mourir dans tes bras,
Ne sçaurois-tu suivre ses pas,
Et finir en mourant ta triste destinée?
A de nouveaux malheurs te veux-tu reserver?
Tes Freres sont aux mains, rien ne les peut sauver
De leurs cruelles armes.
Leur exemple t'anime à te percer le flanc;
Et toi seule verses des larmes,
Tous les autres versent du sang.

Quelle est de mes malheurs l'extremité mortelle?
Où ma douleur doit-elle recourir?
Dois-je vivre? dois-je mourir?
Un amant me retient, une Mere m'appelle.
Dans la nuit du tombeau je la voi qui m'attend,
Ce que veut la raison, l'amour me le défend,
Et m'en ôte l'envie.
Que je vois de sujets d'abandonner le jour!
Mais helas! qu'on tient à la vie,
Quand on tient si fort à l'amour?

Oüy tu retiens, Amour, mon ame fugitive,
Je reconnois la voix de mon Vainqueur,
L'esperance est morte en mon cœur,
Et cependant tu vis, & tu veux que je vive.
Tu dis que mon Amant me suivroit au tombeau,
Que je dois de mes jours conserver le flambeau,
Pour sauver ce que j'aime.
Hémon, voi le pouvoir que l'amour a sur moi,
Je ne vivrois pas pour moi-même,
Et je veux bien vivre pour toi.

Si jamais tu doutas de ma flamme fidelle...
Mais voici du combat la funeste nouvelle.



SCENE II.

ANTIGONE, OLYMPE.

ANTIGONE.

HE bien, ma chere Olympe, as-tu vû ce forfait?

OLYMPE.

J'y suis courue en vain, c'en estoit déja fait,
Du haut de nos remparts j'ai vû descendre en larmes
Le peuple qui couroit & qui crioit aux armes:
Et pour vous dire enfin, d'où venoit sa terreur,
Le Roi n'est plus, Madame, & son frere est vainqueur,
On parle aussi d'Hémon, l'on dit que son courage
S'est efforcé long-temps de suspendre leur rage;

Mais que tous ses efforts ont été superflus,
C'est ce que j'ai compris de mille bruits confus.

ANTIGONE.

Ah! je n'en doute pas, Hémon est magnanime,
Son grand cœur eut toûjours trop d'horreur pour le crime:
Je l'avois conjuré d'empêcher ce forfait,
Et s'il l'avoit pû faire, Olympe, il l'auroit fait.
Mais helas! leur fureur ne pouvoit se contraindre,
Dans des ruisseaux de sang elle vouloit s'éteindre.
Princes dénaturez, vous voilà satisfaits,
La mort seule entre vous pouvoit mettre la Paix.
Le Trône pour vous deux avoit trop peu de place.
Il faloit entre vous mettre un plus grand espace,
Et que le Ciel vous mît pour finir vos discords,
L'un parmi les vivans, l'autre parmi les morts.
Infortunez tous deux, dignes qu'on vous déplore!
Moins malheureux pourtant que je ne suis encore;
Puisque de tous les maux qui sont tombez sur vous,
Vous n'en sentez aucun, & que je les sens tous.

OLYMPE.

Mais pour vous ce malheur est un moindre supplice,
Que si la mort vous eust enlevé Polinice.
Ce Prince estoit l'objet qui faisoit tous vos soins,
Les interêts du Roi vous touchoient beaucoup moins.

ANTIGONE.

Il est vrai, je l'aimois d'une amitié sincere,
Je l'aimois beaucoup plus que je n'aimois son Frere;
Et ce qui lui donnoit tant de part dans mes vœux,
Il estoit vertueux, Olympe & malheureux.
Mais helas! ce n'est plus ce cœur si magnanime,
Et c'est un criminel qu'a couronné son crime;
Son Frere plus que lui commence à me toucher,
Devenant malheureux, il m'est devenu cher.

OLYMPE.

Créon vient.

ANTIGONE.

Il est triste, & j'en connois la cause.
Au couroux du Vainqueur la mort du Roy l'expose.
C'est de tous nos malheurs l'auteur pernicieux.

SCENE III.

ANTIGONE, CREON, ATTALE, OLYMPE.

CREON.

Madame, qu'ai-je appris en entrant dans ces lieux?
Est-il vrai que la Reine...

ANTIGONE.

Ouy, Créon, elle est morte.

CREON.

O Dieux! puis-je sçavoir de quelle étrange sorte,
Ses jours infortunez ont éteint leur flambeau?

OLYMPE.

Elle-même, Seigneur, s'est ouvert le tombeau,
Et s'estant d'un poignard en un moment saisie,
Elle en a terminé ses malheurs & sa vie.

ANTIGONE.

Elle a sçû prévenir la perte de son Fils.

CREON.

Ah! Madame, il est vrai que les Dieux ennemis...

ANTIGONE.

N'imputez qu'à vous seul la mort du Roi mon frere.

Et n'en accusez point la celeste colere.
A ce combat fatal vous seul l'avez conduit,
Il a crû vos conseils, sa mort en est le fruit.
Ainsi de leurs flatteurs les Rois sont les Victimes,
Vous avancés leur perte en approuvant leurs crimes.
De la chûte des Rois vous estes les Auteurs,
Mais les Rois en tombant entraînent leurs flatteurs.
Vous le voyez, Créon, sa disgrace mortelle
Vous est funeste autant qu'elle nous est cruelle:
Le Ciel en le perdant s'en est vengé sur vous,
Et vous avez peut-estre à pleurer comme nous.

CREON.

Madame, je l'avoüe, & les destins contraires,
Me font pleurer deux Fils si vous pleurez deux freres.

ANTIGONE.

Mes Freres & vos Fils! Dieux! que veut ce discours?
Quelqu'autre qu'Eteocle a-t-il fini ses jours?

CREON.

Mais ne sçavez-vous pas cette sanglante histoire?

ANTIGONE.

J'ai sçû que Polinice a gagné la Victoire.
Et qu'Hémon a voulu les separer en vain.

CREON.

Madame, ce combat est bien plus inhumain.
Vous ignorez encor mes pertes & les vôtres.
Mais helas! apprenez les unes & les autres.

ANTIGONE.

Rigoureuse Fortune, acheve ton couroux.
Ah! sans doute voici le dernier de tes coups.

CREON.

Vous avez vû, Madame, avec quelle furie
Les deux Princes sortoient pour s'arracher la vie,
Que d'une ardeur égale ils fuyoient de ces lieux,
Et que jamais leurs cœurs ne s'accorderent mieux.
La soif de se baigner dans le sang de leur Frere,

Faisoit ce que jamais le sang n'avoit sçû faire.
Par l'excés de leur haine ils sembloient réunis,
Et prests à s'égorger ils paroissoient amis.
Ils ont choisi d'abord pour leur champ de bataille,
Un lieu prés des deux camps, au pied de la muraille.
C'est là que reprenant leur premiere fureur,
Ils commencent enfin ce combat plein d'horreur.
D'un geste menaçant, d'un œil brûlant de rage,
Dans le sein l'un de l'autre ils cherchent un passage;
Et la seule fureur précipitant leurs bras,
Tous deux semblent courir au devant du trépas.
Mon Fils qui de douleur en soûpiroit dans l'ame,
Et qui se souvenoit de vos ordres, Madame,
Se jette au milieu d'eux, & méprise pour vous
Leurs ordres absolus qui nous arrestoient tous.
Il leur retient le bras, les repousse, les prie,
Et pour les separer s'expose à leur furie.
Mais il s'efforce en vain d'en arrester le cours,
Et ces deux Furieux se rapprochent toûjours.
Il tient ferme pourtant & ne perd point courage,
De mille coups mortels ils détourne l'orage,
Jusqu'à ce que du Roy le fer trop rigoureux,
Soit qu'il cherchast son frere, ou ce Fils malheureux,
Le renverse à ses pieds prest à rendre la vie.

ANTIGONE.

Et la douleur encor ne me l'a pas ravie?

CREON.

J'y cours, je le releve, & le prens dans mes bras,
Et me reconnoissant, *je meurs*, dit-il tous bas,
Trop heureux d'expirer pour ma belle Princesse!
En vain à mon secours vôtre amitié s'empresse,
C'est à ces furieux que vous devez courir,
Separez-les, mon Pere, & me laissez mourir.
Il expire à ces mots. Ce barbare spectacle

A leur noire fureur n'apporte point d'obstacle,
Seulement Polinice en paroist affligé,
Attens Hêmon, dit-il, *tu vas estre vengé.*
En effet, sa douleur renouvelle sa rage,
Et bien-tost le combat tourne à son avantage.
Le Roy frappé d'un coup qui lui perce le flanc,
Lui cede la victoire, & tombe dans son sang.
Les deux Camps aussi-tost s'abandonnent en proie,
Le nostre à la douleur & les Grecs à la joye,
Et le Peuple allarmé du trépas de son Roy,
Sur le haut de ses tours témoigne son effroy.
Polinice tout fier du succés de son crime,
Regarde avec plaisir expirer sa victime,
Dans le sang de son Frere il semble se baigner.
Et tu meurs, lui dit-il, *& moi je vais regner.*
Regarde dans mes mains l'Empire & la Victoire,
Va rougir aux Enfers de l'excés de ma gloire,
Et pour mourir encore avec plus de regret,
Traître songe en mourant que tu meurs mon Sujet.
En achevant ces mots d'une démarche fiere,
Il s'approche du Roy couché sur la poussiere,
Et pour le désarmer il avance le bras.
Le Roy qui semble mort observe tous ses pas
Il le voit, il l'attend, & son ame irritée,
Pour quelque grand dessein semble s'estre arrestée.
L'ardeur de se vanger flate encor ses désirs,
Et retarde le cours de ses derniers soûpirs.
Prest à rendre la vie il en cache le reste,
Et sa mort au Vainqueur est un piege funeste.
Et dans l'instant fatal que ce Frere inhumain
Lui veut ôter le fer qu'il tenoit à la main,
Il lui perce le cœur, & son ame ravie
En achevant ce coup abandonne la vie.
Polinice frappé pousse un cri dans les airs,
Et son ame en couroux s'enfuit dans les Enfers.

Tout mort qu'il eſt, Madame, il garde ſa colere,
Et l'on diroit qu'encore il menace ſon Frere.
Son viſage où la mort a répandu ſes traits,
Demeure plus terrible & plus fier que jamais.

ANTIGONE.

Fatale ambition, aveuglement funeſte!
D'un Oracle cruel ſuite trop manifeſte!
De tout le ſang Royal il ne reſte que nous,
Et plût aux Dieux, Créon, qu'il ne reſtât que vous;
Et que mon deſeſpoir prévenant leur colere,
Eût ſuivi de plus prés le trépas de ma mere!

CREON.

Il eſt vrai que des Dieux le courroux embraſé,
Pour nous faire perir ſemble s'eſtre épuiſé.
Car enfin ſa rigueur, vous le voyez, Madame.
Ne m'accable pas moins qu'elle afflige vôtre ame,
En m'arrachant mes Fils...

ANTIGONE.

Ah! vous regnez, Créon;
Et le Trône aiſément vous conſole d'Hemon.
Mais laiſſez-moi de grace un peu de ſolitude,
Et ne contraignez point ma triſte inquietude;
Auſſi-bien mes chagrins paſſeroient juſqu'à vous,
Vous trouverez ailleurs des entretiens plus doux.
Le Trône vous attend, le Peuple vous appelle.
Goûtez tout le plaiſir d'une grandeur nouvelle.
Adieu, nous ne faiſons tous deux que nous gêner.
Je veux pleurer, Créon, & vous voulez regner.

CREON, *arreſtant Antigone.*

Ah! Madame, regnez & montez ſur le Trône,
Ce haut rang n'appartient qu'à l'illuſtre Antigone.

ANTIGONE

Il me tarde déja que vous ne l'occupiez.
La Couronne eſt à vous.

CREON.

Je la mets à vos piés.

ANTIGONE.

Je la refuserois de la main des Dieux même.
Et vous osez, Créon, m'offrir le Diadême?

CREON.

Je sçai que ce haut rang n'a rien de glorieux,
Qui ne cede l'honneur de l'offrir à vos yeux.
D'un si noble destin je me connois indigne.
Mais si l'on peut prétendre à cette gloire insigne,
Si par d'illustres faits on la peut meriter,
Que faut-il faire enfin, Madame?

ANTIGONE.

M'imiter.

CREON.

Que ne ferois-je point pour une telle grace!
Ordonnez seulement ce qu'il faut que je fasse.
Je suis prest...

ANTIGONE *en s'en allant.*

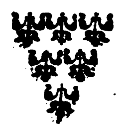
Nous verrons.

CREON *la suivant.*

J'attens vos loix icy.

ANTIGONE *en s'en allant.*

Attendez.



SCENE IV.

CREON, ATTALE,

ATTALE.

Son couroux seroit-il adoucy,
Croyez-vous la fléchir ?

CREON.

Ouy, ouy, mon cher Attale,
Il n'est point de fortune à mon bon-heur égale,
Et tu vas voir en moi dans ce jour fortuné,
L'ambition au Trône & l'amant couronné.
Je demandois au Ciel la princesse & le Trône,
Il me donne le Sceptre, & m'accorde Antigone.
Pour couronner ma teste & ma flame en ce jour,
Il arme en ma faveur & la haine & l'amour.
Il allume pour moi deux passions contraires ;
Il attendrit la Sœur, il endurcit les Freres ;
Il aigrit leur couroux, il fléchit sa rigueur,
Et m'ouvre en même-tems & leur trône & son cœur.

ATTALE.

Il est vrai, vous avez toûjours chose prospere,
Et vous seriez heureux si vous n'estiez point Pere.
L'ambition, l'amour n'ont rien à desirer ;
Mais, Seigneur, la Nature a beaucoup à pleurer
En perdant vos deux Fils...

CREON.

Ouy, leur perte m'afflige
Je sçai ce que de moi le rang de Pere exige,

Je l'estois. Mais sur tout, j'estois né pour regner.
Et je perds beaucoup moins que je ne crois gagner.
Le nom de Pere, Attale, est un titre vulgaire,
C'est un don que le Ciel ne nous refuse guere.
Un bonheur si commun n'a pour moi rien de doux:
Ce n'est pas un bonheur s'il ne fait des jaloux.
Mais le Trône est un bien dont le Ciel est avare,
Du reste des Mortels ce haut rang nous separe;
Bien peu sont honorez d'un don si precieux,
La Terre a moins de Rois que le Ciel n'a de Dieux.
D'ailleurs tu sçais qu'Hemon adoroit la Princesse,
Et qu'elle eût pour ce Prince une extrême tendresse.
S'il vivoit, son amour au mien seroit fatal,
En me privant d'un Fils le Ciel m'ôte un Rival.
Ne me parle donc plus que de sujets de joye,
Souffre qu'àmes transports je m'abandonne en proie;
Et sans me rappeller des Ombres des Enfers,
Dy-moi ce que je gagne, & non ce que je perds.
Parle-moi de regner, parle-moi d'Antigone,
J'aurai bien-tost son cœur, & j'ai déja le Trône;
Tout ce qui s'est passé n'est qu'un songe pour moi,
J'estois Pere & Sujet, je suis Amant & Roy.
La Princesse & le Trône ont pour moi tant de charmes,
Que... mais Olympe vient.

ATTALE.

Dieux! elle est toute en larmes.





SCENE V.

CREON, OLYMPE, ATTALE.

OLYMPE.

QU'attendez-vous, Seigneur ? la Princesse n'est
plus.

CREON.

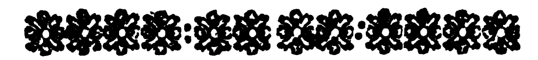
Elle n'est plus, Olympe ?

OLYMPE.

Ah ! regret superflus !
Elle n'a fait qu'entrer dans la chambre prochaine ;
Et du même poignard dont est morte la Reine,
Sans que je pusse voir son funeste dessein,
Cette fiere Princesse a percé son beau sein.
Elle s'en est, Seigneur, mortellement frappée,
Et dans son sang, helas ! elle est soudain tombée.
Jugez à cet objet ce que j'ai dû sentir.
Mais sa belle ame enfin toute preste à sortir,
Cher Hémon, c'est à toy que je me sacrifie,
Dit-elle, & ce moment a terminé sa vie.
J'ai senti son beau corps tout froid entre mes bras,
Et j'ai crû que mon ame alloit suivre ses pas.
Heureuse mille fois si ma douleur mortelle,
Dans la nuit du tombeau, m'eût plongée avec elle !

Elle s'en va.

SCENE



SCENE DERNIERE.

CREON, ATTALE.

CREON.

AInsi donc vous fuyez un Amant odieux,
Et vous même cruelle,éteignez vos beauxyeux
Vous fermés pour jamais ces beaux yeux que j'adore
Et pour ne me point voir vous les fermez encore ?
Quoiqu'Hémon,vous fût cher,vous courés au trépas
Bien plus pour m'éviter que pour suivre ses pas.
Mais dussiez-vous encor m'estre aussi rigoureuse,
Ma presence aux enfers vous fût-elle odieuse,
Dût aprés le trépas vivre vôtre couroux,
Inhumaine, je vais y descendre aprés vous.
Vous y verrez toûjours l'objet de vôtre haine,
Et toûjours mes soûpirs vous rediront ma peine,
Ou pour vous adoucir, ou pour vous tourmenter,
Et vous ne pourez plus mourir pour m'éviter.
Mourons donc....

ATTALE *& des Gardes.*

Ah! Seigneur quelle cruelle envie!

CREON.

Ah! c'est m'assassiner que me sauver la vie.
Amour, rage, transports, venez à mon secours,
Venez & terminez mes dérestables jours.
De ces cruels amis trompez tous les obstacles.
Toi justice, ô Ciel, la foi de tes Oracles.
Je suis le dernier sang du malheureux Laïus,
Perdez-moi, Dieux cruels, ou vous serez déçus

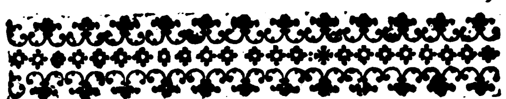
Reprenez, reprenez cet Empire funeste.
Vous m'ôtez Antigone, ôtez-moi tout le reste.
Le Trône & vos presens excitent mon couroux.
Un coup de foudre est tout ce que je veux de vous.
Ne le refusez pas à mes vœux, à mes crimes.
Ajoûtez mon supplice à tant d'autres Victimes.
Mais en vain je vous presse, & mes propres forfaits
Me font déja sentir tous les maux que j'ai faits.
Polinice, Eteocle, Jocaste, Antigone,
Mes Fils que j'ai perdus pour m'élever au Trône,
Tant d'autres mal-heureux dont j'ai causé les maux
Font déja dans mon cœur l'office des bourreaux.
Arrestez, mon trépas va vanger vôtre perte,
La foudre va tomber, la terre est entr'ouverte;
Je ressens à la fois mille tourmens divers,
Et je m'en vais chercher du repos aux Enfers.

Il tombe entre les mains des Gardes.

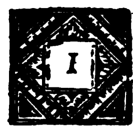
FIN.

ALEXANDRE LE GRAND.

TRAGEDIE.



PREFACE.



IL n'y a guere de Tragedie, où l'Histoire ſoit plus fidellement ſuivie que dans celle-ci. Le ſujet en eſt tiré de pluſieurs Auteurs, mais ſur tout du huitiéme Livre de Quinte-Curſe. C'eſt-là qu'on peut voir tout ce qu'Alexandre fit lors qu'il entra dans les Indes, les Ambaſſades qu'il envoya aux Rois de ce païs-là, les differentes receptions qu'ils firent à ſes envoyez, l'alliance que Taxile fit avec lui, la fierté avec laquelle Porus refuſa les conditions qu'on lui preſentoit, l'inimitié qui étoit entre Porus & Taxile, & enfin la Victoire qu'Alexandre remporta ſur Porus, la réponſe genereuſe que ce brave Indien fit au Vainqueur qui lui demandoit comment il vouloit qu'on le traitât, & la generoſité avec laquelle Alexandre lui rendit tous ſes Etats, & en ajoûta beaucoup d'autres.

Cette action d'Alexandre a paſſé pour

une des plus belles que ce Prince ait faites en sa vie; & le danger que Porus lui fit courir dans la bataille, lui parut le plus grand où il se fût jamais trouvé. Il le confessa lui-même, en disant qu'il avoit trouvé enfin un peril digne de son courage. Et se fut » en cette même occasion qu'il s'écria : O » Atheniens, combien de travaux j'endure » pour me faire loüer de vous ? J'ai tâché de représenter en Porus un Ennemi digne d'Alexandre. Et je puis dire que son caractere a plû extrémement sur nôtre Theatre; jusques-là, que des Personnes m'ont reproché que je faisois ce Prince plus grand qu'Alexandre. Mais ces personnes ne considerent pas que dans la bataille & dans la victoire, Alexandre est en effet plus grand que Porus; qu'il n'y a pas un vers dans la Tragedie qui ne soit à la loüange d'Alexandre; que les invectives même de Porus & d'Axiane sont autant d'éloges de la valeur de ce Conquerant. Porus a peut-estre quelque chose qui interesse davantage, parce qu'il est » dans le malheur. Car, comme dit Se- » neque, nous sommes de telle nature, » qu'il n'y a rien au monde qui se fasse » tant admirer qu'un homme qui sçait » estre malheureux avec courage. *Ita affe-*

cti sumus, ut nihil æquè magnam apud nos admirationem occupet, quàm homo fortiter miser.

Les amours d'Alexandre & de Cleofile ne ſont pas de mon invention. Juſtin en parle auſſi-bien que Quinte-Curſe. Ces deux Hiſtoriens rapportent qu'une Reine dans les Indes nommée Cleofile, ſe rendit à ce Prince avec la Ville où il la tenoit aſſiegée, & qu'il la rétablit dans ſon Royaume en conſideration de ſa beauté. Elle en eut un fils, & elle l'appella Alexandre. Voici les paroles de Juſtin; *Regna Cleofilis Reginæ petit: Quæ cùm ſe dediſſet ei, Regnum ab Alexandro recepit, illecebris conſecuta quod virtute non potuerat, Filiumque ab eo genitum, Alexandrum nominavit, qui poſtea Regnum Indorum potitus eſt.*



ACTEURS.

ALEXANDRE.

PORUS, } Rois dans les Indes.
TAXILE, }

AXIANE, Reine d'une autre partie des Indes.

CLEOFILE, Sœur de Taxile.

EPHESTION.

Suite d'ALEXANDRE.

La Scene est sur le bord de l'Hydaspe, dans le Camp de Taxile.



ALEXANDRE



ALEXANDRE LE GRAND.

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

TAXILE, CLEOFILE.

CLEOFILE.

QUOY ! vous allez combattre un Roy, dont la puissance
Semble forcer le Ciel à prendre sa défense ;
Sous qui toute l'Asie a vû tomber ses Rois,
Et qui tient la Fortune attachée à ses Lois ?
Mon Frere, ouvrez les yeux pour connoistre Alexandre,
Voyez de toutes parts les Trônes mis en cendre ;

Les peuples asservis, & les Rois enchaînez,
Et prévenez les maux qui les ont entraînez.

TAXILE.

Voulez-vous que frappé d'une crainte si basse,
Je presente la teste au joug qui nous menace,
Et que j'entende dire aux Peuples Indiens,
Que j'ai forgé moi-même & leurs fers & les miens?
Quitterai-je Porus, trahirai-je ces Princes,
Que rassemble le soin d'affranchir nos Provinces,
Et qui sans balancer sur un si noble choix,
Sçauront également vivre ou mourir en Rois?
En voyez-vous un seul, qui sans rien entreprendre
Se laisse terrasser au seul nom d'Alexandre,
Et le croyant déja Maistre de l'Univers,
Aille esclave empressé lui demander des fers?
Loin de s'épouvanter à l'aspect de sa gloire,
Ils l'attaqueront même au sein de la Victoire.
Et vous voulez, ma Sœur, que Taxile aujourd'hui,
Tout prest à le combattre, implore son appui?

CLEOFILE.

Aussi n'est-ce qu'à vous que ce Prince s'adresse,
Pour vôtre amitié seule Alexandre s'empresse;
Quand la foudre s'allume & s'apprește à partir,
Il s'efforce en secret de vous en garantir.

TAXILE.

Pourquoi suis-je le seul que son couroux ménage?
De tous ceux que l'Hydaspe oppose à son courage,
Ai-je merité seul son indigne pitié?
Ne peut-il à Porus offrir son amitié?
Ah! sans doute il lui croit l'ame trop genereuse,
Pour écouter jamais une offre si honteuse:
Il cherche une vertu qui lui resiste moins,
Et peut-estre il me croit plus digne de ses soins.

CLEOFILE.

Dites, sans l'accuser de chercher un Esclave,

Que de ses Ennemis il vous croit le plus brave ;
Et qu'en vous arrachant les armes de la main,
Il se promet du reste un triomphe certain.
Son choix à vôtre nom n'imprime point de taches,
Son amitié n'est point le partage des lâches ;
Quoi qu'il brûle de voir tout l'Univers soûmis,
On ne voit point d'esclave au rang de ses Amis.
Ah ! si son amitié peut souiller vostre gloire,
Que ne m'épargnez-vous une tache si noire ?
Vous connoissez les soins qu'il me rend tous les jours,
Il ne tenoit qu'à vous d'en arrester le cours.
Vous me voyez ici Maîtresse de son ame,
Cent messages secrets m'assurent de sa flâme,
Pour venir jusqu'à moi ses soûpirs embrasez
Se font jour à travers des deux Camps opposez.
Au lieu de le haïr, au lieu de m'y contraindre,
De mon trop de rigueur je vous ai vû vous plaindre.
Vous m'avez engagée à souffrir son amour,
Et peut-estre, mon Frere, à l'aimer à mon tour.

TAXILE.

Vous pouvez, sans rougir du pouvoir de vos charmes,
Forcer ce grand Guerrier à vous rendre les armes :
Et sans que vôtre cœur doive s'en alarmer,
Le Vainqueur de l'Euphrate a pû vous désarmer.
Mais l'Etat aujourd'hui suivra ma destinée,
Je tiens avec mon sort sa fortune enchaînée ;
Et quoique vos conseils tâchent de me fléchir,
Je dois demeurer libre afin de l'affranchir.
Je sçai l'inquietude où ce dessein vous livre ;
Mais comme vous, ma Sœur, j'ai mon amour à suivre.
Les beaux yeux d'Axiane, ennemis de la Paix,
Contre vôtre Alexandre arment tous leurs attraits.

Reine de tous les cœurs. Elle met tout en armes,
Pour cette liberté que détruisent ses charmes ;
Elle rougit des fers qu'on apporte en ces lieux,
Et n'y sçauroit souffrir de Tyrans que ses yeux.
Il faut servir, ma Sœur, son illustre colere.
Il faut aller...

CLEOFILE.

Hé bien, perdez-vous pour luy plaire :
De ces Tyrans si chers suivez l'Arrest fatal,
Servez-les, ou plûtost servez vôtre Rival.
De vos propres lauriers souffrez qu'on le couronne,
Combattez pour Porus, Axiane l'ordonne ;
Et par de beaux exploits, appuyant sa rigueur,
Assurez à Porus l'empire de son cœur.

TAXILE.

Ah! ma Sœur, croyez-vous que Porus...

CLEOFILE.

Mais vous-même,
Doutez-vous en effet qu'Axiane ne l'aime ?
Quoi, ne voyez-vous pas avec quelle chaleur,
L'ingrate à vos yeux même étale sa valeur ?
Quelque brave qu'on soit, si nous la voulons croire,
Ce n'est qu'autour de lui que vole la victoire ;
Vous formeriez sans lui d'inutiles desseins,
La liberté de l'Inde est toute entre ses mains.
Sans lui déja nos murs seroient réduits en cendre,
Lui seul peut arrester les progrés d'Alexandre :
Elle se fait un Dieu de ce Prince charmant,
Et vous doutez encor qu'elle en fasse un Amant ?

TAXILE.

Je tâchois d'en douter, cruelle Cleofile.
Helas! dans son erreur affermissez Taxile.
Pourquoi lui peignez-vous cet objet odieux ?
Aidez-le bien plûtost à démentir ses yeux.
Dites-lui qu'Axiane est une beauté fiere,

Telle à tous les Mortels qu'elle est à vôtre Frere.
Flattez de quelque espoir . . .

CLEOFILE.

Esperez, j'y consens:
Mais n'esperez plus rien de vos soins impuissans.
Pourquoi dans les combats chercher une conqueste,
Qu'à vous livrer lui-même Alexandre s'appreste?
Ce n'est pas contre lui qu'il la faut disputer,
Porus est l'ennemi qui prétend vous l'ôter.
Pour ne vanter que lui l'injuste Renommée
Semble oublier les noms du reste de l'armée:
Quoi qu'on fasse, lui seul en ravit tout l'éclat,
Et comme ses Sujets il vous mene au combat.
Ah! si ce nom vous plaist, si vous cherchez à l'être,
Les Grecs & les Persans vous enseignent un Maître.
Vous trouverez cent Rois compagnons de vos fers,
Porus y viendra même avec tout l'Univers.
Mais Alexandre enfin ne vous tend point de chaînes;
Il laisse à vôtre front ces marques souveraines,
Qu'un orgueilleux Rival ose icy dédaigner.
Porus vous fait servir, il vous fera regner.
Au lieu que de Porus vous estes la victime,
Vous serez . . . Mais voici ce Rival magnanime.

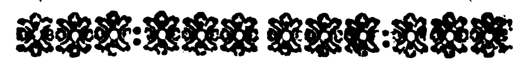
TAXILE.

Ah! ma Sœur, je me trouble; & mon cœur allarmé
En voyant mon Rival, me dit qu'il est aimé.

CLEOFILE.

Le temps vous presse. Adieu. C'est à vous de vous rendre
L'Esclave de Porus, ou l'ami d'Alexandre.





SCENE II.

PORUS, TAXILE.

PORUS.

SEigneur, ou je me trompe, ou nos fiers Ennemis
Feront moins de progrés qu'ils ne s'étoient promis.
Nos Chefs & nos Soldats brûlans d'impatience,
Font lire sur leur front une mâle assurance;
Ils s'animent l'ûn l'autre, & nos moindres Guerriers
Se promettent déja des moissons de Lauriers:
J'ai vû de rang en rang cette ardeur répandue,
Par des cris genereux éclater à ma vûe:
Ils se plaignent, qu'au lieu d'éprouver leur grand cœur,
L'oisiveté d'un Camp consume leur vigueur.
Laisserons-nous languir tant d'illustres courages?
Nôtre Ennemi, Seigneur, cherche ses avantages;
Il se sent foible encore, & pour nous retenir
Ephestion demande à nous entretenir:
Et par de vains discours...

TAXILE.

Seigneur, il faut l'entendre,
Nous ignorons encor ce que veut Alexandre.
Peut-estre est-ce la Paix qu'il nous veut presenter,

PORUS.

La Paix! Ah de sa main pourriez-vous l'accepter?
Hé. quoi? nous l'aurons vû par tant d'horribles guerres

Troubler le calme heureux dont joüissoient nos terres,
Et le fer à la main entrer dans nos Etats,
Pour attaquer des Rois qui ne l'offensoient pas?
Nous l'aurons vû piller des Provinces entieres,
Du sang de nos Sujets faire enfler nos Rivieres;
Et quand le Ciel s'appreste à nous l'abandonner,
J'attendrai qu'un Tyran daigne nous pardonner?

TAXILE.

Ne dites point, Seigneur, que le Ciel l'abandonne,
D'un soin toûjours égal sa faveur l'environne:
Un Roy qui fait trembler tant d'Etats sous ses loix,
N'est pas un Ennemi que méprisent les Rois.

PORUS.

Loin de le mépriser, j'admire son courage,
Je rends à sa valeur un legitime hommage.
Mais je veux à mon tour meriter les tributs
Que je me sens forcé de rendre à ses Vertus.
Ouy je consens qu'au Ciel on éleve Alexandre;
Mais si je puis, Seigneur, je l'en ferai descendre,
Et j'irai l'attaquer jusques sur les Autels
Que lui dresse en tremblant le reste des mortels.
C'est ainsi qu'Alexandre estima tous ces Princes,
Dont sa valeur pourtant a conquis les Provinces.
Si son cœur dans l'Asie eût montré quelque effroy,
Darius en mourant l'auroit-il vû son Roy?

TAXILE.

Seigneur, si Darius avoit sçû se connoître,
Il regneroit encore où regne un autre Maître.
Cependant cet orgueil qui causa son trépas,
Avoit un fondément que vos mépris n'ont pas.
La valeur d'Alexandre à peine estoit connue,
Ce foudre étoit encore enfermé dans la nue.
Dans un calme profond Darius endormi,

Il le connut bien-toſt, & ſon ame étonnée
De tout ce grand pouvoir ſe vit abandonnée;
Il ſe vit terraſſé d'un bras victorieux,
Et la foudre en tombant lui fit ouvrir les yeux.

PORUS.

Mais encor à quel prix croyez-vous qu'Alexandre
Mette l'indigne Paix dont il veut vous ſurprendre?
Demandez-le, Seigneur, à cent Peuples divers,
Que cette Paix trompeuſe a jettez dans les fers.
Non, ne nous flattons point; ſa douceur nous outrage.
Toûjours ſon amitié traîne un long eſclavage:
En vain on prétendroit n'obéir qu'à demi:
Si l'on n'eſt ſon Eſclave, on eſt ſon Ennemi.

TAXILE.

Seigneur, ſans ſe montrer lâche ni temeraire,
Par quelque vain hommage on peut le ſatisfaire.
Flattons par des reſpects ce Prince ambitieux,
Que ſon bouillant orgueil appelle en d'autres lieux.
C'eſt un Torrent qui paſſe, & dont la violence
Sur tout ce qui l'arreſte exerce ſa puiſſance;
Qui groſſi du débris de cent Peuples divers,
Veut du bruit de ſon cours remplir tout l'Univers.
Que ſert de l'irriter par un orgueil ſauvage?
D'un favorable accueil honorons ſon paſſage;
Et lui cedant des droits que nous reprendrons bien,
Rendons-lui des devoirs qui ne nous coûtent rien.

PORUS.

Qui ne nous coûtent rien, Seigneur? L'oſez-vous croire?
Conterai-je pour rien la perte de ma gloire?
Vôtre Empire & le mien ſeroient trop achetez,
S'ils coûtoient à Porus les moindres lâchetez.
Mais croyez-vous qu'un Prince enflé de tât d'audace,
De ſon paſſage icy ne laiſſaſt point de trace?

Combien de Rois brisez à ce funeste écueil,
Ne regnent plus qu'autant qu'il plaît à son orgueil?
Nos Couronnes d'abord devenant ses Conquestes,
Tant que nous regnerions flotteroient sur nos têtes,
Et nos Sceptres en proye à ses moindres dédains,
Dés qu'il auroit parlé tomberoient de nos mains.
Ne dites point qu'il court de Province en Province,
Jamais de ses liens il ne dégage un Prince;
Et pour mieux asservir les Peuples sous ses lois,
Souvent dans la poussiere il leur cherche des Rois.
Mais ces indignes soins touchent peu mon courage,
Vôtre seul interest m'inspire ce langage;
Porus n'a point de part dans tout cet entretien,
Et quand la Gloire parle il n'écoute plus rien.

TAXILE.

J'écoute comme vous ce que l'honneur m'inspire,
Seigneur, mais il m'engage à sauver mon Empire.

PORUS.

Si vous voulez sauver l'un ou l'autre aujourd'hui,
Prévenons Alexandre, & marchons contre lui:

TAXILE.

L'audace & le mépris sont d'infideles guides.

PORUS.

La honte suit de prés les courages timides.

TAXILE.

Le peuple aime les Rois qui sçavent l'épargner.

PORUS.

Il estime encor plus ceux qui sçavent regner.

TAXILE.

Ces conseils ne plairont qu'à des ames hautaines.

PORUS.

Ils plairont à des Rois, & peut-estre à des Reines.

TAXILE.

La Reine, à vous ouïr, n'a des yeux que pour vous.

PORUS.

Un Esclave est pour elle un Objet de couroux.

TAXILE.

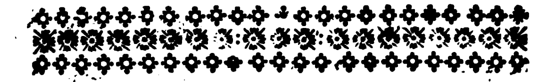
Mais croyez-vous, Seigneur, que l'Amour vous ordonne
D'exposer avec vous son Peuple & sa Personne?
Non, non, sans vous flatter, avoüez qu'en ce jour
Vous suivez vôtre haine, & non pas vôtre amour.

PORUS.

Hé bien, je l'avoüerai, que ma juste colére
Aime la Guerre autant que la Paix vous est chere.
J'avoûrai que brûlant d'une noble chaleur,
Je vais contre Alexandre éprouver ma valeur.
Du bruit de ses exploits mon ame importunée,
Attend depuis long-temps cette heureuse journée.
Avant qu'il me cherchât, un orgueil inquiet
M'avoit déja rendu son Ennemi secret.
Dans le noble transport de cette jalousie,
Je le trouvois trop lent à traverser l'Asie.
Je l'attirois icy par des voeux si puissans,
Que je portois envie au bonheur des Persans.
Et maintenant encor s'il trompoit mon courage,
Pour sortir de ces lieux, s'il cherchoit un passage,
Vous me verriez moi-même armé pour l'arrester,
Lui refuser la Paix qu'il nous veut presenter.

TAXILE.

Oüy, sans doute, une ardeur si haute & si constante
Vous promet dans l'Histoire une place éclatante;
Et sous ce grand dessein dussiez-vous succomber,
Au moins c'est avec bruit qu'on vous verra tomber.
La Reine vient. Adieu Vantez-lui vôtre zele,
Découvrez cet orgueil qui vous rend digne d'elle.
Pour moi je troublerois un si noble entretien,
Et vos cœurs rougiroient des foiblesses du mien.



SCENE III.

PORUS, AXIANE.

AXIANE.

QUoi, Taxile me fuit? Quelle cause inconuë...

PORUS.

Il fait bien de cacher sa honte à vôtre vûë;
Et puis qu'il n'ose plus s'exposer aux hazards,
De quel front pourroit-il soûtenir vos regards?
Mais laissons-le, Madame, & puis qu'il veut se rendre,
Qu'il aille avec sa Sœur adorer Alexandre.
Retirons-nous d'un Camp, où l'encens à la main
Le fidele Taxile attend son Souverain.

AXIANE.

Mais, Seigneur, que dit-il?

PORUS.

Il en fait trop paroître.
Cet Esclave déja m'ose vanter son Maître,
Il veut que je le serve...

AXIANE

Ah! sans vous emporter,
Souffrez que mes efforts tâchent de l'arrêter.
Ses soûpirs, malgré moi, m'assurent qu'il m'adore;
Quoiqu'il en soit, souffrez que je lui parle encore,
Et ne le forçons point par ce cruel mépris,
D'achever un dessein qu'il peut n'avoir pas pris.

PORUS.

Hé quoi, vous en doutez ? & vôtre ame s'assure
Sur la foy d'un Amant infidelle, & parjure,
Qui veut à son Tyran vous livrer aujourd'hui,
Et croit en vous donnant, vous obtenir de lui.
Hé bien, aidez-le donc à vous trahir vous-même :
Il vous peut arracher à mon amour extrême ;
Mais il ne peut m'ôter par ses efforts jaloux,
La gloire de combattre & de mourir pour vous.

AXIANE.

Et vous croyez qu'aprés une telle insolence,
Mon amitié, Seigneur, seroit sa recompense ?
Vous croyez que mon cœur s'engageant sous sa loy,
Je souscrirois au don qu'on lui feroit de moi ?
Pouvez-vous, sans rougir, m'accuser d'un tel crime!
Ai-je fait pour ce Prince éclater tant d'estime ?
Entre Taxile & vous, s'il falloit prononcer,
Seigneur, le croyez-vous, qu'on me vît balancer ?
Sçai-je pas que Taxile est une ame incertaine,
Que l'amour le retient quand la crainte l'entraîne ?
Sçai-je pas que sans moi sa timide valeur
Succomberoit bien-tost aux ruses de sa Sœur ?
Vous sçavez qu'Alexandre en fit sa prisonniere,
Et qu'enfin cette Sœur retourna vers son Frere ;
Mais je connus bien-tost qu'elle avoit entrepris
De l'arrester au piege où son cœur étoit pris.

PORUS.

Et vous pouvez encor demeurer auprés d'elle ?
Que n'abandonnez-vous cette Sœur criminelle ?
Pourquoi par tant de soins voulez-vous épargner
Un Prince...

AXIANE.

C'est pour vous que je le veux gagner.
Vous verrai-je accablé du soin de nos Provinces,
Attaquer seul un Roy vainqueur de tant de Princes

Je vous veux dans Taxille offrir un Défenseur,
Qui combatte Alexandre en dépit de sa Sœur.
Que n'avez-vous pour moi cette ardeur empressée ?
Mais d'un soin si commun vostre Ame est peu blessée ;
Pourvû que ce grand cœur perisse noblement,
Ce qui suivra sa mort le touche foiblement.
Vous me voulez livrer sans secours, sans azile,
Au couroux d'Alexandre, à l'amour de Taxile.
Qui me traittant bientôt en superbe Vainqueur,
Pour prix de vôtre mort demandera mon cœur.
Hé bien, Seigneur, allez. Contentez vôtre envie,
Combattez, oubliez le soin de vôtre vie.
Oubliez que le Ciel favorable à vos yeux
Vous préparoit peut-estre un sort assez heureux.
Peut-estre qu'à son tour Axiane charmée,
Alloit... Mais non, Seigneur, courez vers vôtre Armée.
Un si long entretien vous seroit ennuyeux ;
Et c'est vous retenir trop long-temps en ces lieux.

PORUS.

Ah! Madame, arrestez, & connoissez ma flame,
Ordonnez de mes jours disposez de mon ame.
La Gloire y peut beaucoup, je ne m'en cache pas,
Mais que n'y peuvent point tant de divins appas !
Je ne vous dirai point que pour vaincre Alexandre
Vos Soldats & les miens alloient tout entreprendre ;
Que c'estoit pour Porus un bon-heur sans égal
De triompher tout seul aux yeux de son Rival.
Je ne vous dis plus rien. Parlez en Souveraine.
Mon cœur met à vos pieds & sa gloire, & sa haine.

AXIANE.

Ne craignez rien ; ce cœur qui veut bien m'obéir,
N'est pas entre des mains qui le puissent trahir.

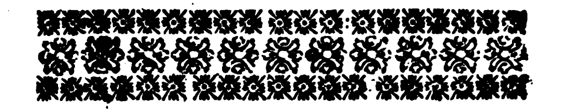
Non, je ne prétens pas jalouse de sa gloire,
Arrester un Heros qui court à la Victoire.
Contre un fier Ennemi précipitez vos pas,
Mais de vos Alliez ne vous separez pas.
Ménagez-les, Seigneur, & d'une ame tranquile
Laissez agir mes soins sur l'esprit de Taxile:
Montrez en sa faveur des sentimens plus doux,
Je le vais engager à combattre pour vous.

PORUS.

Hé bien, Madame, allez, j'y consens avec joye.
Voyons Ephestion, puis qu'il faut qu'on le voye.
Mais sans perdre l'espoir de le suivre de prés,
J'attends Ephestion, & le combat aprés.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLEOFILE, EPHESTION.

EPHESTION.

OUy, tandis que vos Rois déliberent ensemble,
Et que tout se prépare au Conseil qui s'assemble,
Madame, permettez que je vous parle aussi
Des secretes raisons qui m'ameinent icy.
Fidele confident du beau feu de mon Maître,
Souffrez que je l'explique aux yeux qui l'ont fait naître,
Et que pour ce Heros, j'ose vous demander
Le repos qu'à vos Rois il veut bien accorder.
Aprés tant de soûpirs, que faut-il qu'il espere?
Attendez-vous encore aprés l'aveu d'un Frere?
Voulez-vous que son cœur incertain & confus,
Ne se donne jamais sans craindre vos refus?
Faut-il mettre à vos piéds le reste de la Terre?
Faut-il donner la Paix? Faut-il faire la Guerre?
Prononcez. Alexandre est tout prest d'y courir,
Ou pour vous meriter, ou pour vous conquerir.

CLEOFILE.

Puis-je croire qu'un Prince, au comble de la gloire,
De mes foibles attraits garde encor la memoire?
Que traînant aprés lui la Victoire & l'effroi
Il se puisse abaisser à soûpirer pour moi?
Des Captifs comme lui brisent bien-tôt leur chaîne:
A de plus hauts desseins la Gloire les entraîne;
Et l'amour dans leurs cœurs interrompu, troublé,
Sous le faix des Lauriers est bien-tôt accablé.
Tandis que ce Heros me tint sa Prisonniere,
J'ai pû toucher son cœur d'une atteinte legere:
Mais je pense, Seigneur, qu'en rompant mes liens,
Alexandre à son tour brisa bien-tost les siens.

EPHESTION.

Ah! si vous l'aviez vû brûlant d'impatience,
Comter les tristes jours d'une si longue absence
Vous sçauriez que l'amour précipitant ses pas,
Il ne cherchoit que vous en courant aux combats.
C'est pour vous qu'on l'a vû, vainqueur de tant de Princes,
D'un cours impetueux traverser vos Provinces;
Et briser en passant sous l'effort de ses coups,
Tout ce qui l'empêchoit de s'approcher de vous.
On voit en même champ vos Drapeaux & les nôtres,
De ses retranchemens il découvre les vôtres;
Mais aprés tant d'exploits, ce timide Vainqueur
Craint qu'il ne soit encor bien loin de vôtre cœur.
Que lui sert de courir de contrée en contrée,
S'il faut que de ce cœur vous lui fermiez l'entrée?
Si pour ne point répondre à de sinceres vœux,
Vous cherchez chaque jour à douter de ses feux?
Si vôtre esprit armé de mille défiance...

CLEOFILE.

Helas! de tels soupçons sont de foibles défenses,
Et nos cœurs se formant mille soins superflus,

Doutent toûjours du bien qu'ils souhaitent le plus.
Ouy, puis que ce Heros veut que j'ouvre mon ame,
J'écoute avec plaisir le recit de sa flâme;
Je craignois que le temps n'en eût borné le cours,
Je souhaite qu'il m'aime, & qu'il m'aime toûjours.
Je dis plus. Quand son bras força nôtre Frontiere,
Et dans les murs d'Omphis m'arresta prisonniere;
Mon cœur qui le voyoit Maître de l'Univers,
Se consoloit déja de languir dans ses fers:
Et loin de murmurer contre un destin si rude,
Il s'en fit, je l'avouë, une douce habitude;
Et de sa liberté perdant le souvenir,
Même en la demandant, craignoit de l'obtenir.
Jugez si son retour me doit combler de joye.
Mais tout couvert de sang, veut-il que je le voye?
Est-ce comme Ennemi qu'il se vient presenter,
Et ne me cherche-t-il que pour me tourmenter?

EPHESTION.

Non, Madame, vaincu du pouvoir de vos charmes,
Il suspend aujourd'hui la terreur de ses armes.
Il presente la Paix à des Rois aveuglez,
Et retire la main qui les eût accablez.
Il craint que la Victoire à ses vœux trop facile,
Ne conduise ses coups dans le sein de Taxile;
Son courage sensible à vos justes douleurs,
Ne veut point de lauriers arrosés de vos pleurs.
Favorisez les soins où son amour l'engage,
Exemptez sa valeur d'un si triste avantage;
Et disposez des Rois qu'épargne son couroux,
A recevoir un bien qu'ils ne doivent qu'à vous.

CLEOFILE.

N'en doutez point, Seigneur, mon ame inquietée,
D'une crainte si juste est sans cesse agitée:
Je tremble pour mon Frere, & crains que son trépas
D'un Ennemi si cher n'ensanglante le bras.

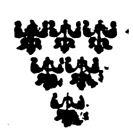
Mais en vain je m'oppose à l'ardeur qui l'enflâme ;
Axiane & Porus tyrannisent son ame ;
Les charmes d'une Reine, & l'exemple d'un Roy,
Dés que je veux parler, s'élevent contre moi.
Que n'ai-je point à craindre en ce desordre extrême?
Je crains pour lui, je crains pour Alexandre même.
Je sçai qu'en l'attaquant, cent Rois se sont perdus,
Je sçai tous ses exploits ; mais je connois Porus.
Nos peuples qu'on a vû triomphans à sa suite,
Repousser les efforts du Persan & du Scythe,
Et tous fiers des lauriers dont il les a chargez,
Vaincront à son exemple, ou periront vangez.
Et je crains . . .

EPHESTION.

Ah ! quittez une crainte si vaine ;
Laissez courir Porus où son malheur l'entraîne ;
Que l'Inde en sa faveur arme tous ses Etats ;
Et que le seul Taxile en détourne ses pas.
Mais les voici.

CLEOFILE.

Seigneur, achevez vôtre ouvrage.
Par vos sages conseils dissipez cet orage :
Ou s'il faut qu'il éclate, au moins souvenez-vous
De le faire tomber sur d'autres que sur nous.



SCENE II.

PORUS, TAXILE, EPHESTION.

EPHESTION.

AVant que le Combat qui menace vos têtes,
Mette tous vos Etats au rang de nos Conquêtes,
Alexandre veut bien differer ses Exploits,
Et vous offrir la paix pour la derniere fois.
Vos Peuples prévenus de l'espoir qui vous flate,
Prétendoient arrêter le Vainqueur de l'Euphrate;
Mais l'Hydaspe malgré tant d'escadrons épars,
Voit enfin sur ses bords floter nos Etendars.
Vous les verriez plantez jusques sur vos tranchées,
Et de sang & de morts vos Campagnes jonchées;
Si ce Heros couvert de tant d'autres lauriers,
N'eût lui-même arrêté l'ardeur de nos Guerriers.
Il ne vient point icy, soüillé du sang des Princes,
D'un triomphe barbare effrayer vos Provinces;
Et cherchant à briller d'une triste splendeur,
Sur le tombeau des Rois élever sa Grandeur.
Mais vous-même trompez d'un vain espoir de gloire,
N'allez point dans ses bras irriter la Victoire;
Et lors que son couroux demeure suspendu,
Princes, contentez-vous de l'avoir attendu.
Ne differez point tant à lui rendre l'hommage,
Que vos cœurs, malgré vous, rendent à son courage;
Et recevant l'appui que vous offre son bras,
D'un si grand Défenseur honorez vos Etats.

Voilà ce qu'un grand Roy veut bien vous faire entendre,
Prest à quitter le fer, & prest à le reprendre.
Vous sçavez son dessein. Choisissez aujourd'hui,
Si vous voulez, tout perdre, ou tenir tout de lui.

TAXILE.

Seigneur, ne croyez point qu'une fierté barbare
Nous fasse méconnoistre une vertu si rare,
Et que dans leur orgueil nos Peuples affermis,
Prétendent malgré vous estre vos Ennemis.
Nous rendons ce qu'on doit aux illustres exemples,
Vous adorez des Dieux qui nous doivent leurs Temples.
Des Heros qui chez vous passoient pour des mortels,
En venant parmi nous, ont trouvé des Autels.
Mais en vain l'on prétend chez des Peuples si braves
Au lieu d'Adorateurs, se faire des Esclaves.
Croyez-moi, quelque éclat qui les puisse toucher,
Ils refusent l'encens qu'on leur veut arracher.
Assez d'autres Etats devenus vos conquestes,
De leurs Rois sous le joug ont vû ployer les testes.
Aprés tous ces Etats qu'Alexandre a soûmis,
N'est-il pas temps, Seigneur, qu'il cherche des Amis?
Tout ce Peuple captif, qui tremble au nom d'un Maître,
Soûtient mal un pouvoir qui ne fait que de naître.
Ils ont, pour s'affranchir, les yeux toûjours ouverts,
Vôtre Empire n'est plein que d'Ennemis couverts,
Ils pleurent en secret leurs Rois sans diadêmes.
Vos fers trop étendus se relâchent d'eux-mêmes;
Et déja dans leur cœur les Scythes mutinez,
Vont sortir de la chaîne, où vous nous destinez.
Essayez, en prenant nôtre amitié pour gage,
Ce que peut une Foy qu'aucun serment n'engage:
Laissez un Peuple au moins qui puisse quelquefois

Applaudir sans contrainte au bruit de vos exploits.
Je reçois à ce prix l'amitié d'Alexandre.
Et je l'attens déja, comme un Roy doit attendre
Un Heros dont la Gloire accompagne les pas,
Qui peut tout sur mon cœur, & rien sur mes Etats.

PORUS.

Je croyois, quand l'Hydaspe assemblât ses Provinces
Au secours de ses bords fit voler tous ses Princes,
Qu'il n'avoit avec moi, dans des desseins si grands,
Engagé que des Rois ennemis des Tyrans.
Mais puisqu'un Roi flattât la main qui nous menace,
Parmi ses Alliez brigue un indigne place,
C'est à moi de répondre aux vœux de mon Païs,
Et de parler pour ceux que Taxile a trahis.
Que vient chercher icy le Roy qui vous envoye?
Quel est ce grand secours que son bras nous octroye?
De quel front ose-t-il prendre sous son appuy
Des Peuples qui n'ont point d'autre Ennemi que lui?
Avant que sa fureur ravageât tout le Monde,
L'Inde se reposoit dans une Paix profonde;
Et si quelques voisins en troubloient les douceurs,
Il portoit dans son sein d'assez bons défenseurs.
Pourquoi nous attaquer? Par quelle barbarie
A-t-on de vôtre Maître excité la furie?
Vit-on jamais chez lui nos Peuples en couroux
Desoler un Païs inconnu parmi nous?
Faut-il que tant d'Etats, de deserts, de rivieres,
Soient entre nous & lui d'impuissantes barrieres?
Et ne sçauroit-on vivre au bout de l'Univers,
Sans connoître son nom, & le poids de ses fers?
Quelle étrange valeur, qui ne cherchant qu'à nuire,
Embraze tout, si-tôt qu'elle commence à luire?
Qui n'a que son orgueil pour regle & pour raison,
Qui veut que l'Univers ne soit qu'une Prison?
Et que Maître absolu de tous tant que nous sommes,

Ses Esclaves en nombre égalent tous les hommes.
Plus d'Etats, plus de Rois. Ses sacrileges mains
Dessous un même joug rangent tous les humains.
Dans son avide orgueil je sçai qu'il nous devore.
De tant de Souverains nous seuls regnons encore.
Mais que dis-je nous seuls ? Il ne reste que moi,
Où l'on découvre encor les vestiges d'un Roy.
Mais c'est pour mon courage une illustre matiere.
Je voi d'un œil content trembler la Terre entiere,
Afin que par moi seul les Mortels secourus,
S'ils sont libres, le soient de la main de Porus,
Et qu'on dise par tout dans une paix profonde ;
Alexandre vainqueur eût dompté tout le monde ;
Mais un Roy l'attendoit au bout de l'Univers,
Par qui le Monde entier a vû briser ses fers.

EPHESTION.

Vôtre projet du moins nous marque un grand courage.
Mais, Seigneur, c'est bien tard s'opposer à l'orage.
Si le Monde panchant n'a plus que cet appui,
Je le plains, & vous plains vous-même autant que lui.
Je ne vous retiens point. Marchez contre mon Maître,
Je voudrois seulement qu'on vous l'eût fait connoître ;
Et que la Renommée eût voulu par pitié
De ses Exploits au moins vous conter la moitié.
Vous verriez...

PORUS.

Que verrois-je ? Et que pourrois-je apprendre
Qui m'abaisse si fort au dessous d'Alexandre ?
Seroit-ce sans efforts les Persans subjuguez,
Et vos bras tant de fois de meurtres fatiguez ?
Quelle gloire en effet d'accabler la foiblesse
D'un Roy déja vaincu par sa propre mollesse,

D'un

D'un peuple ſans vigueur & preſque inanimé,
Qui gemiſſoit ſous l'or dont il étoit armé ;
Et qui tombant en foule, au lieu de ſe defendre,
N'oppoſoit que des morts au grand cœur d'Alexandre ?
Les autres éblouïs de ſes moindres exploits,
Sont venus à genoux lui demander des loix ;
Et leur crainte écoutant je ne ſçai quels Oracles,
Ils n'ont pas crû qu'un Dieu pût trouver des obſtacles.
Mais nous, qui d'un autre œil jugeons des Conquerans,
Nous ſçavons que les Dieux ne ſont pas des Tyrans :
Et de quelque façon qu'un Eſclave le nomme,
Le Fils de Jupiter paſſe ici pour un homme.
Nous n'allons point de fleurs parfumer ſon chemin ;
Il nous trouve par tout les armes à la main.
Il voit à chaque pas arreſter ſes conquêtes.
Un ſeul Rocher ici lui coûte plus de têtes,
Plus de ſoins, plus d'aſſauts, & preſque plus de temps
Que n'en coûte à ſon bras l'Empire des Perſans.
Ennemis du repos qui perdit ces Infames,
L'or qui naît ſous nos pas, ne corrompt point nos ames.
La Gloire eſt le ſeul bien qui nous puiſſe tenter,
Et le ſeul que mon cœur cherche à lui diſputer.
C'eſt elle . . .

EPHESTION *en ſe levant.*

Et c'eſt auſſi ce que cherche Alexandre.
A de moindres objets ſon cœur ne peut deſcendre.
C'eſt ce qui l'arrachant du ſein de ſes Etats,
Au trône de Cyrus lui fit porter ſes pas ;
Et du plus ferme Empire ébranlant les colonnes,
Attaquer, conquerir, & donner les Couronnes.

Et puisque vôtre orgueil ose lui disputer
La gloire du pardon qu'il vous fait presenter ;
Vos yeux dés aujourd'hui témoins de sa Victoire,
Verront de quelle ardeur il combat pour la Gloire,
Bien-tôt le fer en main vous le verrez marcher.

PORUS.

Allez donc, je l'attens, ou je le vais chercher.

SCENE III.

PORUS, TAXILE.

TAXILE.

Quoy! vous voulez au gré de vôtre impatience...

PORUS.

Non, je ne prétens point troubler vôtre alliance.
Ephestion aigri seulement contre moi,
De vos soûmissions rendra compte à son Roy.
Les troupes d'Axiane à me suivre engagées
Attendent le combat sous mes drapeaux rangées ;
De son trône & du mien je soûtiendrai l'éclat,
Et vous serez, Seigneur, le juge du combat.
A moins que vôtre cœur animé d'un beau zele,
De vos nouveaux Amis n'embrasse la querelle.



SCENE IV.

AXIANE, PORUS, TAXILE.

AXIANE *à Taxile.*

AH ! que dit-on de vous, Seigneur ! Nos ennemis
Se vantent que Taxile est à moitié soûmis,
Qu'il ne marchera point contre un Roi qu'il respecte.

TAXILE.

La foy d'un ennemi doit estre un peu suspecte,
Madame, avec le temps ils me connoîtront mieux.

AXIANE.

Démentez donc, Seigneur, ce bruit injurieux;
De ceux qui l'ont semé confondez l'insolence.
Allez comme Porus les forcer au silence,
Et leur faire sentir par un juste couroux,
Qu'ils n'ont point d'ennemi plus funeste que vous.

TAXILE.

Madame, je m'en vais disposer mon armée.
Ecoutez moins ce bruit qui vous tient allarmée,
Porus fait son devoir, & je ferai le mien.



SCENE V.

AXIANE, PORUS.

AXIANE.

CEtte ſombre froideur ne m'en dit pourtant rien ;
Lâche, & ce n'eſt point là, pour me le faire croire,
La démarche d'un Roy qui court à la victoire.
Il n'en faut plus douter. Et nous ſommes trahis.
Il immole à ſa Sœur ſa gloire & ſon païs ;
Et ſa haine, Seigneur, qui cherche à vous abattre,
Attend pour éclater que vous alliez combattre.

PORUS.

Madame, en le perdant je perds un foible appui,
Je le connoiſſois trop pour m'aſſurer ſur lui.
Mes yeux ſans ſe troubler ont vû ſon inconſtance.
Je craignois beaucoup plus ſa molle reſiſtance.
Un Traiſtre en nous quittant pour complaire à ſa Sœur,
Nous affoiblit bien moins qu'un lâche Défenſeur.

AXIANE.

Et cependant, Seigneur, qu'allez-vous entreprendre?
Vous marchez ſans conter les forces d'Alexandre.
Et courant preſque ſeul au devant de leurs coups,
Contre tant d'Ennemis vous n'oppoſez que vous.

PORUS.

Hé quoi ! Voudriez-vous qu'à l'exemple d'un Traiſtre,

Ma frayeur conſpirât à vous donner un Maître ?
Que Porus dans un camp ſe laiſſant arrêter,
Refuſaſt le combat qu'il vient de preſenter ?
N'on, non, je n'en crois rien. Je connois mieux, Madame,
Le beau feu que la Gloire allume dans vôtre ame.
C'eſt vous, je m'en ſouviens, dont les puiſſans appas
Excitoient tous nos Rois, les traînoient aux combats,
Et de qui la fierté refuſant de ſe rendre,
Ne vouloit pour Amant qu'un Vainqueur d'Alexandre.
Il faut vaincre, & j'y cours; bien moins pour éviter
Le titre de Captif, que pour le meriter.
Ouy, Madame, je vais dans l'ardeur qui m'entraîne,
Victorieux ou mort, meriter vôtre chaîne.
Et puiſque mes ſoupirs s'expliquoient vainement
A ce cœur que la Gloire occupe ſeulement;
Je m'en vais par l'éclat qu'une Victoire donne,
Attacher de ſi prés la Gloire à ma Perſonne,
Que je pourrai peut-eſtre amener vôtre cœur,
De l'amour de la Gloire à l'Amour du Vainqueur.

AXIANE.

Hé bien, Seigneur, allez. Taxile aura peut-être
Des Sujets dans ſon camp plus braves que leur Maître.
Je vais les exciter par un dernier effort.
Aprés dans vôtre Camp j'attendrai vôtre ſort.
Ne vous informez point de l'état de mon ame.
Triomphez & vivez.

PORUS.

Qu'attendez-vous, Madame ?
Pourquoi dés ce moment ne puis-je pas ſçavoir
Si mes triſtes ſoûpirs ont pû vous émouvoir ?
Voulez-vous (car le ſort, adorable Axiane,
A ne vous plus revoir peut-eſtre me condamne)

Voulez-vous qu'en mourant, un Prince infortuné
Ignore á quelle gloire il étoit destiné ?
Parlez.

AXIANE.

Que vous dirai-je ?

PORUS.

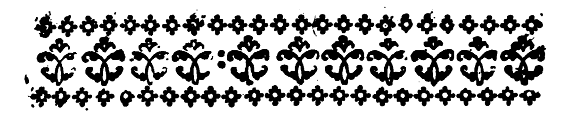
Ah, divine Princesse,
Si vous sentiez pour moi quelque heureuse foiblesse,
Ce cœur qui me promet tant d'estime en ce jour
Me pourroit bien encor promettre un peu d'amour.
Contre tant de soûpirs peut-il bien se défendre ?
Peut-il....

AXIANE.

Allez, Seigneur, marchez contre Alexandre.
La Victoire est à vous, si ce fameux Vainqueur
Ne se défend pas mieux contre vous que mon cœur.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AXIANE, CLEOFILE.

AXIANE.

QUOY, Madame, en ces lieux on me tient enfermée !
Je ne puis au combat voir marcher mon Armée :
Et commençant par moi sa noire trahison,
Taxile de son Camp me fait une prison !
C'est donc là cette ardeur qu'il me faisoit paroître ?
Cet humble Adorateur se declare mon Maître :
Et déja son amour lassé de ma rigueur,
Captive ma Personne au défaut de mon cœur !

CLEOFILE.

Expliquez mieux les soins & les justes allarmes
D'un Roy, qui pour vainqueur ne connoît que vos charmes ;
Et regardez, Madame, avec plus de bonté
L'ardeur qui l'interesse à vôtre sûreté.
Tandis qu'au tour de nous deux puissantes Armées
D'une égale chaleur au combat animées,

De leur fureur par tout font voler les éclats,
De quel autre côté conduiriez-vous vos pas ?
Où pourriez-vous ailleurs éviter la tempête ?
Un plein calme en ces lieux assûre vôtre tête.
Tout est tranquile...

AXIANE.

Et c'est cette tranquilité
Dont je ne puis souffrir l'indigne sûreté.
Quoi, lors que mes Sujets mourant dans une plaine,
Sur les pas de Porus combattent pour leur Reine,
Qu'au prix de tout leur sang ils signalent leur foy,
Que le cri des mourans vient presque jusqu'à moi ;
On me parle de paix ? & le Camp de Taxile
Garde dans ce desordre une assiette tranquile ;
On flatte ma douleur d'un calme injurieux,
Sur des objets de joye on arrête mes yeux ?

CLEOFILE.

Madame, voulez-vous que l'amour de mon Frere
Abandonne aux perils une teste si chere ?
Il sçait trop les hazards...

AXIANE.

Et pour m'en détourner
Ce genereux Amant me fait emprisonner ?
Et tandis que pour moi son Rival se hazarde,
Sa paisible valeur me sert icy de garde ?

CLEOFILE.

Que Porus est heureux ! le moindre éloignement
A vôtre impatience est un cruel tourment.
Et si l'on vous croyoit, le soin qui vous travaille
Vous le feroit chercher jusqu'au champ de bataille.

AXIANE.

Je ferois plus, Madame. Un mouvement si beau
Me le feroit chercher jusques dans le tombeau.
Perdre tous mes Etats, & voir d'un œil tranquile
Alexandre en payer le cœur de Cleofile.

CLEOFILE.

Si vous cherchez Porus, pourquoi m'abandonner ?
Alexandre en ces lieux pourra le ramener.
Permettez que veillant au soin de vôtre tête,
A cet heureux Amant l'on garde sa conquête.

AXIANE.

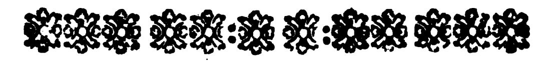
Vous triomphez, Madame, & déja vôtre cœur
Vole vers Alexandre, & le nomme Vainqueur.
Mais sur la seule foy d'un amour qui vous flatte,
Peut-estre avant le temps ce grand orgueil éclatte.
Vous poussez un peu loin vos vœux précipitez,
Et vous croyez trop tost ce que vous souhaitez.
Ouy, ouy...

CLEOFILE.

Mon Frere vient, & nous allons apprendre
Qui de nous deux, Madame, aura pû se méprendre.

AXIANE.

Ah! je n'en doute plus, & ce front satisfait
Dit assez à mes yeux que Porus est défait.



SCENE II.

TAXILE, AXIANE, CLEOFILE.

TAXILE.

MAdame, si Porus avec moins de colere
Eût suivi les conseils d'une amitié sincere,
Il m'auroit en effet épargné la douleur,
De vous venir moi-même annoncer son malheur.

AXIANE.

Quoy Porus...

TAXILE.

C'en est fait. Et sa valeur trompée
Des maux que j'ai prévûs se voit enveloppée.
Ce n'est pas (car mon cœur respectant sa vertu
N'accable point encore un Rival abattu)
Ce n'est point que son bras disputant la Victoire,
N'en ait aux Ennemis ensanglanté la gloire;
Qu'Elle-même attachée à ses faits éclattans,
Entre Alexandre & lui n'ait douté quelque temps.
Mais enfin contre moi sa vaillance irritée,
Avec trop de chaleur s'étoit précipitée.
J'ai vû ses bataillons rompus & renversez,
Vos soldats en desordre, & les siens dispersez,
Et lui-même à la fin entraîné dans leur fuite,
Malgré lui du Vainqueur éviter la poursuite,
Et de son vain couroux trop tard desabusé,
Souhaiter le secours qu'il avoit refusé.

AXIANE.

Qu'il avoit refusé? Quoi donc, Pour ta Patrie,
Ton indigne courage attend que l'on te prie?
Il faut donc malgré toi te traîner aux combats,
Et te forcer toi-même à sauver tes Etats?
L'exemple de Porus, puis qu'il faut qu'on t'y porte,
Dis-moi, n'étoit-ce pas une voix assez forte?
Ce Heros en peril, ta Maîtresse en danger;
Tout l'Etat perissant n'a pû t'encourager?
Va, tu sers bien le Maître à qui ta Sœur te donne.
Acheve, & fai de moi ce que sa haine ordonne.
Garde à tous les Vaincus un traitement égal,
Enchaîne ta Maîtresse en livrant ton Rival.
Aussi-bien, c'en est fait. Sa disgrace, & ton crime
Ont placé dans mon cœur ce Heros magnanime.
Je l'adore, & je veux avant la fin du jour

Declarer à la fois ma haine & mon amour,
Lui voüer à tes yeux une amitié fidelle,
Et te jurer aux siens une haine immortelle.
Adieu, tu me connois. Aime-moi si tu veux.

TAXILE.

Ah! n'esperez de moi que de sinceres vœux,
Madame, n'attendez ni menaces ni chaînes,
Alexandre sçait mieux ce qu'on doit à des Reines.
Souffrez que sa douceur vous oblige à garder
Un Trône que Porus devoit moins hazarder:
Et moi-même en aveugle on me verroit combattre
La sacrilege main qui le voudroit abattre.

AXIANE.

Quoi par l'un de vous deux mon Sceptre raffermi,
Deviendroit dans mes mains le don d'un ennemi?
Et sur mon propre Trône on me verroit placée
Par le même Tyran qui m'en auroit chassée?

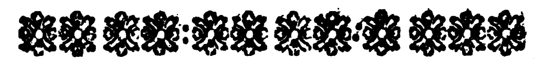
TAXILE.

Des Reines & des Rois vaincus par sa valeur,
Ont laissé par ses soins adoucir leur malheur.
Voyez de Darius & la Femme & la Mere,
L'une le traite en Fils, l'autre le traite en Frere.

AXIANE.

Non, non, je ne sçai point vendre mon amitié,
Caresser un Tyran, & regner par pitié.
Penses-tu que j'imite une foible Persane?
Qu'à la Cour d'Alexandre on retienne Axiane;
Et qu'avec mon Vainqueur courant tout l'Univers,
J'aille vanter par tout la douceur de ses fers?
S'il donne les Etats, qu'il te donne les nôtres.
Qu'il te pare, s'il veut, des dépoüilles des autres.
Regne, Porus ni moi n'en feront point jaloux.
Et tu seras encor plus esclave que nous.
J'espere qu'Alexandre amoureux de sa gloire,
Et fâché que ton crime ait soüillé sa Victoire,

S'en lavera bien-tost par ton propre trépas.
Des traîtres comme toy font souvent des ingrats.
Et de quelques faveurs que sa main t'éblouïsse,
Du perfide Bessus regarde le supplice.
Adieu.



SCENE III.

TAXILE, CLEOFILE.

CLEOFILE.

Cedez, mon Frere, à ce boüillant transport.
Alexandre & le temps vous rendront le plus fort :
Et cet aspre couroux, quoi qu'elle en puisse dire,
Ne s'obstinera point au refus d'un Empire.
Maistre de ses destins, vous l'estes de son cœur.
Mais dites moi, vos yeux ont-ils vû le Vainqueur ?
Quel traitement, mon Frere, en devons-nous attendre,
Qu'a-t-il dit ?

TAXILE.

Oüy, ma Sœur, j'ai vû vôtre Alexandre.
D'abord ce jeune éclat qu'on remarque en ses traits,
M'a semblé démentir le nombre de ses faits.
Mon cœur plein de son nom n'osoit, je le confesse,
Accorder tant de gloire avec tant de jeunesse.
Mais de ce même front l'heroïque fierté,
Le feu de ses regards, sa haute majesté,
Font connoître Alexandre. Et certes son visage
Porte de sa grandeur l'infaillible présage :

Et ſa preſence auguſte appuyant ſes projets,
Ses yeux comme ſon bras ſont par tout des ſujets.
Il ſortoit du combat. Eblouï de ſa Gloire,
Je croyois dans ſes yeux voir briller la Victoire.
Toutefois à ma vûë oubliant ſa fierté,
Il a fait à ſon tour éclatter ſa bonté.
Ses transports ne m'ont point déguiſé ſa tendreſſe.
Retournez, m'a-t-il dit, auprés de la Princeſſe:
Diſpoſez ſes beaux yeux à revoir un Vainqueur
Qui va mettre à ſes pieds ſa Victoire & ſon cœur.
Il marche ſur mes pas. Je n'ai rien à vous dire,
Ma Sœur, de vôtre ſort je vous laiſſe l'empire;
Je vous confie encor la conduite du mien.

CLEOFILE.

Vous aurez tout pouvoir, ou je ne pourrai rien.
Tout va vous obéïr, ſi le Vainqueur m'écoute.

TAXILE.

Je vais donc.... Mais on vient. C'eſt lui-même ſans doute.

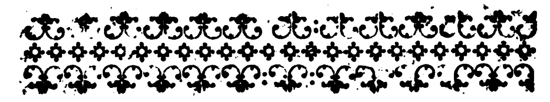


SCENE IV.

ALEXANDRE, TAXILE, CLEOFILE, EPHESTION, *Suite d'Alexandre.*

ALEXANDRE.

Allez, Epheſtion. Que l'on cherche Porus,
Qu'on épargne ſa vie, & le ſang des vaincus.



SCENE V.

ALEXANDRE, TAXILE, CLEOFILE.

ALEXANDRE *à Taxile.*

Seigneur, est-il donc vrai qu'une Reine aveuglée
Vous préfere d'un Roy la valeur dereglée?
Mais ne le craignez point. Son Empire est a vous.
D'une ingrate à ce prix fléchissez le couroux.
Maistre de deux Etats, Arbitre des siens mêmes,
Allez avec vos vœux offrir trois Diadêmes.

TAXILE.

Ah! c'en est trop, Seigneur, prodiguez un peu
moins...

ALEXANDRE.

Vous pourrez à loisir reconnoître mes soins.
Ne tardez point. Allez où l'amour vous appelle,
Et couronnez vos feux d'une palme si belle.

SCENE VI.

ALEXANDRE, CLEOFILE.

ALEXANDRE.

MAdame, à son amour je promets mon appui :
Ne puis-je rien pour moi, quand je puis tout pour lui ?
Si prodigue envers lui des fruits de la Victoire,
N'en aurai-je pour moi qu'une sterile gloire ?
Les Sceptres devant vous ou rendus ou donnez,
De mes propres Lauriers mes amis couronnez,
Les biens que j'ai conquis répandus sur leurs têtes,
Font voir que je soûpire aprés d'autres Conquêtes.
Je vous avois promis que l'effort de mon bras
M'approcheroit bien-tost de vos divins appas :
Mais dans ce même temps souvenez-vous, Madame,
Que vous me promettiez quelque place en vôtre ame.
Je suis venu. L'amour a combattu pour moi.
La Victoire elle-même a dégagé ma foy.
Tout cede autour de vous. C'est à vous de vous rendre,
Vôtre cœur l'a promis, voudra-t-il s'en défendre ?
Et lui seul pourroit-il échapper aujourd'hui
A l'ardeur d'un Vainqueur qui ne cherche que lui ?

CLEOFILE.

Non, je ne prétends pas que ce cœur inflexible
Garde seul contre vous le titre d'invincible.
Je rends ce que je dois à l'éclat des vertus
Qui tiennent sous vos pieds cent Peuples abattus.

Les Indiens domptez sont vos moindres ouvrages.
Vous inspirez la crainte aux plus fermes courages.
Et quand vous le voudrez, vos bontez à leur tour
Dans les cœurs les plus durs inspireront l'amour.
Mais, Seigneur, cet éclat, ces victoires, ces charmes
Me troublent bien souvent par de justes allarmes.
Je crains que satisfait d'avoir conquis un cœur,
Vous ne l'abandonniez à sa triste langueur;
Qu'insensible à l'ardeur que vous aurez causée,
Vôtre ame ne dédaigne une conquête aisée.
On attend peu d'amour d'un Heros tel que vous.
La Gloire fit toûjours vos transports les plus doux.
Et peut-estre, au moment que ce grand Cœur soûpire,
La Gloire de me vaincre est tout ce qu'il desire.

ALEXANDRE.

Que vous connoissez mal les violens desirs
D'un amour qui vers vous porte tous mes soûpirs!
J'avoûrai qu'autrefois au milieu d'une Armée,
Mon cœur ne soûpiroit que pour la Renommée.
Les Peuples & les Rois devenus mes Sujets,
Etoient seuls à mes vœux d'assez dignes objets.
Les Beautez de la Perse à mes yeux presentées,
Aussi-bien que ses Rois ont paru surmontées.
Mon cœur d'un fier mépris armé contre leur traits,
N'a pas du moindre hommage honoré leurs attraits,
Amoureux de la Gloire, & par tout invincible,
Il mettoit son bonheur à paroître insensible.
Mais helas, que vos yeux ces aimables tyrans,
Ont produit sur mon cœur des effets differens!
Ce grand nom de Vainqueur n'est plus ce qu'il souhaite,
Il vient avec plaisir avoüer sa défaite.
Heureux! si vôtre cœur se laissant émouvoir,
Vos beaux yeux à leur tour avoüoient leur pouvoir!
Voulez-vous donc toûjours douter de leur victoire

T ûj ur

Toûjours de mes exploits me reprocher la gloire ?
Comme si les beaux nœuds où vous me tenez pris,
Ne devoient arrêter que de foibles esprits.
Par des faits tout nouveaux, je m'en vais vous apprendre
Tout ce que peut l'amour sur le cœur d'Alexandre.
Maintenant que mon bras engagé sous vos lois,
Doit soûtenir mon nom & le vôtre à la fois.
J'irai rendre fameux par l'éclat de la Guerre,
Des Peuples inconnus au reste de la Terre ;
Et vous faire dresser des Autels en des lieux
Où leurs sauvages mains en refusent aux Dieux.

CLEOFILE.

Ouy, vous y traînerez la Victoire captive ;
Mais je doute, Seigneur, que l'amour vous y suive.
Tant d'Etats, tant de Mers qui vont nous des-unir
M'effaceront bien-tost de vôtre souvenir.
Quand l'Ocean troublé vous verra sur son onde
Achever quelque jour la conquête du Monde ;
Quand vous verrez les Roïs tomber à vos genoux,
Et la Terre en tremblant se taire devant vous ;
Songerez-vous, Seigneur, qu'une jeune Princesse,
Au fond de ses Etats vous regrette sans cesse,
Et rappelle en son cœur les momens bien-heureux
Où ce grand Conquerant l'assuroit de ses feux ?

ALEXANDRE.

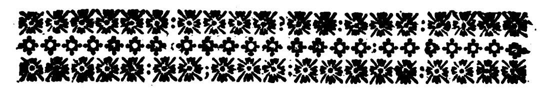
Hé quoi ? vous croyez donc qu'à moi-même barbare
J'abandonne en ces lieux une beauté si rare ?
Mais vous-même plûtost voulez-vous renoncer
Au Trône de l'Asie où je vous veux placer ?

CLEOFILE.

Seigneur, vous le sçavez, je dépens de mon Frere.

ALEXANDRE.

Ah ! s'il disposoit seul du bonheur que j'espere,
Tout l'Empire de l'Inde asservi sous ses loix



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AXIANE *seule*.

N'Entendrons-nous jamais que des cris de Victoire,
Qui de mes Ennemis me reprochent la gloire ?
Et ne pourrai-je au moins en de si grands malheurs
M'entretenir moi seule avecque mes douleurs !
D'un odieux Amant sans cesse poursuivie,
On prétend malgré moi m'attacher à la vie.
On m'observe, on me suit. Mais, Porus, ne croi pas
Qu'on me puisse empêcher de courir sur tes pas.
Sans doute à nos malheurs ton cœur n'a pû survivre.
En vain tant de soldats s'arment pour te poursuivre,
On te découvriroit au bruit de tes efforts;
Et s'il te faut chercher ce n'est qu'entre les morts.
Helas ! en me quittant, ton ardeur redoublée
Sembloit prévoir les maux dont je suis accablée,
Lors que tes yeux aux miens découvrant ta langueur,
Me demandoient quel rang tu tenois dans mon cœur,
Que sans t'inquieter du succés de tes armes,
Le soin de ton amour te causoit tant d'allarmes!
Et pourquoi te cachois-je avec tant de détours
Un secret si fatal au repos de tes jours ?

Combien de fois tes yeux forçant ma resistance,
Mon cœur s'est-il vû prêt de rompre le silence?
Combien de fois sensible à tes ardens desirs,
M'est-il en ta presence échapé des soûpirs?
Mais je voulois encor douter de ta victoire.
J'expliquois mes soûpirs en faveur de la Gloire.
Je croyois n'aimer qu'elle. Ah! pardonne, grand Roy,
Je sens bien aujourd'hui que je n'aimois que toi.
J'avoûrai que la Gloire eût sur moi quelque empire.
Je te l'ai dit cent fois. Mais je devois te dire,
Que toi seul en effet m'engageas sous tes loix.
J'appris à la connoître en voyant tes exploits;
Et de quelque beau feu qu'elle m'eût enflammée,
En un autre que toi je l'aurois moins aimée.
Mais que sert de pousser des soûpirs superflus,
Qui se perdent en l'air, & que tu n'entens plus,
Il est temps que mon ame au tombeau descenduë,
Te jure une amitié si long-temps attenduë.
Il est temps que mon cœur pour gage de sa foy
Montre qu'il n'a pû vivre un moment aprés toy.
Aussi-bien penses-tu que je voulusse vivre
Sous les loix d'un Vainqueur à qui ta mort nous livre?
Je sçai qu'il se dispose à me venir parler,
Qu'en me rendant mon Sceptre il veut me consoler.
Il croit peut-estre, il croit que ma haine étouffée
A sa fausse douceur servira de trophée.
Qu'il vienne. Il me verra toûjours digne de toy
Mourir en Reine ainsi que tu mourus en Roy.

SCENE II.

ALEXANDRE, AXIANE.

AXIANE.

HE bien, Seigneur, hé bien, trouvez-vous quelques charmes,
A voir couler des pleurs que font verser vos armes?
Ou si vous m'enviez en l'état où je suis,
La triste liberté de pleurer mes ennuis?

ALEXANDRE.

Vôtre douleur est libre autant que legitime.
Vous regrettez, Madame, un Prince magnanime.
Je fus son Ennemi. Mais je ne l'estois pas
Jusqu'à blâmer les pleurs qu'on donne à son trépas.
Avant que sur ses bords l'Inde me vît paroître,
L'éclat de sa vertu me l'avoit fait connoître:
Entre les plus grands Rois il se fit remarquer.
Je sçavois...

AXIANE.

Pourquoi donc le venir attaquer?
Par quelle loy faut-il qu'aux deux bouts de la Terre
Vous cherchiez la Vertu pour lui faire la guerre?
Le merite à vos yeux ne peut-il éclater,
Sans pousser vôtre orgueil à le persecuter?

ALEXANDRE.

Oüy, j'ai cherché Porus. Mais quoi qu'on puisse dire,
Je ne le cherchois pas afin de le détruire.
J'avoûrai que brûlant de signaler mon bras,
Je me laissai conduire au bruit de ses combats;

Et qu'au seul nom d'un Roy jusqu'alors invincible,
A de nouveaux exploits mon cœur devint sensible.
Tandis que je croyois par mes combats divers
Attacher sur moi seul les yeux de l'Univers,
J'ai vû de ce Guerrier la valeur répanduë
Tenir la Renommée entre nous suspenduë;
Et voyant de son bras voler par tout l'effroy,
L'Inde sembla m'ouvrir un champ digne de moi:
Lassé de voir des Rois vaincus sans resistance,
J'appris avec plaisir le bruit de sa vaillance:
Un Ennemi si noble a sçû m'encourager,
Je suis venu chercher la gloire & le danger.
Son courage, Madame, a passé mon attente.
La victoire à me suivre autrefois si constante,
M'a presque abandonné pour suivre vos Guerriers.
Porus m'a disputé jusqu'aux moindres lauriers.
Et j'ose dire encor qu'en perdant la victoire,
Mon ennemi lui-même a vû croître sa gloire;
Qu'une chûte si belle éleve sa vertu,
Et qu'il ne voudroit pas n'avoir point combattu.

AXIANE.

Helas! il falloit bien qu'une si noble envie
Lui fît abandonner tout le soin de sa vie;
Puisque de toutes parts trahi, persecuté,
Contre tant d'Ennemis il s'est précipité.
Mais vous, s'il étoit vrai que son ardeur guerriere
Eût ouvert à la vôtre une illustre carriere,
Que n'avez-vous, Seigneur, dignement combattu?
Falloit-il par la ruse attaquer sa vertu?
Et loin de remporter une gloire parfaite,
D'un autre que de vous attendre sa défaite?
Triomphez. Mais sçachez que Taxile en son cœur
Vous dispute déja ce beau nom de Vainqueur.
Que le traître se flatte avec quelque justice
Que vous n'avez vaincu que par son artifice.

Et c'est à ma douleur un spectacle assez doux,
De le voir partager cette gloire avec vous.

ALEXANDRE.

Et vain vôtre douleur s'arme contre ma Gloire.
Jamais on ne m'a vû dérober la Victoire,
Et par ces lâches soins qu'on ne peut m'imputer
Tromper mes Ennemis au lieu de les dompter.
Quoique par tout, ce semble accablé sous le nombre,
Je n'ai pû me resoudre à me cacher dans l'ombre:
Ils n'ont de leur défaite accusé que mon bras,
Et le jour a par tout éclairé mes combats.
Il est vrai que je plains le sort de vos Provinces:
J'ai voulu prévenir la perte de vos Princes.
Mais s'ils avoient suivi mes conseils & mes vœux,
Je les aurois sauvez ou combattus tous deux.
Oüy croyez...

AXIANE.

Je crois tout. Je vous crois invincible;
Mais, Seigneur, suffit-il que tout vous soit possible?
Ne tient-il qu'à jetter tant de Rois dans les fers,
Qu'à faire impunément gemir tout l'Univers?
Et que vous avoient fait tant de Villes captives,
Tant de Morts dont l'Hydaspe a vû couvrir ses rives?
Qu'ai-je fait, pour venir accabler en ces lieux,
Un Heros sur qui seul j'ai pû tourner les yeux?
A-t-il de vôtre Grece inondé les frontieres?
Avons-nous soûlevé des Nations entieres;
Et contre vôtre Gloire excité leur couroux?
Helas! nous l'admirions sans en estre jaloux.
Contens de nos Etats, & charmez l'un de l'autre,
Nous attendrions un sort plus heureux que le vôtre.
Porus bornoit ses vœux à conquerir un cœur,
Qui peut-estre aujourd'hui l'eût nommé son Vainqueur.
Ah! n'eussiez-vous versé qu'un sang si magnanime,
Quand

Quand on ne vous pourroit reprocher que ce crime,
Ne vous sentez-vous pas, Seigneur, bien malheureux,
D'être venu si loin rompre de si beaux nœuds?
Non, de quelque douceur que se flatte vôtre ame,
Vous n'estes qu'un Tyran.

ALEXANDRE.

Je le vois bien, Madame,
Vous voulez que saisi d'un indigne couroux,
En reproches honteux j'éclatte contre vous.
Peut-être esperez-vous, que ma douceur lassée
Donnera quelque atteinte à sa gloire passée.
Mais quand vôtre Vertu ne m'auroit point charmé,
Vous attaquez, Madame, un Vainqueur désarmé.
Mon ame malgré vous à vous plaindre engagée,
Respecte le malheur où vous estes plongée.
C'est ce trouble fatal qui vous ferme les yeux,
Qui ne regarde en moi qu'un Tyran odieux.
Sans lui vous avouriez que le sang & les larmes
N'ont pas toûjours soüillé la gloire de mes armes.
Vous verriez....

AXIANE

Ah! Seigneur, puis-je ne les point voir
Ces Vertus dont l'éclat aigrit mon desespoir?
N'ai-je pas vû par tout la Victoire modeste
Perdre avec vous l'orgueil qui la rend si funeste?
Ne vois-je pas le Scythe & le Perse abattus
Se plaire sous le joug & vanter vos vertus,
Et disputer enfin par une aveugle envie,
A vos propres Sujets le soin de vôtre vie?
Mais que sert à ce cœur que vous persecutez,
De voir par tout ailleurs adorer vos bontez?
Pensez-vous que ma haine en soit moins violente,
Pour voir baiser par tout la main qui me tourmente?
Tant de Rois par vos soins vengez ou secourus,
Tant de Peuples contens, me rendent-ils Porus?

Non, Seigneur, je vous hais d'autant plus qu'on vous
aime,
D'autant plus qu'il me faut vous admirer moi-même,
Que l'Univers entier m'en impose la loi,
Et que personne enfin ne vous hait avec moi.

ALEXANDRE.

J'excuse les transports d'une amitié si tendre.
Mais, Madame, aprés tout ils doivent me surprendre,
Si la commune voix ne m'a point abusé,
Porus d'aucun regard ne fut favorisé.
Entre Taxile & lui vôtre cœur en balance,
Tant qu'ont duré ses jours a gardé le silence.
Et lors qu'il ne peut plus vous entendre aujourd'hui,
Vous commencez, Madame, à prononcer pour lui.
Pensez-vous que sensible à cette ardeur nouvelle,
Sa cendre exige encor que vous brûliez pour elle?
Ne vous accablez point d'inutiles douleurs.
Des soins plus importans vous appellent ailleurs.
Vos larmes ont assez honoré sa Memoire.
Regnez, & de ce rang soûtenez mieux la gloire;
Et redonnant le calme à vos sens desolez,
Rassurez vos Etats par sa chûte ébranlez.
Parmi tant de grands Rois choisissez-leur un Maître.
Plus ardent que jamais Taxile....

AXIANE.

Quoi le Traître!

ALEXANDRE.

Hé! de grace prenez des sentimens plus doux,
Aucune trahison ne le soüille envers vous.
Maître de ses Etats il a pû se resoudre,
A se mettre avec eux à couvert de la foudre.
Ni serment, ni devoir ne l'avoient engagé
A courir dans l'abîme où Porus s'est plongé.
Enfin souvenez-vous, qu'Alexandre lui-même
S'interesse au bonheur d'un Prince qui vous aime.

Songez que réünis par un si juste choix
L'Inde & l'Hydaspe entiers couleront sous vos loix;
Que pour vos interests tout me sera facile,
Quand je les verrai joints avec ceux de Taxile.
Il vient. Je ne veux point contraindre ses soûpirs.
Je le laisse lui-même expliquer ses desirs.
Ma presence à vos yeux n'est déja que trop rude.
L'entretien des Amans cherche la solitude.
Je ne vous trouble point.

SCENE III.

AXIANE, TAXILE.

AXIANE.

APproche, puissant Roy,
Grand Monarque de l'Inde, on parle ici de toi.
On veut en ta faveur combattre ma colere.
On dit que tes desirs n'aspirent qu'à me plaire,
Que mes rigueurs ne font qu'affermir ton amour.
On fait plus, & l'on veut que je t'aime à mon tour.
Mais sçais-tu l'entreprise où s'engage ta flâme?
Sçais-tu par quels secrets on peut toucher mon ame?
Es-tu prest......

TAXILE.

Ah! Madame, éprouvez seulement
Ce que peut sur mon cœur un espoir si charmant.
Que faut-il faire?

Il faut, s'il est vrai que l'on m'aime,
Aimer la Gloire autant que je l'aime moi-même,

Ne m'expliquer ses vœux que par mille beaux faits,
Et haïr Alexandre autant que je le haïs.
Il faut marcher sans crainte au milieu des allarmes,
Il faut combattre, vaincre, ou perir sous les armes.
Jette, jette les yeux sur Porus & sur toi,
Et juge qui des deux étoit digne de moi.
Oüy, Taxile, mon Cœur douteux en apparence,
D'un esclave, & d'un Roy faisoit la difference.
Je l'aimai, je l'adore. Et puis qu'un sort jaloux
Lui défend de joüir d'un spectacle si doux,
C'est toy que je choisis pour témoin de sa Gloire,
Mes pleurs feront toûjours revivre sa memoire,
Toûjours tu me verras au fort de mon ennui
Mettre tout mon plaisir à te parler de lui.

TAXILE.

Ainsi je brûle en vain pour une ame glacée?
L'image de Porus n'en peut être effacée;
Quand j'irois pour vous plaire affronter le trépas,
Je me perdrois, Madame, & ne vous plairois pas.
Je ne puis donc....

AXIANE.

Tu peux recouvrer mon estime.
Dans le sang ennemi tu peux laver ton crime.
L'occasion te rit, Porus dans le tombeau
Rassemble ses soldats autour de son drapeau,
Son Ombre seule encor semble arrêter leur fuite.
Les tiens même, les tiens honteux de ta conduite,
Font lire sur leurs fronts justement couroucez,
Le repentir du crime où tu les as forcez.
Va seconder l'ardeur du feu qui les devore.
Venge nos libertez qui respirent encore,
De mon Trône & du tien deviens le Défenseur.
Cours, & donne à Porus un digne successeur.
Tu ne me réponds rien. Je vois sur ton visage,
Qu'un si noble dessein étonne ton courage.

Je te propose en vain l'exemple d'un Heros.
Tu veux servir. Va, sers, & me laisse en repos.

TAXILE.

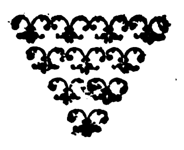
Madame, c'en est trop. Vous oubliez peut-être
Que si vous m'y forcez, je puis parler en Maître;
Que je puis me lasser de souffrir vos dédains,
Que vous & vos Etats, tout est entre mes mains;
Qu'aprés tant de respects qui vous rendent plus fiere,
Je pourrai.....

AXIANE.

Je t'entens. Je suis ta Prisonniere:
Tu veux peut-être encor captiver mes desirs;
Que mon cœur en tremblant réponde à tes soupirs.
Hé bien, dépoüille enfin cette douceur contrainte.
Appelle à ton secours la terreur & la crainte,
Parle en Tyran tout prest à me persecuter.
Ma haine ne peut croître, & tu peux tout tenter.
Sur tout ne me fais point d'inutiles menaces.
Ta Sœur vient t'inspirer ce qu'il faut que tu fasses,
Adieu. Si ses conseils & mes vœux en sont crus,
Tu m'aideras bien-tost à rejoindre Porus.

TAXILE.

Ah! plûtost....



SCENE IV.

TAXILE, CLEOFILE.

CLEOFILE.

Ah! quittez cette ingrate Princesse,
Dont la haine a juré de nous troubler sans cesse,
Qui met tout son plaisir à vous desesperer.
Oubliez ....

TAXILE.

Non, ma Sœur, je la veux adorer.
Je l'aime. Et quand les vœux que je pousse pour elle,
N'en obtiendroient jamais qu'une haine immortelle,
Malgré tous ses mépris, malgré tous vos discours,
Malgré moi-même, il faut que je l'aime toûjours.
Sa colere aprés tout n'a rien qui me surprenne.
C'est à vous, c'est à moi qu'il faut que je m'en prenne.
Sans vous, sans vos conseils, ma Sœur, qui m'ont trahi,
Si je n'étois aimé, je serois moins haï.
Je la verrois sans vous par mes soins défenduë,
Entre Porus & moi demeurer suspenduë.
Et ne seroit-ce pas un bonheur trop charmant
Que de l'avoir réduite à douter un moment?
Non, je ne puis plus vivre accablé de sa haine,
Il faut que je me jette aux pieds de l'Inhumaine.
J'y cours. Je vais m'offrir à servir son couroux,
Même contre Alexandre, & même contre vous.
Je sçai de quelle ardeur vous brûlez l'un pour l'autre.
Mais c'est trop oublier mon repos pour le vôtre,

Et sans m'inquieter du succés de vos feux,
Il faut que tout perisse, ou que je sois heureux.

CLEOFILE.

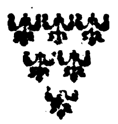
Allez donc, retournez sur le champ de bataille,
Ne laissez point languir l'ardeur qui vous travaille.
A quoi s'arrête ici ce courage inconstant?
Courez. On est aux mains. Et Porus vous attend.

TAXILE.

Quoi Porus n'est point mort? Porus vient de paroître?

CLEOFILE.

C'est lui. De si grands coups le font trop reconnoître.
Il l'avoit bien prévû. Le bruit de son trépas
D'un Vainqueur trop credule a retenu le bras.
Il vient surprendre ici leur valeur endormie,
Troubler une Victoire encor mal affermie.
Il vient, n'en doutez point, en Amant furieux
Enlever sa maîtresse ou perir à ses yeux.
Que dis-je? Vôtre camp séduit par cette Ingrate,
Prest à suivre Porus en murmures éclate.
Allez vous-même, allez en genereux Amant
Au secours d'un Rival aimé si tendrement.
Adieu.



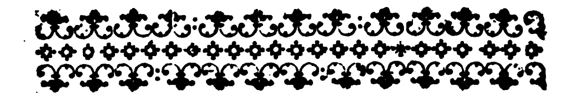
SCENE V.

TAXILE *seul.*

Quoi? la Fortune obstinée à me nuire
Ressuscite un Rival armé pour me détruire?
Cet amant reverra les yeux qui l'ont pleuré,
Qui tout mort qu'il étoit me l'avoient preferé?
Ah! c'en est trop. Voyons ce que le sort m'aprête,
A qui doit demeurer cette noble conquête.
Allons. N'attendons pas dans un lâche couroux
Qu'un si grand differend se termine sans nous.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALEXANDRE, CLEOFILE.

ALEXANDRE.

QUoi ? vous craignez Porus même aprés sa défaite ?
Ma Victoire à vos yeux sembloit-elle imparfaite ?
Non, non, c'est un Captif qui n'a pû m'échapper,
Que mes ordres par tout ont fait envelopper.
Loin de le craindre encor, ne songez qu'à le plaindre.

CLEOFILE.

Et c'est en cet état que Porus est à craindre.
Quelque brave qu'il fût, le bruit de sa valeur
M'inquietoit bien moins que ne fait son malheur.
Tant qu'on l'a vû suivi d'une puissante Armée,
Ses forces, ses exploits ne m'ont point allarmée.
Mais, Seigneur, c'est un Roy malheureux & soûmis,
Et dés lors je le compte au rang de vos Amis.

ALEXANDRE.

C'est un rang où Porus n'a plus droit de prétendre,
Il a trop recherché la haine d'Alexandre.
Il sçait bien qu'à regret je m'y suis resolu ;
Mais enfin je le hais autant qu'il l'a voulu.

Je dois même un exemple au reste de la Terre.
Je dois venger sur lui tous les maux de la Guerre ;
Le punir des mal-heurs qu'il a pû prévenir,
Et de m'avoir forcé moi-même à le punir.
Vaincu deux fois, haï de ma belle Princesse...

CLEOFILE.

Je ne hais point Porus, Seigneur, je le confesse.
Et s'il m'étoit permis d'écouter aujourd'hui
La voix de ses malheurs qui me parle pour lui,
Je vous dirois, qu'il fut le plus grand de nos Princes,
Que son bras fut long-temps l'appui de nos Provinces,
Qu'il a voulu, peut-être, en marchant contre vous
Qu'on le crût digne au moins de tomber sous vos coups ;
Et qu'un même combat signalant l'un & l'autre,
Son nom volât par tout à la suite du vôtre.
Mais si je le défens, des soins si genereux
Retombent sur mon Frere & détruisent ses vœux.
Tant que Porus vivra, que faut-il qu'il devienne ?
Sa perte est infaillible, & peut-être la mienne.
Oüy, oüy, si son amour ne peut rien obtenir,
Il m'en rendra coupable & m'en voudra punir.
Et maintenant encor, que vôtre cœur s'apprête
A voler de nouveau de conquête en conquête,
Quand je verrai le Gange entre mon Frere & vous,
Qui retiendra, Seigneur, son injuste couroux ?
Mon ame loin de vous languira solitaire.
Helas ! s'il condamnoit mes soupirs à se taire,
Que deviendroit alors ce cœur infortuné ?
Où sera le Vainqueur à qui je l'ai donné ?

ALEXANDRE.

Ah ç'en est trop, Madame, & si ce cœur se donne,
Je sçaurai le garder, quoi que Taxile ordonne,
Bien mieux que tant d'Etats qu'on m'a vû conquerir,

Et que je n'ai gardez que pour vous les offrir.
Encore une victoire, & je reviens, Madame,
Borner toute ma gloire à regner sur vôtre ame,
Vous obéïr moi-même, & mettre entre vos mains
Le destin d'Alexandre & celui des humains.
Le Mallien m'attend prest à me rendre hommage.
Si prés de l'Ocean que faut-il davantage,
Que d'aller me montrer à ce fier Element,
Comme Vainqueur du Monde, & comme vôtre
Amant ?
Alors....

CLEOFILE.

Mais quoi, Seigneur, toûjours guerre sur guerre ?
Cherchez-vous des sujets au delà de la Terre ?
Voulez-vous pour témoins de vos faits éclatans
Des Païs inconnus même à leurs habitans ?
Qu'esperez-vous combattre en des climats si rudes ?
Ils vous opposeront de vastes solitudes,
Des deserts que le Ciel refuse d'éclairer,
Où la nature semble elle-même expirer.
Et peut-être le Sort, dont la secrette envie
N'a pû cacher le cours d'une si belle vie,
Vous attend dans ces lieux, & veut que dans l'oubli
Vôtre tombeau du moins demeure enseveli.
Pensez-vous y traîner les restes d'une Armée,
Vingt fois renouvellée, & vingt fois consumée ?
Vos soldats dont la vûë excite la pitié,
D'eux-mêmes en cent lieux ont laissé la moitié.
Et leurs gemissemens vous font assez connoître....

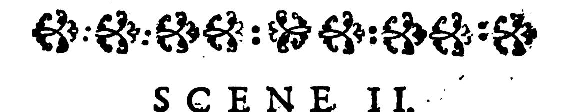
ALEXANDRE.

Ils marcheront, Madame, & je n'ai qu'à paroître.
Ces cœurs qui dans un camp d'un vain loisir deçus,
Comptent en murmurant les coups qu'ils ont reçus,
Revivront pour me suivre, & blâmant leurs murmures,

Brigueront à mes yeux de nouvelles blessures.
Cependant de Taxile appuyons les soûpirs.
Son Rival ne peut plus traverser ses desirs,
Je vous l'ai dit, Madame, & j'ose encor vous dire . . .

CLEOFILE.

Seigneur, voici la Reine.



SCENE II.

ALEXANDRE, AXIANE, CLEOFILE.

ALEXANDRE.

He bien! Porus respire.
Le Ciel semble, Madame, écouter vos souhaits,
Il vous le rend . . .

AXIANE.

Helas! il me l'ôte à jamais!
Aucun reste d'espoir ne peut flatter ma peine:
Sa mort étoit douteuse, elle devient certaine,
Il y court. Et peut-être il ne s'y vient offrir
Que pour me voir encore, & pour me secourir.
Mais que feroit-il seul contre toute une armée?
En vain ses grands efforts l'ont d'abord allarmée,
En vain quelques Guerriers qu'anime son grand cœur
Ont ramené l'effroi dans le Camp du Vainqueur.
Il faut bien qu'il succombe, & qu'enfin son courage
Tombe sur tant de morts qui ferment son passage.
Encor si je pouvois en sortant de ces lieux,
Lui montrer Axiane, & mourir à ses yeux!

Mais Taxile m'enferme, & cependant le traître
Du ſang de ce Heros eſt allé ſe repaître.
Dans les bras de la mort il le va regarder,
Si toutefois encore il oſe l'aborder.

ALEXANDRE.

Non, Madame, mes ſoins ont aſſuré ſa vie.
Son retour va bien-toſt contenter vôtre envie.
Vous le verrez.

AXIANE.

Vos ſoins s'étendroient juſqu'à lui?
Le bras qui l'accabloit deviendroit ſon appui?
J'attendrois ſon ſalut de la main d'Alexandre?
Mais quel miracle enfin n'en dois-je point attendre?
Je m'en ſouviens, Seigneur, vous me l'avez promis,
Qu'Alexandre Vainqueur n'avoit plus d'Ennemis.
Ou plûtoſt ce Guerrier ne fut jamais le vôtre.
La Gloire également vous arma l'un & l'autre,
Contre un ſi grand courage il voulut s'éprouver,
Et vous ne l'attaquez qu'afin de le ſauver.

ALEXANDRE.

Ses mépris redoublez qui bravent ma colere,
Meriteroient ſans doute un Vainqueur plus ſevere.
Son orgueil en tombant ſemble s'être affermi.
Mais je veux bien ceſſer d'être ſon ennemi.
J'en dépoüille, Madame, & la haine & le titre,
De mes reſſentimens je fais Taxile arbitre,
Seul il peut à ſon choix le perdre ou l'épargner,
Et c'eſt lui ſeul enfin que vous devez gagner.

AXIANE.

Moi, j'irois à ſes pieds mendier un azile!
Et vous me renvoyez aux bontez de Taxile!

Vous voulez que Porus cherche un appui si bas?
Ah, Seigneur, vôtre haine a juré son trépas.
Non, vous ne le cherchiez qu'afin de le détruire.
Q'une ame genereuse est facile à séduire!
Déja mon cœur credule oubliant son couroux
Admiroit des vertus qui ne sont point en vous.
Armez-vous donc, Seigneur, d'une valeur cruelle.
Ensanglantez la fin d'une course si belle.
Aprés tant d'Ennemis qu'on vous vit relever,
Perdez le seul enfin que vous deviez sauver.

ALEXANDRE.

Hé bien, aimez Porus sans détourner sa perte.
Refusez la faveur qui vous étoit offerte.
Soupçonnez ma pitié d'un sentiment jaloux;
Mais enfin s'il perit n'en accusez que vous.
Le voici. Je veux bien le consulter lui-même;
Que Porus de son sort soit l'arbitre suprême.



SCENE III.

ALEXANDRE, PORUS, AXIANE, CLEOFILE, EPHESTION.

Gardes d'Alexandre.

ALEXANDRE.

HE bien de vôtre orgueil, Porus, voilà le fruit,
Où sont ces beaux succés qui vous avoient seduit?
Cette fierté si haute est enfin abaissée.
Je dois une victime à ma Gloire offensée.
Rien ne vous peut sauver. Je veux bien toutefois
Vous offrir un pardon refusé tant de fois.
Cette Reine elle seule à mes bontez rebelle
Aux dépens de vos jours veut vous être fidelle,
Et que sans balancer vous mouriez seulement,
Pour porter au tombeau le nom de son Amant,
N'achettez point si cher une gloire inutile.
Vivez. Mais consentez au bonheur de Taxile.

PORUS.

Taxile?

ALEXANDRE.

Oüy.

PORUS.

Tu fais bien. Et j'aprouve tes soins.

Ce qu'il a fait pour toi ne merite pas moins.
C'est lui qui m'a des mains arraché la Victoire.
Il t'a donné sa Sœur. Il t'a vendu sa gloire.
Il t'a livré Porus. Que feras-tu jamais
Qui te puisse acquitter d'un seul de ses bienfaits?
Mais j'ai sçû prévenir le soin qui te travaille.
Va le voir expirer sur le champ de bataille.

ALEXANDRE.

Quoi Taxile?

CLEOFILE.

Qu'entens-je?

EPHESTION.

Oüy, Seigneur, il est mort;
Il s'est livré lui-même aux rigueurs de son sort.
Porus étoit vaincu. Mais au lieu de se rendre,
Il sembloit attaquer & non pas se défendre.
Ses soldats à ses pieds étendus & mourans,
Le mettoient à l'abri de leurs corps expirans.
Là, comme dans un fort, son audace enfermée,
Se soûtenoit encor contre toute une Armée,
Et d'un bras qui portoit la terreur & la mort
Aux plus hardis Guerriers en défendoit l'abord.
Je l'épargnois toûjours. Sa vigueur affoiblie
Bien-tost en mon pouvoir auroit laissé sa vie,
Quand sur le champ fatal Taxile descendu,
Arrêtez, c'est à moi que ce Captif est dû;
C'en est fait, a-t-il dit, *& ta perte est certaine*,
Porus, il faut perir, ou me ceder la Reine.
Porus à cette voix ranimant son couroux,
A relevé ce bras lassé de tant de coups.

Et

Et cherchant ſon Rival d'un œil fier & tranquile,
N'entens-je pas, dit-il, *l'Infidelle Taxile*
Ce Traître à ſa patrie, à ſa Maîtreſſe, à moi?
Vien lâche, pourſuit-il, *Axiane eſt à toi.*
Je veux bien te ceder cette illuſtre conquête,
Mais il faut que ton bras l'emporte avec ma tête.
Approche. A ce diſcours ces Rivaux irritez
L'un ſur l'autre à la fois ſe ſont précipitez.
Nous nous ſommes en foule opposez à leur rage;
Mais Porus parmi nous court & s'ouvre un paſſage,
Joint Taxile, le frappe & lui perçant le cœur,
Content de ſa victoire, il ſe rend au Vainqueur.

CLEOFILE.

Seigneur, c'eſt donc à moi de répandre des larmes,
C'eſt ſur moi qu'eſt tombé tout le faix de vos armes.
Mon Frere a vainement recherché vôtre appui,
Et vôtre Gloire, helas! n'eſt funeſte qu'à lui.
Que lui ſert au tombeau l'amitié d'Alexandre?
Sans le venger, Seigneur, l'y verrez vous deſcendre?
Souffrirez-vous qu'aprés l'avoir percé de coups,
On en triomphe aux yeux de ſa Sœur & de vous?

AXIANE.

Oüy, Seigneur, écoutez les pleurs de Cleofile.
Je la plains. Elle a droit de regretter, Taxile.
Tous ſes efforts en vain l'ont voulu conſerver,
Elle en a fait un lâche, & ne l'a pû ſauver.
Ce n'eſt point que Porus ait attaqué ſon Frere.
Il s'eſt offert lui-même à ſa juſte colere.
Au milieu du combat que venoit-il chercher?
Au couroux du Vainqueur venoit-il l'arracher?
Il venoit accabler, dans ſon malheur extrême,
Un Roy que reſpectoit la Victoire elle-même.
Mais pourquoi vous ôter un prétexte ſi beau?
Que voulez-vous de plus? Taxile eſt au tombeau.
Immolez-lui, Seigneur, cette grande Victime.

Vengez-vous. Mais songez que j'ai part à son crime.
Oüy, oüy, Porus, mon cœur n'aime point à demi.
Alexandre le sçait, Taxile en a gemi.
Vous seul vous l'ignoriez. Mais ma joye est extrême,
De pouvoir en mourant vous le dire à vous-même.

PORUS.

Alexandre, il est temps que tu sois satisfait.
Tout vaincu que j'étois tu vois ce que j'ai fait.
Crains Porus; crains encor cette main désarmée,
Qui venge sa défaite au milieu d'une Armée.
Mon nom peut soulever de nouveaux Ennemis,
Et réveiller cent Rois dans leurs fers endormis.
Etouffe dans mon sang ces semences de Guerre,
Va vaincre en sûreté le reste de la Terre.
Aussi-bien n'attens pas qu'un Cœur comme le mien
Reconnoisse un Vainqueur, & te demande rien.
Parle, & sans esperer que je blesse ma gloire,
Voyons comme tu sçais user de la Victoire.

ALEXANDRE.

Vôtre fierté, Porus, ne se peut abaisser.
Jusqu'au dernier soûpir vous m'osez menacer.
En effet ma Victoire en doit être allarmée.
Vôtre nom peut encor plus que toute une Armée.
Je m'en dois garentir. Parlez donc. Dites-moi,
Comment prétendez-vous que je vous traite?

PORUS.

En Roy.

ALEXANDRE.

Hé bien, c'est donc en Roy qu'il faut que je vous traite.
Je ne laisserai point ma Victoire imparfaite.
Vous l'avez souhaité, vous ne vous plaindrez pas.
Regnez toûjours, Porus, je vous rends vos Etats.
Avec mon amitié recevez Axiane.
A des liens si doux tous deux je vous condamne.

Vivez, regnez tous deux, & seuls de tant de Rois
Jusques aux bords du Gange allez donner vos lois.

à Cleofile.

Ce traitement, Madame, a droit de vous surprendre.
Mais enfin, c'est ainsi que se venge Alexandre.
Je vous aime, & mon cœur touché de vos soûpirs
Voudroit par mille morts venger vos déplaisirs.
Mais vous-même pourriez prendre pour une offense
La mort d'un Ennemi qui n'est plus en défense.
Il en triompheroit, & bravant ma rigueur
Porus dans le tombeau descendroit en Vainqueur.
Souffrez que jusqu'au bout achevant ma carriere
J'apporte à vos beaux yeux ma Vertu toute entiere.
Laissez regner Porus couronné par mes mains;
Et commandez vous-même au reste des humains.
Prenez les sentimens que ce Roy vous inspire,
Faites dans sa naissance admirer vôtre Empire;
Et regardant l'éclat qui se répand sur vous,
De la Sœur de Taxile oubliez le couroux.

AXIANE.

Oüy, Madame, regnez, & souffrez que moi-même
J'admire le grand cœur d'un Heros qui vous aime.
Aimez, & possedez l'avantage charmant
De voir toute la terre adorer vôtre Amant.

PORUS.

Seigneur, jusqu'à ce jour, l'Univers en allarmes
Me forçoit d'admirer le bonheur de vos Armes.
Mais rien ne me forçoit en ce commun effroi,
De reconnoître en vous plus de vertus qu'en moi.
Je me rends. Je vous cede une pleine Victoire.
Vos vertus, je l'avoüe, égalent vôtre gloire,
Allez, Seigneur, rangez l'Univers sous vos lois,
Il me verra moi-même appuyer vos Exploits.
Je vous suis, & je crois devoir tout entreprendre
Pour lui donner un Maître aussi grand qu'Alexandre.

CLEOFILE.

Seigneur que vous peut dire un cœur triste, abattu ?
Je ne murmure point contre vôtre Vertu.
Vous rendez à Porus la vie & la couronne.
Je veux croire qu'ainsi vôtre Gloire l'ordonne,
Mais ne me pressez point. En l'état où je suis,
Je ne puis que me taire & pleurer mes ennuis.

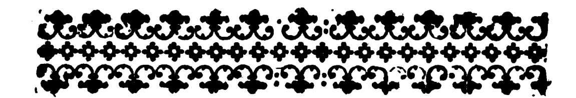
ALEXANDRE.

Oüy, Madame, pleurons un Ami si fidele,
Faisons en soupirant éclater nôtre zele
Et qu'un Tombeau superbe instruise l'avenir,
Et de vôtre douleur & de mon souvenir.

FIN.

ANDROMAQUE,

TRAGEDIE.



VIRGILE
AU TROISIE'ME LIVRE DE L'ENEIDE.

C'est Enée qui parle.



ITTORAQUE Epiri legimus, portuque subimus
Chaonio, & celsam Buthroti ascendimus Urbem.
Sollemnes tum fortè dapes, & tristia dona
Libabat cineri Andromache, Manesque vocabat
Hectoreum ad tumulum, viridi quem cespite inanem
Et geminas, causam lachrymis, sacraverat Aras...
Dejecit vultum, & demissâ voce locuta est.

O Felix una ante alias Priameïa Virgo,
Hostilem ad tumulum, Trojæ sub mœnibus altis
Jussa mori! quæ sortitus pertulit ullos,
Nec victoris heri tetigit captiva cubile.
Nos Patria incensa, diversa per æquora vectæ,
Stirpis Achilleæ fastus, Juvenemque superbum
Servitio enixæ tulimus, qui deinde secutus
Ledæam Hermionem, Lacedemoniosque hymenæos . . .
Ast illum ereptæ magno inflammatus amore
Conjugis, & scelerum furiis agitatus Orestes
Excipit incautum patriasq; obtruncat ad Aras.

Voilà en peu de Vers tout le sujet de cette Tragedie. Voilà le lieu de la Scene, l'Action qui s'y passe, les quatre principaux Acteurs, & même leurs Caracteres. Excepté celui d'Hermione, dont la jalousie & les emportemens sont assez marquez dans l'Andromaque d'Euripide.

C'est presque la seule chose que j'emprunte ici de cet Auteur. Car quoique ma Tragedie porte le même nom que la sienne, le sujet en est pourtant trés-different. Andromaque dans Euripide, craint pour la vie de Molossus qui est un fils qu'elle a eu de Pyrrhus, & qu'Hermione veut faire mourir avec sa Mere. Mais ici il ne s'agit piont de Molossus, Andromaque ne connoît

noît point d'autre Mary qu'Hector ny d'autre Fils qu'Astyanax. J'ai crû en cela me conformer à l'idée que nous avons maintenant de cette Princesse. La plûpart de ceux qui ont entendu parler d'Andromaque, ne la connoissent guere que pour la veuve d'Hector, & pour la Mere d'Astyanax. On ne croit point qu'elle doive aimer ni un autre Mary, ni un autre Fils. Et je doute que les larmes d'Andromaque eussent fait sur l'esprit de mes Spectateurs l'impression qu'elles y ont faite, si elles avoient coulé pour un autre Fils que celui qu'elle avoit d'Hector.

Il est vrai que j'ai été obligé de faire vivre Astyanax un peu plus qu'il n'a vécu. Mais j'écris dans un Païs où cette liberté ne pouvoit pas être mal reçûë. Car, sans parler de Ronsard qui a choisi ce même Astyanax pour le Heros de sa Franciade, qui ne sçait que l'on fait descendre nos anciens Rois de ce Fils d'Hector, & que nos vieilles Chroniques sauvent la vie à ce jeune Prince, aprés la désolation de son Païs, pour en faire le Fondateur de nôtre Monarchie?

Combien Euripide a-t-il été plus hardi dans sa Tragedie d'Helene? Il y choque

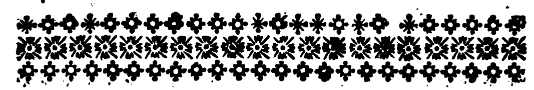
ouvertement la creance commune de toute la Grece. Il suppose qu'Helene n'a jamais mis le pié dans Troye, & qu'aprés l'embrasement de cette Ville, Menelas trouve sa Femme en Egypte, dont elle n'étoit point partie. Tout cela fondé sur une opinion qui n'étoit reçûë que parmi les Egyptiens, comme on le peut voir dans Herodote.

Je ne croi pas que j'eusse besoin de cet exemple d'Euripide pour justifier le peu de liberté que j'ai prise. Car il y a bien de la difference entre détruire le principal fondement d'une Fable & en alterer quelques incidens, qui changent presque de face dans toutes les mains qui les traitent. Ainsi Achille, selon la plûpart des Poëtes, ne peut estre blessé qu'au talon, quoi qu'Homere le fasse blesser au bras, & ne le croye invulnerable en aucune partie de son corps. Ainsi Sophocle fait mourir Jocaste aussi-tost aprés la reconnoissance d'Oedipe; tout au contraire d'Euripide qui la fait vivre jusqu'au combat & à la mort de ses deux Fils. Et c'est à propos de quelque contrarieté de cette nature, qu'un ancien Commentateur de Sophocle remarque fort bien : * *Qu'il ne faut point s'amuser à*

* *Sophocli, Electra.*

chicaner les Poëtes pour quelques changemens qu'ils ont pû faire dans la Fable; mais qu'il faut s'attacher à considerer l'excellent usage qu'ils ont fait de ces changemens, & la maniere ingenieuse dont ils ont sçû accommoder la Fable à leur sujet.





ACTEURS.

ANDROMAQUE, Veuve d'Hector Captive de Pyrrhus.

PYRRHUS, Fils d'Achille Roy d'Epire,

ORESTE, Fils d'Agamemnon.

HERMIONE, Fille d'Helene, accordée avec Pyrrhus.

PYLADE, Ami d'Oreste.

CLEONE, Confidente d'Hermione.

CEPHISE, Confidente d'Andromaque,

PHOENIX, Gouverneur d'Achille, & ensuite de Pyrrhus.

Suite d'ORESTE.

La Scene est à Buthrote Ville d'Epire, dans une Salle du Palais de Pyrrhus.



ANDROMAQUE



ANDROMAQUE.

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

OUY, puis que je retrouve un Ami si fidele,
Ma Fortune va prendre une face nouvelle;
Et déja son courroux semble s'être adouci
Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre icy.
Qui l'eût dît? qu'un rivage à mes vœux si funeste,
Presenteroit d'abord Pylade aux yeux d'Oreste;
Qu'aprés plus de six mois que je t'avois perdu,
A la Cour de Pyrrhus tu me serois rendu?

PYLADE.

J'en rends graces au Ciel; qui m'arrêtant sans cesse,
Sembloit m'avoir fermé le chemin de la Grece,
Depuis le jour fatal que la fureur des eaux

Presqu'aux yeux de l'Epire, écarta nos Vaisseaux.
Combien dans cet exil ai-je souffert d'allarmes,
Combien à vos malheurs ai-je donné de larmes,
Craignant toûjonrs pour vous quelque nouveau danger,
Que ma triste amitié ne pouvoit partager?
Sur tout je redoutois cette mélancolie,
Où j'ai vû si long-temps vôtre ame ensevelie.
Je craignois que le Ciel, par un cruel secours,
Ne vous offrît la mort, que vous cherchiez toûjours.
Mais je vous voi, Seigneur, & si j'ose le dire,
Un destin plus heureux vous conduit en Epire.
Le pompeux appareil qui suit icy vos pas,
N'est point d'un malheureux qui cherche le trépas.

ORESTE.

Helas! qui peut sçavoir le destin qui m'ameine!
L'amour me fait icy chercher une Inhumaine.
Mais qui sçait ce qu'il doit ordonner de mon sort,
Et si je viens chercher, ou la vie, ou la mort?

PYLADE.

Quoi! vôtre ame à l'Amour, en esclave asservie,
Se repose sur lui du soin de vôtre vie?
Par quel charme, oubliant tant de tourmens soufferts,
Pouvez-vous consentir à rentrer dans ses fers?
Pensez-vous qu'Hermione à Sparte inéxorable,
Vous prépare en Epire un sort plus favorable?
Honteux d'avoir poussé tant de vœux superflus,
Vous l'abhorriez. Enfin, vous ne m'en parliez plus.
Vous me trompiez, Seigneur.

ORESTE.

Je me trompois moi-même.
Ami, n'accable point un malheureux qui t'aime.
T'ai-je jamais caché mon cœur & mes désirs?
Tu vis naître ma flâme & mes premiers soûpirs.

Enfin quand Menelas dispósa de sa Fille
En faveur de Pyrrhus, vengeur de sa Famille;
Tu vis mon desespoir, & tu m'as vû depuis
Traîner de mers en mers ma chaîne & mes ennuis.
Je te vis à regret en cet état funeste,
Prest à suivre par tout le déplorable Oreste;
Toûjours de ma fureur interrompre le cours,
Et de moi-même enfin me sauver tous les jours.
Mais quand je me souvins, que parmi tant d'allarmes
Hermione à Pyrrhus prodiguoit tous ses charmes,
Tu sçais de quel couroux mon cœur alors épris
Voulut, en l'oubliant, punir tous ses mépris.
Je fis croire, & je crus ma victoire certaine.
Je pris tous mes transports pour des transports de haine;
Detestant ses rigueurs, rabaissant ses attraits,
Je défiois ses yeux de me troubler jamais.
Voilà comme je crus étouffer ma tendresse.
En ce calme trompeur j'arrivai dans la Grece;
Et je trouvai d'abord ses Princes rassemblez,
Qu'un peril assez grand sembloit avoir troublez.
J'y courus. Je pensai que la Guerre, & la Gloire,
De soins plus importans rempliroient ma memoire;
Que mes sens reprenant leur premiere vigueur,
L'Amour acheveroit de sortir de mon Cœur.
Mais admire avec moi le Sort dont la poursuite
Me fait courir alors au piege que j'évite.
J'entens de tous côtez qu'on menace Pyrrhus.
Toute la Grece éclate en murmures confus.
On se plaint qu'oubliant son sang, & sa promesse,
Il éleve en sa Cour l'Ennemi de la Grece,
Astyanax, d'Hector jeune & malheureux Fils,
Reste de tant de Rois sous Troye ensevelis.
J'apprens que pour ravir son enfance au supplice,
Andromaque trompa l'ingenieux Ulisse;

Tandis qu'un autre Enfant arraché de ses bras,
Sous le nom de son Fils fut conduit au trépas.
On dit, que peu sensible aux charmes d'Hermione,
Mon Rival porte ailleurs son cœur & sa couronne:
Menelas, sans le croire, en paroît affligé,
Et se plaint d'un Hymen si long-temps negligé.
Parmi les déplaisirs où son ame se noye,
Il s'éleve en la mienne une secrette joye.
Je triomphe, & pourtant je me flatte d'abord
Que la seule vengeance excite ce transport.
Mais l'Ingrate en mon cœur reprit bien-tost sa place,
De mes feux mal éteints je reconnus la trace;
Je sentis que ma haine alloit finir son cours,
Ou plûtost je sentis que je l'aimois toûjours.
Ainsi de tous les Grecs je brigue le suffrage:
On m'envoye à Pyrrhus. J'entreprens ce voyage:
Je viens voir si l'on peut arracher de ses bras
Cet Enfant, dont la vie allarme tant d'Etats.
Heureux si je pouvois dans l'ardeur qui me presse,
Au lieu d'Astyanax lui ravir ma Princesse!
Car enfin n'attens pas que mes feux redoublez,
Des perils les plus grands puissent être troublez.
Puis qu'aprés tant d'efforts ma resistance est vaine,
Je me livre en aveugle au destin qui mentraîne.
J'aime, je viens chercher Hermione en ces lieux,
La fléchir, l'enlever, ou mourir à ses yeux.
Toi qui connois Pyrrhus, que penses-tu qu'il fasse?
Dans sa Cour, dans son cœur, dis-moi ce qui se passe.
Mon Hermione encor le tient-elle asservi?
Me rendra-t-il, Pylade, un bien qu'il m'a ravi?

PYLADE.

Je vous abuserois, si j'osois vous promettre
Qu'entre vos mains, Seigneur, il voulût la remettre.

Non, que de sa conquête il paroisse flatté.
Pour la Veuve d'Hector ses feux ont éclaté.
Il l'aime. Mais enfin cette Veuve inhumaine
N'a payé jusqu'ici son amour que de haine;
Et chaque jour encore on lui voit tout tenter,
Pour fléchir sa Captive, ou pour l'épouvanter.
De son Fils qu'il lui cache il menace la tête,
Et fait couler des pleurs, qu'aussi-tost il arrête.
Hermione elle-même à vû plus de cent fois
Cet Amant irrité revenir sous ses lois,
Et de ses vœux troublez lui rapportant l'hommage,
Soupirer à ses pieds moins d'amour que de rage.
Ainsi n'attendez pas que l'on puisse aujourd'hui
Vous répondre d'un cœur si peu maître de lui.
Il peut, Seigneur, il peut dans ce desordre extrême,
Epouser ce qu'il hait, & punir ce qu'il aime.

ORESTE.

Mais dis-moi, de quel œil Hermione peut voir
Son Hymen differé, ses charmes sans pouvoir?

PYLADE.

Hermione, Seigneur, au moins en apparence,
Semble de son Amant dédaigner l'inconstance;
Et croit que trop heureux de fléchir sa rigueur,
Il la viendra presser de reprendre son cœur.
Mais je l'ai vûë enfin me confier ses larmes.
Elle pleure en secret le mépris de ses charmes.
Toûjours prête à partir, & demeurant toûjours,
Quelquefois elle appelle Oreste à son secours.

ORESTE.

Ah! si je le croyois, j'irois bien-tost, Pylade,
Me jetter....

PYLADE.

Achevez, Seigneur, vôtre ambassade.

Vous attendez le Roy. Parlez, & lui montrez
Contre le Fils d'Hector tous les Grecs conjurez.
Loin de leur accorder ce Fils de sa Maîtresse,
Leur haine ne fera qu'irriter sa tendresse.
Plus on les veut broüiller, plus on va les unir.
Pressez. Demandez tout, pour ne rien obtenir.
Il vient.

ORESTE.

Hé bien, va donc disposer la Cruelle
A revoir un Amant qui ne vient que pour elle.



SCENE II.

PYRRHUS, ORESTE, PHOENIX.

ORESTE.

AVant que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix;
Et qu'à vos yeux, Seigneur, je montre quelque joye
De voir le Fils d'Achille, & le Vainqueur de Troye.
Ouy. Comme ses exploits, nous admirons vos coups;
Hector tomba sous lui, Troye expira sous vous:
Et vous avez montré, par une heureuse audace,
Que le Fils seul d'Achille a pû remplir sa place.
Mais ce qu'il n'eût point fait, la Grece avec douleur
Vous voit du Sang Troyen relever le malheur;
Et vous laissant toucher d'une pitié funeste,
D'une Guerre si longue entretenir le reste.

Ne vous ſouvient-il plus, Seigneur, quel fut Hector?
Nos Peuples affoiblis s'en ſouviennent encor.
Son nom ſeul fait fremir nos Veuves & nos Filles;
Et dans toute la Grece, il n'eſt point de Familles
Qui ne demandent compte à ce malheureux Fils,
D'un Pere, ou d'un Epoux, qu'Hector leur a ravis;
Et qui ſçait ce qu'un jour ce Fils peut entreprendre?
Peut-être dans nos Ports nous le verrons deſcendre,
Tel qu'on a vû ſon Pere embraſer nos Vaiſſeaux,
Et la flâme à la main, les ſuivre ſur les eaux.
Oſerai-je, Seigneur, dire ce que je penſe?
Vous-même de vos ſoins craignez la recompenſe,
Et que dans vôtre ſein ce Serpent élevé
Ne vous puniſſe un jour de l'avoir conſervé.
Enfin, de tous les Grecs ſatisfaites l'envie,
Aſſurez leur vengeance, aſſurez vôtre vie.
Perdez un Ennemi d'autant plus dangereux,
Qu'il s'eſſaîra ſur vous à combattre contr'eux.

PYRRHUS.

La Grece en ma faveur eſt trop inquietée.
De ſoins plus importans je l'ai cruë agitée,
Seigneur, & ſur le nom de ſon Ambaſſadeur,
J'avois dans ſes projets conçû plus de grandeur.
Qui croiroit en effet, qu'une telle entrepriſe
Du Fils d'Agamemnon meritât l'entremiſe;
Qu'un Peuple tout entier, tant de fois triomphant,
N'eût daigné conſpirer que la mort d'un Enfant?
Mais à qui prétend-on que je le ſacrifie?
La Grece a-t-elle encor quelque droit ſur ſa vie?
Et ſeul de tous les Grecs ne m'eſt-il pas permis
D'ordonner d'un Captif que le ſort m'a ſoûmis?

Ouy, Seigneur, lorſqu'au pied des murs fumans de Troye,
Les Vainqueurs tout ſanglans partagerent leur proye ;
Le ſort, dont les arreſts furent alors ſuivis,
Fit tomber en mes mains Andromaque & ſon Fils.
Hécube, prés d'Ulisse, acheva ſa miſere :
Caſſandre dans Argos, a ſuivi vôtre Pere.
Sur eux, ſur leurs Captifs, ai-je étendu mes droits ?
Ai-je enfin diſpoſé du fruit de leurs exploits ?
On craint, qu'avec Hector Troye un jour ne renaiſſe :
Son Fils peut me ravir le jour que je lui laiſſe.
Seigneur, tant de prudence entraîne trop de ſoin.
Je ne ſçai point prévoir les malheurs de ſi loin.
Je ſonge quelle étoit autrefois cette Ville,
Si ſuperbe en remparts, en Heros ſi fertile,
Maîtreſſe de l'Aſie ; & je regarde enfin
Quel fut le ſort de Troye, & quel eſt ſon deſtin.
Je ne voi que des Tours que la cendre a couvertes,
Un Fleuve teint de ſang, des Campagnes deſertes,
Un enfant dans les fers ; & je ne puis ſonger
Que Troye en cet état aſpire à ſe venger.
Ah ! ſi du Fils d'Hector la perte étoit jurée,
Pourquoi d'un an entier l'avons-nous differée ?
Dans le ſein de Priam n'a-t-on pû l'immoler ?
Sous tant de Morts, ſous Troye il falloit l'accabler,
Tout étoit juſte alors. La Vieilleſſe & l'Enfance
En vain ſur leur foibleſſe appuyoient leur défenſe.
La Victoire & la Nuit, plus cruelles que nous,
Nous excitoient au meurtre, & confondoient nos coups.
Mon couroux aux vaincus ne fut que trop ſevere.
Mais que ma cruauté ſurvive à ma colere ;
Que malgré la pitié dont je me ſens ſaiſir,

Dans le sang d'un Enfant je me baigne à loisir ?
Non, Seigneur. Que les Grecs cherchent quelque autre proye,
Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troye:
De mes inimitiez le cours est achevé,
L'Epire sauvera ce que Troye a sauvé.

ORESTE.

Seigneur, vous sçavez trop, avec quel artifice
Un faux Astyanax fut offert au supplice,
Où le seul Fils d'Hector devoit être conduit.
Ce n'est pas les Troyens, c'est Hector qu'on poursuit.
Ouy, les Grecs sur le Fils persecutent le Pere.
Il a par trop de sang acheté leur colere.
Ce n'est que dans le sien qu'elle peut expirer,
Et jusques dans l'Epire il les peut attirer.
Prévenez-les.

PYRRHUS.

Non, non. J'y consens avec joye.
Qu'ils cherchent dans l'Epire une seconde Troye.
Qu'ils confondent leur haine, & ne distinguent plus
Le sang qui les fit vaincre, & celui des Vaincus.
Aussi-bien ce n'est pas la premiere injustice,
Dont la Grece, d'Achille a payé le service.
Hector en profita, Seigneur, & quelque jour
Son Fils en pourroit bien profiter à son tour.

ORESTE.

Ainsi la Grece en vous trouve un Enfant rebelle ?

PYRRHUS.

Et je n'ai donc vaincu que pour dépendre d'elle ?

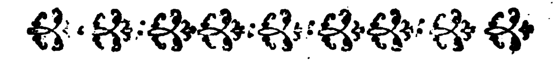
ORESTE.

Hermione, Seigneur, arrêtera vos coups:
Ses yeux s'opposeront entre son Pere & vous.

PYRRHUS.

Hermione, Seigneur, peut m'être toûjours chere,

Je puis l'aimer, sans être esclave de son Pere.
Et je sçaurai peut-être accorder quelque jour
Les soins de ma grandeur, & ceux de mon amour.
Vous pouvez cependant voir la Fille d'Helene.
Du sang qui vous unit je sçai l'étroite chaîne.
Aprés cela, Seigneur, je ne vous retiens plus;
Et vous pourrez aux Grecs annoncer mon refus.



SCENE III.

PYRRHUS, PHOENIX.

PHOENIX.

AInsi vous l'envoyez aux pieds de sa Maîtresse?

PYRRHUS.

On dit qu'il a long-temps brûlé pour la Princesse.

PHOENIX.

Mais si ce feu, Seigneur, vient à se rallumer,
S'il lui rendoit son cœur, s'il s'en faisoit aimer!

PYRRHUS.

Ah! qu'ils s'aiment, Phœnix, j'y consens. Qu'elle parte.
Que charmez l'un de l'autre, ils retournent à Sparte.
Tous nos Ports sont ouverts & pour elle & pour lui.
Qu'elle m'épargneroit de contrainte & d'ennui?

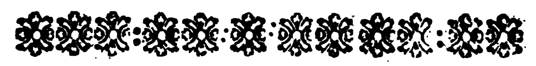
PHOENIX.

Seigneur....

PYRRHUS.

Une autrefois je t'ouvrirai mon Ame,
Andromaque paroit.

SCENE



SCENE IV.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, SEPHISE.

PYRRHUS.

ME cherchiez-vous, Madame ?
Un espoir si charmant me seroit-il permis ?

ANDROMAQUE.

Je passois jusqu'aux lieux, où l'on garde mon Fils.
Puis qu'une fois le jour vous souffrez que je voye
Le seul bien qui me reste, & d'Hector & de Troye ;
J'allois, Seigneur, pleurer un moment avec lui,
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

PYRRHUS.

Ah, Madame, les Grecs, si j'en croy leurs allarmes,
Vous donneront bien-tost d'autres sujets de larmes.

ANDROMAQUE.

Et quelle est cette peur dont leur cœur est frappé,
Seigneur ? Quelque Troyen vous est-il échappé ?

PYRRHUS.

Leur haine pour Hector n'est pas encore éteinte.
Ils redoutent son Fils.

ANDROMAQUE.

Digne Objet de leur crainte !
Un Enfant malheureux, qui ne sçait pas encor
Que Pyrrhus est son Maître, & qu'il est Fils d'Hector.

PYRRHUS.

Tel qu'il est, tous les Grecs demandent qu'il perisse.
Le Fils d'Agamemnon vient hâter son supplice.

ANDROMAQUE.

Et vous prononcerez un Arrest si cruel ?
Est-ce mon interest qui le rend criminel ?
Helas ! on ne craint point qu'il venge un jour son Pere.
On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa Mere.
Il m'auroit tenu lieu d'un Pere, & d'un Epoux.
Mais il me faut tout perdre, & toûjours par vos coups.

PYRRHUS.

Madame, mes refus ont prévenu vos larmes.
Tous les Grecs m'ont déja menacé de leurs armes :
Mais deussent-ils encore, en repassant les eaux,
Demander vôtre Fils, avec mille Vaisseaux ;
Coûtât-il tout le sang qu'Helene a fait répandre,
Deussai-je aprés dix ans voir mon Palais en cendre :
Je ne balance point, je vole à son secours,
Je défendrai sa vie aux dépens de mes jours.
Mais parmi ces perils, où je cours pour vous plaire,
Me refuserez-vous un regard moins severe ?
Haï de tous les Grecs, pressé de tous côtez,
Me faudra-t-il combattre encor vos cruautez ?
Je vous offre mon bras, Puis-je esperer encore
Que vous accepterez un cœur qui vous adore ?
En combattant pour vous, me sera-t-il permis
De ne vous point comter parmi mes ennemis ?

ANDROMAQUE.

Seigneur, que faites-vous, & que dira la Grece ?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de foiblesse ?

Voulez-vous qu'un dessein si beau, si genereux,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux!
Captive, toûjours triste, importune à moi-même,
Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime?
Quels charmes ont pour vous des yeux infortunez,
Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnez?
Non, non, d'un Ennemi respecter la misere,
Sauver des malheureux, rendre un Fils à sa Mere,
De cent Peuples pour lui combattre la rigueur,
Sans me faire payer son salut de mon cœur;
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un azile,
Seigneur, voilà des soins dignes du Fils d'Achille.

PYRRHUS.

Hé quoi! Vôtre courroux n'a-t-il pas eû son cours?
Peut-on haïr sans cesse? Et punit-on toûjours?
J'ai fait des malheureux, sans doute, & la Phrygie
Cent fois de vôtre sang a vû ma main rougie.
Mais que vos yeux sur moi se sont bien exercez!
Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont versez!
De combien de remords m'ont-ils rendu la proye?
Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troye.
Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en allumé,
Tant de soins, tant de pleurs, tant d'ardeur inquietes...
Helas! fus-je jamais si cruel que vous l'estes?
Mais enfin, tour à tour, c'est assez nous punir.
Nos ennemis communs devroient nous réünir.
Madame, dites-moi seulement que j'espere,
Je vous rends vôtre Fils, & je lui sers de Pere.
Je l'instruirai moi-même à venger les Troyens.
J'irai punir les Grecs de vos maux & des miens.
Animé d'un regard, je puis tout entreprendre,
Vôtre Ilion encor peut sortir de sa cendre:

Je puis en moins de temps que les Grecs ne l'ont pris,
Dans ses murs relevez couronner vôtre Fils.

ANDROMAQUE.

Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guere.
Je les lui promettois tant qu'a vécu son Pere.
Non, vous n'esperez plus de nous revoir encor,
Sacrez murs, que n'a pû conserver mon Hector!
A de moindres faveurs des malheureux prétendent,
Seigneur. C'est un exil que mes pleurs vous demandent,
Souffrez que loin des Grecs, & même loin de vous,
J'aille cacher mon Fils, & pleurer mon Epoux.
Vôtre amour contre nous allume trop de haine.
Retournez, retournez à la Fille d'Helene.

PYRRHUS.

Et le puis-je, Madame? Ah, que vous me gênez!
Comment lui rendre un cœur que vous me retenez?
Je sçai que de mes vœux on lui promit l'empire.
Je sçai que pour regner elle vint dans l'Epire.
Le sort vous y voulut l'une & l'autre amener,
Vous pour porter des fers, Elle pour en donner.
Cependant ai-je pris quelque soin de lui plaire!
Et ne diroit-on pas, en voyant au contraire,
Vos charmes tout-puissans, & les siens dédaignez,
Qu'elle est ici captive, & que vous y regnez?
Ah! qu'un seul des soûpirs, que mon cœur vous envoye,
S'il s'échapoit vers elle, y porteroit de joye!

ANDROMAQUE.

Et pourquoi vos soûpirs seroient-ils repoussez!
Auroit-elle oublié vos services passez?
Troye, Hector, contre vous revoltent-ils son ame

Aux cendres d'un Epoux doit-elle enfin sa flâme?
Et quel Epoux encore? Ah souvenir cruel!
Sa mort seule a rendu vôtre Pere immortel.
Il doit au sang d'Hector tout l'éclat de ses armes,
Et vous n'estes tous deux connus que par mes larmes.

PYRRHUS.

Hé bien, Madame, hé bien, il faut vous obéir.
Il faut vous oublier, ou plûtost vous haïr.
Ouy, mes vœux ont trop loin poussé leur violence,
Pour ne plus s'arrêter que dans l'indifference.
Songez-y bien. Il faut desormais que mon cœur
S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur.
Je n'épargnerai rien dans ma juste colere.
Le Fils me répondra des mépris de la Mere;
La Grece le demande, & je ne prétens pas
Mettre toûjours ma gloire à sauver des Ingrats.

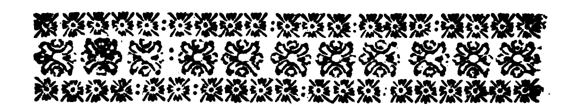
ANDROMAQUE.

Helas! il mourra donc. Il n'a pour sa défense,
Que les pleurs de sa Mere, & que son Innocence;
Et peut-être aprés tout, en l'état où je suis,
Sa mort avancera la fin de mes ennuis.
Je prolongeois pour lui ma vie, & ma misere.
Mais enfin sur ses pas j'irai revoir son Pere.
Ainsi, tous trois, Seigneur, par vos soins réünis,
Nous vous . . .

PYRRHUS.

Allez, Madame, allez voir vôtre Fils.
Peut-être en le voyant, vôtre amour plus timide,
Ne prendra pas toûjours sa colere pour guide.
Pour sçavoir nos destins, j'irai vous retrouver.
Madame, en l'embrassant, songez à le sauver.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HERMIONE, CLEONE.

HERMIONE.

JE fais ce que tu veux. Je consens qu'il me voye,
Je lui veux bien encore accorder cette joye.
Pylade va bien-tost conduire icy ses pas.
Mais si je m'en croyois, je ne le verrois pas.

CLEONE.

Et qu'est-ce que sa vûë a pour vous de funeste ?
Madame, n'est-ce pas toûjours le même Oreste,
Dont vous avez cent fois souhaité le retour,
Et dont vous regrettiez la constance & l'amour ?

HERMIONE.

C'est cet amour payé de trop d'ingratitude,
Qui me rend en ces lieux sa presence si rude.
Quelle honte pour moi ! Quel triomphe pour lui,
De voir mon infortune égaler son ennui ?
Est-ce là, dira-t-il, cette fiere Hermione ?
Elle me dédaignoit, un autre l'abandonne.

L'Ingrate qui mettoit son cœur à si haut prix,
Apprend donc à son tour à souffrir des mépris ?
Ah Dieux !

CLEONE.

Ah ! dissipez ces indignes allarmes.
Il a trop bien senti le pouvoir de vos charmes.
Vous croyez qu'un Amant vienne vous insulter ?
Il vous rapporte un cœur qu'il n'a pû vous ôter.
Mais vous ne dites point ce que vous mande un Pere ?

HERMIONE.

Dans ses retardemens si Pyrrhus persevere,
A la mort du Troyen s'il ne veut consentir ;
Mon Pere avec les Grecs m'ordonne de partir.

CLEONE.

Hé bien, Madame, hé bien, écoutez donc Oreste.
Pyrrhus a commencé, faites au moins le reste :
Pour bien faire, il faudroit que vous le prévinssiez.
Ne m'avez-vous pas dit que vous le haïssiez ?

HERMIONE.

Si je le hais, Cleone ? Il y va de ma gloire,
Aprés tant de bontez dont il perd la memoire,
Lui qui me fut si cher, & qui m'a pû trahir :
Ah ! je l'ai trop aimé pour ne le point haïr.

CLEONE.

Fuyez-le donc, Madame. Et puis qu'on vous adore...

HERMIONE.

Ah ! laisse à ma fureur le temps de croître encore,
Contre mon Ennemi laisse-moi m'assurer.
Cleone avec horreur je m'en veux separer.
Il n'y travaillera que trop bien l'Infidelle.

CLEONE.

Quoi ! vous en attendez quelque injure nouvelle ?
Aimer une Captive, & l'aimer à vos yeux,

Tout cela n'a donc pû vous le rendre odieux?
Aprés ce qu'il a fait, que sçauroit-il donc faire?
Il vous auroit déplû, s'il pouvoit vous déplaire.

HERMIONE.

Pourquoi veux-tu, Cruelle, irriter mes ennuis?
Je crains de me connoître, en l'état où je suis.
De tout ce que tu vois tâche de ne rien croire.
Croi que je n'aime plus. Vante moi ma victoire.
Croi que dans son dépit mon cœur est endurci,
Helas! & s'il se peut, fais-le moi croire aussi.
Tu veux que je le fuye. Hé bien, rien ne m'arrête.
Allons. N'envions plus son indigne conquête.
Que sur lui sa Captive étende son pouvoir.
Fuyons. Mais si l'Ingrat rentroit dans son devoir!
Si la foy dans son cœur retrouvoit quelque place!
S'il venoit à mes pieds me demander sa grace!
Si sous mes loix, Amour, tu pouvois l'engager,
S'il vouloit! ... Mais l'Ingrat ne veut que m'outrager.
Demeurons toutefois, pour troubler leur fortune.
Prenons quelque plaisir à leur être importune;
Ou le forçant de rompre un nœud si solemnel,
Aux yeux de tous les Grecs rendons-le criminel.
J'ai déja sur le Fils attiré leur colere.
Je veux qu'on vienne encor lui demander la Mere.
Rendons-lui les tourmens qu'elle me fait souffrir.
Qu'elle le perde, ou bien qu'il la fasse périr.

CLEONE.

Vous pensez que des yeux toûjours ouverts aux larmes,
Se plaisent à troubler le pouvoir de vos charmes?
Et qu'un cœur accablé de tant de déplaisirs,
De son persecuteur ait brigué les soûpirs?
Voyez si sa douleur en paroît soulagée.

Pourquoi donc les chagrins où son ame est plongée ?
Contre un Amant qui plaist pourquoi tant de fierté ?

HERMIONE.

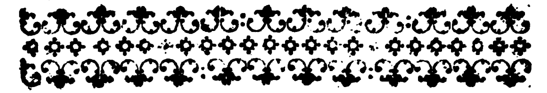
Helas! pour mon malheur je l'ai trop écouté.
Je n'ai point du silence affecté le mystere.
Je croyois sans peril pouvoir être sincere.
Et sans armer mes yeux d'un moment de rigueur,
Je n'ai pour lui parler, consulté que mon cœur.
Et qui ne se seroit comme moi déclarée,
Sur la foy d'un amour si saintement jurée ?
Me voyoit-il de l'œil qu'il me voit aujourd'hui ?
Tu t'en souviens encor, tout conspiroit pour lui.
Ma famille vengée, & les Grecs dans la joye,
Nos Vaisseaux tout chargez des dépoüilles de Troye,
Les Exploits de son Pere, effacez par les siens,
Ses feux que je croyois plus ardens que les miens,
Mon cœur, toi-même enfin de sa gloire ébloüie,
Avant qu'il me trahist, vous m'avez tous trahie.
Mais ç'en est trop, Cleone, & quel que soit Pyrrhus,
Hermione est sensible, Oreste a des vertus.
Il sçait aimer du moins, & même sans qu'on l'aime.
Et peut-être il sçaura se faire aimer lui-même.
Allons. Qu'il vienne enfin.

CLEONE.

Madame, le voici.

HERMIONE.

Ah! je ne croyois pas qu'il fût si prés d'icy.



SCENE II.

HERMIONE, ORESTE, CLEONE.

HERMIONE.

Le croirai-je, Seigneur, qu'un reste de tendresse
Vous fasse icy chercher une triste Princesse?
Ou ne dois-je imputer qu'à vôtre seul devoir,
L'heureux empressement qui vous porte à me voir?

ORESTE.

Tel est de mon amour l'aveuglement funeste.
Vous le sçavez, Madame, & le destin d'Oreste
Est de venir sans cesse adorer vos attraits,
Et de jurer toûjours qu'il n'y viendra jamais.
Je sçai que vos regards vont r'ouvrir mes blessures,
Que tous mes pas vers vous sont autant de parjures;
Je le sçai, j'en rougis. Mais j'atteste les Dieux,
Témoins de la fureur de mes derniers adieux,
Que j'ai couru par tout, où ma perte certaine
Dégageoit mes sermens, & finissoit ma peine.
J'ai mendié la mort chez les Peuples cruels,
Qui n'appaisoient leurs Dieux que du sang des Mortels:
Ils m'ont fermé leur Temple, & ces Peuples barbares
De mon sang prodigué sont devenus avares,

Enfin je viens à vous ; & je me vois réduit
A chercher dans vos yeux une mort qui me fuit.
Mon desespoir n'attend que leur indifference,
Ils n'ont qu'à m'interdire un reste d'esperance.
Ils n'ont pour avancer cette mort où je cours,
Qu'à me dire une fois ce qu'ils m'ont dit toûjours.
Voilà depuis un an le seul soin qui m'anime.
Madame, c'est à vous de prendre une Victime,
Que les Scythes auroient dérobée à vos coups,
Si j'en avois trouvé d'aussi cruels que Vous.

HERMIONE.

Quittez, Seigneur, quittez ce funeste langage.
A des soins plus pressans la Grece vous engage.
Que parlez-vous du Scythe, & de mes cruautez ?
Songez à tous ces Rois que vous representez.
Faut-il que d'un transport leur vengeance dépende ?
Est-ce le sang d'Oreste enfin qu'on vous demande ?
Dégagez-vous des soins dont vous estes chargé.

ORESTE.

Les refus de Pyrrhus m'ont assez dégagé,
Madame, il me renvoye ; & quelque autre Puissance
Lui fait du Fils d'Hector embrasser la défence.

HERMIONE.

L'infidelle !

ORESTE.

Ainsi donc tout prest à le quitter,
Sur mon propre destin je viens vous consulter.
Déja même je crois entendre la réponse
Qu'en secret contre moi vôtre haine prononce.

HERMIONE.

Hé quoi ! toûjours injuste en vos tristes discours,
De mon inimitié vous plaindrez-vous toûjours ?
Quelle est cette rigueur tant de fois alleguée ?
J'ai passé dans l'Epire où j'étois releguée ;
Mon Pere l'ordonnoit. Mais qui sçait si depuis,

Je n'ai point en ſecret partagé vos ennuis ?
Penſez-vous avoir ſeul éprouvé des allarmes ?
Que l'Epire jamais n'ait vû couler mes larmes ?
Enfin, qui vous a dit, que malgré mon devoir,
Je n'ai pas quelquefois ſouhaité de vous voir !

ORESTE.

Souhaité de me voir ? Ah divine Princeſſe....
Mais de grace, eſt-ce à moi que ce diſcours s'adreſſe ?
Ouvrez vos yeux. Songez qu'Oreſte eſt devant vous,
Oreſte ſi long-temps l'objet de leur couroux.

HERMIONE.

Oüy, c'eſt vous dont l'amour naiſſant avec leurs charmes,
Leur apprit le premier le pouvoir de leurs armes,
Vous que mille vertus me forçoient d'eſtimer,
Vous que j'ai plaint, enfin que je voudrois aimer,

ORESTE.

Je vous entens. Tel eſt mon partage funeſte.
Le cœur eſt pour Pyrrhus, & les vœux pour Oreſte,

HERMIONE.

Ah ! ne ſouhaittez pas le deſtin de Pyrrhus,
Je vous haïrois trop.

ORESTE.

Vous m'en aimeriez plus.
Ah ! que vous me verriez d'un regard bien contraire !
Vous me voulez aimer, & je ne puis vous plaire ;
Et l'amour ſeul alors ſe faiſant obéir,
Vous m'aimeriez, Madame, en me voulant haïr.
O dieux ! tant de reſpects, une amitié ſi tendre...
Que de raiſons pour moi, ſi vous pouviez m'entendre !
Vous ſeule pour Pyrrhus diſputez aujourd'hui,
Peut-être malgré vous, ſans doute malgré lui.

Car enfin il vous hait. Son ame ailleurs éprise
N'a plus...

HERMIONE.

Qui vous a dit, Seigneur, qu'il me méprise?
Ses regards, ses discours vous l'ont-ils donc appris?
Jugez-vous que ma vûë inspire des mépris?
Qu'elle allume en un cœur des feux si peu durables?
Peut-être d'autres yeux me sont plus favorables.

ORESTE.

Poursuivez. Il est beau de m'insulter ainsi.
Cruelle, c'est donc moi qui vous méprise icy?
Vos yeux n'ont pas assez éprouvé ma constance?
Je suis donc un témoin de leur peu de puissance?
Je les ai méprisez? Ah! qu'ils voudroient bien voir
Mon Rival, comme moi, mépriser leur pouvoir.

HERMIONE.

Que m'importe, Seigneur, sa haine, ou sa tendresse?
Allez contre un rebelle armer toute la Grece.
Rapportez-lui le prix de sa rebellion.
Qu'on fasse de l'Epire un second Ilion.
Allez. Aprés cela, direz-vous que je l'aime?

ORESTE.

Madame, faites plus, & venez-y vous-même.
Voulez-vous demeurer pour ôtage en ces lieux?
Venez dans tous les cœurs faire parler vos yeux.
Faisons de nôtre haine une commune attaque.

HERMIONE.

Mais, Seigneur, cependant il épouse Andromaque?

ORESTE.

Hé, Madame!

HERMIONE.

Songez quelle honte pour nous,
Si d'une Phrigienne il devenoit l'époux.

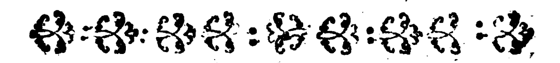
ORESTE.

Et vous le haïssez? avoüez-le Madame.

L'Amour n'est pas un feu qu'on renferme en une ame.
Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux,
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

HERMIONE.

Seigneur, je le voi bien, vôtre ame prévenuë
Répand sur mes discours le venin qui la tuë,
Toûjours dans mes raisons cherche quelque détour,
Et croit qu'en moi la haine est un effort d'amour.
Il faut donc m'expliquer. Vous agirez ensuite.
Vous sçavez qu'en ces lieux mon devoir m'a conduite.
Mon devoir m'y retient, & je n'en puis partir,
Que mon Pere, ou Pyrrhus ne m'en fasse sortir.
De la part de mon Pere, allez lui faire entendre,
Que l'Ennemi des Grecs ne peut être son Gendre.
Du Troyen, ou de moi faites-le décider:
Qu'il songe qui des deux il veut rendre, ou garder.
Enfin qu'il me renvoye, ou bien qu'il vous le livre.
Adieu, s'il y consent, je suis prête à vous suivre.

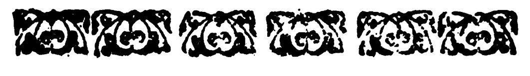


SCENE III.

ORESTE *seul.*

Oüy, ouy, vous me suivrez, n'en doutez nullement,
Je vous répons déja de son consentement.
Je ne crains pas enfin que Pyrrhus la retienne.
Il n'a devant ses yeux que sa chere Troyenne:
Tout autre objet le blesse, & peut-être aujourd'hui
Il n'attend qu'un pretexte à l'éloigner de lui.

Nous n'avons qu'à parler. C'en est fait. Quelle joye
D'enlever à l'Epire une si belle proye !
Sauve tout ce qui reste & de Troye, & d'Hector ;
Garde son Fils, sa Veuve, & mille autres encor,
Epire, c'est assez qu'Hermione renduë
Perde à jamais tes bords, & ton Prince de vûë.
Mais un heureux destin le conduit en ces lieux.
Parlons. A tant d'attraits, Amour, ferme ses yeux.



SCENE IV.

PYRRHUS, ORESTE, PHOENIX.

PYRRHUS.

Je vous cherchois, Seigneur. Un peu de violence
M'a fait de vos raisons combattre la puissance,
Je l'avouë. Et depuis que je vous ai quité.
J'en ai senti la force, & connu l'équité.
J'ai songé comme vous, qu'à la Grece, à mon Pere,
A moi-même en un mot je devenois contraire ;
Que je relevois Troye, & rendois imparfait
Tout ce qu'a fait Achille, & tout ce que j'ai fait.
Je ne condamne plus un couroux legitime,
Et l'on vous va, Seigneur, livrer vôtre Victime.

ORESTE.

Seigneur, par ce conseil prudent & rigoureux,
C'est acheter la Paix du sang d'un malheureux.

PYRRHUS.

Oüy, Mais je veux, Seigneur, l'assurer davantage.
D'une éternelle Paix Hermione est le gage.
Je l'épouse. Il sembloit qu'un spectacle si doux
N'attendist en ces lieux qu'un témoin tel que vous.
Vous y representez tous les Grecs & son Pere,
Puis qu'en vous Menelas voit revivre son Frere.
Voyez-la donc. Allez. Dites-lui que demain
J'attens, avec la paix, son Cœur de vôtre main.

ORESTE.

Ah dieux !

SCENE V.

PYRRHUS, PHOENIX.

PYRRHUS.

He bien, Phœnix, l'Amour est-il le Maître ?
Tes yeux refusent-ils encor de me connoître ?

PHOENIX.

Ah ! je vous reconnois, & ce juste couroux
Ainsi qu'à tous les Grecs, Seigneur, vous rend à vous.
Ce n'est plus le joüet d'une flame servile.
C'est Pyrrhus. C'est le Fils, & le Rival d'Achille,
Que la Gloire à la fin ramene sous ses lois,
Qui triomphe de Troye une seconde fois.

PYRRHUS.

Di plûtost qu'aujourd'hui commence ma Victoire,
D'aujourd'hui seulement je joüis de ma gloire,

Et mon cœur aussi fier que tu l'as vû soûmis,
Croit avoir en l'Amour vaincu mille Ennemis.
Considere, Phœnix, les troubles que j'évite,
Quelle foule de maux l'amour traîne à sa suite?
Que d'Amis, de devoirs j'allois sacrifier?
Quels perils... Un regard m'eût tout fait oublier,
Tous les Grecs conjurez fondoient sur un Rebelle,
Je trouvois du plaisir à me perdre pour elle.

PHOENIX.

Oüy, je benis, Seigneur, l'heureuse cruauté,
Qui vous rend...

PYRRHUS.

Tu l'as vû comme elle m'a traité.
Je pensois, en voyant sa tendresse alarmée,
Que son Fils me la dût renvoyer desarmée.
J'allois voir le succés de ses embrassemens.
Je n'ai trouvé que pleurs mêlez d'emportemens.
Sa misere l'aigrit. Et toûjours plus farouche
Cent fois le nom d'Hector est sorti de sa bouche.
Vainement à son Fils j'assurois mon secours,
C'est Hector, (disoit-elle, en l'embrassant toûjours.)
Voilà ses yeux, sa bouche, & déja son audace,
C-est lui-même; c'est toi, cher Epoux que j'embrasse.
Et quelle est sa pensée? Attend-elle en ce jour
Que je lui laisse un Fils pour nourrir son amour?

PHOENIX.

Sans doute. C'est le prix que vous gardoit l'Ingrate.
Mais laissez-la, Seigneur.

PYRRHUS.

Je voi ce qui la flate.
Sa beauté la rassure, & malgré mon couroux,
L'Orgueilleuse m'attend encore à ses genoux.

Je la verrois aux miens, Phœnix, d'un œil tranquile.
Elle est Veuve d'Hector, & je suis Fils d'Achille.
Trop de haine separe Andromaque & Pyrrhus.

PHOENIX.

Commencez donc, Seigneur, à ne m'en parler plus.
Allez voir Hermione, & content de lui plaire,
Oubliez à ses pieds jusqu'à vôtre colere.
Vous-même à cet Hymen venez la disposer.
Est-ce sur un rival qu'il s'en faut reposer?
Il ne l'aime que trop.

PYRRHUS.

Crois-tu, si je l'épouse,
Qu'Andromaque en son cœur n'en sera pas jalouse?

PHOENIX.

Quoi toûjours Andromaque occupe vôtre esprit?
Que vous importe, ô Dieux! sa joye, ou son dépit?
Quel charme malgré vous vers elle vous attire?

PYRRHUS.

Non, je n'ai pas bien dit tout ce qu'il lui faut dire.
Ma colere à ses yeux n'a paru qu'à demi.
Elle ignore à quel point je suis son Ennemi.
Retournons-y. Je veux la braver à sa vûë,
Et donner à ma haine une libre étenduë.
Vien voir tous ses attraits, Phœnix, humiliez.
Allons.

PHOENIX.

Allez, Seigneur, vous jetter à ses pieds.
Allez, en lui jurant que vôtre ame l'adore,
A de nouveaux mépris l'encourager encore.

PYRRHUS.

Je le voi bien, tu crois que prest à l'excuser,
Mon cœur court aprés elle, & cherche à s'appaiser.

PHOENIX.

Vous aimez, c'est assez.

PYRRHUS.

Moi l'aimer? Une Ingrate
Qui me hait d'autant plus que mon amour la flate?
Sans Parens, sans Amis, sans espoir que sur moi,
Je puis perdre son Fils; peut-être je le doi.
Etrangere.... Que dis-je? Esclave dans l'Epire,
Je lui donne son Fils, mon ame, mon Empire.
Et je ne puis gagner dans son perfide cœur
D'autre rang que celui de son Persecuteur?
Non, non, je l'ai juré, ma vengeance est certaine.
Il faut bien une fois justifier sa haine
J'abandonne son Fils. Que de pleurs vont couler!
De quel nom sa douleur me va-t-elle appeller?
Quel spectacle pour elle aujourd'hui se dispose?
Elle en mourra, Phœnix, & j'en serai la cause.
C'est lui mettre moi-même un poignard dans le sein.

PHOENIX.

Et pourquoi donc en faire éclater le dessein?
Que ne consultiez-vous tantost vôtre foiblesse?

PYRRHUS.

Je t'entens. Mais excuse un reste de tendresse
Crains-tu pour ma colere un si foible combat?
D'un Amour qui s'éteint c'est le dernier éclat.
Allons. A tes conseils, Phœnix, je m'abandonne;
Faut-il livrer son Fils? Faut-il voir Hermione?

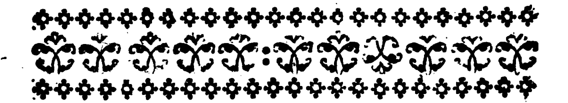
PHOENIX.

Oüy, voyez-la, Seigneur, & par des vœux soûmis
Protestez-lui...

PYRRHUS.

Faisons tout ce que j'ai promis.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PYLADE.

PYLADE.

Moderez donc, Seigneur, cette fureur extrême.
Je ne vous connois plus. Vous n'estes plus vous-même.
Souffrez...

ORESTE.

Non, tes conseils ne sont plus de saison,
Pylade; je suis las d'écouter la raison.
C'est traîner trop long-temps ma vie & mon supplice.
Il faut que je l'enleve, ou bien que je perisse.
Le dessein en est pris, je le veux achever.
Oüy je le veux.

PYLADE.

Hé bien il la faut enlever,
J'y consens. Mais songez cependant où vous estes.
Que croira-t-on de vous à voir ce que vous faites?
Dissimulez. Calmez ce transport inquiet.
Commandez à vos yeux de garder le secret.
Ces Gardes, cette Cour, l'air qui vous environne,

Tout dépend de Pyrrhus, & sur tout Hermione.
A ses regards sur tout cachez vôtre couroux.
O dieux! en cet état pourquoi la cherchiez-vous?

ORESTE.

Que sçai-je? De moi-même étois-je alors le Maître?
La fureur m'emportoit, & je venois peut-être
Menacer à la fois l'Ingrate & son Amant,

PYLADE.

Et quel étoit le fruit de son emportement?

ORESTE.

Et quelle ame, di-moi, ne seroit éperduë
Du coup dont ma raison vient d'être confonduë?
Il épouse, dit-il, Hermione demain.
Il veut pour m'honorer la tenir de ma main.
Ah! plûtost cette main dans le sang du Barbare,..

PYLADE.

Vous l'accusez, Seigneur, de ce destin bizare:
Cependant tourmenté de ses propres desseins,
Il est peut-être à plaindre, autant que je vous plains.

ORESTE.

Non, non, je le connois, mon desespoir le flate.
Sans moi, sans mon amour il dédaignoit l'Ingrate.
Ses charmes jusques-là n'avoient pû le toucher.
Le Cruel ne la prend que pour me l'arracher.
Ah dieux! c'en étoit fait. Hermione gagnée
Pour jamais de sa vûë alloit être éloignée.
Son cœur entre l'amour & le dépit confus,
Pour se donner à moi n'attendoit qu'un refus.
Ses yeux s'ouvroient, Pylade. Elle écoutoit Oreste,
Lui parloit, le plaignoit. Un mot eût fait le reste.

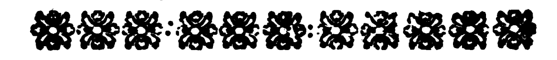
PYLADE.

Vous le croyez.

Gardez qu'avant le coup vôtre dessein n'éclate.
Oubliez jusques-là qu'Hermione est ingrate.
Oubliez vôtre amour. Elle vient, je la voi.

ORESTE.

Va-t-en. Répons-moi d'elle, & je répons de moi.



SCENE II.

HERMIONE, ORESTE, CLEONE.

ORESTE.

He bien? mes soins vous ont rendu vôtre conquête.
J'ai vû Pyrrhus, Madame, & vôtre hymen s'aprête.

HERMIONE.

On le dit. Et de plus, on vient de m'assurer,
Que vous ne me cherchiez que pour m'y préparer.

ORESTE.

Et vôtre ame à ses veux ne sera pas rebelle?

HERMIONE.

Qui l'eût crû, que Pyrrhus ne fût pas infidelle?
Que sa flame attendoit si tard pour éclater?
Qu'il reviendroit à moi, quand je l'allois quitter?
Je veux croire avec vous qu'il redoute la Grece,
Qu'il suit son interest plûtost que sa tendresse,
Que mes yeux sur vôtre ame étoient plus absolus.

ORESTE.

Non, Madame, il vous aime, & je n'en doute plus.
Vos yeux ne font-ils pas tout ce qu'ils veulent faire?

Et

Et vous ne vouliez pas sans doute lui déplaire.

HERMIONE.

Mais que puis-je, Seigneur ? On a promis ma foi.
Lui ravirai-je un bien, qu'il ne tient pas de moi ?
L'Amour ne regle pas le sort d'une Princesse.
La gloire d'obéir est tout ce qu'on nous laisse.
Cependant je partois, & vous avez pû voir
Combien je relâchois pour vous de mon devoir.

ORESTE.

Ah ! que vous sçaviez bien, Cruelle .... Mais Madame,
Chacun peut à son choix disposer de son ame.
La vôtre étoit à vous. J'esperois. Mais enfin
Vous l'avez pû donner sans me faire un larcin.
Je vous accuse aussi-bien moins que la Fortune.
Et pourquoi vous lasser d'une plainte importune ?
Tel est vôtre devoir, je l'avouë. Et le mien
Est de vous épargner un si triste entrétien.

SCENE III.

HERMIONE, CLEONE.

HERMIONE.

ATtendois-tu, Cleone, un couroux si modeste ?

CLEONE.

La douleur qui se taît n'en est que plus funeste.
Je le plains. D'autant plus qu'auteur de son ennui,
Le coup qui l'a perdu n'est parti que de lui.

Comptez depuis quel temps vôtre hymen se prepare.
Il a parlé, Madame, & Pyrrhus se déclare.

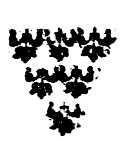
HERMIONE.

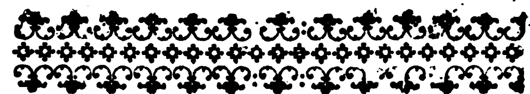
Tu crois que Pyrrhus craint! Et que craint-il encor?
Des Peuples, qui dix ans ont fui devant Hector?
Qui cent fois effrayez de l'absence d'Achille,
Dans leurs vaisseaux brûlans ont cherché leur azile,
Et qu'on verroit encor, sans l'appui de son Fils,
Redemander Helene aux Troyens impunis?
Non, Cleone, il n'est point Ennemi de lui-même:
Il veut tout ce qu'il fait; & s'il m'épouse, il m'aime.
Mais qu'Oreste à son gré m'impute ses douleurs,
N'avons-nous d'entretien que celui de ses pleurs?
Pyrrhus revient à nous. Hé bien, chere Cleone,
Conçois-tu les transports de l'heureuse Hermione?
Sçais-tu quel est Pyrrhus? T'es-tu fait raconter
Le nombre des exploits.. Mais qui les peut compter?
Intrepide, & par tout suivi de la victoire,
Charmant, fidelle, enfin, rien ne manque à sa gloire.
Songe....

Dissimulez. Vôtre Rivale en pleurs,
Vient à vos pieds sans doute apporter ses douleurs.

HERMIONE.

Dieux! Ne puis-je à ma joye abandonner mon ame?
Sortons. Que lui dirois je?





SCENE IV.

ANDROMAQUE, HERMIONE, CLEONE, CEPHISE.

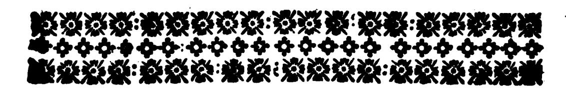
ANDROMAQUE.

OU fuyez-vous, Madame?
N'est-ce point à vos yeux un spectacle assez doux
Que la Veuve d'Hector pleurante à vos genoux?
Je ne viens point icy par de jalouses larmes,
Vous envier un cœur, qui se rend à vos charmes:
Par une main cruelle, helas! j'ai vû percer
Le seul, où mes regards prétendoient s'adresser.
Ma flame par Hector fut jadis allumée,
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée.
Mais il me reste un Fils. Vous sçaurez quelque jour,
Madame, pour un Fils jusqu'où va nôtre amour.
Mais vous ne sçaurez pas, du moins je le souhaite,
En quel trouble mortel son interest nous jette;
Lors que de tant de biens, qui pouvoient nous flater,
C'est le seul qui nous reste, & qu'on veut nous l'ôter.
Helas! Lors que lassez de dix ans de misere,
Les Troyens en couroux menaçoient vôtre Mere,
J'ai sçû de mon Hector lui procurer l'appui;
Vous pouvez sur Pyrrhus ce que j'ai pû sur lui.
Que craint-on d'un Enfant qui survit à sa perte?
Laissez-moi le cacher en quelque Isle deserte.

Sur les ſoins de ſa Mere on peut s'en aſſurer,
Et mon Fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer.

HERMIONE.

Je conçoi vos douleurs. Mais un devoir auſtere,
Quand mon Pere a parlé, m'ordonne de me taire.
C'eſt lui qui de Pyrrhus fait agir le courroux.
S'il faut fléchir Pyrrhus, qui le peut mieux que vous?
Vos yeux aſſez long-temps ont regné ſur ſon ame.
Faites-le prononcer, j'y ſouſcrirai, Madame.



SCENE V.

ANDROMAQUE, CEPHISE.

ANDROMAQUE.

Quel mépris la Cruelle attache à ſes refus!

CEPHISE.

Je croirois ſes conſeils, & je verrois Pyrrhus.
Un regard confondroit Hermione & la Grece....
Mais lui-même il vous cherche.



SCENE VI.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, PHOENIX, CEPHISE.

PYRRHUS *à Phœnix.*

OU donc est la Princesse?
Ne m'avois-tu pas dit qu'elle étoit en ces lieux?

PHOENIX.

Je le croyois.

ANDROMAQUE *à Cephise.*

Tu vois le pouvoir de mes yeux.

PYRRHUS.

Que dit-elle, Phœnix?

ANDROMAQUE.

Helas! tout m'abandonne.

PHOENIX.

Allons, Seigneur, marchons sur les pas d'Hermione.

CEPHISE.

Qu'attendez-vous? Rompez ce silence obstiné.

ANDROMAQUE.

Il a promis mon Fils.

CEPHISE.

Il ne l'a pas donné.

ANDROMAQUE.

Non, non, j'ai beau pleurer, sa mort est resoluë.

PYRRHUS.

Daigne-t-elle sur nous tourner au moins la vûë?

Quel orgueil !

ANDROMAQUE.

Je ne fais que l'irriter encor.
Sortons.

PYRRHUS.

Allons aux Grecs livrer le Fils d'Hector.

ANDROMAQUE.

Ah ! Seigneur, arrêtez. Que prétendez-vous faire ?
Si vous livrez le Fils, livrez-leur donc la Mere.
Vos sermens m'ont tantost juré tant d'amitié.
Dieux ! Ne pourrai-je au moins toucher vôtre pitié ?
Sans espoir de pardon m'avez-vous condamnée ?

PYRRHUS.

Phœnix vous le dira, ma parole est donnée.

ANDROMAQUE.

Vous qui braviez pour moi tant de perils divers !

PYRRHUS.

J'étois aveugle alors, mes yeux se sont ouverts.
Sa grace à vos desirs pouvoit être accordée.
Mais vous ne l'avez pas seulement demandée.
C'en est fait.

ANDROMAQUE.

Ah ! Seigneur, Vous attendiez assez
Des soupirs, qui craignoient de se voir repoussez.
Pardonnez à l'éclat d'une illustre fortune
Ce reste de fierté, qui craint d'être importune.
Vous ne l'ignorez pas, Andromaque sans vous
N'auroit jamis d'un Maître embrassé les genoux.

PYRRHUS.

Non, vous me haïssez. Et dans le fond de l'ame
Vous craignez de devoir quelque chose à ma flâme.
Ce Fils même, ce Fils, l'objet de tant de soins,
Si je l'avois sauvé, vous l'en aimeriez moins.
La haine, le mépris, contre moi tout s'assemble.
Vous me haïssez plus que tous les Grecs ensemble.

Joüissez à loisir d'un si noble couroux.
Allons, Phœnix.

ANDROMAQUE.

Allons rejoindre mon Epoux.

CEPHISE.

Madame....

ANDROMAQUE.

Et que veux-tu que je lui dise encore?
Auteur de tous mes maux, crois-tu qu'il les ignore?
Seigneur, voyez l'état où vous me reduisez.
J'ai vû mon Pere mort, & nos murs embrasez.
J'ai vû trancher les jours de ma Famille entiere,
Et mon Epoux sanglant traîné sur la poussiere,
Son Fils seul avec moi reservé pour les fers.
Mais que ne peut un Fils, je respire, je sers.
J'ai fait plus. Je me suis quelquefois consolée
Qu'icy plûtost qu'ailleurs le sort m'eût exilée;
Qu'heureux dans son malheur, le Fils de tant de Rois,
Puis qu'il devoit servir, fût tombé sous vos lois.
J'ai crû que sa prison deviendroit son azile.
Jadis Priam soûmis fut respecté d'Achille.
J'attendois de son Fils encor plus de bonté.
Pardonne, cher Hector, à ma credulité.
Je n'ay pû soupçonner ton Ennemi d'un crime,
Malgré lui-même enfin je l'ai crû magnanime.
Ah! s'il l'étoit assez, pour nous laisser du moins
Au Tombeau qu'à ta cendre ont élevé mes soins;
Et que finissant-là sa haine & nos miseres,
Il ne separât point des dépoüilles si cheres!

PYRRHUS.

Va m'attendre, Phœnix.



SCENE VII.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, CEPHISE.

PYRRHUS.

Madame, demeurez.
On peut vous rendre encor ce Fils que vous pleurez.
Oüy, je sens à regret, qu'en excitant vos larmes,
Je ne fais contre moi que vous donner des armes.
Je croyois apporter plus de haine en ces lieux.
Mais, Madame, du moins tournez vers moi les yeux.
Voyez si mes regards sont d'un Juge severe,
S'ils sont d'un Ennemi qui cherche à vous déplaire.
Pourquoi me forcez-vous vous-même à vous trahir.
Au nom de vôtre Fils, cessons de nous haïr.
A le sauver enfin, c'est moi qui vous convie.
Faut-il que mes soûpirs vous demandent sa vie ?
Faut-il qu'en sa faveur j'embrasse vos genoux ?
Pour la derniere fois, sauvez-le, sauvez-vous.
Je sçai de quels sermens je romps pour vous les chaînes,
Combien je vais sur moi faire éclater de haines.
Je renvoye Hermione, & je mets sur son front,
Au lieu de ma Couronne, un éternel affront.
Je vous conduis au Temple, où son Hymen s'apprête.
Je vous ceins du Bandeau préparé pour sa Tête.
Mais ce n'est plus, Madame, une offre à dédaigner.

Je

Je vous le dis, il faut ou perir, ou regner.
Mon cœur desesperé d'un an d'ingratitude,
Ne peut plus de son sort souffrir l'incertitude.
C'est craindre, menacer, & gemir trop long-temps.
Je meurs, si je vous perds, mais je meurs si j'attens.
Songez-y, je vous laisse, & je viendrai vous prendre
Pour vous mener au Temple, où ce Fils doit m'attendre.
Et là vous me verrez soûmis, ou furieux,
Vous couronner, Madame, ou le perdre à vos yeux.



SCENE VIII.

ANDROMAQUE, CEPHISE.

CEPHISE.

Je vous l'avois prédit, qu'en dépit de la Grece,
De vôtre sort encor vous seriez la Maîtresse.

ANDROMAQUE.

Helas ! De quel effet tes discours sont suivis !
Il ne me restoit plus qu'à condamner mon Fils.

CEPHISE.

Madame, à vôtre Epoux c'est être assez fidelle.
Trop de vertu pourroit vous rendre criminelle.
Lui-même il porteroit vôtre ame à la douceur.

ANDROMAQUE.

Quoi ! Je lui donnerois Pyrrhus pour successeur.

CEPHISE.

Ainsi le veut son Fils, que les Grecs vous ravissent.
Pensez-vous qu'aprés tout, ses Mânes en rougissent

Qu'il méprisât, Madame, un Roy victorieux,
Qui vous fait remonter au rang de vos Ayeux;
Qui foule aux pieds pour vous vos Vainqueurs en colere,
Qui ne se souvient plus qu'Achille étoit son Pere,
Qui dément ses Exploits, & les rend superflus?

ANDROMAQUE.

Dois-je les oublier, s'il ne s'en souvient plus?
Dois-je oublier Hector privé de funerailles,
Et traîné sans honneur au tour de nos murailles,
Dois-je oublier son Pere à mes pieds renversé,
Ensanglantant l'Autel qu'il tenoit embrassé?
Songe, songe, Cephise, à cette Nuit cruelle,
Qui fut pour tout un Peuple une Nuit éternelle.
Figure-toi, Pyrrhus, les yeux étincelans,
Entrant à la lueur de nos Palais brûlans,
Sur tous mes Freres morts se faisant un passage,
Et de sang tout couvert échauffant le carnage.
Songe aux cris des Vainqueurs, songe aux cris des Mourans,
Dans la flâme étouffez, sous le fer expirans.
Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperduë.
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vûë;
Voilà par quels exploits il sçût se couronner.
Enfin voilà l'Epoux que tu me veux donner.
Non, je ne serai point complice de ces crimes.
Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernieres Victimes,
Tous mes ressentimens lui seroient asservis.

CEPHISE.

Hé bien, allons donc voir expirer vôtre Fils.
On n'attend plus que vous. Vous fremissez, Madame?

ANDROMAQUE.

Ah! de quel souvenir viens-tu frapper mon ame!
Quoi, Cephise, j'irai voir expirer encor
Ce Fils ma seule joye, & l'image d'Hector?

Ce Fils que de sa flâme il me laissa pour gage ?
Helas ! je m'en souviens ; le jour que son courage
Lui fit chercher Achille, ou plûtost le trépas ;
Il demanda son Fils, & le prit dans ses bras.
Chere Epouse, (dit-il, en essuyant mes larmes)
J'ignore quel succés le sort garde à mes armes ;
Je te laisse mon Fils, pour gage de ma foi,
S'il me perd, je prétens qu'il me retrouve en toi.
Si d'un heureux hymen la memoire t'est chere,
Montre au Fils à quel point tu cherissois le Pere.
Et je puis voir répandre un sang si précieux ?
Et je laisse avec lui perir tous ses Ayeux ?
Roy barbare ! faut-il que mon crime l'entraîne ?
Si je te hais, est-il coupable de ma haine ?
T'a-t-il de tous les siens reproché le trépas ?
S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas ?
Mais cependant, mon Fils, tu meurs, si je n'arrête
Le fer que le Cruel tient levé sur ta tête.
Je l'en puis détourner, & je t'y vais offrir ?
Non tu ne mourras point, je ne le puis souffrir.
Allons trouver Pyrrhus. Mais non, chere Cephise,
Va le trouver pour moi.

CEPHISE.

Que faut-il que je dise ?

ANDROMAQUE.

Di-lui que de mon Fils l'amour est assez fort...
Croi-tu que dans son cœur il ait juré sa mort ?
L'amour peut-il si loin pousser sa barbarie ?

CEPHISE.

Madame, il va bien-tost revenir en furie.

ANDROMAQUE.

Hé bien, va l'assurer....

CEPHISE.

De quoi ? De vôtre foi ?

ANDROMAQUE.

Helas ! pour la promettre est-elle encore à moi ?
O cendres d'un Epoux ! ô Troyens ! ô mon Pere !
O mon Fils, que tes jours coûtent cher à ta mere !
Allons.

CEPHISE.

Où donc, Madame ? & que resolvez-vous ?

ANDROMAQUE.

Allons sur son tombeau consulter mon Epoux.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANDROMAQUE, CEPHISE.

CEPHISE.

AH! je n'en doute point. C'est vôtre Epoux, Madame,
C'est Hector qui produit ce miracle en vôtre ame.
Il veut que Troye encor se puisse relever,
Avec cet heureux Fils qu'il vous fait conserver.
Pyrrhus vous l'a promis. Vous venez de l'entendre,
Madame, il n'attendoit qu'un mot pour vous le rendre.
Croyez en ses transports; Pere, Sceptre, Alliez,
Content de vôtre cœur, il met tout à vos piez.
Sur lui, sur tout son Peuple il vous rend Souveraine.
Est-ce là ce Vainqueur digne de tant de haine?
Déja contre les Grecs plein d'un noble couroux,
Le soin de vôtre Fils le touche autant que vous.
Il prévient leur fureur, il lui laisse sa Garde,
Pour ne pas l'exposer lui-même il se hazarde.
Mais tout s'apprête au Temple. Et vous avez promis.

ANDROMAQUE.

Oüy, je m'y trouverai. Mais allons voir mon Fils.

CEPHISE.

Madame, qui vous presse? Il suffit que sa vûë
Desormais à vos yeux ne soit plus défenduë.
Vous lui pourrez bien-tost prodiguer vos bontez,
Et vos embrassemens ne seront plus comtez.
Quel plaisir d'élever un Enfant qu'on voit craître,
Non plus comme un Esclave élevé pour son Maître,
Mais pour voir avec lui renaître tant de Rois!

ANDROMAQUE.

Cephise, allons le voir pour la derniere fois.

CEPHISE.

Que dites-vous? ô Dieux!

ANDROMAQUE.

O! ma chere Cephise,
Ce n'est point avec toi que mon cœur se déguise.
Ta foi dans mon malheur s'est montrée à mes yeux.
Mais j'ai cru qu'à mon tour tu me connoissois mieux.
Quoi donc, as-tu pensé qu'Andromaque infidelle
Pût trahir un Epoux qui croit revivre en elle,
Et que de tant de morts reveillant la douleur,
Le soin de mon repos me fist troubler le leur?
Est-ce là cette ardeur tant promise à sa cendre?
Mais son Fils perissoit, il l'a fallu défendre.
Pyrrhus en m'épousant s'en déclare l'appui,
Il suffit. Je veux bien m'en reposer sur lui.
Je sçai quel est Pyrrhus. Violent, mais sincére,
Cephise, il fera plus qu'il n'a promis de faire.
Sur le couroux des Grecs je m'en repose encor;
Leur haine va donner un Pere au Fils d'Hector.
Je vais donc, puisqu'il faut que je me sacrifie,
Assurer à Pyrrhus le reste de ma vie.
Je vais, en recevant sa foi sur les Autels,

L'engager à mon Fils par des nœuds immortels.
Mais aussi-tost ma main, à moi seule funeste,
D'une infidelle vie abregera le reste:
Et sauvant ma vertu, rendra ce que je doy
A Pyrrhus, à mon Fils, à mon Epoux, à moi.
Voilà de mon amour l'innocent stratagême;
Voilà ce qu'un Epoux m'a commandé lui-même.
J'irai seule rejoindre Hector & mes Ayeux.
Cephise, c'est à toi de me fermer les yeux.

CEPHISE.

Ah! ne prétendez pas que je puisse survivre....

ANDROMAQUE.

Non, non, je te defens, Cephise, de me suivre.
Je confie à tes soins mon unique tresor,
Si tu vivois pour moi, vis pour le Fils d'Hector.
De l'espoir des Troyens seule dépositaire,
Songe à combien de Rois tu deviens necessaire.
Veille auprés de Pyrrhus. Fay-lui garder sa foy.
S'il le faut, je consens qu'on lui parle de moy.
Fay-lui valoir l'hymen, où je me suis rangée;
Dy-lui, qu'avant ma mort je lui fus engagée,
Que ses ressentimens doivent estre effacez,
Qu'en lui laissant mon Fils c'est l'estimer assez.
Fay connoître à mon Fils les Heros de sa Race.
Autant que tu pourras, conduis-le sur leur trace.
Dy-lui, par quels exploits leurs noms ont éclaté,
Plûtost ce qu'ils ont fait, que ce qu'ils ont été.
Parle-lui tous les jours des vertus de son Pere,
Et quelquefois aussi parle-lui de sa Mere.
Mais qu'il ne songe plus, Cephise, à nous venger,
Nous lui laissons un Maître, il le doit ménager.
Qu'il ait de ses Ayeux un souvenir modeste.
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste.
Et pour ce reste enfin, j'ai moi-même en un jour
Sacrifié mon sang, ma haine & mon amour.

CEPHISE.

Helas !

ANDROMAQUE.

Ne me ſuy point, ſi ton cœur en allarmes
Prévoit qu'il ne pourra commander à tes larmes.
On vient. Cache tes pleurs, Cephiſe, & ſouvien-toy
Que le ſort d'Andromaque eſt commis à ta foy.
C'eſt Hermione. Allons, fuyons ſa violence.

SCENE II.

HERMIONE, CLEONE.

CLEONE.

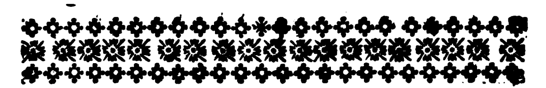
NOn, je ne puis aſſez admirer ce ſilence.
Vous vous taiſez, Madame, & ce cruel mépris
N'a pas du moindre trouble agité vos eſprits ?
Vous ſoûtenez en paix une ſi rude attaque,
Vous qu'on voyoit fremir au ſeul nom d'Andromaque ?
Vous qui ſans deſeſpoir ne pouviez endurer
Que Pyrrhus d'un regard la voulût honorer ?
Il l'épouſe. Il lui donne avec ſon Diadême
La foy, que vous venez de recevoir vous-même :
Et vôtre bouche encor muette à tant d'ennuy,
N'a pas daigné s'ouvrir pour ſe plaindre de luy ?
Ah ! que je crains, Madame, un calme ſi funeſte !
Et qu'il vaudroit bien mieux....

HERMIONE.

Fais-tu venir Oreſte ?

CLEONE.

Il vient, Madame, il vient. Et vous pouvez juger,
Que bien-toſt à vos pieds il alloit ſe ranger.
Preſt à ſervir toûjours ſans eſpoir de ſalaire.
Vos yeux ne ſont que trop aſſeurez de lui plaire.
Mais il entre.



SCENE III.

ORESTE, HERMIONE, CLEONE.

ORESTE.

Ah Madame! eſt-il vrai qu'une fois
Oreſte en vous cherchant obéïſſe à vos lois?
Ne m'a-t-on point flatté d'une fauſſe eſperance?
Avez-vous en effet ſouhaitté ma preſence?
Croirai-je que vos yeux à la fin deſarmez
Veulent....

HERMIONE.

Je veux ſçavoir, Seigneur, ſi vous m'aimez.

ORESTE.

Si je vous aime? O Dieux! mes ſermens, mes parjures,
Ma fuite, mon retour, mes reſpects, mes injures,
Mon deſeſpoir, mes yeux de pleurs toûjours noyez,
Quels témoins croirez-vous, ſi vous ne les croyez?

HERMIONE.

Vengez-moi, je croi tout.

ORESTE.

Hé bien allons, Madame.
Mettons encore un coup toute la Grece en flâme.
Prenons en signalant mon bras & vôtre nom,
Vous la place d'Helene, & moi d'Agamemnon.
De Troye en ce païs réveillons les miseres,
Et qu'on parle de nous ainsi que de nos Peres.
Partons, je suis tout prest.

HERMIONE.

Non, Seigneur, demeurons;
Je ne veux pas si loin porter de tels affronts.
Quoi de mes ennemis couronnant l'insolence,
J'irois attendre ailleurs une lente vengeance;
Et je m'en remettrois au destin des combats,
Qui peut-être à la fin ne me vengeroit pas?
Je veux qu'à mon départ toute l'Epire pleure.
Mais si vous me vengez, vengez-moi dans une heure.
Tous vos retardemens sont pour moi des refus.
Courez au Temple. Il faut immoler....

ORESTE.

Qui?

HERMIONE.

Pyrrhus.

ORESTE.

Pyrrhus, Madame?

HERMIONE.

Hé! quoi? vôtre haine chancelle!
Ah! courez, & craignez que je ne vous rappelle.
N'alleguez point des droits que je veux oublier.
Et ce n'est pas à vous à le justifier.

ORESTE.

Moi, je l'excuserois? Ah! vos bontez, Madame,
Ont gravé trop avant ses crimes dans mon ame.

engeons-nous, j'y consens. Mais par d'autres chemins,
›yons ses Ennemis, & non ses Assassins.
iisons de sa ruïne une juste conquête.
uoi pour réponse aux Grecs porterai-je sa tête?
: n'ai-je pris sur moi le soin de tout l'Etat,
ue pour m'en acquitter par un assassinat?
›uffrez, au nom des Dieux, que la Grece s'explique;
: qu'il meure chargé de la haine publique.
›uvenez-vous qu'il regne, & qu'un front couronné...

HERMIONE.

e vous suffit-il pas que je l'ai condamné?
e vous suffit-il pas que ma gloire offensée
'emande une Victime, à moi seule adressée;
u'Hermione est le prix d'un Tyran opprimé,
ue je le hais enfin, autant que je l'aimé?
: ne m'en cache point. L'ingrat m'avoit sçû plaire,
›it qu'ainsi l'ordonnât mon amour, ou mon pere;
'importe Mais enfin reglez-vous là-dessus.
ialgré mes vœux, Seigneur, honteusement déçûs,
ialgré la juste horreur, que son crime me donne,
ânt qu'il vivra, craignez que je ne lui pardonne.
outez jusqu'à sa mort d'un couroux incertain,
il ne meurt aujourd'hui, je puis l'aimer demain.

ORESTE.

:é bien, il faut le perdre, & prévenir sa grace.
faut.... Mais cependant, que faut il que je fasse,
omment puis-je si-tost servir vôtre couroux?
uel chemin jusqu'à lui peut conduire mes coups?
peine suis-je encore arrivé dans l'Epire,
ous voulez par mes mains renverser un Empire.
'ous voulez qu'un Roy meure, & pour son châtiment,
ous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment.

Aux yeux de tout son Peuple, il faut que je l'opprime.
Laissez-moi vers l'Autel conduire ma Victime.
Je ne m'en défens plus. Et je ne veux qu'aller
Reconnoître la place où je dois l'immoler.
Cette nuit, je vous sers, cette nuit je l'attaque.

HERMIONE.

Mais cependant, ce jour il épouse Andromaque,
Dans le Temple déja le Trône est élevé.
Ma honte est confirmée, & son crime achevé.
Enfin qu'attendez-vous? Il vous offre sa tête.
Sans Gardes, sans défense il marche à cette Fête.
Autour du Fils d'Hector il les fait tous ranger.
Il s'abandonne au bras qui me voudra venger.
Voulez-vous, malgré lui, prendre soin de sa vie?
Armez avec vos Grecs, tous ceux qui m'ont suivie.
Soulevez vos Amis. Tous les miens sont à vous.
Il me trahit, vous trompe, & nous méprise tous.
Mais quoi? Déja leur haine est égale à la mienne,
Elle épargne à regret l'Epoux d'une Troyenne.
Parlez. Mon Ennemi ne vous peut échapper.
Ou plûtost il ne faut que les laisser frapper.
Conduisez, ou suivez une fureur si belle.
Revenez tout couvert du sang de l'Infidelle.
Allez, en cet état soyez seur de mon cœur.

ORESTE.

Mais, Madame, songez....

HERMIONE.

Ah! c'en est trop, Seigneur.
Tant de raisonnemens offensent ma colere.
J'ai voulu vous donner les moyens de me plaire,
Rendre Oreste content. Mais enfin je voi bien
Qu'il veut toûjours se plaindre, & ne meriter rien.
Partez, allez ailleurs vanter vôtre constance,
Et me laissez ici le soin de ma vengeance.

De mes lâches bontez mon courage est confus,
Et c'est trop en un jour essuyer de refus.
Je m'en vais seule au Temple, où leur hymen s'apprête,
Où vous n'osez aller meriter ma conquête.
Là, de mon Ennemi je sçaurai m'approcher.
Je percerai le cœur que je n'ai pû toucher.
Et mes sanglantes mains sur moi-même tournées,
Aussi-tost malgré lui joindront nos destinées;
Et tout ingrat qu'il est, il me sera plus doux
De mourir avec lui, que de vivre avec vous.

ORESTE.

Non, je vous priverai de ce plaisir funeste,
Madame, il ne mourra que de la main d'Oreste.
Vos Ennemis par moi vous vont être immolez,
Et vous reconnoîtrez mes soins, si vous voulez.

HERMIONE.

Allez. De vôtre sort laissez-moi la conduite.
Et que tous vos Vaisseaux soient prests pour nôtre fuite.

SCENE IV.

HERMIONE, CLEONE.

CLEONE.

VOus vous perdez, Madame. Et vous devez songer..,

HERMIONE.

Que je me perde, ou non, je songe à me venger.

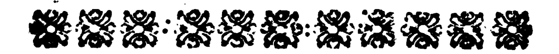
Je ne ſçai même encor, quoi qu'il m'ait pû promettre,
Sur d'autres que ſur moi, ſi je dois m'en remettre.
Pyrrhus n'eſt pas coupable à ſes yeux comme aux miens,
Et je tiendrois mes coups bien plus ſûrs que les ſiens.
Quel plaiſir, de venger moi-même mon injure,
De retirer mon bras teint du ſang du Parjure,
Et pour rendre ſa peine & mes plaiſirs plus grands,
De cacher ma Rivale à ſes regards mourans!
Ah! ſi du moins Oreſte en puniſſant ſon crime,
Lui laiſſoit le regret de mourir ma Victime!
Va le trouver. Dy-lui qu'il apprenne à l'Ingrat,
Qu'on l'immole à ma haine, & non pas à l'Etat.
Chere Cleone, cours. Ma vengeance eſt perduë,
S'il ignore, en mourant, que c'eſt moi qui le tuë.

CLEONE.

Je vous obéïrai. Mais qu'eſt-ce que je voi?
O Dieux! Qui l'auroit crû, Madame: c'eſt le Roy.

HERMIONE.

Ah! cours aprés Oreſte, & di-lui, ma Cleone,
Qu'il n'entreprenne rien ſans revoir Hermione.



SCENE V.

PYRRHUS, ERMIONE, PHOENIX.

PYRRHUS.

Vous ne m'attendiez pas, Madame, & je voi bien
Que mon abord ici touble vôtre entretien.

Je ne viens point armé d'un indigne artifice,
D'un voile d'équité couvrir mon injustice.
Il suffit que mon cœur me condamne tout bas,
Et je soûtiendrois mal ce que je ne croi pas.
J'épouse une Troyenne. Oüy, Madame, & j'avoüe
Que je vous ai promis la foy, que je lui voüe.
Un autre vous diroit que dans les champs Troyens
Nos deux Peres sans nous formerent ces liens,
Et que sans consulter ni mon choix ni le vôtre,
Nous fûmes sans amour engagez l'un à l'autre.
Mais c'est assez pour moi que je me sois soûmis,
Par mes Ambassadeurs mon cœur vous fut promis,
Loin de les revoquer, je voulus y souscrire.
Je vous vis avec eux arriver en Epire.
Et quoique d'un autre œil l'éclat victorieux
Eût déja prévenu le pouvoir de vos yeux;
Je ne m'arrêtai point à cette ardeur nouvelle,
Je voulus m'obstiner à vous être fidelle.
Je vous reçûs en Reine, & jusques à ce jour (mour.
J'ai crû que mes sermens me tiendroient lieu d'a-
Mais cet amour l'emporte. Et par un coup funeste,
Andromaque m'arrache un cœur qu'elle déteste.
L'un par l'autre entraînez, nous courons à l'Autel
Nous jurer, malgré nous, un amour immortel.
Aprés cela, Madame, éclatez contre un Traître,
Qui l'est avec douleur, & qui pourtant veut l'être.
Pour moi, loin de contraindre un si juste couroux,
Il me soulagera peut-être autant que vous.
Donnez-moi tous les noms destinez aux Parjures.
Je crains vôtre silence, & non pas vos injures.
Et mon cœur soulevant mille secrets témoins,
M'en dira d'autant plus que vous m'en direz moins.

HERMIONE.

Seigneur, dans cet aveu dépoüillé d'artifice,
J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice.

Et que voulant bien rompre un nœud si solemnel,
Vous vous abandonniez au crime en criminel.
Est-il juste aprés tout, qu'un Conquerant s'abaisse
Sous la servile Loi de garder sa promesse?
Non, non, la perfidie a dequoi vous tenter,
Et vous ne me cherchez que pour vous en vanter.
Quoi, sans que ni serment, ni devoir vous retienne,
Rechercher une Grecque, Amant d'une Troyenne,
Me quitter, me reprendre, & retourner encor
De la Fille d'Helene, à la Veuve d'Hector?
Couronner tour à tour l'Esclave & la Princesse,
Immoler Troye aux Grecs, au fils d'Hector la Grece,
Tout cela part d'un cœur toûjours maître de soi,
D'un Heros qui n'est point esclave de sa foi.
Pour plaire à vôtre Epouse, il vous faudroit peut-être
Prodiguer les doux noms de Parjure, & de Traître.
Vous veniez de mon front observer la pâleur,
Pour aller dans ses bras rire de ma douleur.
Pleurante aprés son char vous voulez qu'on me voye,
Mais, Seigneur, en un jour ce seroit trop de joye.
Et sans chercher ailleurs des titres empruntez,
Ne vous suffit-il pas de ceux que vous portez?
Du vieux Pere d'Hector la valeur abattuë
Aux pieds de sa Famille expirant à sa vûë,
Tandis que dans son sein vôtre bras enfoncé
Cherche un reste de sang que l'âge avoit glacé;
Dans des ruisseaux de sang Troye ardente plongée,
De vôtre propre main Polixene égorgée,
Aux yeux de tous les Grecs indignez contre vous,
Que peut-on refuser à ces genereux coups?

PYRRHUS.

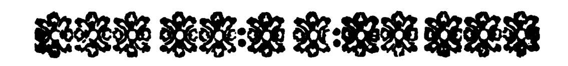
Madame, je sçai trop à quels excés de rage
La vengeance d'Helene emporta mon courage.
Je puis me plaindre à vous du sang que j'ai versé,
Mais enfin je consens d'oublier le passé.

Je rends graces au Ciel, que vôtre indifference
De mes heureux soûpirs m'apprenne l'innocence.
Mon cœur, je le voi bien, trop prompt à se gêner,
Devoit mieux vous connoître, & mieux s'examiner.
Mes remords vous faisoient une injure mortelle;
Il faut se croire aimé, pour se croire infidelle.
Vous ne prétendiez point m'arrêter dans vos fers.
J'ai craint de vous trahir, peut-être je vous sers.
Nos cœurs n'étoient point faits dépendans l'un de l'autre.
Je suivois mon devoir, & vous cediez au vôtre.
Rien ne vous engageoit à m'aimer en effet.

HERMIONE.

Je ne t'ai point aimé, Cruel, Qu'ai-je donc fait?
J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos Princes.
Je t'ai cherché moi-même au fond de tes Provinces.
J'y suis encor, malgré tes infidelitez,
Et malgré tous mes Grecs honteux de mes bontez,
Je leur ai commandé de cacher mon injure.
J'attendois en secret le retour d'un Parjure.
J'ai cru que tost ou tard à ton devoir rendu,
Tu me rapporterois un cœur qui m'étoit dû.
Je t'aimois inconstant, qu'aurois-je fait fidelle?
Et même en ce moment où ta bouche cruelle
Vient si tranquilement m'annoncer le trépas,
Ingrat, je doute encor si je ne t'aime pas.
Mais, Seigneur, s'il le faut, si le Ciel en colere
Reserve à d'autres yeux la gloire de vous plaire,
Achevez vôtre hymen, j'y consens. Mais du moins
Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins,
Pour la derniere fois je vous parle peut-être,
Differez-le d'un jour, demain vous serez maître.
Vous ne répondez point? Perfide, je le vói;
Tu comptes les momens que tu perds avec moi.

Ton cœur impatient de revoir ta Troyenne,
Ne souffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne.
Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux.
Je ne te retiens plus, sauve-toy de ces lieux.
Va lui jurer la foy, que tu m'avois jurée.
Va profaner des Dieux la Majesté sacrée.
Ces Dieux, ces justes Dieux n'auront pas oublié
Que les mêmes sermens avec moi t'ont lié.
Porte aux piés des Autels ce cœur qui m'abandonne.
Va, cours. Mais crains encor d'y trouver Hermione.



SCENE II.

PYRRHUS, PHOENIX,

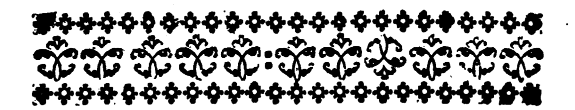
PHOENIX.

SEigneur, vous attendez. Gardez de negliger
Une Amante en fureur, qui cherche à se venger.
Elle n'est en ces lieux que trop bien appuyée,
La querelle des Grecs à la sienne est liée.
Oreste l'aime encore. Et peut-être à ce prix....

PYRRHUS.

Andromaque m'attend. Phœnix garde son Fils.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HERMIONE *seule.*

OU suis-je? qu'ai-je fait? Que dois-je faire encore?
Quel transport me saisit? quel chagrin me devore?
Errante, & sans dessein, je cours dans ce Palais.
Ah! ne puis-je sçavoir si j'aime, ou si je hais?
Le cruel! De quel œil il m'a congediée?
Sans pitié, sans douleur, au moins étudiée,
L'ai-je vû se troubler & me plaindre un moment?
En ai-je pû tirer un seul gemissement?
Muet à mes soupirs, tranquile à mes allarmes,
Sembloit-il seulement qu'il eût part à mes larmes?
Et je le plains encore? Et pour comble d'ennui,
Mon cœur, mon lâche cœur s'interesse pour lui?
Je tremble au seul penser du coup qui me menace?
Et preste à me venger je lui fais déja grace?
Non, ne revoquons point l'arrest de mon couroux,
Qu'il perisse. Aussi-bien il ne vit plus pour nous.
Le Perfide triomphe, & se rit de ma rage.
Il pense voir en pleurs dissiper cet orage.

Il croit que toûjours foible, & d'un cœur incertain,
Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.
Il juge encor de moi par mes bontez passées.
Mais plûtost le Perfide a bien d'autres pensées.
Triomphant dans le Temple il ne s'informe pas,
Si l'on souhaitte ailleurs sa vie ou son trépas.
Il me laisse, l'Ingrat! cet embarras funeste.
Non, non, encore un coup, laissons agir Oreste.
Qu'il meure, puisqu'enfin il a dû le prévoir,
Et puis qu'il m'a forcée enfin à le vouloir.
A le vouloir? Hé quoi! C'est donc moi, qui l'ordonne?
Sa mort sera l'effet de l'amour d'Hermione?
Ce Prince, dont mon cœur se faisoit autrefois,
Avec tant de plaisir redire les Exploits,
A qui même en secret je m'étois destinée,
Avant qu'on eût conclu ce fatal hymenée?
Je n'ai donc traversé tant de mers, tant d'Etats,
Que pour venir si loin préparer son trépas?
L'assassiner, le perdre? Ah! devant qu'il expire...

SCENE II.

HERMIONE, CLEONE.

HERMIONE.

AH! qu'ai-je fait, Cleone? Et que viens-tu me dire?
Que fait Pyrrhus?

CLEONE.

Il est au comble de ses vœux.
Le plus fier des Mortels, & le plus amoureux.

Je l'ai vû vers le Temple, où ſon hymen s'apprête,
Mener en Conquerant ſa nouvelle conquête,
Et d'un œil où brilloient ſa joye & ſon eſpoir,
S'enyvrer, en marchant, du plaiſir de la voir.
Andromaque, au travers de mille cris de joye,
Porte juſqu'aux Autels le ſouvenir de Troye:
Incapable toûjours d'aimer & de haïr,
Sans joye, & ſans murmure, elle ſemble obéïr.

HERMIONE.

Et l'Ingrat juſqu'au bout il a pouſſé l'outrage?
Mais as-tu bien, Cleone, obſervé ſon viſage?
Goûte-t-il des plaiſirs tranquilles & parfaits?
N'a-t-il point détourné ſes yeux vers le Palais?
Dy-moi, ne t'es-tu point preſentée à ſa vûë?
L'Ingrat a-t-il rougi, lors qu'il t'a reconnuë?
Son trouble avoüoit-il ſon infidelité?
A-t-il juſqu'à la fin ſoûtenu ſa fierté?

CLEONE.

Madame, il ne voit rien. Son ſalut, & ſa gloire
Semblent être avec vous ſortis de ſa memoire.
Sans ſonger qui le ſuit, Ennemis, ou Sujets,
Il pourſuit ſeulement ſes amoureux projets.
Autour du Fils d'Hector il a rangé ſa Garde,
Et croit que c'eſt lui ſeul que le peril regarde.
Phœnix même en répond, qui l'a conduit exprés
Dans un Fort éloigné du Temple & du Palais.
Voilà dans ſes tranſports, le ſeul nom qui lui reſte.

HERMIONE.

Le Perfide! Il mourra. Mais que t'a dit Oreſte?

CLEONE.

Oreſte, avec ſes Grecs, dans le Temple eſt entré.

HERMIONE.

Hé bien? à me venger n'eſt-il pas préparé?

CLEONE.

Je ne ſçai.

HERMIONE.

Tu ne sçais ? Quoi donc, Oreste encore,
Oreste me trahit ?

CLEONE.

Oreste vous adore,
Mais de mille remords son esprit combattu
Croit tantost son amour, & tantost sa vertu.
Il respecte en Pyrrhus l'honneur du diadême.
Il respecte en Pyrrhus Achille, & Pyrrhus même.
Il craint la Grece, il craint l'Univers en couroux,
Mais il se craint, dit-il, soi-même plus que tous.
Il voudroit en Vainqueur vous apporter sa tête.
Le seul nom d'Assassin l'épouvante & l'arrête.
Enfin il est entré, sans sçavoir dans son cœur,
S'il en devoit sortir Coupable, ou Spectateur.

HERMIONE.

Non, non, il les verra triompher sans obstacle,
Il se gardera bien de troubler ce spectacle.
Je sçai de quels remords son courage est atteint.
Le lâche craint la mort, & c'est tout ce qu'il craint.
Quoi ! sans qu'elle employât une seule priere,
Ma Mere en sa faveur arma la Grece entiere ?
Ses yeux pour leur querelle, en dix ans de combats,
Virent perir vingt Rois qu'ils ne connoissoient pas ?
Et moi je ne prétens que la mort d'un Parjure,
Et je charge un Amant du soin de mon injure ;
Il peut me conquerir à ce prix, sans danger,
Je me livre moi-même, & ne puis me venger.
Allons. C'est à moi seule, à me rendre justice :
Que de cris de douleur le Temple retentisse.
De leur hymen fatal troublons l'évenement,
Et qu'ils ne soient unis, s'il se peût, qu'un moment.
Je ne choisirai point dans ce desordre extrême.
Tout me sera Pyrrhus, fût-ce Oreste lui-même,

Je mourrai. Mais au moins ma mort me vengera,
Je ne mourrai pas ſeule, & quelqu'un me ſuivra.

SCENE III.

ORESTE, HERMIONE, CLEONE.

ORESTE.

MAdame, c'en eſt fait, & vous eſtes ſervie.
Pyrrhus rend à l'Autel ſon infidelle vie.

HERMIONE.

Il eſt mort ?

ORESTE.

Il expire. Et nos Grecs irritez
Ont lavé dans ſon ſang ſes infidelitez.
Je vous l'avois promis. Et quoique mon courage
Se fiſt de ce complot une funeſte image,
J'ai couru vers le Temple, où nos Grecs diſperſez
Se ſont juſqu'à l'Autel dans la foule gliſſez.
Pyrrhus m'a reconnu. Mais ſans changer de face,
Il ſembloit que ma vûë excitât ſon audace :
Que tous les Grecs bravez en leur Ambaſſadeur,
Deuſſent de ſon Hymen relever la ſplendeur.
Enfin avec tranſport prenant ſon diadême,
Sur le front d'Andromaque il l'a poſé lui-même.
Je vous donne, a-t-il dit, *ma Couronne, & ma foy,*
Andromaque, regnez ſur l'Epire & ſur moi.
Je vouë à vôtre Fils une amitié de Pere,
J'en atteſte les Dieux, je le jure à ſa Mere.

Pour tous mes Ennemis je déclare les ſiens ,
Et je le reconnois pour le Roi des Troyens.
A ces mots , qui du Peuple attiroient le ſuffrage ,
Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage.
L'Infidelle s'eſt vû par tout envelopper ,
Et je n'ai pû trouver de place pour frapper.
Chacun ſe diſputoit la gloire de l'abattre.
Je l'ai vû dans leurs mains quelque temps ſe débattre ,
Tout ſanglant à leurs coups vouloir ſe dérober ,
Mais enfin à l'Autel il eſt allé tomber.
Du Peuple épouvanté j'ai traverſé la preſſe ,
Pour venir de ces lieux enlever ma Princeſſe ;
Et regagner le Port , où bien-toſt nos Amis
Viendront couverts du ſang que je vous ai promis.

HERMIONE.

Qu'ont-ils fait !

ORESTE.

Pardonnez à leur impatience.
Ils ont , je le voi bien , trahi vôtre vengeance.
Vous vouliez que ma main portaſt les premiers coups ,
Qu'il ſentît en mourant qu'il expiroit pour vous.
Mais c'eſt moi , dont l'ardeur leur a ſervi d'exemple.
Je les ai pour vous ſeule entraînez dans le Temple ,
Madame , & vous pouvez juſtement vous flater
D'une mort , que leurs bras n'ont fait qu'executer.
Vous ſeule avez pouſſé les coups....

HERMIONE.

Tai-toi , Perfide ,
Et n'impute qu'à toi ton lâche Parricide.
Va faire chez tes Grecs admirer ta fureur ,
Va , je la déſavoüe , & tu me fais horreur.
Babare qu'as-tu fait ? avec quelle furie
As tu tranché le cours d'une ſi belle vie ?

Avez-

Avez-vous pû, Cruels, l'immoler aujourd'hui,
Sans que tout vôtre sang se soulevast pour luy?
Mais parlez. De son sort qui t'a rendu l'arbitre?
Pourquoi l'assassiner? Qu'a-t-il fait? A quel titre?
Qui te l'a dit?

ORESTE.

O Dieux! Quoi ne m'avez-vous pas
Vous-même, ici, tantost, ordonné son trépas?

HERMIONE.

Ah! Falloit-il en croire une Amante insensée?
Ne devois-tu pas lire au fond de ma pensée?
Et ne voyois-tu pas dans mes emportemens,
Que mon cœur démentoit ma bouche à tous momens?
Quand je l'aurois voulu, falloit-il y souscrire?
N'as-tu pas dû cent fois te le faire redire,
Toy-même avant le coup me venir consulter,
Y revenir encore, ou plûtost m'éviter?
Que ne me laissois-tu le soin de ma vengeance?
Qui t'anime en des lieux, où l'on fuit ta presence?
Voilà de ton amour le détestable fruit.
Tu m'apportois, Cruel, le malheur qui te suit.
C'est toy, dont l'Ambassade à tous les deux fatale,
L'a fait pour son malheur pancher vers ma Rivale.
Nous le verrions encor nous partager ses soins,
Il m'aimeroit peut-estre, il le feindroit du moins.
Adieu. Tu peux partir. Je demeure en Epire,
Je renonce à la Grece, à Sparte, à son Empire,
A toute ma Famille. Et c'est assez pour moi,
Traître, qu'elle ait produit un monstre comme toi.

SCENE IV.

ORESTE *seul.*

QUe vois-je ? Est-ce Hermione ? Et que viens-je
d'entendre ?
Pour qui coule le sang que je viens de répandre ?
Je suis, si je l'en crois, un Traître, un assassin.
Est-ce Pyrrhus qui meurt ? & suis-je Oreste enfin ?
Quoy ? j'étouffe en mon cœur la raison qui m'éclaire.
J'assassine à regret un Roy que je revere.
Je viole en un jour les droits des Souverains,
Ceux des Ambassadeurs, & tous ceux des Humains ;
Ceux même des Autels, où ma fureur l'assiege.
Je deviens Parricide, Assassin, Sacrilege.
Pour qui ? Pour une Ingrate, à qui je le promets,
Qui même, s'il ne meurt, ne me verra jamais,
Dont j'épouse la rage. Et quand je l'ai servie,
Elle me redemande & son sang & sa vie !
Elle l'aime ! & je suis un monstre furieux !
Je la voy pour jamais s'éloigner de mes yeux,
Et l'ingrate, en fuyant, me laisse pour salaire,
Tous les noms odieux que j'ai pris pour lui plaire.

SCENE V.

ORESTE, PYLADE, Soldats d'ORESTE.

PYLADE.

IL faut partir, Seigneur. Sortons de ce Palais,
Ou bien resolvons-nous de n'en sortir jamais.
Nos Grecs pour un moment en défendent la Porte.
Tout le peuple assemblé nous poursuit à main forte.
Aux ordres d'Andromaque ici tout est soûmis,
Ils la traitent en Reine, & nous comme Ennemis.
Andromaque elle-même à Pyrrhus si rebelle,
Lui rend tous les devoirs d'une Veuve fidelle,
Commande qu'on le venge, & peut-estre sur nous
Veut venger Troye encore, & son premier Epoux.
Allons. N'attendons pas que l'on nous environne.
Nos Grecs nous rejoindront. Et tandis qu'Hermione
Tient encore le Peuple autour d'elle arresté,
Voila notre chemin, sortons en seureté.

ORESTE.

Non, non, c'est Hermione, Amis que je veux suivre,

A son dernier arrest, je ne puis plus survivre;
Partez, j'ai fait le crime, & je vais l'expier.

PYLADE.

Hermione, Seigneur? il la faut oublier.
Quoi! toûjours l'instrument, & l'objet de sa rage
Cherchez-vous chez les Morts quelque nouvel outrage?
Et parce qu'elle meurt, faut-il que vous mouriez?

ORESTE.

Elle meurt? Dieux! Qu'entens-je?

PYLADE.

Hé, quoi? vous l'ignoriez?
En rentrant dans ces lieux nous l'avons rencontrée,
Qui couroit vers le temple, inquiete, égarée.
Elle a trouvé Pyrrhus, porté sur des Soldats,
Que son sang excitoit à venger son trépas.
Sans doute à cet objet sa rage s'est émeuë.
Mais du haut de la porte enfin nous l'avons veuë,
Un poignard à la main, sur Pyrrhus se courber,
Lever les yeux au Ciel, se frapper & tomber.

ORESTE.

Grace aux Dieux! mon malheur passe mon esperance:
Ouy, je te loüe, ô Ciel! de ta perseverance.
Appliqué sans relâche au soin de me punir,
Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir.
Ta haine a pris plaisir à former ma misere;
J'estois né, pour servir d'exemple à ta colere,
Pour estre du malheur un modele accompli:
Hé bien, je meurs content, & mon sort est rempli.

Où sont ces deux Amans ? Pour couronner ma joye,
Dans leur sang, dans le mien, il faut que je me noye :
L'un & l'autre en mourant je les veux regarder.
Réunissons trois cœurs, qui n'ont pû s'accorder.
Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne ?
De quel costé sortir ? D'où vient que je frissonne ?
Quelle horreur me saisit ? Grace au Ciel, j'entrevoy...
Dieu ! Quels ruisseaux de sang coulent autour de moy !

PYLADE.

Ah Seigneur !

ORESTE.

Quoy, Pyrrhus, je te rencontre encore ?
Trouverai-je par tout un Rival que j'abhorre ?
Percé de tant de coups comment t'es-tu sauvé ?
Tiens, tiens voilà le coup que je t'ai reservé.
Mais que vois-je ? A mes yeux Hermione l'embrasse ?
Elle vient l'arracher au coup qui le menasse ?
Dieux, quels affreux regards elle jette sur moy !
Quels Démons, quels serpens traîne-t-elle aprés soy ?
Hé bien, Filles d'Enfer, vos mains sont-elles prestes ?
Pour qui sont ces Serpens qui sifflent sur vos testes ?
A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit ?
Venez-vous m'enlever dans l'éternelle Nuit ?
Venez, à vos fureurs Oreste s'abandonne.
Mais non, retirez-vous, laissez faire Hermione :

L'Ingrate mieux que vous sçaura me déchirer,
Et je lui porte enfin mon cœur à devorer.

PYLADE.

Il perd le sentiment. Amis, le temps nous presse,
Ménageons les momens que ce transport nous laisse.
Sauvons-le. Nos efforts deviendroient impuissans,
S'il reprenoit icy sa rage avec ses sens.

FIN.

BRITANNICUS,

TRAGEDIE.

PREFACE.

VOICI celle de mes Tragedies que je puis dire que j'ai le plus travaillée. Cependant j'avouë que le succés ne répondit pas d'abord à mes esperances. A peine elle parut sur le theatre, qu'il s'éleva quantité de Critiques qui sembloient la devoir détruire. Je crus moi-même que sa destinée seroit à l'avenir moins heureuse que celle de mes autres Tragedies. Mais enfin il est arrivé de cette Piece ce qui arrivera toûjours des Ouvrages qui auront quelque bonté. Les Critiques se sont évanouïs. La Piece est demeurée. C'est maintenant celle des miennes que la Cour & le Public revoïent le plus volontiers. Et si j'ai fait quelque chose de solide & qui merite quelque loüange, la plusspart des Connoisseurs demeurent d'accord que c'est ce même Britannicus.

A la verité j'avois travaillé sur des modeles qui m'avoient extrêmement soûtenu dans la peinture que je voulois faire de la Cour d'Agrippine & de Neron. J'avois copié mes Personnages d'aprés le plus grand Peintre de l'Antiquité, je veux dire d'aprés Tacite. Et j'étois alors si rempli de la lecture de cet excellent Historien, qu'il n'y a presque

par un trait éclatant dans ma Tragedie, dont il ne m'ait donné l'idée. J'avois voulu mettre dans ce Recueil un Extrait des plus beaux endroits que j'ai tâché d'imiter. Mais j'ai trouvé que cet Extrait tiendroit presque autant de place que la Tragedie. Ainsi le Lecteur trouvera bon que je le renvoye à cet Auteur, qui aussi bien est entre les mains de tout le monde. Et je me contenterai de rapporter ici quelques-uns de ses passages sur chacun des Personnages que j'introduis sur la Scene.

Pour commencer par Neron, il faut se souvenir qu'il est ici dans les premieres années de son regne, qui ont esté heureuses comme l'on sçait. Ainsi il ne m'a pas esté permis de le representer aussi méchant qu'il a été depuis. Je ne le represente pas non plus, comme un homme vertueux : car il ne l'a jamais esté. Il n'a pas encore tué sa Mere, sa Femme, ses Gouverneurs ; mais il a en lui les semences de tous ces crimes. Il commence à vouloir secoüer le joug. Il les hait les uns & les autres, il leur cache sa haine sous de fausses caresses, *Factus naturâ velare odium fallacibus blanditiis*. En un mot c'est ici un Monstre naissant, mais qui n'ose encore se declarer, & qui cherche des couleurs à ses » méchantes actions, *Hactenus Nero Flagitiis & sceleribus velamenta quæsivit*. Il ne pou- «

voit souffrir Octavie, Princesse d'une bon- «
té & d'une vertu exemplaire, *fato quodam* «
an quia prævalent illicita. Metuebaturque ne in stupra fœminarum illustrium prorumperet.

Je lui donne Narcisse pour Confident. J'ai suivi en cela Tacite qui dit que Neron « porta impatiemment la mort de Narcisse, « parce que cet affranchi avoit une conformi- « té merveilleuse avec les vices du Prince en- « core cachez ; *Cujus abditis adhuc vitiis mirè* « *congruebat*. Ce passage prouve deux choses. Il prouve & que Neron étoit déja vieux, mais qu'il dissimuloit ses vices ; & que Narcisse l'entretenoit dans ses mauvaises inclinations.

J'ay choisi Burrhus pour opposer un honneste homme à cette peste de Cour. Et je l'ai choisi plûtost que Seneque. En voici la raison. Ils étoient tous deux Gouverneurs de la jeunes- « se de Neron, l'un pour les armes, l'autre pour « les Lettres. Et ils étoient fameux, Burrhus « pour son experience dans les armes & pour « la severité de ses mœurs, *militaribus curis &* « *severitate morum*; Seneque pour son éloquence & le tour agreable de son esprit, *Seneca præceptis eloquentiæ & comitate honestâ*. Burrhus aprés sa mort fut extrêmement regretté à « cause de sa vertu, *Civitati grande desiderium ejus mansit per memoriam virtutis.* «

Toute leur peine étoit de resister à l'orgueil

& à la ferocité d'Agrippine, *quæ cunctis malæ dominationis cupidinibus flagrans, habebat in partibus Pallantem*. Je ne dis que ce mot d'Agrippine : car il y auroit trop de choses à en dire. C'est elle que je me suis sur tout efforcé de bien exprimer, & ma Tragedie n'est pas moins la disgrace d'Agrippine que la mort de » Britannicus. Cette mort fut un coup de foudre pour elle, & il parut (dit Tacite) par sa » frayeur & par sa consternation, qu'elle étoit » aussi innocente de cette mort qu'Octavie. » Agrippine perdoit en lui sa derniere esperance, & ce crime lui en faisoit craindre un » plus grand. *Sibi supremum auxilium ereptum, & Parricidii exemplum intelligebat.*

L'âge de Britannicus étoit si connu, qu'il ne m'a pas esté permis de le representer autrement que comme un jeune Prince, qui avoit beaucoup de cœur, beaucoup d'amour, & beaucoup de franchise, qualitez ordinaires » d'un jeune homme. Il avoit quinze ans, & » on dit qu'il avoit beaucoup d'esprit, soit » qu'on dise vrai, ou que ses malheurs ayent » fait croire cela de lui, sans qu'il ait pû en » donner des marques. *Neque segnem ei fuisse indolem ferunt, sive verum, seu periculis commendatus retinuit famam sine experimento.*

Il ne faut pas s'étonner s'il n'a auprés de luy qu'un aussi méchant homme que Narcisse.

Car il y avoit long-temps qu'on avoit donné ordre qu'il n'y eust auprés de Britannicus, que des gens qui n'eussent ni foi, ni honneur. *Nam ut proximus quisque Britannico neque fas neque fidem pensi haberet, olim provisum erat.*

Il me reste à parler de Junie. Il ne la faut pas confondre avec une vieille Coquette qui s'appelloit Junia Silana. C'est ici une autre Junie que Tacite appelle Junia Calvina, de la famille d'Auguste, Sœur de Silanus, à qui Claudius avoit promis Octavie. Cette Junie étoit jeune, belle, & comme dit Seneque, *festivissima omnium puellarum.* Son Frere & elle s'aimoient tendrement, & leurs Ennemis (dit Tacite) les accuserent tous deux d'inceste, quoiqu'ils ne fussent coupables que d'un peu d'indiscretion. Elle vêcut jusqu'au regne de Vespasien.

Je la fais entrer dans les Vestales, quoique selon Aulugelle, on n'y receut jamais personne au dessous de six ans, ni au dessus de dix. Mais le Peuple prend ici Junie sous sa protection. Et j'ai cru qu'en consideration de sa naissance, de sa vertu, & de son malheur, il pouvoit la dispenser de l'âge prescrit par les loix, comme il a dispensé de l'âge pour le Consulat, tant de grands Hommes qui avoient merité ce Privilege.



ACTEURS.

NERON,	Empereur, Fils d'Agrippine.
BRITANNICUS,	Fils de l'Empereur Claudius.
AGRIPPINE.	Veuve de Domitius Enobardus, Pere de Neron; & en secondes nôces Veuve de l'Empereur Claudius.
JUNIE,	Amante de Britannicus.
BURRHUS,	Gouverneur de Neron.
NARCISSE,	Gouverneur de Britannicus.
ALBINE,	Confidente d'Agrippine.
GARDES.	

La Scene est à Rome, dans une Chambre du Palais de Neron.



BRITANNICUS



BRITANNICUS.

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE ET ALBINE.

ALBINE.

QUoy! tandis que Neron s'abandonne au sommeil,
Faut-il que vous veniez attendre son reveil?
Qu'errant dans le Palais sans suite & sans escorte,
La Mere de Cesar veille seule à sa porte?
Madame, retournez dans vôtre appartement.

AGRIPPINE.

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment.
Je veux l'attendre ici. Les chagrins qu'il me cause,
M'occuperont assez tout le temps qu'il repose.

Tout ce que j'ai prédit n'est que trop assuré.
Contre Britannicus Neron s'est declaré.
L'impatient Neron cesse de se contraindre.
Las de se faire aimer, il veut se faire craindre.
Britannicus le gesne, Albine, & chaque jour
Je sens que je deviens importune à mon tour.

ALBINE.

Quoi! vous à qui Neron doit le jour qu'il respire?
Qui l'avez appellé de si loin à l'Empire?
Vous qui desheritant le Fils de Claudius,
Avez nommé Cesar l'heureux Domitius?
Tout lui parle, Madame, en faveur d'Agrippine.
Il vous doit son amour.

AGRIPPINE.

Il me le doit, Albine.
Tout, s'il est genereux, lui prescrit cette loy.
Mais tout, s'il est ingrat, lui parle contre moy.

ALBINE.

S'il est ingrat, Madame, Ah! toute sa conduite
Marque dans son devoir une ame trop instruite.
Depuis trois ans entiers qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait,
Qui ne promette à Rome un Empereur parfait?
Rome depuis deux ans par ses soins gouvernée,
Au temps de ses Consuls croit estre retournée,
Il la gouverne en pere. Enfin Neron naissant
A toutes les vertus d'Auguste vieillissant.

AGRIPPINE.

Non, non, mon interest ne me rend point injuste.
Il commence, il est vrai, par où finit Auguste.
Mais craint, que l'avenir détruisant le passé,
Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé.
Il se déguise en vain. Je lis sur son visage
Des fiers Domitius l'humeur triste, & sauvage.
Il messe avec l'orgueil, qu'il a pris dans leur sang,
La fierté des Nerons, qu'il puisa dans mon flanc.

Toûjours la tyrannie a d'heureuses prémices.
De Rome pour un temps Caïus fut les délices :
Mais sa feinte bonté se tournant en fureur,
Les délices de Rome en devinrent l'horreur.
Que m'importe, aprés tout, que Neron plus fidele
D'une longue vertu laisse un jour le modele ?
Ai-je mis dans sa main le timon de l'Etat,
Pour le conduire au gré du Peuple & du Senat ?
Ah ! Que de sa Patrie il soit, s'il veut, le Pere.
Mais qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est sa mere.
De quel nom cependant pouvons-nous appeller
L'attentat que le jour vient de nous reveler ?
Il sçait, car leur amour ne peut estre ignorée,
Que de Britannicus Junie est adorée :
Et ce même Neron que la vertu conduit,
Fait enlever Junie au milieu de la nuit.
Que veut-il? Est-ce haine, est-ce amour qui l'inspire ?
Cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire ?
Ou plûtôt n'est-ce point que sa malignité
Punit sur eux l'appui que je leur ai prêté ?

ALBINE.

Vous leur appui, Madame ?

AGRIPPINE.

Arreste, cher Albine.
Je sçai, que j'ai moi seul avancé leur ruine ;
Que du Trône, où le sang l'a dû faire monter
Britannicus par moi s'est veu précipiter.
Par moi seule éloigné de l'Hymen d'Octavie,
Le Frere de Junie abandonna la vie,
Silanus, sur qui Claude avoit jetté ses yeux,
Et qui comtoit Auguste au rang de ses ayeux.
Neron joüit de tout, & moi pour récompense
Il faut qu'entre eux & lui je tienne la balance,
Afin que quelque jour par une même loy
Britannicus la tienne entre mon Fils & moy.

ALBINE.

Quel deſſein !

AGRIPPINE.

Je m'aſſure un port dans la tempeſte.
Neron m'échappera, ſi ce frein ne l'arreſte.

ALBINE.

Mais prendre contre un Fils tant de ſoins ſuperflus ?

AGRIPPINE.

Je le craindrois bien-tôt, s'il ne me craignoit plus.

ALBINE.

Une injuſte frayeur vous allarme peut-eſtre.
Mais ſi Neron pour vous n'eſt plus ce qu'il doit eſtre,
Du moins ſon changement ne vient pas juſqu'à nous,
Et ce ſont des ſecrets entre Ceſar & vous.
Quelques titres nouveaux que Rome lui défere,
Neron n'en reçoit point qu'il ne donne à ſa Mere.
Sa prodigue amitié ne ſe reſerve rien.
Vôtre nom eſt dans Rome auſſi ſaint que le ſien.
A peine parle-t-on de la triſte Octavie.
Auguſte vôtre ayeul honora moins Livie.
Neron devant ſa Mere a permis le premier
Qu'on portât des faiſceaux couronnez de laurier.
Quels effets voulez-vous de ſa reconnoiſſance ?

AGRIPPINE.

Un peu moins de reſpect, & plus de confiance.
Tous ces preſens, Albine, irritent mon dépit.
Je voi mes honneurs croître, & tomber mon credit.
Non, non, le tems n'eſt plus que Neron jeune encore
Me renvoyoit les vœux d'une Cour qui l'adore ;
Lorſqu'il ſe repoſoit ſur moi de tout l'Etat,
Que mon ordre au Palais aſſembloit le Senat,
Et que derriere un voile, inviſible, & preſente,
J'étois de ce grand Corps l'ame toute puiſſante.
Des volontez de Rome alors mal aſſuré,
Neron de ſa grandeur n'eſtoit point enyvré.

Ce jour, ce triſte jour frappe encore ma memoire,
Où Neron fut lui-même ébloüi de ſa gloire,
Quand les Ambaſſadeurs de tant de Rois divers
Vinrent le reconnoître au nom de l'Univers.
Sur ſon Trône avec lui j'allois prendre ma place.
J'ignore quel conſeil prépare ma diſgrace;
Quoyqu'il en ſoit, Neron d'auſſi loin qu'il me vit,
Laiſſa ſur ſon viſage éclater ſon dépit.
Mon cœur même en conçut un malheureux augure.
L'Ingrat d'un faux reſpect colorant ſon injure,
Se leva par avance, & courant m'embraſſer,
Il m'écarta du Trône, où je m'allois placer.
Depuis ce coup fatal, le pouvoir d'Agrippine
Vers ſa chûte, à grands pas, chaque jour s'achemine.
L'ombre ſeule m'en reſte, & l'on n'implore plus
Que le nom de Seneque, & l'appuy de Burrhus.

ALBINE.

Ah! ſi de ce ſoupçon vôtre ame eſt prévenuë,
Pourquoi nourriſſez-vous le venin qui vous tuë?
Daignez avec Ceſar vous éclaircir du moins.

AGRIPPINE.

Ceſar ne me voit plus, Albine, ſans témoins.
En public, à mon heure, on me donne audience.
Sa réponſe eſt dictée, & même ſon ſilence.
Je vois deux ſurveillans, ſes Maîtres, & les miens,
Préſider l'un ou l'autre à tous nos entretiens.
Mais je le pourſuivrai d'autant plus qu'il m'évite.
De ſon deſordre, Albine, il faut que je profite.
J'entens du bruit, on ouvre, allons ſubitement
Lui demander raiſon de cet enlevement.
u rprenons, s'il ſe peut, les ſecrets de ſon ame.
Mais quoi? Déja Burrhus ſort de chez lui?





SCENE II.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

BURRHUS.

Madame,
Au nom de l'Empereur j'allois vous informer
D'un ordre, qui d'abord a pû vous allarmer;
Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite,
Dont Cesar a voulu que vous soyez instruite.

AGRIPPINE.

Puis qu'il le veut, entrons, il m'en instruira mieux.

BURRHUS.

Cesar pour quelque temps s'est soustrait à nos yeux.
Déja par une porte au public moins connuë,
L'un & l'autre Consul vous avoient prévenuë,
Madame. Mais souffrez que je retourne exprés....

AGRIPPINE.

Non, je ne trouble point ses augustes secrets.
Cependant voulez-vous qu'avec moins de contrainte
L'un & l'autre une fois nous nous parlions sans feinte?

BURRHUS.

Burrhus pour le mensonge eut toûjours trop d'horreur?

AGRIPPINE.

Prétendez-vous long-temps me cacher l'Empereur?
Ne le verray-je plus qu'à titre d'importune?
Ai-je donc élevé si haut vôtre fortune,

Pour mettre une barriere entre mon fils & moy ?
Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foy ?
Entre Seneque & vous disputez-vous la gloire,
A qui m'effacera plûtôt de sa memoire ?
Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat,
Pour estre sous son nom les Maistres de l'Etat ?
Certes plus je medite, & moins je me figure
Que vous m'osiez comter pour votre Creature ;
Vous dont j'ay pû laisser vieillir l'ambition
Dans les honneurs obscurs de quelque Legion,
Et moi qui sur le Trône ay suivi mes Ancêtres,
Moi fille, femme, sœur, & mere de vos Maîtres.
Que prétendez-vous donc ? Pensez-vous que ma voix
Ait fait un Empereur pour m'en imposer trois?
Neron n'est plus enfant. N'est-il pas temps qu'il regne ?
Jusqu'à quand voulez-vous que l'Empereur vous craigne ?
Ne sçauroit-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux ?
Pour se conduire enfin n'a-t-il pas ses ayeux ?
Qu'il choisisse s'il veut, d'Auguste, ou de Tibere.
Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon Pere.
Parmi tant de Heros je n'ose me placer.
Mais il est des vertus que je lui puis tracer.
Je puis l'instruire au moins, combien sa confidence
Entre un sujet & lui doit laisser de distance.

BURRHUS.

Je ne m'étois chargé dans cette occasion,
Que d'excuser Cesar d'une seule action.
Mais puisque sans vouloir que je le justifie,
Vous me rendez garant du reste de sa vie,
Je répondrai, Madame, avec la liberté
D'un Soldat, qui sçait mal farder la verité.
Vous m'avez de Cesar confié la jeunesse,
Je l'avoüe, & je dois m'en souvenir sans cesse,

Mais vous avois-je fait serment de le trahir,
D'en faire un Empereur qui ne sçût qu'obeïr ?
Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde.
Ce n'est plus vôtre Fils. C'est le Maistre du monde.
J'en dois compte, Madame, à l'Empire Romain,
Qui croit voir son salut, ou sa perte en ma main.
Ah ! si dans l'ignorance il le falloit instruire,
N'avoit on que Seneque, & moi pour le seduire ?
Pourquoi de sa conduite éloigner les Flateurs ?
Falloit-il dans l'exil chercher des Corrupteurs ?
La Cour de Claudius en Esclaves fertile,
Pour deux que l'on cherchoit, en eût presenté mille,
Qui tous auroient brigué l'honneur de l'avilir.
Dans une longue enfance ils l'auroient fait vieillir.
Dequoi vous plaignez-vous, Madame : On vous revere.
Ainsi que par Cesar, on jure par sa Mere.
L'Empereur, il est vrai, ne vient plus chaque jour
Mettre à vos pieds l'Empire, & grossir vostre Cour.
Mais le doit-il, Madame ? Et sa reconnoissance
Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance ?
Toûjours humble, toûjours le timide Neron
N'ose-t-il estre Auguste, & Cesar que de nom ?
Vous le dirai-je enfin ? Rome le justifie.
Rome à trois Affranchis si long-temps asservie,
A peine respirant du joug qu'elle a porté,
Du regne de Neron compte sa liberté.
Que dis-je ? La Vertu semble même renaître.
Tout l'Empire n'est plus la dépouille d'un Maître.
Le Peuple au champ de Mars nomme ses Magistrats.
Cesar nomme les Chefs sur la foy des Soldats.

Thraseas

Thraseas au Senat, Corbulon dans l'Armée,
Sont encore innocens, malgré leur renommée.
Les Deserts autrefois peuplez de Senateurs,
Ne sont plus habitez que par leurs Delateurs.
Qu'importe que Cesar continuë à nous croire,
Pourvû que ces conseils ne tendent qu'à sa gloire?
Pourvû que dans le cours d'un regne florissant
Rome soit toûjours libre, & Cesar tout-puissant?
Mais, Madame, Neron suffit pour se conduire.
J'obéïs, sans prétendre à l'honneur de l'instruire.
Sur ses Ayeux sans doute il n'a qu'à se regler.
Pour bien faire, Neron n'a qu'à se ressembler:
Heureux, si ses vertus l'une à l'autre enchaînées
Rameinent tous les ans ses premieres années!

AGRIPPINE.

Ainsi sur l'avenir n'osant vous assurer,
Vous croyez que sans vous Neron va s'égarer.
Mais vous, qui jusqu'ici content de vôtre ouvrage,
Venez de ses vertus nous rendre témoignage,
Expliquez-nous, pourquoi devenu ravisseur,
Neron de Silanus fait enlever la Sœur.
Ne tient-il qu'à marquer de cette ignominie
Le sang de mes Ayeux, qui brille dans Junie?
De quoi l'accuse-t-il? Et par quel attentat
Devient-elle en un jour criminelle d'Etat?
Elle, qui sans orgueil jusqu'alors élevée,
N'auroit point vû Neron, s'il ne l'eût enlevée,
Et qui même auroit mis au rang de ses bien-faits
L'heureuse liberté de ne le voir jamais.

BURRHUS.

Je sçai que d'aucun crime elle n'est soupçonnée.
Mais jusqu'icy Cesar ne l'a point condamnée,
Madame, aucun objet ne blesse ici ses yeux.
Elle est dans un Palais tout plein de ses Ayeux.

Vous sçavez que les droits qu'elle porte avec elle,
Peuvent de son Epoux faire un Prince rebelle,
Que le sang de Cesar ne se doit allier
Qu'à ceux à qui Cesar le veut bien confier;
Et vous-même avoüerez qu'il ne seroit pas juste,
Qu'on disposât sans lui de la Niéce d'Auguste.

AGRIPPINE.

Je vous entens. Neron m'apprend par vôtre voix
Qu'en vain Britannicus s'assure sur mon choix.
En vain pour détourner ses yeux de sa misere,
J'ai flatté son amour d'un Hymen qu'il espere.
A ma confusion Neron veut faire voir
Qu'Agrippine promet par delà son pouvoir.
Rome de ma faveur est trop préoccupée,
Il veut par cet affront qu'elle soit détrompée;
Et que tout l'Univers apprenne avec terreur,
A ne confondre plus mon Fils & l'Empereur.
Il le peut. Toutefois j'ose encore lui dire
Qu'il doit avant ce coup affermir son Empire;
Et qu'en me réduisant à la necessité
D'éprouver contre lui ma foible autorité;
Il expose la sienne, & que dans la balance
Mon nom peut-être aura plus de poids qu'il ne pense.

BURRHUS.

Quoi, Madame? Toûjours soupçonner son respect?
Ne peut-il faire un pas qu'il ne vous soit suspect?
L'Empereur vous croit-il du parti de Junie?
Avec Britannicus vous croit-il réünie?
Quoi! de vos ennemis devenez-vous l'appui
Pour trouver un pretexte à vous plaindre de lui?
Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire,
Serez-vous toûjours preste à partager l'Empire?
Vous craindrez-vous sans cesse, & vos embrassemens
Ne se passeront-ils qu'en éclaircissemens?

Ah ! Quittez d'un Censeur la triste diligence.
D'une Mere facile affectez l'indulgence.
Souffrez quelques froideurs sans les faire éclater.
Et n'avertissez point la Cour de vous quitter.

AGRIPPINE.

Et qui s'honoreroit de l'appui d'Agrippine,
Lors que Neron lui-même annonce ma ruïne ?
Lors que de sa presence il semble me bannir ?
Quand Burrhus à sa porte ose me retenir ?

BURRHUS.

Madame, je voi bien qu'il est temps de me taire,
Et que ma liberté commence à vous déplaire.
La douleur est injuste, & toutes les raisons
Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons.
Voici Britannicus. Je lui cede ma place.
Je vous laisse écouter, & plaindre sa disgrace,
Et peut-être, Madame, en accuser les soins
De ceux que l'Empereur a consultez le moins.



SCENE III.

AGRIPPINE, BRITANNICUS, NARCISSE, ALBINE.

AGRIPPINE.

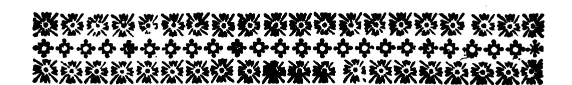
AH Prince ! Où courez-vous ? Quelle ardeur inquiete
Parmi vos ennemis en aveugle vous jette ?
Que venez-vous chercher ?

BRITANNICUS.

Ce que je cherche ? Ah Dieux !
Tout ce que j'ai perdu, Madame, est en ces lieux.
De mille affreux Soldats Junie environnée
S'est vûë en ce Palais indignement traînée.
Helas ! de quelle horreur ses timides esprits
A ce nouveau spectacle auront été surpris !
Enfin on me l'enleve. Une loi trop severe
Va separer deux cœurs qu'assembloit leur misere.
Sans doute on ne veut pas que mêlant nos douleurs,
Nous nous aidions l'un l'autre à porter nos malheurs.

AGRIPPINE.

Il suffit. Comme vous je ressens vos injures.
Mes plaintes ont déja précedé vos murmures.
Mais je ne prétens pas qu'un impuissant couroux
Dégage ma parole, & m'acquitte envers vous.
Je ne m'explique point. Si vous voulez m'entendre,
Suivez-moi chez Pallas, où je vais vous attendre.



SCENE IV.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

La croirai-je, Narcisse ? Et dois-je sur sa foy
La prendre pour arbitre entre son fils & moi ?
Qu'en dis-tu ? N'est-ce pas cette même Agrippine,
Que mon Pere épousa jadis pour ma ruïne,

Et qui, si je t'en crois, a de ses derniers jours
Trop lents pour ses desseins précipité le cours?

NARCISSE.

N'importe. Elle se sent comme vous outragée.
A vous donner Junie elle s'est engagée.
Unissez vos chagrins, liez vos interêts.
Ce Palais retentit en vain de vos regrets.
Tandis qu'on vous verra d'une voix suppliante,
Semer ici la plainte, & non pas l'épouvante,
Que vos ressentimens se perdront en discours,
Il n'en faut point douter, vous vous plaindrez toûjours.

BRITANNICUS.

Ah, Narcisse! Tu sçais si de la servitude
Je prétens faire encore une longue habitude.
Tu sçais si pour jamais de ma chûte étonné
Je renonce à l'Empire, où j'étois destiné.
Mais je suis seul encor. Les amis de mon Pere
Sont autant d'inconnus que glace ma misere;
Et ma jeunesse même écarte loin de moi
Tous ceux qui dans le cœur me reservent leur foy.
Pour moi depuis un an, qu'un peu d'experience
M'a donné de mon sort la triste connoissance,
Que vois-je autour de moi, que des Amis vendus,
Qui sont de tous mes pas les témoins assidus,
Qui choisis par Neron pour ce commerce infame,
Trafiquent avec lui des secrets de mon ame?
Quoi qu'il en soit, Narcisse, on me vend tous les jours.
Il prévoit mes desseins, il entend mes discours.
Comme toi dans mon cœur il sçait ce qui se passe.
Que t'en semble, Narcisse?

NARCISSE.

Ah! quelle ame assez basse...
C'est à vous de choisir des Confidens discrets,
Seigneur, & de ne pas prodiguer vos secrets.

BRITANNICUS.

Narcisse, tu dis vrai. Mais cette défiance
Est toûjours d'un grand cœur la derniere science.
On le trompe long-temps. Mais enfin, je te croi,
Ou plûtost je fais vœu de ne croire que toi.
Mon Pere, il m'en souvient, m'assura de ton zele.
Seul de ses Affranchis tu m'es toûjours fidele.
Tes yeux sur ma conduite incessamment ouverts,
M'ont sauvé jusqu'icy de mille écueils couverts.
Va donc voir si le bruit de ce nouvel orage
Aura de nos Amis excité le courage.
Examine leurs yeux. Observe leurs discours.
Voi si j'en puis attendre un fidele secours.
Sur tout dans ce Palais remarque avec adresse,
Avec quel soin Neron fait garder la Princesse.
Sçache si du peril ses beaux yeux sont remis,
Et si son entretien m'est encore permis.
Cependant de Neron je vais trouver la Mere,
Chez Pallas comme toi l'Affranchi de mon Pere.
Je vais la voir, l'aigrir, la suivre, & s'il se peut,
M'engager sous son nom plus loin qu'elle ne veut.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

NERON, BURRHUS, NARCISSE,

Gardes.

NERON.

N'En doutez point, Burrhus, malgré ses injustices
C'est ma Mere, & je veux ignorer ses caprices.
Mais je ne prétens plus ignorer, ni souffrir
Le Ministre insolent qui les ose nourrir.
Pallas de ses conseils empoisonne ma Mere;
Il séduit chaque jour Britannicus mon Frere,
Ils l'écoutent tout seul; & qui suivroit leurs pas,
Les trouveroit peut-être assemblez chez Pallas.
C'en est trop. De tous deux il faut que je l'écarte.
Pour la derniere fois, qu'il s'éloigne, qu'il parte:
Je le veux, je l'ordonne; & que la fin du jour
Ne le retrouve pas dans Rome, ou dans ma Cour.
Allez, cet ordre importe au salut de l'Empire.
Vous, Narcisse, approchez. Et vous qu'on se retire.



SCENE II.

NERON, NARCISSE.

NARCISSE.

GRaces aux Dieux, Seigneur, Junie entre vos mains
Vous assure aujourd'hui du reste des Romains.
Vos Ennemis déchûs de leur vaine esperance
Sont allez chez Pallas pleurer leur impuissance.
Mais que vois-je? Vous-même inquiet, étonné,
Plus que Britannicus paroissez consterné.
Que présage à mes yeux cette tristesse obscure,
Et ces sombres regards errans à l'avanture?
Tout vous rit. La Fortune obéït à vos vœux.

NERON.

Narcisse, c'en est fait. Neron est amoureux.

NARCISSE.

Vous?

NERON.

Depuis un moment, mais pour toute ma vie,
J'aime (que dis-je aimer?) j'idolâtre Junie.

NARCISSE.

Vous l'aimez?

NERON.

Excité d'un desir curieux
Cette nuit je l'ai vûë arriver en ces lieux,
Triste, levant au Ciel ses yeux moüillez de larmes,
Qui brilloient au travers des flambeaux & des armes.

Belle, ſans ornemens, dans le ſimple appareil
D'une Beauté qu'on vient d'arracher au ſommeil.
Que veux-tu? Je ne ſçai ſi cette negligence,
Les ombres, les flambeaux, les cris, & le ſilence,
Et le farouche aſpect de ſes fiers raviſſeurs
Relevoient de ſes yeux les timides douceurs.
Quoi qu'il en ſoit, ravi d'une ſi belle vûë,
J'ai voulu lui parler, & ma voix s'eſt perduë;
Immobile, ſaiſi d'un long étonnement
Je l'ai laiſſé paſſer dans ſon appartement.
J'ai paſſé dans le mien. C'eſt là que ſolitaire
De ſon image en vain j'ai voulu me diſtraire.
Trop preſente à mes yeux je croyois lui parler.
J'aimois juſqu'à ſes pleurs que je faiſois couler.
Quelquefois, mais trop tard, je lui demandois grace.
J'employois les ſoûpirs, & même la menace.
Voilà comme occupé de mon nouvel amour
Mes yeux ſans ſe fermer ont attendu le jour.
Mais je m'en fais peut-être une trop belle image.
Elle m'eſt apparuë avec trop d'avantage,
Narciſſe, qu'en dis-tu?

NARCISSE.

Quoi, Seigneur! croira-t-on
Qu'elle ait pû ſi long-temps ſe cacher à Neron!

NERON.

Tu le ſçais bien, Narciſſe. Et ſoit que ſa colere
M'imputaſt le malheur qui lui ravit ſon Frere,
Soit que ſon cœur jaloux d'une auſtere fierté
Enviaſt à nos yeux ſa naiſſante beauté,
Fidele à ſa douleur, & dans l'ombre enfermée,
Elle ſe déroboit même à ſa Renommée;
Et c'eſt cette vertu ſi nouvelle à la Cour
Dont la perſeverance irrite mon amour.
Quoi Narciſſe! Tandis qu'il n'eſt point de Romaine
Que mon amour n'honore & ne rende plus vaine,

Qui dés qu'à ses regards elle ose se fier
Sur le cœur de Cesar ne les vienne essayer ;
Seule dans son Palais la modeste Junie
Regarde leurs honneurs comme une ignominie ;
Fuit, & ne daigne pas peut-être s'informer
Si Cesar est aimable, ou bien s'il sçait aimer ?
Dy-moi, Britannicus l'aime-t-il ?

NARCISSE.

Quoi ! s'il l'aime,
Seigneur ?

NERON.

Si jeune encor, se connoît-il lui-même ?
D'un regard enchanteur connoît-il le poison ?

NARCISSE.

Seigneur, l'amour toûjours n'attend pas la raison.
N'en doutez point, il l'aime. Instruits par tant de charmes
Ses yeux sont déja faits à l'usage des larmes.
A ses moindres desirs il sçait s'accommoder ;
Et peut-être déja sçait-il persuader.

NERON.

Que dis-tu ? sur son cœur il auroit quelque empire ?

NARCISSE.

Je ne sçai. Mais, Seigneur, ce que je puis vous dire,
Je l'ai vû quelquefois s'arracher de ces lieux,
Le cœur plein d'un couroux qu'il cachoit à vos yeux,
D'une Cour qui le fuit pleurant l'ingratitude,
Las de vôtre grandeur, & de sa servitude,
Entre l'impatience & la crainte flottant ;
Il alloit voir Junie & revenoit content.

NERON.

D'autant plus malheureux qu'il aura sçû lui plaire ;
Narcisse, il doit plûtost souhaiter sa colere.

Neron impunément ne sera pas jaloux.

NARCISSE.

Vous? Et de quoi, Seigneur, vous inquietez-vous?
Junie a pû le plaindre & partager ses peines,
Elle n'a vû couler de larmes que les siennes.
Mais aujourd'hui, Seigneur, que ses yeux dessillez
Regardant de plus prés l'éclat dont vous brillez,
Verront autour de vous les Rois sans diadême,
Inconnus dans la foule, & son Amant lui-même,
Attachez sur vos yeux s'honorer d'un regard,
Que vous aurez sur eux fait tomber au hazard;
Quand elle vous verra de ce degré de gloire,
Venir en soûpirant avoüer sa victoire,
Maître, n'en doutez point, d'un cœur déja charmé
Commandez qu'on vous aime, & vous serez aimé.

NERON.

A combien de chagrins il faut que je m'apprête!
Que d'importunitez!

NARCISSE.

Quoi donc? Qui vous arrête,
Seigneur?

NERON.

Tout. Octavie, Agrippine, Burrhus,
Seneque, Rome entiere, & trois ans de vertus.
Non que pour Octavie un reste de tendresse
M'attache à son hymen, & plaigne sa jeunesse.
Mes yeux depuis long-temps fatiguez de ses soins,
Rarement de ses pleurs daignent être témoins.
Trop heureux si bien-tost la faveur d'un divorce
Me soulageoit d'un joug qu'on m'imposa par force.
Le Ciel même en secret semble la condamner.
Ses vœux depuis quatre ans ont beau l'importuner.
Les Dieux ne montrent point que sa vertu les touche.
D'aucun gage, Narcisse, ils n'honorent sa couche;
L'Empire vainement demande un heritier.

NARCISSE.

Que tardez-vous, Seigneur, à la repudier?
L'Empire, vôtre cœur, tout condamne Octavie.
Auguste vôtre ayeul soûpiroit pour Livie;
Par un double divorce ils s'unirent tous deux,
Et vous devez l'Empire à ce divorce heureux.
Tibere, que l'hymen plaça dans sa famille,
Osa bien à ses yeux repudier sa Fille.
Vous seul jusques ici contraire à vos desirs,
N'osez par un divorce assurer vos plaisirs.

NERON.

Et ne connois-tu pas l'implacable Agrippine?
Mon amour inquiet déja se l'imagine,
Qui m'ameine Octavie, & d'un œil enflammé,
Atteste les saints droits d'un nœud qu'elle a formé;
Et portant à mon cœur des atteintes plus rudes,
Me fait un long recit de mes ingratitudes.
De quel front soûtenir ce fâcheux entretien?

NARCISSE.

N'estes-vous pas, Seigneur, vôtre Maître & le sien?
Vous verrons-nous toûjours trembler sous la Tutelle?
Vivez, regnez pour vous. C'est trop regner pour Elle.
Craignez-vous? Mais, Seigneur, vous ne la craignez pas.
Vous venez de bannir le superbe Pallas,
Pallas, dont vous sçavez qu'elle soûtient l'audace.

NERON.

Eloigné de ses yeux j'ordonne, je menace,
J'écoute vos conseils, j'ose les approuver.
Je m'excite contr-elle, & tâche à la braver.
Mais (je t'expose icy mon ame toute nuë),
Si-tost que mon malheur me rameine à sa vûë,
Soit que je n'ose encor démentir le pouvoir
De ces yeux, où j'ai lû si long-temps mon devoir;

Soit qu'à tant de bien-faits ma memoire fidelle,
Lui soûmette en secret tout ce que je tiens d'elle :
Mais enfin mes efforts ne me servent de rien,
Mon Genie étonné tremble devant le sien.
Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance,
Que je la fuïs par tout, que même je l'offense ;
Et que de temps en temps j'irrite ses ennuis,
Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.
Mais je t'arrête trop. Retire-toi, Narcisse,
Britannicus pourroit t'accuser d'artifice.

NARCISSE.

Non, non, Britannicus s'abandonne à ma foy,
Par son ordre, Seigneur, il croit que je vous voy,
Que je m'informe ici de tout ce qui le touche,
Et veut de vos secrets être instruit par ma bouche.
Impatient sur tout de revoir ses amours,
Il attend de mes soins ce fidele secours.

NERON.

J'y consens ; porte lui cette douce nouvelle.
Il la verra.

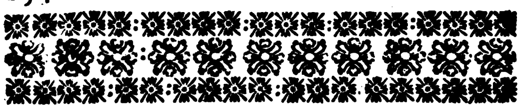
NARCISSE.

Seigneur, bannissez-le loin d'elle.

NERON.

J'ai mes raisons, Narcisse, & tu peux concevoir,
Que je lui vendrai cher le plaisir de la voir,
Cependant vante-lui ton heureux stratagême.
Dy-lui qu'en sa faveur on me trompe moi-même.
Qu'il la voit sans mon ordre. On ouvre, la voici.
Va retrouver ton Maître & l'amener ici.





SCENE III.

NERON, JUNIE.

NERON.

Vous vous troublez, Madame, & changez de visage,
Lisez-vous dans mes yeux quelque triste presage ?

JUNIE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser mon erreur.
J'allois voir Octavie, & non pas l'Empereur.

NERON.

Je le sçai bien, Madame, & n'ai pû sans envie,
Apprendre vos bontez pour l'heureuse Octavie.

JUNIE.

Vous Seigneur ?

NERON.

Pensez-vous, Madame, qu'en ces lieux
Seule pour vous connoître Octavie ait des yeux ?

JUNIE.

Et quel autre, Seigneur, voulez-vous que j'implore?
A qui demanderai-je un crime que j'ignore ?
Vous qui le punissez, vous ne l'ignorez pas.
De grace, apprenez-moi, Seigneur, mes attentats.

NERON.

Quoi, Madame ! Est-ce donc une legere offense
De m'avoir si long-temps caché vôtre présence ?
Ces tresors dont le Ciel voulut vous embellir,

Les avez-vous reçûs pour les ensevelir ?
L'heureux Britannicus verra-t-il sans allarmes
Croître loin de nos yeux son amour & vos charmes ?
Pourquoi de cette gloire exclus jusqu'à ce jour,
M'avez-vous sans pitié relegué dans ma Cour ?
On dit plus : Vous souffrez sans en être offensée,
Qu'il vous ose, Madame, expliquer sa pensée.
Car je ne croirai point que sans me consulter,
La severe Junie ait voulu le flatter ;
Ni qu'elle ait consenti d'aimer & d'être aimée,
Sans que j'en sois instruit que par la Renommée.

JUNIE.

Je ne vous nîrai point, Seigneur, que ses soupirs
M'ont daigné quelquefois expliquer ses desirs.
Il n'a point détourné ses regards d'une Fille,
Seul reste du débris d'une illustre Famille.
Peut-être il se souvient qu'en un temps plus heureux,
Son Pere me nomma pour l'objet de ses Vœux.
Il m'aime. Il obéït à l'Empereur son Pere,
Et j'ose dire encore, à vous, à vôtre Mere :
Vos desirs sont toûjours si conformes aux siens...

NERON.

Ma Mere a ses desseins, Madame, & j'ai les miens,
Ne parlons plus ici de Claude & d'Agrippine.
Ce n'est point par leur choix que je me détermine,
C'est à moi seul, Madame, à répondre de vous ;
Et je veux de ma main vous choisir un Epoux.

JUNIE.

Ah, Seigneur, songez-vous que toute autre alliance,
Fera honte aux Cesars auteurs de ma naissance ?

NERON.

Non, Madame, l'Epoux dont je vous entretiens,
Peut sans honte assembler vos ayeux & les siens.
Vous pouvez, sans rougir, consentir à sa flâme,

JUNIE.

Et quel eſt donc, Seigneur, cet Epoux ?

NERON.

Moi, Madame,

JUNIE.

Vous ?

NERON.

Je vous nommerois, Madame, un autre nom,
Si j'en ſçavois quelque autre au deſſus de Neron.
Oüy, pour vous faire un choix, où vous puiſſiez ſouſcrire,
J'ai parcouru des yeux la Cour, Rome, & l'Empire.
Plus j'ai cherché, Madame, & plus je cherche encor
En quelles mains je dois confier ce treſor:
Plus je vois que Ceſar digne ſeul de vous plaire,
En doit être lui ſeul l'heureux dépoſitaire,
Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains,
A qui Rome a commis l'Empire des Humains.
Vous-même conſultez vos premieres années.
Claudius à ſon Fils les avoit deſtinées,
Mais c'étoit en un temps où de l'Empire entier
Il croyoit quelque jour le nommer l'Heritier.
Les Dieux ont prononcé. Loin de leur contredire,
C'eſt à vous de paſſer du côté de l'Empire.
En vain de ce preſent ils m'auroient honoré,
Si vôtre cœur devoit en être ſeparé:
Si tant de ſoins ne ſont adoucis par vos charmes,
Si tandis que je donne aux veilles, aux allarmes,
Des jours toûjours à plaindre, & toûjours enviez,
Je ne vais quelquefois reſpirer à vos pieds.
Qu'Octavie à vos yeux ne faſſe point d'ombrage.
Rome auſſi-bien que moi vous donne ſon ſuffrage,
Repudie Octave, & me fait dénoüer
Un Hymen que le Ciel ne veut point avoüer.
Songez-y donc, Madame, & peſez en vous-même

Ce

Ce choix digne des ſoins d'un Prince qui vous aime ;
Digne de vos beaux yeux trop long-temps captivez,
Digne de l'Univers à qui vous vous devez.

JUNIE.

Seigneur, avec raiſon je demeure étonnée.
Je me vois dans le cours d'une même journée
Comme une criminelle amenée en ces lieux :
Et lors qu'avec frayeur je parois à vos yeux,
Que ſur mon innocence à peine je me fie,
Vous m'offrez tout d'un coup la place d'Octavie.
J'oſe dire pourtant que je n'ai merité
Ni cet excés d'honneur, ni cette dignité.
Et pouvez-vous, Seigneur, ſouhaiter qu'une Fille
Qui vit preſqu'en naiſſant éteindre ſa Famille,
Qui dans l'obſcurité nourriſſant ſa douleur,
S'eſt fait une vertu conforme à ſon malheur ;
Paſſe ſubitement de cette nuit profonde
Dans un rang qui l'expoſe aux yeux de tout le monde,
Dont je n'ai pû de loin ſoûtenir la clarté,
Et dont une autre enfin remplit la Majeſté ?

NERON.

Je vous ai déja dit que je la repudie.
Ayez moins de frayeur, ou moins de modeſtie.
N'accuſez point ici mon choix d'aveuglement.
Je vous réponds de vous, conſentez ſeulement.
Du ſang dont vous ſortez rappellez la memoire :
Et ne préferez point à la ſolide gloire
Des honneurs dont Ceſar prétend vous revêtir,
La gloire d'un refus, ſujet au repentir.

JUNIE.

Le Ciel connoît, Seigneur, le fond de ma penſée.
Je ne me flatte point d'une gloire inſenſée.
Je ſçai de vos préſens meſurer la grandeur.
Mais plus ce rang ſur moi répandroit de ſplendeur,

Plus il me feroit honte, & mettroit en lumiere
Le crime d'en avoir dépoüillé l'heritiere.

NERON.

C'est de ses interests prendre beaucoup de soin,
Madame, & l'amitié ne peut aller plus loin.
Mais ne nous flattons point, & laissons le mystere.
La Sœur vous touche ici beaucoup moins que le Frere,
Et pour Britannicus....

JUNIE.

Il a sçû me toucher,
Seigneur, & je n'ai point prétendu m'en cacher.
Cette sincerité sans doute est peu discrete:
Mais toûjours de mon cœur ma bouche est l'interprete.
Absente de la Cour je n'ai pas dû penser,
Seigneur, qu'en l'art de feindre il fallût m'exercer.
J'aime Britannicus. Je lui fus destinée,
Quand l'Empire devoit suivre son hymenée.
Mais ces mêmes malheurs qui l'en ont écarté,
Ses honneurs abolis, son Palais deserté,
La fuite d'une Cour que sa chûte a bannie,
Sont autant de liens qui retiennent Junie.
Tout ce que vous voyez conspire à vos desirs,
Vos jours toûjours sereins coulent dans les plaisirs,
L'Empire en est pour vous l'inépuisable source;
Ou si quelque chagrin en interrompt la course,
Tout l'Univers soigneux de les entretenir
S'empresse à l'effacer de vôtre souvenir.
Britannicus est seul. Quelque ennui qui le presse,
Il ne voit dans son sort que moi qui s'interesse;
Et n'a pour tous plaisirs, Seigneur, que quelques pleurs
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

NERON.

Et ce ſont ces plaiſirs, & ces pleurs que j'envie,
Que tout autre que lui me paîroit de ſa vie.
Mais je garde à ce Prince un traitement plus doux.
Madame, il va bien-toſt paroître devant vous.

JUNIE.

Ah, Seigneur, vos vertus m'ont toûjours raſſurée.

NERON.

Je pouvois de ces lieux lui défendre l'entrée.
Mais, Madame, je veux prévenir le danger,
Où ſon reſſentiment le pourroit engager.
Je ne veux point le perdre. Il vaut mieux que lui-même
Entende ſon Arreſt de ſa bouche qu'il aime.
Si ſes jours vous ſont chers, éloignez-le de vous,
Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux.
De ſon banniſſement prenez ſur vous l'offenſe,
Et ſoit par vos diſcours, ſoit par vôtre ſilence;
Du moins par vos froideurs faites-lui concevoir,
Qu'il doit porter ailleurs ſes vœux & ſon eſpoir.

JUNIE.

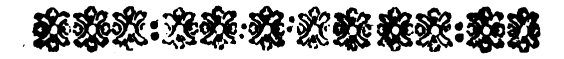
Moi! Que je lui prononce un arreſt ſi ſevere?
Ma bouche mille fois lui jura le contraire.
Quand même juſques-là je pourrois me trahir;
Mes yeux lui défendront, Seigneur de m'obéir.

NERON.

Caché prés de ces lieux je vous verrai, Madame:
Renfermez vôtre amour dans le fond de vôtre ame.
Vous n'aurez point pour moi de langages ſecrets.
J'entendrai des regards que vous croirez muets;
Et ſa perte ſera l'infaillible ſalaire
D'un geſte, ou d'un ſoûpir échappé pour lui plaire.

JUNIE.

Helas! ſi j'oſe encor former quelques ſouhaits,
Seigneur, permettez-moi de ne le voir jamais.



SCENE IV.

NERON, JUNIE, NARCISSE.

NARCISSE.

Britannicus, Seigneur, demande la Princesse.
Il approche.

NERON.

Qu'il vienne.

JUNIE.

Ah Seigneur !

NERON.

Je vous laisse.
Sa fortune dépend de vous plus que de moy.
Madame, en le voyant, songez que je vous voy.

SCENE V.

JUNIE, NARCISSE.

JUNIE.

Ah, cher Narcisse ! cours au devant de ton Maître.
Dy lui . . . Je suis perduë, & je le voi paroître.

SCENE VI.

JUNIE, BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

MAdame, quel bonheur me rapproche de vous?
Quoi! je puis donc joüir d'un entretien si doux?
Mais parmi ce plaisir quel chagrin vous devore!
Helas! puis-je esperer de vous revoir encore?
Faut-il que je dérobe avec mille détours
Un bonheur que vos yeux m'accordoient tous les jours?
Quelle nuit! Quel réveil! Vos pleurs, vôtre presence
N'ont point de ces cruels desarmé l'insolence?
Que faisoit vôtre Amant? Quel demon envieux
M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux?
Helas! dans la frayeur dont vous estiez atteinte
M'avez-vous en secret adressé quelque plainte?
Ma Princesse, avez-vous daigné me souhaiter?
Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter?
Vous ne me dites rien? Quel accueil! Quelle glace!
Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrace?
Parlez. Nous sommes seuls. Nôtre ennemi trompé
Tandis que je vous parle est ailleurs occupé.
Ménageons les momens de cette heureuse absence.

JUNIE.

Vous estes en des lieux tout pleins de sa puissance.
Ces murs même, Seigneur, peuvent avoir des yeux,
Et jamais l'Empereur n'est absent de ces lieux.

BRITANNICUS.

Et depuis quand, Madame, estes-vous si craintive?
Quoi déja vôtre amour souffre qu'on le captive?
Qu'est devenu ce cœur qui me juroit toûjours
De faire à Neron même envier nos amours?
Mais bannissez, Madame, une inutile crainte.
La foy dans tous les cœurs n'est pas encore éteinte.
Chacun semble des yeux approuver mon couroux:
La Mere de Neron se déclare pour nous?
Rome de sa conduite elle-même offensée....

JUNIE.

Ah Seigneur! vous parlez contre vôtre pensée.
Vous-même vous m'avez avoüé mille fois,
Que Rome le loüoit d'une commune voix.
Toûjours à sa vertu vous rendiez quelque hommage.
Sans doute la douleur vous dicte ce langage.

BRITANNICUS.

Ce discours me surprend, il le faut avoüer.
Je ne vous cherchois pas pour l'entendre loüer.
Quoi pour vous confier la douleur qui m'accable,
A peine je dérobe un moment favorable;
Et ce moment si cher, Madame, est consumé,
A loüer l'ennemi dont je suis opprimé.
Qui vous rend à vous-même en un jour si contraire?
Quoi! même vos regards ont appris à se taire?
Que vois-je? vous craignez de rencontrer mes yeux?
Neron vous plairoit-il? vous serois-je odieux?
Ah! si je le croyois... Au nom des Dieux, Madame,
Eclaircissez le trouble où vous jettez mon ame,
Parlez, ne suis-je plus dans vôtre souvenir?

JUNIE.

Retirez-vous, Seigneur, l'Empereur va venir.

BRITANNICUS.

Aprés ce coup, Narcisse, à quoi dois-je m'attendre?

SCENE VII.

NERON, JUNIE, NARCISSE.

NERON.

MAdame...

JUNIE.

Non, Seigneur, je ne puis rien entendre:
Vous estes obéï. Laissez couler du moins
Des larmes dont ses yeux ne seront pas témoins.

SCENE VIII.

NERON, NARCISSE.

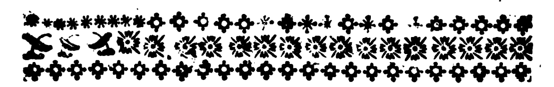
NERON.

HE' bien? de leur amour tu vois la violence,
Narcisse, elle a paru jusques dans son silence.
Elle aime mon Rival, je ne puis l'ignorer.
Mais je mettrai ma joye à le desesperer.
Je me fais de sa peine une image charmante;
Et je l'ai vû douter du cœur de son Amante.
Je la suy. Mon Rival t'attend pour éclater.
Par de nouveaux soupçons, va, cours le tourmenter,
Et tandis qu'à mes yeux on le pleure, on l'adore,
Fay lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore.

NARCISSE *seul.*

La Fortune t'appelle une seconde fois,
Narcisse, voudrois-tu resister à sa voix?
Suivons jusques au bout ses ordres favorables;
Et pour nous rendre heureux, perdons les miserables.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NERON, BURRHUS.

BURRHUS.

PALLAS obéïra, Seigneur.

NERON.

Et de quel œil
Ma Mere a-t-elle vû confondre son orgueil?

BURRHUS.

Ne doutez point, Seigneur, que ce coup ne la frappe,
Qu'en reproche bien-tost sa douleur ne s'échappe.
Ses transports dés long-temps commencent d'éclater.
A d'inutiles cris puissent-ils s'arrester!

NERON.

Quoi? De quelque dessein la croyez-vous capable?

BURRHUS.

Agrippine, Seigneur, est toûjours redoutable.
Rome, & tous vos soldats reverent ses Ayeux,
Germanicus son Pere est present à leurs yeux.
Elle sçait son pouvoir. Vous sçavez son courage:
Et ce qui me la fait redouter davantage,

C'est

C'eſt que vous appuyez vous-même ſon couroux,
Et que vous lui donnez des armes contre vous.

NERON.

Moi, Burrhus ?

BURRHUS.

Cet amour, Seigneur, qui vous poſſede....

NERON.

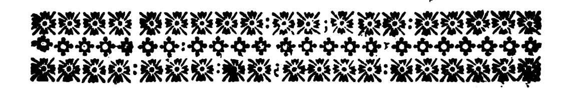
Je vous entens, Burrhus, le mal eſt ſans remede.
Mon cœur s'en eſt plus dit que vous ne m'en direz.
Il faut que j'aime enfin.

BURRHUS.

Vous vous le figurez,
Seigneur, & ſatisfait de quelque reſiſtance
Vous redoutez un mal foible dans ſa naiſſance.
Mais ſi dans ſon devoir vôtre cœur affermi
Vouloit ne point s'entendre avec ſon ennemi,
Si de vos premiers ans vous conſultiez la gloire,
Si vous daigniez, Seigneur, rappeller la memoire
Des vertus d'Octavie, indignes de ce prix,
Et de ſon chaſte amour vainqueur de vos mépris;
Sur tout ſi de Junie évitant la preſence,
Vous condamniez vos yeux à quelques jours d'ab-
ſence,
Croiez-moi, quelque amour qui ſemble vous charmer,
On n'aime point, Seigneur, ſi l'on ne veut aimer.

NERON.

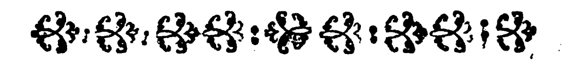
Je vous croiray, Burrhus, lorſque dans les allarmes
Il faudra ſoûtenir la gloire de nos armes;
Ou lors que plus tranquile aſſis dans le Senat,
Il faudra décider du deſtin de l'Etat;
Je m'en repoſerai ſur vôtre experience.
Mais, croyez-moi, l'amour eſt une autre ſcience,
Burrhus, & je ferois quelque difficulté
D'abaiſſer juſques-là vôtre ſeverité.
Adieu, je ſouffre trop éloigné de Junie,



SCENE II.

BURRHUS *seul.*

ENfin, Burrhus, Neron découvre son genie.
Cette ferocité que tu croyois fléchir,
De tes foibles liens est preste à s'affranchir.
En quels excés peut-être elle va se répandre !
O Dieux ! en ce malheur quel conseil dois-je prendre?
Seneque, dont les soins me devroient soulager,
Occupé loin de Rome ignore ce danger.
Mais quoi ? Si d'Agrippine excitant la tendresse,
Je pouvois... La voici, mon bonheur me l'adresse.



SCENE III.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

AGRIPPINE.

HE' bien, je me trompois, Burrhus, dans mes soupçons;
Et vous vous signalez par d'illustres leçons.
On exile Pallas, dont le crime peut-être
Est d'avoir à l'Empire élevé vôtre Maître.

Vous le sçavez trop bien. Jamais sans ses avis,
Claude qu'il gouvernoit n'eût adopté mon Fils.
Que dis-je ? A son Epouse on donne une Rivale.
On affranchit Neron de la foy conjugale.
Digne emploi d'un Ministre, ennemi des flatteurs,
Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ardeurs,
De les flatter lui-même, & nourrir dans son ame
Le mépris de sa Mere, & l'oubli de sa Femme !

BURRHUS.

Madame, jusqu'ici c'est trop tost m'accuser.
L'Empereur n'a rien fait qu'on ne puisse excuser.
N'imputez qu'à Pallas un exil necessaire.
Son orgueil dés long-temps exigeoit ce salaire,
Et l'Empereur ne fait qu'accomplir à regret
Ce que toute la Cour demandoit en secret.
Le reste est un malheur qui n'est point sans ressource.
Des larmes d'Octavie on peut tarir la source.
Mais calmez vos transports. Par un chemin plus doux
Vous lui pourrez plûtost ramener son Epoux,
Les menaces, les cris le rendront plus farouche.

AGRIPPINE.

Ah ! l'on s'efforce en vain de me fermer la bouche.
Je voi que mon silence irrite vos dédains,
Et c'est trop respecter l'ouvrage de mes mains.
Pallas n'emporte pas tout l'appui d'Agrippine,
Le Ciel m'en laisse assez pour venger ma ruine,
Le Fils de Claudius commence à ressentir
Des crimes, dont je n'ai que le seul repentir.
J'irai, n'en doutez point, le montrer à l'Armée,
Plaindre aux yeux des Soldats son enfance opprimée,
Leur faire à mon exemple expier leur erreur.
On verra d'un côté le fils d'un Empereur,
Redemandant la foy jurée à sa famille,
Et de Germanicus on entendra la Fille;

De l'autre l'on verra le Fils d'Enobarbus,
Appuyé de Seneque, & du Tribun Burrhus,
Qui tous deux de l'exil rappellez par moi-même,
Partagent à mes yeux l'autorité suprême.
De nos crimes communs je veux qu'on soit instruit.
On sçaura les chemins par où je l'ai conduit.
Pour rendre sa Puissance & la vôtre odieuses,
J'avoüerai les rumeurs les plus injurieuses.
Je confesserai tout, exils, assassinats,
Poison même...

BURRHUS.

Madame, ils ne vous croiront pas.
Il sçauront recuser l'injuste stratagême
D'un témoin irrité qui s'accuse lui-même.
Pour moi qui le premier secondai vos desseins,
Qui fis même jurer l'Armée entre ses mains,
Je ne me repens point de ce zele sincere.
Madame, c'est un Fils qui succede à son Pere,
En adoptant Neron, Claudius par son choix
De son Fils & du vôtre a confondu les droits.
Rome l'a pû choisir. Ainsi sans être injuste,
Elle choisit Tibere adopté par Auguste;
Et le jeune Agrippa de son sang descendu
Se vit exclus du rang vainement prétendu.
Sur tant de fondemens sa puissance établie,
Par vous-même aujourd'hui ne peut-être affoiblie.
Et s'il m'écoute encor, Madame, sa bonté
Vous en fera bien-tost perdre la volonté.
J'ai commencé, je vais poursuivre mon ouvrage.



SCENE IV.

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

DAns quel emportement la douleur vous engage,
Madame ! l'Empereur puisse-t-il l'ignorer !

AGRIPPINE.

Ah ! lui-même à mes yeux puisse-t-il se montrer !

ALBINE.

Madame, au nom des Dieux, cachez vôtre colere.
Quoi pour les interêts de la Sœur ou du Frere
Faut-il sacrifier le repos de vos jours ?
Contraindrez-vous Cesar jusques dans ses amours ?

AGRIPPINE.

Quoi, tu ne vois donc pas jusqu'où l'on me ravale,
Albine ? C'est à moi qu'on donne une Rivale.
Bien-tost si je ne romps ce funeste lien,
Ma place est occupée, & je ne suis plus rien.
Jusqu'icy d'un vain titre Octavie honorée
Inutile à la Cour, en étoit ignorée.
Les graces, les honneurs par moi seule versez
M'attiroient des Mortels les vœux interessez.
Une autre de Cesar a surpris la tendresse,
Elle aura le pouvoir d'Epouse & de Maîtresse :
Le fruit de tant de soins, la pompe des Cesars,
Tout deviendra le prix d'un seul de ses regards.

Que dis-je ? L'on m'évite, & déja délaissée....
Ah je ne puis, Albine, en souffrir la pensée.
Quand je devrois du Ciel hâter l'Arrest fatal.
Neron, l'ingrat Neron ... Mais voici son Rival.



SCENE V.

BRITANNICUS, AGRIPPINE, NARCISSE, ALBINE.

BRITANNICUS.

Nos ennemis communs ne sont pas invincibles,
Madame. Nos malheurs trouvent des cœurs sensibles.
Vos amis & les miens jusqu'alors si secrets,
Tandis que nous perdions le temps en vains regrets,
Animez du couroux qu'allume l'injustice,
Viennent de confier leur douleur à Narcisse.
Neron n'est pas encor tranquile possesseur
De l'ingrate qu'il aime au mépris de ma Sœur.
Si vous estes toûjours sensible à son injure,
On peut dans son devoir ramener le Parjure.
La moitié du Senat s'interesse pour nous.
Sylla, Pison, Plautus...

AGRIPPINE.

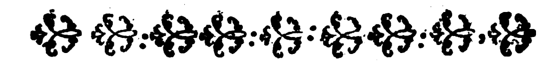
Prince, que dites-vous ?
Sylla, Pison, Plautus ! Les Chefs de la Noblesse !

BRITANNICUS.

Madame, je voi bien que ce discours vous blesse,
Et que vôtre couroux tremblant, irresolu,
Craint déja d'obtenir tout ce qu'il a voulu.
Non; vous avez trop bien établi ma disgrace.
D'aucun Ami pour moi, ne redoutez l'audace.
Il ne m'en reste plus, & vos soins trop prudens
Les ont tous écartez ou séduits dés long-temps.

AGRIPPINE.

Seigneur, à vos soupçons donnez moins de créance,
Nôtre salut dépend de nôtre intelligence.
J'ai promis, il suffit. Malgré vos ennemis
Je ne revoque rien de ce que j'ai promis.
Le coupable Neron fuit en vain ma colere.
Tost ou tard il faudra qu'il entendre sa Mere.
J'essairay tour à tour la force & la douceur.
Ou moi-même avec moi conduisant vôtre Sœur,
J'iray semer par tout ma crainte & ses allarmes,
Et ranger tous les cœurs du parti de ses larmes.
Adieu. J'assiegerai Neron de toutes parts.
Vous, si vous m'en croyez, évitez ses regards.



SCENE VI.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

NE m'as-tu point flatté d'une fausse esperance?
Puis-je sur ton recit fonder quelque assurance,
Narcisse?

NARCISSE

Oüy, Mais, Seigneur, ce n'est pas en ces lieux
Qu'il faut développer ce mystere à vos yeux.
Sortons. Qu'attendez-vous ?

BRITANNICUS.

Ce que j'attens, Narcisse ?
Helas !

NARCISSE.

Expliquez-vous.

BRITANNICUS.

Si par ton artifice
Je pouvois revoir...

NARCISSE.

Qui ?

BRITANNICUS.

J'en rougis. Mais enfin
D'un cœur moins agité j'attendrois mon destin.

NARCISSE.

Aprés tous mes discours vous la croyez fidelle ?

BRITANNICUS.

Non, je la croi, Narcisse, ingrate, criminelle,
Digne de mon couroux. Mais je sens malgré moi
Que je ne le croi pas autant que je le doi.
Dans ses égaremens mon cœur opiniâtre
Lui preste des raisons, l'excuse, l'idolâtre.
Je voudrois vaincre enfin mon incredulité,
Je la voudrois haïr avec tranquilité.
Et qui croira qu'un cœur si grand en apparence,
D'une infidelle Cour ennemi dés l'enfance,
Renonce à tant de gloire ; & dés le premier jour
Trame une perfidie, inoüie à la Cour ?

NARCISSE.

Et qui sçait si l'Ingrate en sa longue retraite
N'a point de l'Empereur médité la défaite ?
Trop seure que ses yeux ne pouvoient se cacher,

Peut-être elle fuyoit pour se faire chercher.
Pour exciter Neron par la gloire penible
De vaincre une fierté jusqu'alors invincible.

BRITANNICUS.

Je ne la puis donc voir ?

NARCISSE.

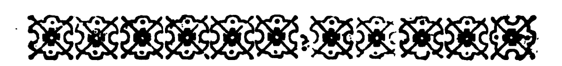
Seigneur, en ce moment
Elle reçoit les vœux de son nouvel Amant.

BRITANNICUS.

Hé bien, Narcisse, allons. Mais que vois-je ? C'est elle,

NARCISSE.

Ah Dieux ! A l'Empereur portons cette nouvelle.



SCENE VII.

BRITANNIUS, JUNIE.

JUNIE.

RÉtirez-vous, Seigneur, & fuyez un courroux
Que ma perseverance allume contre vous.
Neron est irrité. Je me suis échappée,
Tandis qu'à l'arrêter sa Mere est occupée.
Adieu, reservez-vous, sans blesser mon amour,
Au plaisir de me voir justifier un jour.
Vôtre image sans cesse est presente à mon ame.
Rien ne l'en peut bannir.

BRITANNICUS.

Je vous entens, Madame,
Vous voulez que ma fuite assure vos desirs,
Que je laisse un champ libre à vos nouveaux soûpirs.

Sans doute en me voyant, une pudeur secrete,
Ne vous laisse goûter qu'une joye inquiete.
Hé bien, il faut partir.

JUNIE.

Seigneur sans m'imputer....

BRITANNICUS.

Ah! vous deviez du moins plus long-temps disputer.
Je ne murmure point qu'une amitié commune
Se range du parti que flatte la fortune,
Que l'éclat d'un Empire ait pû vous éblouir,
Qu'aux dépens de ma Sœur vous en vouliez joüir.
Mais que de ces grandeurs comme une autre occupée
Vous m'en ayez paru si long-temps détrompée;
Non, je l'avoüe encor, mon cœur desesperé
Contre ce seul malheur n'étoit point preparé.
J'ai vû sur ma ruïne élever l'injustice:
De mes persecuteurs j'ai vû le Ciel complice.
Tant d'horreurs n'avoient point épuisé son courroux;
Madame. Il me restoit d'être oublié de vous.

JUNIE.

Dans un temps plus heureux ma juste impatience
Vous feroit repentir de vôtre défiance;
Mais Neron vous menace. En ce pressant danger,
Seigneur, j'ai d'autres soins que de vous affliger.
Allez, rassurez-vous, & cessez de vous plaindre,
Neron nous écoutoit, & m'ordonnoit de feindre.

BRITANNICUS.

Quoi le cruel?...

JUNIE.

Témoin de tout nôtre entretien
D'un visage severe examinoit le mien,
Prest à faire sur vous éclatter la vengeance
D'un geste confident de nôtre intelligence.

BRITANNICUS.

Neron nous écoutoit, Madame! Mais helas!

Vos yeux auroient pû feindre & ne m'abuser pas.
Ils pouvoient me nommer l'auteur de cet outrage.
L'amour est-il muet, ou n'a-t-il qu'un langage ?
De quel trouble un regard pouvoit me preserver ?
Il falloit....

JUNIE.

Il falloit me taire, & vous sauver.
Combien de fois, helas ! puis qu'il faut vous le dire,
Mon cœur de son desordre alloit-il vous instruire !
De combien de soupirs interrompant le cours
Ai-je évité vos yeux que je cherchois toûjours !
Quel tourment de se taire, en voyant ce qu'on aime !
De l'entendre gemir, de l'affliger soi-même,
Lors que par un regard on peut le consoler !
Mais quels pleurs ce regard auroit-il fait couler !
Ah ! dans ce souvenir inquiete, troublée,
Je ne me sentois pas assez dissimulée.
De mon front effrayé je craignois la pâleur.
Je trouvois mes regards trop pleins de ma douleur.
Sans cesse il me sembloit que Neron en colere,
Me venoit reprocher trop de soin de vous plaire.
Je craignois mon amour vainement renfermé,
Enfin j'aurois voulu n'avoir jamais aimé.
Helas ! pour son bonheur, Seigneur, & pour le nôtre,
Il n'est que trop instruit de mon cœur & du vôtre.
Allez encore un coup, cachez-vous à ses yeux.
Mon cœur plus à loisir vous éclaircira mieux.
De mille autres secrets j'aurois compte à vous rendre.

BRITANNICUS.

Ah! n'en voilà que trop. C'est trop me faire entendre,
Madame, mon bonheur, mon crime, vos bontez.
Et sçavez-vous pour moi tout ce que vous quittez ?
Quand pourrai-je à vos pieds expier ce reproche ?

JUNIE.

Que faites-vous ? Helas ! vôtre Rival s'approche.

SCENE VIII.

NERON, BRITANNICUS, JUNIE.

NERON.

PRince, continuez des transports si charmans.
Je conçoi vos bontez par ses remercîmens,
Madame, à vos genoux, je viens de le surprendre;
Mais il auroit aussi quelque grace à me rendre.
Ce lieu le favorise, & je vous y retiens
Pour lui faciliter de si doux entretiens.

BRITANNICUS.

Je puis mettre à ses pieds ma douleur, ou ma joye,
Par tout où sa bonté consent que je la voye.
Et l'aspect de ces lieux où vous la retenez,
N'a rien dont mes regards doivent être étonnez.

NERON.

Et que vous montrent-ils qui ne vous avertisse
Qu'il faut qu'on me respecte, & que l'on m'obéïsse?

BRITANNICUS.

Ils ne nous ont pas vû l'un & l'autre élever,
Moi pour vous obéir, & vous pour me braver;
Et ne s'attendoient pas lorsqu'ils nous virent naître,
Qu'un jour Domitius me dût parler en maître.

NERON.

Ainsi par le destin nos vœux sont traversez;
J'obéïssois alors, & vous obéïssez,
Si vous n'avez appris à vous laisser conduire;
Vous estes jeune encore, & l'on peut vous instruire.

BRITANNICUS.

Et qui m'en instruira ?

NERON.

Tout l'Empire à la fois,
Rome. ....

BRITANNICUS.

Rome met-elle au nombre de vos droits ;
Tout ce qu'a de cruel l'injustice & la force,
Les emprisonnemens, le rapt, & le divorce ?

NERON.

Rome ne porte point ses regards curieux
Jusques dans des secrets que je cache à ses yeux,
Imitez son respect.

BRITANNICUS.

On sçait ce qu'elle en pense,

NERON.

Elle se tait du moins, imitez son silence,

BRITANNICUS.

Ainsi Neron commence à ne se plus forcer.

NERON.

Neron de vos discours comence à se lasser.

BRITANNICUS.

Chacun devoit benir le bonheur de son regne.

NERON.

Heureux ou malheureux il suffit qu'on me craigne,

BRITANNICUS.

Je connois mal Junie, ou de tels sentimens
Ne meriteront pas ses applaudissemens.

NERON.

Du moins si je ne sçai le secret de lui plaire,
Je sçai l'art de punir un Rival temeraire.

BRITANNICUS.

Pour moi, quelque peril qui me puisse accabler,
Sa seule inimitié peut me faire trembler,

NERON.

Souhaitez-la. C'eſt tout ce que je vous puis dire.

BRITANNICUS.

Le bonheur de lui plaire eſt le ſeul où j'aſpire.

NERON.

Elle vous l'a promis, vous lui plairez toûjours.

BRITANNICUS.

Je ne ſçai pas du moins épier ſes diſcours.
Je la laiſſe expliquer ſur tout ce qui me touche.
Et ne me cache point pour lui fermer la bouche.

NERON.

Je vous entens. Hé bien, Gardes.

JUNIE.

Que faites-vous ?
C'eſt vôtre Frere. Helas ! C'eſt un Amant jaloux,
Seigneur, mille malheurs perſecutent ſa vie.
Ah ! ſon bonheur peut-il exciter vôtre envie ?
Souffrez que de vos cœurs rapprochant les liens,
Je me cache à vos yeux, & me dérobe aux ſiens.
Ma fuite arrêtera vos diſcordes fatales,
Seigneur, j'irai remplir le nombre des Veſtales.
Ne lui diſputez plus mes vœux infortunez,
Souffrez que les Dieux ſeuls en ſoient importunez.

NERON.

L'entrepriſe, Madame, eſt étrange & ſoudaine.
Dans ſon Appartement, Gardes, qu'on la remeine.
Gardez Britannicus dans celui de ſa Sœur.

BRITANNICUS.

C'eſt ainſi que Neron ſçait diſputer un cœur.

JUNIE.

Prince, ſans l'irriter, cedons à cet orage.

NERON.

Gardes, obéïſſez ſans tarder davantage.

SCENE IX.

NERON, BURRHUS.

BURRHUS.

Que vois-je ? O Ciel !

NERON, *sans voir Burrhus.*

Ainsi leurs feux sont redoublez,
Je reconnois la main qui les a rassemblez.
Agrippine ne s'est presentée à ma vûë,
Ne s'est dans ses discours si long-temps étenduë,
Que pour faire joüer ce ressort odieux.
Qu'on sçache si ma Mere est encore en ces lieux,
Burrhus, dans ce Palais je veux qu'on la retienne,
Et qu'au lieu de sa Garde, on lui donne la mienne.

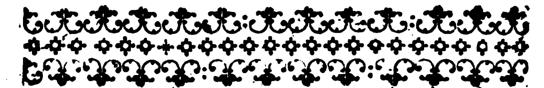
BURRHUS.

Quoi, Seigneur ? sans l'oüir ? Une Mere ?

NERON.

Arrêtez.
J'ignore quel projet, Burrhus, vous meditez.
Mais depuis quelques jours tout ce que je désire
Trouve en vous un Censeur, prest à me contredire.
Répondez-m'en, vous dis-je, ou sur vôtre refus
D'autres me répondront & d'Elle & de Burrhus.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, BURRHUS,

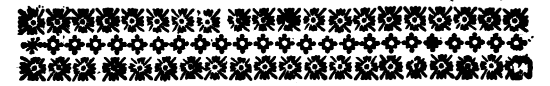
BURRHUS.

OUy, Madame, à loisir vous pourrez vous défendre.
Cesar lui-même icy consent de vous entendre,
Si son ordre au Palais vous a fait retenir,
C'est peut-être à dessein de vous entretenir.
Quoi qu'il en soit, si j'ose expliquer ma pensée,
Ne vous souvenez plus qu'il vous ait offensée.
Préparez-vous plûtost à lui tendre les bras.
Défendez-vous, Madame, & ne l'accusez pas.
Vous voyez, c'est lui seul que la Cour envisage.
Quoi qu'il soit vôtre Fils, & même vôtre ouvrage,
Il est vôtre Empereur. Vous estes comme nous
Sujette à ce pouvoir qu'il a reçû de vous.
Selon qu'il vous menace, ou bien qu'il vous caresse,
La Cour autour de vous ou s'écarte, ou s'empresse.
C'est son appui qu'on cherche, en cherchant vôtre appui.
Mais voici l'Empereur.

AGRIPPINE.

Qu'on me laisse avec lui.

SCENE



SCENE II.

AGRIPPINE, NERON.

AGRIPPINE *s'asséyant.*

APprochez-vous, Neron, & prenez vôtre place.
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse.
J'ignore de quel crime on a pû me noircir.
De tous ceux que j'ay faits je vais vous éclaircir.
Vous regnez. Vous sçavez combien vôtre naissance
Entre l'Empire & vous avoit mis de distance.
Les droits de mes Ayeux que Rome a consacrez
Estoient même sans moi d'inutiles degrez.
Quand de Britannicus la Mere condamnée
Laissa de Claudius disputer l'Hymenée ;
Parmi tant de beautez qui briguerent son choix,
Qui de ses Affranchis mandierent les voix,
Je souhaitai son lit, dans la seule pensée
De vous laisser au Trône, où je serois placée.
Je fléchis mon orgueil, j'allai prier Pallas.
Son Maître chaque jour caressé dans mes bras,
Prit insensiblement dans les yeux de sa Niéce
L'amour, où je voulois amener sa tendresse ;
Mais ce lien du sang qui nous joignoit tous deux,
Ecartoit Claudius d'un lit incestueux.
Il n'osoit épouser la Fille de son Frere.
Le Senat fut séduit. Une loy moins severe
Mit Claude dans mon lit, & Rome à mes genoux.
C'étoit beaucoup pour moi, ce n'étoit rien pour vous

Je vous fis ſur mes pas entrer dans ſa Famille.
Je vous nommai ſon Gendre, & vous donnai ſa Fille.
Silanus qui l'aimoit, s'en vit abandonné,
Et marqua de ſon ſang ce jour infortuné.
Ce n'étoit rien encor. Euſſiez-vous pû prétendre
Qu'un jour Claude à ſon Fils dût préferer ſon Gendre ?
De ce même Pallas j'implorai le ſecours,
Claude vous adopta, vaincu par ſes diſcours,
Vous appella Neron, & du pouvoir ſuprême
Voulut avant le temps vous faire part lui-même.
C'eſt alors que chacun rappellant le paſſé,
Découvrit mon deſſein, déja trop avancé ;
Que de Britannicus la diſgrace future
Des amis de ſon Pere excita le murmure.
Mes promeſſes aux uns éblouïrent les yeux,
L'exil me délivra des plus ſéditieux.
Claude même laſſé de ma plainte éternelle,
Eloigna de ſon Fils tous ceux, de qui le zele
Engagé dés long-temps à ſuivre ſon deſtin,
Pouvoit du Trône encor lui r'ouvrir le chemin.
Je fis plus : Je choiſis moi-même dans ma ſuite,
Ceux à qui je voulois qu'on livraſt ſa conduite.
J'eus ſoin de vous nommer, par un contraire choix,
Des Gouverneurs que Rome honoroit de ſa voix.
Je fus ſourde à la brigue, & crus la Renommée.
J'appellay de l'exil, je tiray de l'Armée.
Et ce même Seneque & ce même Burrhus,
Qui depuis.... Rome alors eſtimoit leurs vertus.
De Claude en même temps épuiſant les richeſſes,
Ma main ſous vôtre nom répandoit ſes largeſſes.
Les Spectacles, les dons, invincibles appas,
Vous attiroient les cœurs du Peuple & des Soldats,
Qui d'ailleurs réveillant leur tendreſſe premiere,
Favoriſoient en vous Germanicus mon Pere.

Cependant Claudius panchoit vers ſon déclin.
Ses yeux long-temps fermez s'ouvrirent à la fin.
Il connut ſon erreur. Occupé de ſa crainte
Il laiſſa pour ſon Fils échaper quelque plainte ;
Et voulut, mais trop tard, aſſembler ſes Amis.
Ses Gardes, ſon Palais, ſon Lit m'étoient ſoûmis.
Je lui laiſſai ſans fruit conſumer ſa tendreſſe,
De ſes derniers ſoûpirs je me rendis maîtreſſe ;
Mes ſoins en apparence épargnant ſes douleurs,
De ſon Fils en mourant lui cacherent les pleurs :
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.
J'arrêtai de ſa mort la nouvelle trop promte :
Et tandis que Burrhus alloit ſecretement
De l'Armée en vos mains exiger le ſerment,
Que vous marchiez au Camp conduit ſous mes auſpices,
Dans Rome les Autels fumoient de ſacrifices :
Par mes ordres trompeurs tout le Peuple excité
Du Prince déja mort demandoit la ſanté.
Enfin des Legions l'entiere obéïſſance
Ayant de vôtre Empire affermi la puiſſance,
On vit Claude, & le Peuple étonné de ſon ſort,
Apprit en même temps vôtre regne, & ſa mort.
C'eſt le ſincere aveu que je voulois vous faire.
Voilà tous mes forfaits. En voicy le ſalaire.
Du fruit de tant de ſoins à peine joüiſſant
En avez-vous ſix mois paru reconnoiſſant,
Que laſſé d'un reſpect, qui vous gênoit peut-être,
Vous avez affecté de ne me plus connoître.
J'ai vû Burrhus, Seneque, aigriſſant vos ſoupçons
De l'infidelité vous tracer des leçons,
Ravis d'être vaincus dans leur propre ſcience.
J'ay vû favoriſer de vôtre confiance
Othon, Senecion, jeunes voluptueux,
Et de tous vos plaiſirs flatteurs reſpectueux.

Et lors que vos mépris excitant mes murmures,
Je vous ai demandé raison de tant d'injures,
(Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu);
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
Aujourd'hui je promets Junie à vôtre Frere,
Ils se flattent tous deux du choix de vôtre Mere ;
Que faites-vous ? Junie enlevée à la Cour
Devient en une nuit l'objet de vôtre amour.
Je voi de vôtre cœur Octavie effacée
Preste à sortir du lit, où je l'avois placée.
Je voi Pallas banni, vôtre Frere arrêté :
Vous attentez enfin jusqu'à ma liberté,
Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies.
Et lors que convaincu de tant de perfidies
Vous deviez ne me voir que pour les expier,
C'est vous qui m'ordonnez de me justifier.

NERON.

Je me souviens toûjours que je vous doy l'Empire.
Et sans vous fatiguer du soin de le redire,
Vôtre bonté, Madame, avec tranquilité
Pouvoit se reposer sur ma fidelité.
Aussi bien ces soupçons, ces plaintes assiduës,
Ont fait croire à tous ceux qui les ont entenduës,
Que jadis (j'ose icy vous le dire entre nous)
Vous n'aviez sous mon nom travaillé que pour vous.
Tant d'honneurs, disoient-ils, & tant de déferences
Sont-ce de ces bien-faits de foibles récompenses ?
Quel crime a donc commis ce Fils tant condamné ?
Est-ce pour obéir qu'elle l'a couronné ?
N'est-il de son pouvoir que le Dépositaire ?
Non, que si jusques-là j'avois pû vous complaire,
Je n'eusse pris plaisir, Madame, à vous ceder
Ce pouvoir que vos cris sembloient redemander ;
Mais Rome veut un Maître, & non une Maîtresse.
Vous entendiez les bruits qu'excitoit ma foiblesse.

Le Senat chaque jour, & le Peuple irritez,
De s'oüir par ma voix dicter vos volontez,
Publioient qu'en mourant Claude avec sa puissance
M'avoit encor laissé sa simple obéïssance.
Vous avez vû cent fois nos Soldats en courroux
Porter en murmurant leurs Aigles devant vous,
Honteux de rabaisser par cet indigne usage
Les Heros, dont encore elles portent l'image.
Toute autre se seroit renduë à leurs discours,
Mais si vous ne regnez, vous vous plaignez toûjours.
Avec Britannicus contre moi réünie,
Vous le fortifiez du parti de Junie;
Et la main de Pallas trame tous ces complots.
Et lors que malgré moi, j'assure mon repos,
On vous voit de colere & de haine animée.
Vous voulez presenter mon Rival à l'Armée.
Déja jusques au Camp le bruit en a couru.

AGRIPPINE.

Moi le faire Empereur, Ingrat? L'avez-vous crû?
Quel seroit mon dessein? Qu'aurois je pû prétendre?
Quels honneurs dans sa Cour, quel rang pourrois-je attendre?
Ah! si sous vôtre Empire on ne m'épargne pas,
Si mes Accusateurs observent tous mes pas,
Si de leur Empereur ils poursuivent la Mere;
Que ferois-je au milieu d'une Cour étrangere?
Ils me reprocheroient, non des cris impuissans,
Des desseins étouffez aussi-tost que naissans;
Mais des crimes pour vous commis à vôtre vûë,
Et dont je ne serois que trop tost convaincuë.
Vous ne me trompez point, je voi tous vos détours,
Vous estes un Ingrat, vous le fûtes toûjours.
Dés vos plus jeunes ans mes soins & mes tendresses
N'ont arraché de vous que de feintes carresses.

BURRHUS.

Et qui de ce deſſein vous inſpire l'envie ?

NERON.

Ma gloire, mon amour, ma ſeureté, ma vie.

BURRHUS.

Non, quoi que vous diſiez, cet horrible deſſein
Ne fut jamais, Seigneur, conçu dans vôtre ſein.

NERON.

Burrhus !

BURRHUS.

De vôtre bouche, ô Ciel ! puis-je l'apprendre ?
Vous-même ſans fremir avez-vous pû l'entendre ?
Songez-vous dans quel ſang vous allez vous baigner ?
Neron dans tous les cœurs eſt-il las de regner ?
Que dira-t-on de vous ? Quel eſt vôtre penſée ?

NERON.

Quoi toûjours enchaîné de ma gloire paſſée,
J'aurai devant les yeux je ne ſçai quel amour,
Que le hazard nous donne & nous ôte en un jour ?
Soûmis à tous leurs vœux, à mes deſirs contraire ?
Suis-je leur Empereur ſeulement pour leur plaire ?

BURRHUS.

Et ne ſuffit-il pas, Seigneur, à vos ſouhaits
Que le bonheur public ſoit un de vos bienfaits ?
C'eſt à vous à choiſir, vous eſtes encor maître.
Vertueux juſqu'icy vous pouvez toûjours l'eſtre.
Le chemin eſt tracé, rien ne vous retient plus.
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais ſi de vos flatteurs vous ſuivez la maxime,
4 Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime
Soûtenir vos rigueurs par d'autres cruautez,
Et laver dans le ſang vos bras enſanglantez.
Britannicus mourant excitera le zele
De ſes Amis tout preſts à prendre ſa querelle.

Ces

Ces Vengeurs trouveront de nouveaux Défenseurs,
Qui même aprés leur mort auront des successeurs.
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'Univers il vous faudra tout craindre,
Toûjours punir, toûjours trembler dans vos projets,
Et pour vos Ennemis compter tous vos sujets.
Ah! de vos premiers ans l'heureuse experience
Vous fait-elle, Seigneur, haïr vôtre innocence?
Songez-vous au bonheur qui les a signalez?
Dans quel repos, ô Ciel! les avez-vous coulez!
Quel plaisir de penser & de dire en vous-même,
Par tout, en ce moment, on me benit, on m'aime.
On ne voit plus le Peuple à mon nom s'allarmer,
Le Ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer,
Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage,
Je voi voler par tout les cœurs à mon passage!
Tels étoient vos plaisirs. Quel changement, ô Dieux!
Le sang le plus abject vous étoit précieux.
Un jour, il m'en souvient, le Senat équitable
Vous pressoit de souscrire à la mort d'un Coupable.
Vous resistiez, Seigneur, à leur severité,
Vôtre cœur s'accusoit de trop de cruauté,
Et plaignant les malheurs attachez à l'Empire,
Je voudrois, disiez-vous, *ne sçavoir pas écrire.*
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la vûë & la douleur.
On ne me verra point survivre à vôtre gloire,
Si vous allez commettre une action si noire.
Me voilà prest, Seigneur, avant que de partir, *Il se jette à genoux.*
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir.
Appellez les cruels qui vous l'ont inspirée,
Qu'ils viennent essayer leur main mal-assurée.
Mais je voi que mes pleurs touchent mon Empereur,
Je voi que sa vertu fremit de leur fureur.

Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides,
Qui vous osent donner ces conseils parricides,
Appellez vôtre frere, oubliez dans ses bras . . .

NERON.

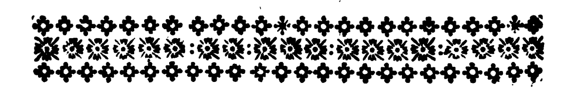
Ah ! Que demandez-vous !

BURRHUS.

Non, il ne vous hait pas,
Seigneur, on le trahit, je sçai son innocence,
Je vous répons pour lui de son obéïssance.
J'y cours. Je vais presser un entretien si doux.

NERON.

Dans mon Appartement qu'il m'attende avec vous.



SCENE IV.

NERON, NARCISSE.

NARCISSE.

SEigneur, j'ai tout prévû pour une mort si juste.
Le poison est tout prest. La fameuse Locuste
A redoublé pour moi ses soins officieux.
Elle a fait expirer un Esclave à mes yeux ;
Et le fer est moins prompt pour trancher une vie,
Que le nouveau poison que sa main me confie.

NERON.

Narcisse, c'est assez, je reconnoy ce soin,
Et ne souhaite pas que vous alliez plus loin,

NARCISSE.

Quoi! pour Britannicus vôtre haine affoiblie
Me défend....

NERON.

Oüy, Narcisse, on nous reconcilie.

NARCISSE.

Je me garderai bien de vous en détourner,
Seigneur. Mais il s'est vû tantost emprisonner.
Cette offense en son cœur sera long-temps nouvelle,
Il n'est point de secrets que le temps ne revele.
Il sçaura que ma main lui devoit presenter
Un poison que vôtre ordre avoit fait apprêter.
Les Dieux de ce dessein puissent-ils le distraire!
Mais peut-être il fera ce que vous n'osez faire.

NERON.

On répond de son cœur, & je vaincrai le mien.

NARCISSE.

Et l'Hymen de Junie en est-il le lien?
Seigneur, lui faites-vous encor ce sacrifice?

NERON.

C'est prendre trop de soin. Quoi qu'il en soit, Narcisse,
Je ne le compte plus parmi mes Ennemis.

NARCISSE.

Agrippine, Seigneur, se l'étoit bien promis.
Elle a repris sur vous son souverain Empire.

NERON.

Quoi donc? Qu'a-t-elle dit? & que voulez-vous dire?

NARCISSE.

Elle s'en est vantée assez publiquement.

NERON.

De quoi?

NARCISSE.

Qu'elle n'avoit qu'à vous voir un moment;

Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeste
On verroit succeder un silence modeste,
Que vous-même à la Paix souscririez le premier.
Heureux que sa bonté daignât tout oublier.

NERON.

Mais, Narcisse; dy-moi, que veux-tu que je fasse?
Je n'ai que trop de peine à punir son audace.
Et si je m'en croyois, ce triomphe indiscret
Seroit bien-tost suivi d'un éternel regret.
Mais de tout l'Univers quel sera le langage?
Sur les pas des Tyrans veux-tu que je m'engage,
Et que Rome effaçant tant de titres d'honneur,
Me laisse pour tous noms celui d'empoisonneur?
Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

NARCISSE.

Et prenez-vous, Seigneur, leurs caprices pour guides?
Avez vous prétendu qu'ils se tairoient toûjours?
Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours?
De vos propres desirs perdrez-vous la memoire?
Et serez vous le seul que vous n'oserez croire?
Mais, Seigneur, les Romains ne vous sont pas connus.
Non, non, dans leurs discours ils sont plus retenus;
Tant de précaution affoiblit vôtre regne.
Ils croiront en effet meriter qu'on les craigne.
Au joug depuis long-temps ils se sont façonnez.
Ils adorent la main qui les tient enchaînez.
Vous les verrez toûjours ardens à vous complaire.
Leur prompte servitude a fatigué Tibere.
Moi-même revêtu d'un pouvoir emprunté,
Que je reçûs de Claude avec la liberté,
J'ai cent fois dans le cours de ma gloire passée
Tenté leur patience, & ne l'ai point lassée.
D'un empoisonnement vous craignez la noirceur?
Faites perir le Frere, abandonnez la Sœur.

Rome sur ses Autels prodiguant les victimes,
Fussent-ils innocens, leur trouvera des crimes.
Vous verrez mettre au rang des jours infortunez
Ceux où jadis la Sœur & le Frere sont nez.

NERON.

Narcisse, encore un coup, je ne puis l'entreprendre.
J'ai promis à Burrhus, il a falu me rendre.
Je ne veux point encor en lui manquant de foy,
Donner à sa vertu des armes contre moy.
J'oppose à ses raisons un courage inutile,
Je ne l'écoute point avec un cœur tranquile.

NARCISSE.

Burrhus ne pense pas, Seigneur, tout ce qu'il dit.
Son adroite vertu ménage son credit.
Ou plûtost ils n'ont tous qu'une même pensée:
Ils verroient par ce coup leur puissance abaissée:
Vous seriez libre alors, Seigneur, & devant vous
Ces Maîtres orgueilleux fléchiroient comme nous.
Quoi donc! ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire?
Neron, s'ils en sont crus, *n'est point né pour l'Empire.*
Il ne dit, il ne fait que ce qu'on lui prescrit.
Burrhus conduit son cœur, Seneque son esprit.
Pour toute ambition, pour vertu singuliere,
Il excelle à conduire un char dans la carriere,
A disputer des prix indignes de ses mains,
A se donner lui-même en spectacle aux Romains,
A venir prodiguer sa voix sur un Theâtre,
A reciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre,
Tandis que des Soldats de momens en momens
Vont arracher pour lui les applaudissemens.
Ah! ne voulez-vous pas les forcer à se taire?

NERON.

Vien, Narcisse. Allons voir ce que nous devons faire.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BRITANNICUS, JUNIE.

BRITANNICUS.

OUY, Madame, Neron (qui l'auroit pû penser!)
Dans son Appartement m'attend pour m'embrasser.
Il y fait de sa Cour inviter la jeunesse.
Il veut que d'un Festin la pompe & l'allegresse
Confirment à leurs yeux la foy de nos sermens,
Et rechauffent l'ardeur de nos embrassemens.
Il éteint cet amour source de tant de haine,
Il vous fait de mon sort arbitre souveraine.
Pour moi, quoique banni du rang de mes ayeux,
Quoique de leur dépoüille il se pare à mes yeux,
Depuis qu'à mon amour cessant d'être contraire,
Il semble me ceder la gloire de vous plaire;
Mon cœur, je l'avourai, lui pardonne en secret
Et lui laisse le reste avec moins de regret.
Quoi! je ne serai plus separé de vos charmes?
Quoi! même en ce moment je puis voir sans allarmes

Ces yeux, que n'ont émus ni soûpirs ni terreur,
Qui m'ont sacrifié l'Empire & l'Empereur?
Ah Madame! Mais quoi? Quelle nouvelle crainte
Tient parmi mes transports vôtre joye en contrainte?
D'où vient qu'en m'écoutant, vos yeux, vos tristes yeux
Avec de longs regards se tournent vers les Cieux?
Qu'est-ce que vous craignez?

JUNIE.

Je l'ignore moi-même.
Mais je crains.

BRITANNICUS.

Vous m'aimez?

JUNIE.

Helas! si je vous aime?

BRITANNICUS.

Neron ne trouble plus nôtre felicité.

JUNIE.

Mais me répondez-vous de sa sincerité?

BRITANNICUS.

Quoi! vous le soupçonnez d'une haine couverte?

JUNIE.

Neron m'aimoit tantost, il juroit vôtre perte.
Il me fuit, il vous cherche. Un si grand changement
Peut-il être, Seigneur, l'ouvrage d'un moment?

BRITANNICUS.

Cet ouvrage, Madame, est un coup d'Agrippine,
Elle a crû que ma perte entraînoit sa ruïne.
Grace aux préventions de son esprit jaloux,
Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous.
Je m'en fie aux transports qu'elle m'a fait paroître.
Je m'en fie à Burrhus. J'en croi même son Maître.

Je croy, qu'à mon exemple, impuissant à trahir,
Il hait à cœur ouvert, ou cesse de haïr.

JUNIE.

Seigneur, ne jugez pas de son cœur par le vôtre.
Sur des pas differens vous marchez l'un & l'autre.
Je ne connois Neron, & la Cour que d'un jour.
Mais, si je l'ose dire, helas ! dans cette Cour,
Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense !
Que la bouche & le cœur sont peu d'intelligence !
Avec combien de joye on y trahit sa foy !
Quel sejour étranger & pour vous & pour moy !

BRITANNICUS.

Mais que son amitié soit veritable ou feinte,
Si vous craignez Neron, luy-mesme est-il sans crainte ?
Non, non, il n'ira point par un lâche attentat
Soulever contre luy le Peuple & le Senat.
Que dis-je ? il reconnoist sa derniere injustice.
Ses remors ont paru même aux yeux de Narcisse.
Ah ! s'il vous avoit dit, ma Princesse, à quel point...

JUNIE.

Mais Narcisse, Seigneur, ne vous trahit-il point ?

BRITANNICUS.

Et pourquoy voulez-vous que mon cœur s'en défie ?

JUNIE.

Et que sçay-je ? Il y va, Seigneur, de vôtre vie.
Tout m'est suspect. Je crains que tout ne soit séduit.
Je crains Neron. Je crains le malheur qui me suit.
D'un noir pressentiment malgré moy prévenuë,
Je vous laisse à regret éloigner de ma vûë.
Helas ! si cette paix, dont vous vous repaissez,
Couvroit contre vos jours quelques pieges dressez !
Si Neron irrité de nôtre intelligence,
Avoit choisi la nuit pour cacher sa vengeance !

S'il préparoit ses coups tandis que je vous vois!
Et si je vous parlois pour la derniere fois!
Ah Prince!

BRITANNICUS.

Vous pleurez! Ah ma chere Princesse!
Et pour moy jusques-là vôtre cœur s'interesse?
Quoy Madame! en un jour, où plein de sa grandeur,
Neron croit éblouir vos yeux de sa splendeur,
Dans des lieux où chacun me fuit & le revere,
Aux pompes de sa Cour preferer ma misere!
Quoy! dans ce même jour, & dans ces mêmes lieux
Refuser un Empire, & pleurer à mes yeux!
Mais, Madame, arrestez ces précieuses larmes;
Mon retour va bien-tost dissiper vos allarmes.
Je me rendrois suspect par un plus long sejour.
Adieu, je vais le cœur tout plein de mon amour,
Au milieu des transports d'une aveugle jeunesse,
Ne voir, n'entretenir que ma belle Princesse.
Adieu.

JUNIE.

Prince....

BRITANNICUS.

On m'attend, Madame, il faut partir.

JUNIE.

Mais du moins attendez qu'on vous vienne avertir.



SCENE II.

AGRIPPINE, BRITANNICUS, JUNIE.

AGRIPPINE.

PRince, que tardez-vous ? Partez en diligence.
Neron impatient se plaint de vôtre absence.
La joye & le plaisir de tous les Conviez
Attend pour éclater que vous vous embrassiez.
Ne faites point languir une si juste envie,
Allez. Et nous, Madame, allons chez Octavie.

BRITANNICUS.

Allez belle Junie, & d'un esprit content
Hâtez-vous d'embrasser ma Sœur qui vous attend.
Dés que je le pourrai je reviens sur vos traces,
Madame, & de vos soins j'irai vous rendre graces.

SCENE III.

AGRIPPINE, JUNIE.

AGRIPPINE.

MAdame, ou je me trompe, ou durant vos Adieux
Quelques pleurs répandus ont obscurci vos yeux.

Puis-je sçavoir quel trouble a formé ce nuage ?
Doutez-vous d'une paix dont je fais mon ouvrage ?

JUNIE.

Aprés tous les ennuis que ce jour m'a coûtez,
Ai-je pû rassurer mes esprits agitez ?
Helas ! à peine encor je conçoi ce miracle.
Quand même à vos bontez je craindrois quelque obstacle,
Le changement, Madame, est commun à la Cour,
Et toûjours quelque crainte accompagne l'amour.

AGRIPPINE.

Il suffit, j'ai parlé, tout a changé de face.
Mes soins à vos soupçons ne laissent point de place.
Je répons d'une Paix jurée entre mes mains,
Neron m'en a donné des gages trop certains.
Ah ! si vous aviez vû par combien de caresses
Il m'a renouvellé la foi de ses promesses !
Par quels embrassemens il vient de m'arrêter !
Ses bras dans nos Adieux ne pouvoient me quitter.
Sa facile bonté sur son front répanduë
Jusqu'aux moindres secrets est d'abord descenduë.
Il s'épanchoit en Fils, qui vient en liberté
Dans le sein de sa Mere oublier sa fierté.
Mais bien-tost reprenant un visage severe,
Tel que d'un Empereur qui consulte sa Mere ;
Sa confidence auguste a mis entre mes mains
Des secrets d'où dépend le destin des humains.
Non, il le faut ici confesser à sa gloire,
Son cœur n'enferme point une malice noire ;
Et nos seuls ennemis alterant sa bonté,
Abusoient contre nous de sa facilité.
Mais enfin à son tour leur puissance décline.
Rome encore une fois va connoître Agrippine.
Déja de ma faveur on adore le bruit.
Cependant en ces lieux n'attendons pas la nuit,

Paſſons chez Octavie, & donnons lui le reſte
D'un jour autant heureux que je l'ai cru funeſte.
Mais qu'eſt-ce que j'entens? Quel tumulte confus?
Que peut-on faire?

JUNIE.

O Ciel! ſauvez Britannicus.

SCENE IV.

AGRIPPINE, JUNIE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Burrhus, où courez-vous! Arrêtez. Que veut dire...

BURRHUS.

Madame, c'en eſt fait, Britannicus expire.

JUNIE.

Ah mon Prince!

AGRIPPINE.

Il expire?

BURRHUS.

Ou plûtoſt il eſt mort,
Madame.

JUNIE.

Pardonnez, Madame, à ce tranſport.
Je vais le ſecourir, ſi je puis, ou le ſuivre.

SCENE V.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Quel attentat, Burrhus!

BURRHUS.

Je n'y pourrai ſurvivre,

Madame, il faut quitter la Cour & l'Empereur.

AGRIPPINE.

Quoy! du ſang de ſon Frere il n'a point eu d'horreur?

BURRHUS.

Ce deſſein s'eſt conduit avec plus de myſtere.
A peine l'Empereur a vû venir ſon Frere,
Il ſe leve, il l'embraſſe, on ſe taiſt, & ſoudain
Ceſar prend le premier une coupe à la main.
Pour achever ce jour ſous de meilleurs auſpices,
Ma main de cette coupe épanche les prémices,
Dit-il, *Dieux, que j'appelle à cette effuſion,*
Venez favoriſer nôtre reunion.
Par les mêmes ſermens Britannicus ſe lie.
La coupe dans ſes mains par Narciſſe eſt remplie,
Mais ſes levres à peine en ont touché les bords,
Le fer ne produit point de ſi puiſſans efforts,
Madame, la lumiere à ſes yeux eſt ravie,
Il tombe ſur ſon lit ſans chaleur & ſans vie.
Jugez combien ce coup frappe tous les eſprits,
La moitié s'épouvante & ſort avec des cris.
Mais ceux qui de la Cour ont un plus long uſage,
Sur les yeux de Ceſar compoſent leur viſage.
Cependant ſur ſon lit il demeure panché,
D'aucun étonnement il ne paroiſt touché.
Ce mal dont vous craignez, dit-il, *la violence,*
A ſouvent ſans peril attaqué ſon enfance.
Narciſſe veut en vain affecter quelque ennuy,
Et ſa perfide joye éclatte malgré luy.
Pour moy duſt l'Empereur punir ma hardieſſe,
D'une odieuſe Cour j'ay traverſé la preſſe,
Et j'allois accablé de cet Aſſaſſinat,
Pleurer Britannicus, Ceſar & tout l'Etat.

AGRIPPINE.

Le voicy. Vous verrez ſi c'eſt moy qui l'inſpire.

SCENE VI.

AGRIPPINE, NERON, BURRHUS, NARCISSE.

NERON *voyant Agrippine.*

Dieux !

AGRIPPINE.

Arrêtez, Neron. J'ai deux mots à vous dire.
Britannicus est mort. Je reconnois les coups.
Je connois l'Assassin.

NERON.

Et qui, Madame ?

AGRIPPINE.

Vous.

NERON.

Moi ! Voilà les soupçons dont vous estes capable.
Il n'est point de malheurs dont je ne sois coupable.
Et si l'on veut, Madame, écouter vos discours,
Ma main de Claude même aura tranché les jours,
Son Fils vous étoit cher, sa mort peut vous confondre.
Mais des coups du destin je ne puis pas répondre.

AGRIPPINE.

Non, non, Britannicus est mort empoisonné.
Narcisse a fait le coup, vous l'avez ordonné.

NERON.

Madame, mais qui peut vous tenir ce langage ?

NARCISSE.

Hé, Seigneur! ce soupçon vous fait-il tant d'outrage?

Britannicus, Madame, eut des desseins secrets
Qui vous auroient coûté de plus justes regrets.
Il aspiroit plus loin qu'à l'Hymen de Junie.
De vos propres bontez il vous auroit punie.
Il vous trompoit vous-même, & son cœur offensé
Prétendoit tost ou tard rappeller le passé.
Soit donc que malgré vous le sort vous ait servie;
Soit qu'instruit des complots qui menaçoient sa vie,
Sur ma fidelité Cesar s'en soit remis;
Laissez les pleurs, Madame, à vos seuls ennemis,
Qu'ils mettent ce malheur au rang des plus sinistres:
Mais vous...

AGRIPPINE.

Poursui, Neron, avec de tels Ministres,
Par des faits glorieux tu te vas signaler.
Poursui. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer.
Ta main a commencé par le sang de ton Frere.
Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta Mere.
Dans le fond de ton cœur, je sçais que tu me hais.
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.
Mais je veux que ma mort me soit même inutile;
Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille.
Rome, ce Ciel, ce jour, que tu reçûs de moy,
Par tout, à tout moment, m'offriront devant toy.
Tes remords te suivront comme autant de furies.
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries.
Ta fureur s'irritant soy-même dans son cours
D'un sang toûjours nouveau marquera tous tes jours.
Mais j'espere qu'enfin le Ciel las de tes crimes,
Ajoûtera ta perte à tant d'autres victimes;
Qu'aprés t'estre couvert de leur sang & du mien,
Tu te verras forcé de répandre le tien;
Et ton nom paroîtra dans la race future
Aux plus cruels Tyrans une cruelle injure.

Voilà ce que mon cœur se présage de toy.
Adieu, tu peux sortir.

NERON.

Narcisse, suivez-moy.

SCENE VII.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Ah Ciel! de mes soupçons quelle étoit l'injustice!
Je condamnois Burrhus, pour écouter Narcisse.
Burrhus, avez-vous vû quels regards furieux
Neron en me quittant m'a laissez pour Adieux?
C'en est fait. Le cruel n'a plus rien qui l'arrête:
Le coup qu'on m'a prédit va tomber sur ma tête.
Il vous accablera vous-même à vôtre tour.

BURRHUS.

Ah Madame! pour moi j'ai vécu trop d'un jour,
Plût au Ciel, que sa main heureusement cruelle
Eût fait sur moi l'essai de sa fureur nouvelle!
Qu'il ne m'eût pas donné par ce triste attentat
Un gage trop certain des malheurs de l'Etat!
Son crime seul n'est pas ce qui me desespere;
Sa jalousie a pû l'armer contre son Frere.
Mais s'il vous faut, Madame, expliquer ma douleur,
Neron l'a vû mourir, sans changer de couleur.
Ses yeux indifferens ont déja la constance
D'un Tyran dans le crime endurci dés l'enfance.
Qu'il acheve, Madame, & qu'il fasse perir
Un Ministre importun qui ne le peut souffrir.
Helas! loin de vouloir éviter sa colere,
La plus soudaine mort me sera la plus chere.

SCENE



SCENE DERNIERE.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

ALBINE.

AH Madame ! ah Seigneur ! Courez vers l'Empereur.
Venez sauver Cesar de sa propre fureur.
Il se voit pour jamais separé de Junie.

AGRIPPINE.

Quoi Junie elle-même a terminé sa vie ?

ALBINE.

Pour accabler Cesar d'un éternel ennui,
Madame sans mourir elle est morte pour lui.
Vous sçavez de ces lieux comme elle s'est ravie.
Elle a feint de passer chez la triste Octavië.
Mais bien-tost elle a pris des chemins écartez,
Où mes yeux ont suivi ses pas précipitez.
Des portes du Palais elle sort éperduë.
D'abord elle a d'Auguste apperçû la statuë ;
Et moüillant de ses pleurs le marbre de ses piez
Que de ses bras pressans elle tenoit liez :
Prince, par ces genoux, dit-elle, *que j'embrasse,*
Protege en ce moment le reste de ta Race.
Rome dans ton Palais vient de voir immoler
Le seul de tes Neveux, qui te pût ressembler.
On veut aprés sa mort que je lui sois parjure.
Mais pour lui conserver une foy toûjours pure,
Prince, je me dévouë à ces Dieux immortels,
Dont ta vertu t'a fait partager les Autels.
Le Peuple cependant que ce spectacle étonne,
Vole de toutes parts, se presse, l'environne,

S'attendrit à ses pleurs, & plaignant son ennuy
D'une commune voix la prend sous son appuy.
Ils la menent au Temple, où depuis tant d'années
Au culte des Autels nos Vierges destinées
Gardent fidelement le dépost precieux
Du feu toûjours ardent qui brûle pour nos Dieux.
Cesar les voit partir sans oser les distraire.
Narcisse plus hardi s'empresse pour lui plaire.
Il vole vers Junie, & sans s'épouvanter.
D'une profane main commence à l'arrester.
De mille coups mortels son Audace est punie.
Son infidelle sang réjallit sur Junie.
Cesar de tant d'objets en même temps frappé
Le laisse entre les mains qui l'ont enveloppé.
Il rentre. Chacun fuit son silence farouche.
Le seul nom de Junie échappe de sa bouche.
Il marche sans dessein, ses yeux mal assurez
N'osent lever au Ciel leurs regards égarez;
Et l'on craint, si la nuit jointe à la solitude
Vient de son desespoir aigrir l'inquietude;
Si vous l'abandonnez plus long-temps sans secours,
Que sa douleur bien-tost n'attente sur ses jours.
Le temps presse. Courez. Il ne faut qu'un caprice.
Il se perdroit, Madame.

AGRIPPINE.

Il se feroit justice.
Mais Burrhus allons voir jusqu'où vont ses transports.
Voyons quel changement produiront ses remords,
S'il voudra desormais suivre d'autres maximes.

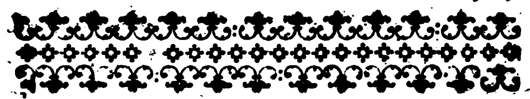
BURRHUS.

Plût aux Dieux que ce fust le dernier de ses crimes!

FIN.

BERENICE.

TRAGEDIE.



PREFACE.

TITUS Reginam Berenicen, cui etiam nuptias pollicitus ferebatur, statim ab Urbe demisit invitus invitam.

» C'est-à-dire que, Titus qui aimoit pas-» sionnément Berenice, & qui même, à ce » qu'on croyoit lui avoit promis de l'é-» pouser, la renvoya de Rome, malgré » luy, & malgré elle, dés les premiers » jours de son Empire. Cette action est trés-fameuse dans l'Histoire, & je l'ay trouvée trés-propre pour le Theatre, par la violence des passions qu'elle y pouvoit exciter. En effet, nous n'avons rien de plus touchant dans tous les Poëtes, que la séparation d'Enée & de Didon, dans Virgile. Et qui doute que ce qui a pû fournir assez de matiere pour tout un Chant d'un Poëme heroïque, où l'action dure plusieurs jours, ne puisse suffire pour le sujet d'une Tragedie, dont la durée ne doit être que de quelques heures ? Il est

vray que je n'ay point poussé Berenice jusqu'à se tuer comme Didon, parce que Berenice n'ayant pas icy avec Titus les derniers engagemens que Didon avoit avec Enée, elle n'est pas obligée comme elle de renoncer à la vie. A cela prés le dernier Adieu qu'elle dit à Titus, & l'effort qu'elle se fait pour s'en separer, n'est pas le moins tragique de la Piece; & j'ose dire qu'il renouvelle assez bien dans le cœur des Spectateurs l'émotion que le reste y avoit pû exciter. Ce n'est point une necessité qu'il y ait du sang & des morts dans une Tragédie; il suffit que l'Action en soit grande, que les Acteurs en soient heroïques, que les Passions y soient excitées, & que tout s'y ressente de cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la Tragédie.

Je crûs que je pourrois rencontrer toutes ces parties dans mon sujet. Mais ce qui m'en plût davantage, c'est que je le trouvay extrêmement simple. Il y avoit longtemps que je voulois essayer si je pourrois faire une Tragédie avec cette simplicité d'Action qui a été si fort du goust des Anciens. Car c'est un des premiers préceptes qu'ils nous ont laissez. » Que ce » que vous ferez, dit Horace, soit toû-

» jours simple, & ne soit qu'un. Ils ont admiré l'Ajax de Sophocle, qui n'est autre chose qu'Ajax qui se tuë de regret, à cause de la fureur où il étoit tombé, aprés le refus qu'on luy avoit fait des armes d'Achille. Ils ont admiré le Philoctete, dont le sujet est Ulysse, qui vient pour surprendre les fléches d'Hercule. L'Oedipe même, quoy que tout plein de reconnoissances, est moins chargé de matiere, que la plus simple Tragédie de nos jours. Nous voyons enfin que les Partisans de Terence, qui l'élevent avec raison au dessus de tous les Poëtes Comiques, pour l'élegance de sa diction, & pour la vray-semblance de ses mœurs, ne laissent pas de confesser que Plaute a un grand avantage sur lui, par la simplicité qui est dans la plûpart des sujets de Plaute. Et c'est sans doute cette simplicité merveilleuse qui a attiré à ce dernier toutes les loüanges que les Anciens luy ont données. Combien Menandre étoit-il encore plus simple, puis que Terence est obligé de prendre deux Comedies de ce Poëte, pour en faire une des siennes ?

Et il ne faut point croire que cette Regle ne soit fondée que sur la fantaisie de ceux qui l'ont faite. Il n'y a que le vray semblable qui

touche dans la Tragédie. Et quelle vray semblance y a-t-il qu'il arrive en un jour une multitude de choses qui pourroient à peine arriver en plusieurs semaines ? Il y en a qui pensent que cette simplicité est une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas qu'au contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien, & que tout ce grand nombre d'Incidens a toûjours été le refuge des Poëtes qui ne sentoient dans leur Genie ni assez d'abondance, ni assez de force, pour attacher durant cinq Actes leurs Spectateurs, par une action simple soûtenuë de la violence des passions, de la beauté des sentimens, & de l'élegance de l'expression. Je suis bien éloigné de croire que toutes ces choses se rencontrent dans mon Ouvrage. Mais aussi je ne puis croire que le Public me sçache mauvais gré de lui avoir donné une Tragédie qui a été honorée de tant de larmes ; & dont la trentiéme représentation a été aussi suivie que la premiere.

Ce n'est pas que quelques Personnes ne m'ayent reproché cette même simplicité que j'avois recherchée avec tant de soin. Ils ont crû qu'une Tragedie qui étoit si peu chargée d'intrigues ne pouvoit être selon les Regles du Theatre. Je m'informai s'ils se plaignoient

plaignoient qu'elle les eût ennuyez. On me dit qu'ils avoüoient tous qu'elle n'ennuyoit point, qu'elle les touchoit même en plusieurs endroits, & qu'ils la verroient encore avec plaisir. Que veulent-ils davantage? Je les conjure d'avoir assez bonne opinion d'eux-mêmes pour ne pas croire qu'une Piéce qui les touche, & qui leur donne du plaisir, puisse être absolument contre les Regles. La principale Regle est de plaire & de toucher. Toutes les autres ne sont faites que pour parvenir à cette premiere. Mais toutes ces Regles sont d'un long détail, dont je ne leur conseille pas de s'embarasser. Ils ont des occupations plus importantes. Qu'ils se reposent sur nous de la fatigue d'éclaircir les difficultez de la Poëtique d'Aristote. Qu'ils se reservent le plaisir de pleurer & d'être attendris; Et qu'ils me permettent de leur dire ce qu'un Musicien disoit à Philippe Roi de Macedoine, qui prétendoit qu'une Chanson n'étoit pas selon les Regles : » A Dieu ne plaise, » Seigneur, que vous soyez jamais si mal- » heureux que de sçavoir ces choses-là » mieux que moi.

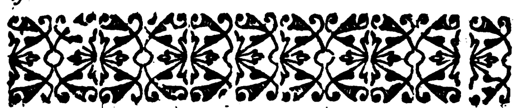
Voilà tout ce que j'ai à dire à ces Personnes, à qui je ferai toûjours gloire de plaire.

Car pour le Libelle que l'on a fait contre moi, je croi que les Lecteurs me dispenseront volontiers d'y répondre. Et que répondrois-je à un Homme qui ne pense rien, & qui ne sçait pas même construire ce qu'il pense? Il parle de Protase, comme s'il entendoit ce mot, & veut que cette premiere des quatre parties de la Tragedie soit toûjours la plus proche de la derniere, qui est la Catastrophe. Il se plaint que la trop grande connoissance des Regles l'empêche de se divertir à la Comedie. Certainement si l'on en juge par sa Dissertation, il n'y eut jamais de plainte plus mal-fondée. Il paroît bien qu'il n'a jamais lû Sophocle, qu'il louë trés-injustement *d'une grande multiplicité d'incidens*; & qu'il n'a même jamais rien lû de la Poëtique, que dans quelques Préfaces de Tragédies. Mais je lui pardonne de ne pas sçavoir les Regles du Theatre, puis qu'heureusement pour le Public, il ne s'applique pas à ce genre d'écrire. Ce que je ne lui pardonne pas, c'est de sçavoir si peu les Regles de la bonne plaisanterie, lui qui ne veut pas dire un mot sans plaisanter. Croit-il réjoüir beaucoup les honnêtes Gens par ces *Helas de poche*, ces *Mesdemoiselles mes Regles*, & quantité d'autres basses af-

fectations qu'il trouvera condamnées dans tous les bons Auteurs, s'il se mêle jamais de les lire?

Toutes ces critiques sont le partage de quatre ou cinq petits Auteurs infortunez, qui n'ont jamais pû par eux-mêmes exciter la curiosité du Public. Ils attendent toûjours l'occasion de quelque Ouvrage qui réüssisse, pour l'attaquer. Non point par jalousie; car sur quel fondement seroient-ils jaloux? Mais dans l'esperance qu'on se donnera la peine de leur répondre, & qu'on les tirera de l'obscurité où leurs propres Ouvrages les auroient laissez toute leur vie.





ACTEURS.

TITUS, Empereur de Rome.

BERENICE, Reine de Palestine.

ANTIOCHUS, Roy de Comagene.

PAULIN, Confident de Titus.

ARSACE, Confident d'Antiochus.

PHENICE, Confidente de Berenice.

RUTILE, Romain.

SUITE DE TITUS.

La Scene est à Rome, dans un Cabinet qui est entre l'Appartement de Titus, & celui de Berenice.





BERENICE.

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.



Rretons un moment. La pompe de ces Lieux,
Je le voi bien, Arſace, eſt nouvelle à tes yeux.
Souvent ce Cabinet ſuperbe & ſolitaire,
Des ſecrets de Titus eſt le dépoſitaire.
C'eſt ici quelquefois qu'il ſe cache à ſa Cour,
Lors qu'il vient à la Reine expliquer ſon amour.
De ſon appartement cette porte eſt prochaine,
Et cette autre conduit dans celui de la Reine.
Va chez elle. Dy-lui qu'importun à regret,
J'oſe lui demander un entretien ſecret.

ARSACE.

Vous, Seigneur, importun? Vous cet Ami fidelle,
Qu'un soin si genereux interesse pour elle?
Vous, cet Antiochus, son Amant autrefois;
Vous que l'Orient compte entre ses plus grands Rois.
Quoi! déja de Titus Epouse en esperance,
Ce rang entr'elle & vous m'est-il tant de distance?

ANTIOCHUS.

Va, dis-je, & sans vouloir te charger d'autres soins,
Voi si je puis bien-tost lui parler sans témoins.

SCENE II.

ANTIOCHUS, *seul.*

HE' bien, Antiochus, es-tu toûjours le même?
Pourrai-je sans trembler lui dire: Je vous aime?
Mais quoi! Déja je tremble, & mon cœur agité
Craint autant ce moment que je l'ai souhaité.
Berenice autrefois m'ôta toute esperance.
Elle m'imposa même un éternel silence.
Je me suis tû cinq ans. Et jusques à ce jour
D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.
Dois-je croire qu'au rang, où Titus la destine,
Elle m'écoute mieux que dans la Palestine?
Il l'épouse. Ai-je donc attendu ce moment,
Pour me venir encor déclarer son Amant?
Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire?
Ah! puisqu'il faut partir, partons sans lui déplaire.
Retirons-nous, sortons, & sans nous découvrir,
Allons loin de ses yeux l'oublier, ou mourir.

Hé quoi ! souffrir toûjours un tourment qu'elle ignore ?
Toûjours verser des pleurs qu'il faut que je devore ?
Quoi même en la perdant redouter son couroux ?
Belle Reine, & pourquoi vous offenseriez-vous ?
Viens-je vous demander que vous quittiez l'Empire ?
Que vous m'aimiez? Helas ! je ne viens que vous dire
Qu'aprés m'être long-temps flatté que mon Rival
Trouveroit à ses vœux quelque obstacle fatal ;
Aujourd'hui qu'il peut tout, que vôtre hymen s'avance,
Exemple infortuné d'une longue constance,
Aprés cinq ans d'amour & d'espoir superflus,
Je pars, fidele encor quand je n'espere plus.
Au lieu de s'offenser, elle pourra me plaindre.
Quoi qu'il en soit, parlons, c'est assez nous contraindre.
Et que peut craindre, helas, un Amant sans espoir,
Qui peut bien se resoudre à ne la jamais voir ?

SCENE III.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Arsace, entrerons-nous !

ARSACE.

Seigneur, j'ai vû la Reine;
Mais pour me faire voir, je n'ai percé qu'à peine
Les flots toûjours nouveaux d'un Peuple adorateur
Qu'attire sur ses pas sa prochaine grandeur.

Titus aprés huit jours d'une retraite austere,
Cesse enfin de pleurer Vespasien son Pere.
Cet Amant se redonne aux soins de son amour.
Et si j'en croi, Seigneur, l'entretien de la Cour,
Peut-être avant la nuit l'heureuse Berenice
Change le nom de Reine au nom d'Imperatrice.

ANTIOCHUS.

Helas !

ARSACE.

Quoi ! ce discours pourroit-il vous troubler ?

ANTIOCHUS.

Ainsi donc sans témoins je ne lui puis parler ?

ARSACE.

Vous la verrez, Seigneur, Berenice est instruite
Que vous voulez ici la voir seule, & sans suite.
La Reine d'un regard a daigné m'avertir
Qu'à vôtre empressement elle alloit consentir.
Et sans doute elle attend le moment favorable
Pour disparoître aux yeux d'une cour qui l'accable.

ANTIOCHUS.

Il suffit. Cependant n'as-tu rien negligé
Des ordres importans dont je t'avois chargé ?

ARSACE.

Seigneur, vous connoissez ma prompte obéïssance.
Des Vaisseaux dans Ostie armez en diligence,
Prêts à quitter le port de momens en momens,
N'attendent pour partir que vos commandemens.
Mais qui renvoyez-vous dans vôtre Comagene ?

ANTIOCHUS.

Arsace, il faut partir quand j'aurai vû la Reine.

ARSACE.

Qui doit partir ?

ANTIOCHUS.

Moy.

ARSACE.

Vous ?

ANTIOCHUS.

En sortant du Palais,
Je sors de Rome, Arsace, & j'en sors pour jamais.

ARSACE.

Je suis surpris sans doute, & c'est avec justice.
Quoi ! depuis si long-temps la Reine Berenice
Vous arrache, Seigneur, du sein de vos Etats,
Depuis trois ans dans Rome elle arrête vos pas :
Et lors que cette Reine assurant sa conquête,
Vous attend pour témoin de cette illustre Fête,
Quand l'amoureux Titus devenant son Epoux,
Lui prépare un éclat qui rejaillit sur vous...

ANTIOCHUS.

Arsace, laisse-la joüir de sa fortune,
Et quitte un entretien dont le cours m'importune.

ARSACE.

Je vous entens, Seigneur. Ces mêmes dignitez
Ont rendu Berenice ingrate à vos bontez,
L'inimitié succede à l'amitié trahie.

ANTIOCHUS.

Non, Arsace, jamais je ne l'ai moins haïe.

ARSACE.

Quoi donc ! De sa grandeur déja trop prévenu,
Le nouvel Empereur vous a-t-il méconnu ?
Quelque pressentiment de son indifference
Vous fait-il loin de Rome éviter sa présence ?

ANTIOCHUS.

Titus n'a point pour moi paru se démentir,
J'aurois tort de me plaindre.

ARSACE.

Et pourquoi donc partir ?
Quel caprice vous rend ennemi de vous-même ?
Le Ciel met sur le Trône un Prince qui vous aime,

Un Prince qui jadis témoin de vos combats,
Vous vit chercher la gloire & la mort sur ses pas;
Et de qui la valeur par vos soins secondée,
Mit enfin sous le joug la rebelle Judée.
Il se souvient du jour illustre & douloureux
Qui décida du sort d'un long siege douteux:
Sur leur triple rempart les Ennemis tranquiles
Contemploient sans peril nos assauts inutiles,
Le Belier impuissant les menaçoit en vain.
Vous seul, Seigneur, vous seul, une échelle à la main,
Vous portâtes la mort jusques sur leurs murailles:
Ce jour presque éclaira vos propres funerailles;
Titus vous embrassa mourant entre mes bras,
Et tout le camp Vainqueur pleura vôtre trépas.
Voici le temps, Seigneur, où vous devez attendre
Le fruit de tant de sang qu'ils vous ont vû répandre:
Si pressé du desir de revoir vos Etats
Vous vous lassez de vivre, où vous ne regnez pas,
Faut-il que sans honneur l'Euphrate vous revoïe?
Attendez pour partir que Cesar vous renvoïe
Triomphant & chargé des titres souverains,
Qu'ajoûte encore aux Rois l'amitié des Romains.
Rien ne peut-il, Seigneur, changer vôtre entreprise?
Vous ne répondez point.

ANTIOCHUS.

Que veux-tu que je dise?
J'attens de Berenice un moment d'entretien.

ARSACE.

Hé bien, Seigneur?

ANTIOCHUS.

Son sort décidera du mien.

ARSACE.

Comment?

ANTIOCHUS.

Sur ſon hymen j'attens qu'elle s'explique.
Si ſa bouche s'accorde avec la voix publique,
S'il eſt vrai qu'on l'éleve au trône des Ceſars,
Si Titus a parlé, s'il l'épouſe, je pars.

ARSACE.

Mais qui rend à vos yeux cet hymen ſi funeſte?

ANTIOCHUS.

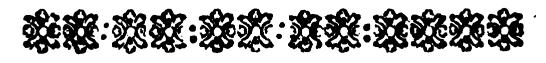
Quand nous ſerons partis, je te dirai le reſte.

ARSACE.

Dans quel trouble, Seigneur, jettez-vous mon eſprit!

ANTIOCHUS.

La Reine vient. Adieu, fais tout ce que j'ai dit.



SCENE IV.

BERENICE, ANTIOCHUS, PHENICE.

BERENICE.

ENfin je me dérobe à la joye importune
De tant d'amis nouveaux que me fait la Fortune.
Je fuis de leurs reſpects l'inutile longueur,
Pour chercher un Ami, qui me parle du cœur.
Il ne faut point mentir, ma juſte impatience
Vous accuſoit déja de quelque negligence.
Quoi! cet Antiochus, diſois-je, dont les ſoins
Ont eû tout l'Orient & Rome pour témoins,
Lui que j'ai vû toûjours conſtant dans mes traverſes
Suivre d'un pas égal mes fortunes diverſes;

Je disputai long-temps, je fis parler mes yeux,
Mes pleurs & mes soûpirs vous suivoient en tous lieux.
Enfin vôtre rigueur emporta la balance,
Vous sçûtes m'imposer l'exil, ou le silence:
Il falut le promettre, & même le jurer.
Mais, puis qu'en ce moment j'ose me déclarer,
Lors que vous m'arrachiez cette injuste promesse,
Mon cœur faisoit serment de vous aimer sans cesse.

BERENICE.

Ah! Que me dites-vous?

ANTIOCHUS.

Je me suis tû cinq ans,
Madame, & vais encor me taire plus long-temps.
De mon heureux Rival j'accompagnai les armes.
J'esperai de verser mon sang aprés mes larmes,
Ou qu'au moins jusqu'à vous porté par mille exploits
Mon nom pourroit parler, au défaut de ma voix.
Le Ciel sembla promettre une fin à ma peine.
Vous pleurâtes ma mort, helas! trop peu certaine.
Inutiles perils! Quelle étoit mon erreur!
La valeur de Titus surpassoit ma fureur.
Il faut qu'à sa vertu mon estime réponde.
Quoiqu'attendu, Madame, à l'Empire du Monde,
Cheri de l'Univers, enfin aimé de vous;
Il sembloit à lui seul appeller tous les coups,
Tandis que sans espoir, haï, lassé de vivre,
Son malheureux Rival ne sembloit que le suivre.
Je vois que vôtre cœur m'applaudit en secret,
Je vois que l'on m'écoute avec moins de regret;
Et que trop attentive à ce recit funeste,
En faveur de Titus vous pardonnez le reste.
Enfin aprés un siege aussi cruel que lent,
Il dompta les mutins, reste pâle & sanglant
Des flâmes, de la faim, des fureurs intestines;
Et laissa leurs remparts cachez sous leurs ruïnes.

Rome vous vit, Madame, arriver avec lui.
Dans l'Orient desert quel devint mon ennui !
Je demeurai long-temps errant dans Cesarée,
Lieux charmans, où mon cœur vous avoit adorée,
Je vous redemandois à vos tristes Etats,
Je cherchois en pleurant les traces de vos pas.
Mais enfin succombant à ma mélancolie,
Mon desespoir tourna mes pas vers l'Italie.
Le sort m'y reservoit le dernier de ses coups.
Titus en m'embrassant m'amena devant vous.
Un voile d'amitié vous trompa l'un & l'autre ;
Et mon amour devint le confident du vôtre.
Mais toûjours quelque espoir flattoit mes déplaisirs,
Rome, Vespasien, traversoient vos soûpirs.
Aprés tant de combats Titus cedoit peut-être.
Vespasien est mort, & Titus est le Maître.
Que ne fuyois-je alors ? J'ai voulu quelques jours
De son nouvel empire examiner le cours.
Mon sort est accompli. Vôtre gloire s'apprête,
Assez d'autres sans moi, témoins de cette Fête,
A vos heureux transports viendront joindre les leurs.
Pour moi, qui ne pourrois y mêler que des pleurs,
D'un inutile amour trop constante victime :
Heureux dans mes malheurs, d'en avoir pû sans crime
Conter toute l'histoire aux yeux qui les ont faits,
Je pars plus amoureux que je ne fus jamais.

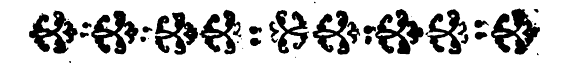
BERENICE.

Seigneur, je n'ai pas crû que dans une journée
Qui doit avec Cesar unir ma destinée,
Il fût quelque Mortel qui pût impunément
Se venir à mes yeux déclarer mon Amant.
Mais de mon Amitié mon silence est un gage,
J'oublie en sa faveur un discours qui m'outrage.
Je n'en ai point troublé le cours injurieux.
Je fais plus. A regret je reçois vos adieux.

Le Ciel sçait qu'au milieu des honneurs qu'il m'envoye,
Je n'attendois que vous pour témoin de ma joye.
Avec tout l'Univers j'honorois vos vertus,
Titus vous cherissoit, vous admiriez Titus.
Cent fois je me suis fait une douceur extrême
D'entretenir Titus dans un autre lui-même.

ANTIOCHUS.

Et c'est ce que je fuis. J'évite, mais trop tard,
Ces cruels entretiens où je n'ai point de part.
Je fuis Titus. Je fuis ce nom qui m'inquiete,
Ce nom qu'à tous momens vôtre bouche repete.
Que vous dirai-je enfin ? Je fuis des yeux distraits
Qui me voyant toûjours ne me voyoient jamais.
Adieu, je vais le cœur trop plein de vôtre image,
Attendre en vous aimant la mort pour mon partage.
Sur tout ne craignez point qu'une aveugle douleur
Remplisse l'Univers du bruit de mon malheur,
Madame, le seul bruit d'une mort que j'implore,
Vous fera souvenir que je vivois encore.
Adieu.



SCENE V.

BERENICE, PHENICE.

PHENICE.

Que je le plains ! Tant de fidelité,
Madame, meritoit plus de prosperité.
Ne le plaignez-vous pas ?

BERENICE.

Cette prompte retraite
Me laisse, je l'avouë, une douleur secrette.

PHENICE.

Je l'aurois retenu.

BERENICE.

Qui moi? Le retenir?
J'en dois perdre plûtost jusques au souvenir.
Tu veux donc que je flatte une ardeur insensée?

PHENICE.

Titus n'a point encore expliqué sa pensée.
Rome vous voit, Madame, avec des yeux jaloux;
La rigueur de ses Loix m'épouvante pour vous.
L'hymen chez les Romains n'admet qu'une Romaine,
Rome hait tous les Rois, & Berenice est Reine.

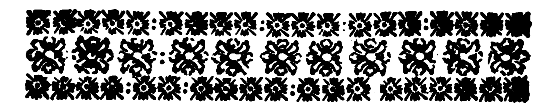
BERENICE.

Le temps n'est plus, Phenice, où je pouvois trembler.
Titus m'aime, il peut tout, il n'a plus qu'à parler,
Il verra le Senat m'apporter ses hommages,
Et le Peuple, de fleurs couronner ses images.
De cette nuit, Phenice, as-tu vû la splendeur?
Tes yeux ne sont-ils pas tous pleins de sa grandeur?
Ces flambeaux, ce Bucher, cette nuit enflammée,
Ces Aigles, ces Faisceaux, ce Peuple, cette Armée,
Cette foule de Rois, ces Consuls, ce Senat,
Qui tout de mon Amant empruntoient leur éclat;
Cette pourpre, cet or que rehaussoit sa gloire,
Et ces Lauriers encor témoins de sa victoire.
Tous ces yeux, qu'on voyoit venir de toutes parts
Confondre sur lui seul leurs avides regards;
Ce port mejestueux, cette douce presence.
Ciel! avec quel respect, & quelle complaisance,
Tous les cœurs en secret l'assuroient de leur foi!
Parle. Peut-on le voir sans penser comme moi,
Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,

Le Monde, en le voyant eût reconnu son Maître?
Mais, Phenice, où m'emporte un souvenir charmant?
Cependant Rome entiere, en ce même moment,
Fait des vœux pour Titus, & par des sacrifices
De son regne naissant celebre les prémices.
Que tardons-nous? Allons pour son empire heureux
Au Ciel qui le protege offrir aussi nos vœux.
Aussi-tost sans l'attendre, & sans être attenduë,
Je reviens le chercher, & dans cette entrevûë
Dire tout ce qu'aux cœurs l'un de l'autre contens
Inspirent des transports retenus si long-temps.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TITUS, PAULIN, SUITE.

TITUS.

A T'on vû de ma part le Roi de Comagene?
Sçait-il que je l'attens ?

PAULIN.

J'ai couru chez la Reine.
Dans son Appartement ce Prince avoit paru ;
Il en étoit sorti, lors que j'y suis couru.
De vos ordres, Seigneur, j'ai dit qu'on l'avertisse.

TITUS.

Il suffit. Et que fait la Reine Berenice ?

PAULIN.

La Reine, en ce moment, sensible à vos bontez,
Charge le Ciel de vœux pour vos prosperitez.
Elle sortoit, Seigneur.

TITUS.

Trop aimable Princesse !
Helas !

PAULIN.

En sa faveur d'où naît cette tristesse ?

L'Orient presque entier va fléchir sous sa loi,
Vous la plaignez ?

TITUS.

Paulin, qu'on vous laisse avec moi.

SCENE II.

TITUS, PAULIN.

TITUS.

HE' bien, de mes desseins Rome encore incertaine,
Attend que deviendra le destin de la Reine,
Paulin, & les secrets de son cœur & du mien,
Sont de tout l'Univers devenus l'entretien.
Voici le temps enfin qu'il faut que je m'explique.
De la Reine & de moi que dit la voix publique ?
Parlez. Qu'entendez-vous ?

PAULIN.

J'entens de tous côtez
Publier vos vertus, Seigneur, & ses beautez.

TITUS.

Que dit-on des soûpirs que je pousse pour elle ?
Quel succez attend-on d'un amour si fidelle ?

PAULIN.

Vous pouvez tout. Aimez, cessez d'être amoureux.
La Cour sera toûjours du parti de vos vœux.

TITUS.

Et je l'ai vûë aussi cette Cour peu sincere,
A ses Maîtres toûjours trop soigneuse de plaire,
Des crimes de Neron approuver les horreurs,
Je l'ai vûë à genoux consacrer ses fureurs.
Je ne prens point pour Juge une Cour idolâtre,
Paulin. Je me propose un plus noble Theâtre;

Et sans prêter l'oreille à la voix des Flatteurs,
Je veux par vôtre bouche entendre tous les Cœurs.
Vous me l'avez promis. Le respect & la crainte
Ferment autour de moi le passage & la plainte.
Pour mieux voir, cher Paulin, & pour entendre mieux,
Je vous ai demandé des oreilles, des yeux.
J'ai mis même à ce prix mon amitié secrette,
J'ai voulu que des Cœurs vous fussiez l'interprete;
Qu'au travers des Flatteurs vôtre sincerité
Fît toûjours jusqu'à moi passer la verité.
Parlez donc. Que faut-il que Berenice espere?
Rome lui sera-t-elle indulgente, ou severe?
Dois-je croire qu'assise au Trône des Cesars
Une si belle Reine offensât ses regards?

PAULIN.

N'en doutez point, Seigneur. Soit raison, soit caprice,
Rome ne l'attend point pour son Imperatrice.
On sçait qu'elle est charmante. Et de si belles mains
Semblent vous demander l'Empire des Humains.
Elle a même, dit-on, le cœur d'une Romaine.
Elle a mille vertus. Mais, Seigneur, elle est Reine.
Rome, par une Loi, qui ne se peut changer,
N'admet avec son sang aucun sang étranger;
Et ne reconnoît point les fruits illegitimes,
Qui naissent d'un Hymen contraire à ses maximes.
D'ailleurs, vous le sçavez, en bannissant ses Rois,
Rome à ce nom si noble, & si saint autrefois,
Attacha pour jamais une haine puissante;
Et quoi qu'à ses Cesars fidelle, obéïssante,
Cette haine, Seigneur, reste de sa fierté,
Survit dans tous les cœurs aprés la liberté.
Jules, qui le premier la soûmit à ses armes,
Qui fit taire les Loix dans le bruit des allarmes,
Brûla pour Cleopâtre, & sans se déclarer,
Seule dans l'Orient la laissa soûpirer.

Antoine qui l'aima jusqu'à l'idolatrie,
Oublia dans son sein sa gloire & sa Patrie,
Sans oser toutefois se nommer son Epoux.
Rome l'alla chercher jusques à ses genoux,
Et ne désarma point sa fureur vengeresse,
Qu'elle n'eût accablé l'Amant & la Maîtresse.
Depuis ce temps, Seigneur, Caligula, Neron,
Monstres, dont à regret je cite ici le nom;
Et qui ne conservant que la figure d'Homme,
Foulerent à leurs pieds toutes les Loix de Rome,
Ont craint cette Loy seule, & n'ont point à nos yeux
Allumé le Flambeau d'un Hymen odieux.
Vous m'avez commandé sur tout d'être sincere.
De l'affranchi Pallas nous avons vû le Frere,
Des fers de Claudius Felix encor flétri,
De deux Reines, Seigneur, devenir le Mari,
Et s'il faut jusqu'au bout que je vous obéïsse,
Ces deux Reines étoient du sang de Berenice.
Et vous croiriez pouvoir, sans blesser nos regards,
Faire entrer une Reine au Lit de nos Cesars;
Tandis que l'Orient dans le Lit de ses Reines
Voit passer un Esclave au sortir de nos chaînes!
C'est ce que les Romains pensent de vôtre amour.
Et je ne répons pas avant la fin du jour,
Que le Senat chargé des vœux de tout l'Empire,
Ne vous redise icy ce que je viens de dire;
Et que Rome avec lui tombant à vos genoux,
Ne vous demande un choix digne d'elle & de vous.
Vous pouvez préparer, Seigneur, vôtre réponse.

TITUS.

Helas! A quel amour on veut que je renonce!

PAULIN.

Cet amour est ardent, il le faut confesser.

TITUS.

Plus ardent mille fois que tu ne peux penser,

Paulin.

Paulin, je me suis fait un plaisir necessaire
De la voir chaque jour, de l'aimer, de lui plaire.
J'ai fait plus. Je n'ai rien de secret à tes yeux.
J'ai pour elle cent fois rendu graces aux Dieux,
D'avoir choisi mon Pere au fond de l'Idumée,
D'avoir rangé sous lui l'Orient & l'Armée,
Et soulevant encor le reste des Humains,
Remis Rome sanglante en ses paisibles mains.
J'ai même souhaitté la place de mon Pere;
Moi, Paulin, qui cent fois, si le Sort moins severe
Eût voulu de sa vie étendre les liens,
Aurois donné mes jours pour prolonger les siens.
Tout cela (qu'un Amant sçait mal ce qu'il desire!)
Dans l'espoir d'élever Berenice à l'Empire,
De reconnoître un jour son amour & sa foi,
Et de voir à ses pieds tout le monde avec moi,
Malgré tout mon amour, Paulin, & tous ses charmes,
Aprés mille sermens appuyez de mes larmes,
Maintenant que je puis couronner tant d'attraits,
Maintenant que je l'aime encor plus que jamais;
Lors qu'un heureux hymen joignant nos destinées
Peut payer en un jour les vœux de cinq années,
Je vais, Paulin .... O Ciel! puis-je le déclarer?

PAULIN.

Quoi, Seigneur?

TITUS.

Pour jamais je vais m'en separer.
Mon cœur en ce moment ne vient pas de se rendre;
Si je t'ai fait parler, si j'ai voulu t'entendre,
Je voulois que ton zele achevât en secret
De confondre un amour qui se taît à regret.
Berenice a long-temps balancé la victoire.
Et si je panche enfin du côté de ma Gloire,
Croi qu'il m'en a coûté, pour vaincre tant d'amour,
Des combats dont mon cœur saignera plus d'un jour.

J'aimois, je soûpirois dans une paix profonde,
Un autre étoit chargé de l'Empire du Monde,
Maître de mon destin, libre dans mes soûpirs,
Je ne rendois qu'à moi compte de mes desirs.
Mais à peine le Ciel eût rappellé mon Pere,
Dés que ma triste main eut fermé sa paupiere,
De mon aimable erreur je fus desabusé,
Je sentis le fardeau qui m'étoit imposé.
Je connus que bien-tost loin d'être à ce que j'aime,
Il falloit, cher Paulin, renoncer à moi-même;
Et que le choix des Dieux contraire à mes amours,
Livroit à l'Univers le reste de mes jours.
Rome observe aujourd'hui ma conduite nouvelle.
Quelle honte pour moi! Quel présage pour elle,
Si dés le premier pas renversant tous ses droits,
Je fondois mon bon-heur sur le débris des Lois!
Resolu d'accomplir ce cruel sacrifice,
J'y voulus préparer la triste Berenice.
Mais par où commencer? Vingt fois depuis huit jours,
J'ai voulu devant elle en ouvrir le discours,
Et dés le premier mot ma langue embarassée
Dans ma bouche vingt fois a demeuré glacée.
J'esperois que du moins mon trouble & ma douleur
Lui feroit pressentir nôtre commun malheur.
Mais sans me soupçonner, sensible à mes allarmes,
Elle m'offre sa main pour essuyer mes larmes;
Et ne prévoit rien moins dans cette obscurité
Que la fin d'un amour, qu'elle a trop merité.
Enfin j'ai ce matin rappellé ma constance.
Il faut la voir, Paulin, & rompre le silence.
J'attens Antiochus, pour lui recommander
Ce dépost précieux que je ne puis garder.
Jusques dans l'Orient je veux qu'il la rameine.
Demain Rome avec lui verra partir la Reine.
Elle en sera bien-tost instruite par ma voix,
Et je vais lui parler pour la derniere fois.

PAULIN.

Je n'attendois pas moins de cet amour de gloire,
Qui par tout aprés vous attacha la victoire.
La Judée asservie & ses rempars fumans,
De cette noble ardeur éternels monumens,
Me répondoient assez que vôtre grand courage
Ne voudroit pas, Seigneur, détruire son ouvrage;
Et qu'un Heros vainqueur de tant de Nations
Sçauroit bien, tost ou tard, vaincre ses passions.

TITUS.

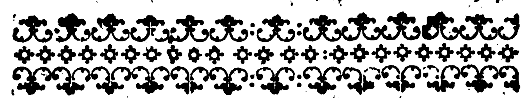
Ah! que sous de beaux noms cette Gloire est cruelle!
Combien mes tristes yeux la trouveroient plus belle,
S'il ne falloit encor qu'affronter le trépas!
Que dis-je? Cette ardeur que j'ai pour ses appas,
Berenice en mon sein l'a jadis allumée.
Tu ne l'ignores pas, toûjours la Renommée
Avec le même éclat n'a pas semé mon nom.
Ma jeunesse nourrie à la Cour de Neron
S'égaroit, cher Paulin, par l'exemple abusée,
Et suivoit du plaisir la pente trop aisée.
Berenice me plut. Que ne fait point un cœur
Pour plaire à ce qu'il aime, & gagner son vainqueur?
Je prodiguai mon sang. Tout fit place à mes armes.
Je revins triomphant. Mais le sang & les larmes
Ne me suffisoient pas pour meriter ses vœux.
J'entrepris le bonheur de mille malheureux.
On vit de toutes parts mes bontez se répandre:
Heureux! & plus heureux que tu ne peux comprendre,
Quand je pouvois paroître à ses yeux satisfaits,
Chargé de mille cœurs conquis par mes bien-faits.
Je lui dois tout, Paulin. Recompense cruelle!
Tout ce que je lui dois va retomber sur elle.
Pour prix de tant de gloire & de tant de vertus,
Je lui dirai, Partez, & ne me voyez plus.

PAULIN.

Hé quoi, Seigneur ! hé quoi ! Cette magnificence
Qui va jusqu'à l'Euphrate étendre sa puissance,
Tant d'honneurs, dont l'excés a surpris le Senat ;
Vous laissent-ils encor craindre le nom d'ingrat ?
Sur cent Peuples nouveaux Berenice commande.

TITUS.

Foibles amusemens d'une douleur si grande !
Je connois Berenice, & ne sçai que trop bien
Que son cœur n'a jamais demandé que le mien.
Je l'aimai, je lui plûs. Depuis cette journée,
(Dois-je dire funeste, helas ! ou fortunée ?)
Sans avoir en aimant d'objet que son amour,
Etrangere dans Rome, inconnuë à la Cour,
Elle passe ses jours, Paulin, sans rien prétendre
Que quelque heure à me voir, & le reste à m'attendre.
Encor si quelquefois un peu moins assidu
Je passe le moment, où je suis attendu,
Je la revoi bien-tost de pleurs toute trempée.
Ma main à les secher est long-temps occupée.
Enfin tout ce qu'Amour a de nœuds plus puissans,
Doux reproches, transports sans cesse renaissans,
Soin de plaire sans art, crainte toûjours nouvelle,
Beauté, Gloire, Vertu, je trouve tout en elle.
Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toûjours la voir pour la premiere fois.
N'y songeons plus. Allons, cher Paulin, plus j'y pense,
Plus je sens chanceler ma cruelle constance.
Quelle nouvelle, ô Ciel, je lui vais annoncer !
Encore un coup, allons, il n'y faut plus penser.
Je connois mon devoir, c'est à moi de le suivre.
Je n'examine point, si j'y pourrai survivre.



SCENE III.

TITUS, PAULIN, RUTILE.

RUTILE.

BErenice, Seigneur, demande à vous parler.

TITUS.

Ah Paulin!

PAULIN.

Quoi! déja vous ſemblez reculer!
De vos nobles projets, Seigneur, qu'il vous ſouvienne;
Voicy le temps.

TITUS.

Hé bien, voyons-la. Qu'elle vienne.

SCENE IV.

BERENICE, TITUS, PAULIN, PHENICE.

BERENICE.

NE vous offenſez pas, ſi mon zele indiſcret
De vôtre ſolitude interrompt le ſecret.

Tandis qu'autour de moi vôtre Cour assemblée
Retentit des bien-faits dont vous m'avez comblée ;
Est-il juste, Seigneur, que seule en ce moment
Je demeure sans voix & sans ressentiment ?
Mais, Seigneur, (car je sçai que cet Ami sincere
Du secret de nos cœurs connoît tout le mystere ;
Vôtre deuil est fini, rien n'arrête vos pas,
Vous êtes seul enfin, & ne me cherchez pas.
J'entens que vous m'offrez un nouveau Diadême,
Et ne puis cependant vous entendre vous-même.
Helas ! plus de repos, Seigneur, & moins d'éclat.
Vôtre amour ne peut-il paroître qu'au Senat ?
Ah Titus ! Car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms, que suit le respect & la crainte.
De quel soin vôtre amour va-t-il s'importuner ?
N'a-t-il que des Etats qu'il me puisse donner ?
Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touche ?
Un soûpir, un regard, un mot de vôtre bouche,
Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien.
Voyez-moi plus souvent & ne me donnez rien.
Tous vos momens sont-ils dévoüez à l'Empire ?
Ce cœur aprés huit jours n'a-t-il rien à me dire ?
Qu'un mot va rassurer mes timides esprits !
Mais parliez-vous de moi, quand je vous ai surpris ?
Dans vos secrets discours étois-je interessée,
Seigneur ! Etois-je au moins presente à la pensée ?

TITUS.

N'en doutez point, Madame, & j'atteste les Dieux
Que toûjours Berenice est presente à mes yeux.
L'absence, ni le temps, je vous le jure encore,
Ne vous peuvent ravir ce cœur qui vous adore.

BERENICE.

Hé quoi ! vous me jurez une éternelle ardeur,
Et vous me la jurez avec cette froideur ?

Pourquoi même du Ciel attester la puissance ?
Faut-il par des sermens vaincre ma défiance ?
Mon cœur ne prétend point, Seigneur, vous démentir,
Et je vous en croirai sur un simple soûpir.

TITUS.

Madame....

BERENICE.

Hé bien, Seigneur ! Mais quoi, sans me répondre
Vous détournez les yeux, & semblez vous confondre!
Ne m'offrirez-vous plus qu'un visage interdit ?
Toûjours la mort d'un Pere occupe vôtre esprit ?
Rien ne peut-il charmer l'ennui qui vous devore ?

TITUS.

Plût au Ciel que mon Pere, helas, vêcût encore !
Que je vivois heureux !

BERENICE.

Seigneur, tous ces regrets
De vôtre pieté sont de justes effets :
Mais vos pleurs ont assez honoré sa memoire,
Vous devez d'autres soins à Rome, à vôtre Gloire :
De mon propre interêt je n'ose vous parler.
Berenice autrefois pouvoit vous consoler.
Avec plus de plaisir vous m'avez écoutée.
De combien de malheurs pour vous persecutée,
Vous ai-je pour un mot sacrifié mes pleurs ?
Vous regrettez un Pere. Helas, foibles douleurs !
Et moi (ce souvenir me fait fremir encore)
On vouloit m'arracher de tout ce que j'adore,
Moi, dont vous connoissez le trouble & le tourment,
Quand vous ne me quittez que pour quelque moment,
Moi, qui mourrois le jour qu'on voudroit m'interdire
De vous....

TITUS.

Madame, helas ! que me venez-vous dire ?

Quel temps choisissez-vous ? Ah de grace ! arrêtez
C'est trop pour un Ingrat prodiguer vos bontez.

BERENICE.

Pour un Ingrat, Seigneur ! Et le pouvez-vous être,
Ainsi donc mes bontez vous fatiguent peut-être ?

TITUS.

Non, Madame. Jamais, puis qu'il faut vous parler,
Mon cœur de plus de feux ne se sentit brûler.
Mais....

BERENICE.

Achevez.

TITUS.

Helas !

BERENICE.

Parlez

TITUS.

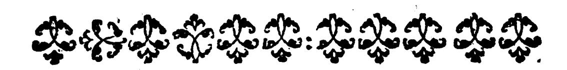
Rome.... L'Empire.

BERENICE.

Hé bien ?

TITUS.

Sortons, Paulin, je ne lui puis rien dire.



SCENE V.

BERENICE, PHENICE.

BERENICE.

Quoi me quitter si-tost, & ne me dire rien ?
Chere Phenice, helas ! Quel funeste entretien !
Qu'ai-je fait ? Que veut-il ? Et que dit ce silence ?

PHENICE.

Comme vous je me perds d'autant plus que j'y pense.
Mais ne s'offre-t-il rien à vôtre souvenir,
Qui contre vous, Madame, ait pû le prévenir ?
Voyez, examinez.

BERENICE.

Helas, tu peux m'en croire:
Plus je veux du passé rappeller la memoire,
Du jour que je le vis, jusqu'à ce triste jour,
Plus je vois qu'on me peut reprocher trop d'amour.
Mais tu nous entendois. Il ne faut rien me taire:
Parle. N'ai-je rien dit qui lui puisse déplaire!
Que sçai-je? J'ai peut-être avec trop de chaleur
Rabaissé ses présens, ou blâmé sa douleur.
N'est-ce point que de Rome il redoute la haine?
Il craint peut être, il craint d'épouser une Reine.
Helas! s'il étoit vrai... Mais non, il a cent fois
Rassuré mon amour contre leurs dures Lois.
Cent fois. Ah! qu'il m'explique un silence si rude.
Je ne respire pas dans cette incertitude.
Moi, je vivrois, Phenice, & je pourrois penser
Qu'il me neglige, ou bien que j'ai pû l'offenser?
Retournons sur ses pas. Mais quand je m'examine,
Je crois de ce désordre entrevoir l'origine,
Phenice, il aura sçû tout ce qui s'est passé.
L'amour d'Antiochus l'a peut-être offensé.
Il attend, m'a-t-on dit, le Roy de Comagene.
Ne cherchons point ailleurs le sujet de ma peine.
Sans doute ce chagrin qui vient de m'allarmer,
N'est qu'un leger soupçon facile à désarmer.
Je ne te vante point cette foible victoire,
Titus. Ah, plût au Ciel, que sans blesser ta gloire,
Un Rival plus puissant voulût tenter ma foy,
Et pût mettre à mes pieds plus d'Empires que toy,

Que de Sceptres sans nombre il pût payer ma flâme ;
Que ton amour n'eût rien à donner que ton ame ;
C'est alors, cher Titus, qu'aimé, victorieux,
Tu verrois de quel prix ton cœur est à mes yeux.
Allons, Phenice, un mot pourra le satisfaire.
Rassurons-nous, mon cœur, je puis encor lui plaire.
Je me comptois trop tost au rang des malheureux.
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS.

Quoi, Prince, vous partiez ? Quelle raison subite
Presse vôtre départ, ou plûtost vôtre fuite ?
Vouliez-vous me cacher jusques à vos adieux ?
Est-ce comme Ennemi que vous quittez ces Lieux ?
Que diront avec moi, la Cour, Rome, l'Empire ?
Mais comme vôtre Ami que ne puis-je point dire ?
De quoi m'accusez-vous ? Vous avois-je sans choix
Confondu jusqu'ici dans la foule des Rois ?
Mon cœur vous fut ouvert tant qu'a vêcu mon Pere,
C'étoit le seul présent que je pouvois vous faire.
Et lors qu'avec mon cœur ma main peut s'épancher,
Vous fuyez mes bienfaits tout prêts à vous chercher ?
Pensez-vous qu'oubliant ma fortune passée,
Sur ma seule grandeur j'arrête ma pensée ?
Et que tous mes Amis s'y présentent de loin
Comme autant d'Inconnus, dont je n'ai plus besoin ?
Vous-même, à mes regards qui vouliez-vous soustraire,
Prince, plus que jamais vous m'estes necessaire.

ANTIOCHUS.

Moi, Seigneur ?

TITUS.

Vous.

ANTIOCHUS.

Helas ! D'un Prince malheureux,
Que pouvez-vous, Seigneur, attendre que des vœux ?

TITUS.

Je n'ai pas oublié, Prince, que ma victoire
Devoit à vos explois la moitié de sa gloire ;
Que Rome vit passer au nombre des Vaincus
Plus d'un Captif chargé des fers d'Antiochus ;
Que dans le Capitole elle voit attachées
Les dépoüilles des Juifs par vos mains arrachées.
Je n'attens pas de vous de ces sanglants explois,
Et je veux seulement emprunter vôtre voix.
Je sçai que Berenice à vos soins redevable,
Croit posseder en vous un Ami veritable.
Elle ne voit dans Rome & n'écoute que vous.
Vous ne faites qu'un cœur & qu'une ame avec nous.
Au nom d'une amitié si constante, & si belle,
Employez le pouvoir que vous avez sur elle.
Voyez-la de ma part.

ANTIOCHUS.

Moi, paroître à ses yeux ?
La Reine pour jamais a reçû mes adieux.

TITUS.

Prince, il faut que pour moi vous lui parliez encore.

ANTIOCHUS.

Ah ! parlez-lui, Seigneur, la Reine vous adore.
Pourquoi vous dérober vous-même en ce moment
Le plaisir de lui faire un aveu si charmant ?
Elle l'attend, Seigneur, avec impatience.

Et même elle m'a dit que prêt à l'épouser,
Vous ne la verrez plus que pour l'y disposer.

TITUS.

Ah ! Qu'un aveu si doux auroit lieu de me plaire !
Que je serois heureux, si j'avois à le faire !
Mes transports aujourh'hui s'attendoient d'éclatter;
Cependant aujourd'hui, Prince, il faut la quitter.

ANTIOCHUS.

La quitter ! Vous, Seigneur ?

TITUS.

Telle est ma destinée,
Pour elle, & pour Titus, il n'est plus d'hymenée.
D'un espoir si charmant je me flattois en vain.
Prince, il faut avec vous qu'elle parte demain,

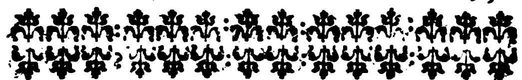
ANTIOCHUS.

Qu'entens-je, ô Ciel !

TITUS.

Plaignez ma grandeur importune;
Maître de l'Univers je regle sa Fortune.
Je puis faire les Rois, je puis les déposer.
Cependant de mon cœur je ne puis disposer.
Rome contre les Rois de tout temps soulevée,
Dédaigne une beauté dans la pourpre élevée,
L'éclat du Diadême, & cent Rois pour Ayeux
Dés-honorent ma flâme, & blessent tous les yeux.
Mon cœur libre d'ailleurs sans craindre les murmures,
Peut brûler à son choix dans des flâmes obscures,
Et Rome avec plaisir recevoir de ma main
La moins digne Beauté, qu'elle cache en son sein.
Jules ceda lui-même au torrent qui m'entraîne.
Si le Peuple demain ne voit partir la Reine,
Demain elle entendra ce Peuple furieux
Me venir demander son départ à ses yeux.
Sauvons de cet affront mon nom, & sa memoire.

Et puis qu'il faut ceder, cedons à nôtre gloire.
Ma bouche, & mes regards muets depuis huit jours,
L'auront pû préparer à ce triste discours.
Et même en ce moment, inquiete, empressée,
Elle veut qu'à ses yeux j'explique ma pensée.
D'un Amant interdit soulagez le tourment.
Epargnez à mon cœur cet éclaircissement.
Allez, expliquez-lui mon trouble & mon silence.
Sur tout qu'elle me laisse éviter sa presence.
Soyez le seul témoin de ses pleurs & des miens,
Portez-lui mes adieux, & recevez les siens.
Fuyons tous deux, fuyons un spectacle funeste,
Qui de nôtre constance accableroit le reste.
Si l'espoir de regner & de vivre en mon cœur,
Peut de son infortune adoucir la rigueur;
Ah Prince! Jurez-lui que toûjours trop fidelle,
Gemissant dans ma Cour, & plus exilé qu'elle,
Portant jusqu'au tombeau le nom de son Amant,
Mon regne ne sera qu'un long bannissement;
Si le Ciel non content de me l'avoir ravie
Veut encor m'affliger par une longue vie.
Vous, que l'amitié seule attache sur ses pas,
Prince, dans son malheur ne l'abandonnez pas.
Que l'Orient vous voïe arriver à sa suite;
Que ce soit un triomphe, & non pas une fuite;
Qu'une amitié si belle ait d'éternels liens;
Que mon nom soit toûjours dans tous vos entretiens.
Pour rendre vos Etats plus voisins l'un de l'autre,
L'Euphrate bornera son Empire & le vôtre.
Je sçai que le Senat tout plein de vôtre nom,
D'une commune voix confirmera ce don.
Je joins la Cilicie à vôtre Comagene.
Adieu ne quittez point ma Princesse, ma Reine,
Tout ce qui de mon cœur fut l'unique desir,
Tout ce que j'aimerai jusqu'au dernier soûpir.



SCENE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

AInsi le Ciel s'apprête à vous rendre justice.
Vous partirez, Seigneur, mais avec Berenice.
Loin de vous la ravir, on va vous la livrer.

ANTIOCHUS.

Arsace, laisse-moi le temps de respirer.
Ce changement est grand, ma surprise est extrême.
Titus entre mes mains remet tout ce qu'il aime!
Dois-je croire, grands Dieux! ce que je viens d'oüir?
Et quand je le croirois, dois-je m'en réjoüir?

ARSACE.

Mais moi-même, Seigneur, que faut-il que je croye?
Quel obstacle nouveau s'oppose à vôtre joye?
Me trompiez-vous tantost au sortir de ces lieux,
Lors qu'encor tout ému de vos derniers adieux,
Tremblant d'avoir osé s'expliquer devant elle,
Vôtre cœur me comptoit son audace nouvelle?
Vous fuyez un hymen qui vous faisoit trembler.
Cet hymen est rompu. Quel soin peut vous troubler?
Suivez les doux transports où l'amour vous invite.

ANTIOCHUS.

Arsace, je me vois chargé de sa conduite.
Je joüirai long-temps de ses chers entretiens,
Ses yeux même pourront s'accoûtumer aux miens;
Et peut-être son cœur fera la difference
Des froideurs de Titus à ma perseverance.

Titus m'accable ici du poids de sa grandeur.
Tout disparoît dans Rome auprés de sa splendeur.
Mais quoique l'Orient soit plein de sa memoire,
Berenice y verra des traces de ma gloire.

ARSACE.

N'en doutez point, Seigneur, tout succede à vos vœux.

ANTIOCHUS.

Ah! Que nous nous plaisons à nous tromper tous
deux!

ARSACE.

Et pourquoi nous tromper?

ANTIOCHUS.

Quoi! je lui pourrois plaire?
Berenice à mes vœux ne seroit plus contraire?
Berenice d'un mot flatteroit mes douleurs?
Penses-tu seulement que parmi ses malheurs,
Quand l'Univers entier negligeroit ses charmes,
L'ingrate me permît de lui donner des larmes;
Ou qu'elle s'abaissât jusques à recevoir
Des soins, qu'à mon amour elle croiroit devoir?

ARSACE.

Et qui peut mieux que vous consoler sa disgrace?
Sa fortune, Seigneur, va prendre une autre face.
Titus la quitte.

ANTIOCHUS.

Helas! de ce grand changement,
Il ne me reviendra que le nouveau tourment
D'apprendre par ses pleurs à quel point elle l'aime.
Je la verrai gémir, je la plaindrai moi-même.
Pour fruit de tant d'amour j'aurai le triste emploi
De recueillir des pleurs qui ne sont pas pour moi.

ARSACE.

Quoi! Ne vous plairez-vous qu'à vous gêner sans
cesse.
Jamais dans un grand cœur vit-on plus de foiblesse?

Ouvrez

Ouvrez les yeux, Seigneur, & ſongeons entre nous
Par combien de raiſons Berenice eſt à vous.
Puis qu'aujourd'hui Titus ne prétend plus lui plaire,
Songez que vôtre hymen lui devient neceſſaire.

ANTIOCHUS.

Neceſſaire !

ARSACE.

A ſes pleurs accordez quelques jours.
De ſes premiers ſanglots laiſſez paſſer le cours.
Tout parlera pour vous ; le dépit, la vengeance,
L'abſence de Titus, le temps, vôtre préſence,
Trois Sceptres, que ſon bras ne peut ſeul ſoûtenir,
Vos deux Etats voiſins, qui cherchent à s'unir.
L'interêt, la raiſon, l'amitié tout vous lie.

ANTIOCHUS.

Oüy, je reſpire, Arſace, & tu me rends la vie.
J'accepte avec plaiſir un préſage ſi doux.
Que tardons-nous ? Faiſons ce qu'on attend de nous.
Entrons chez Berenice, & puis qu'on nous l'ordonne,
Allons lui déclarer que Titus l'abandonne.
Mais plûtoſt demeurons. Que faiſois-je? Eſt-ce à moi,
Arſace, à me charger de ce cruel emploi ?
Soit vertu, ſoit amour, mon cœur s'en effarouche.
L'aimable Berenice entendroit de ma bouche,
Qu'on l'abandonne ! Ah Reine! Et qui l'auroit penſé
Que ce mot dût jamais vous être prononcé ?

ARSACE.

La haine ſur Titus tombera toute entiere.
Seigneur, ſi vous parlez, ce n'eſt qu'à ſa priere.

ANTIOCHUS.

Non, ne la voyons point. Reſpectons ſa douleur.
Aſſez d'autres viendront lui conter ſon malheur.
Et ne la crois-tu pas aſſez infortunée
D'apprendre à quel mépris Titus l'a condamnée,
Sans lui donner encor le déplaiſir fatal

D'apprendre ce mépris par son propre Rival ?
Encore un coup fuyons. Et par cette nouvelle
N'allons point nous charger d'une haine mortelle.

ARSACE.

Ah ! la voici, Seigneur, prenez vôtre parti.

ANTIOCHUS.

O Ciel !

SCENE III.

BERENICE, ANTIOCHUS, ARSACE, PHENICE.

BERENICE.

HE' quoi, Seigneur, vous n'êtes point parti ?

ANTIOCHUS.

Madame, je vois bien que vous êtes déçûë,
Et que c'étoit Cesar que cherchoit vôtre vûë.
Mais n'accusez que lui, si malgré mes adieux
De ma présence encor j'importune vos yeux.
Peut-être en ce moment je serois dans Ostie,
S'il ne m'eût de la Cour défendu la sortie.

BERENICE.

Il vous cherche vous seul. Il nous évite tous.

ANTIOCHUS.

Il ne m'a retenu que pour parler de vous.

BERENICE.

De moi, Prince !

ANTIOCHUS.

Oüy, Madame.

BERENICE.

Et qu'a-t-il pû vous dire ?

ANTIOCHUS.

Mille autres, mieux que moi, pourront vous en instruire.

BERENICE.

Quoi, Seigneur...

ANTIOCHUS.

Suſpendez vôtre reſſentiment.
D'autres loin de ſe taire en ce même moment,
Triompheroient peut-être, & pleins de confiance
Cederoient avec joye à vôtre impatience.
Mais moi, toûjours tremblant, moi, vous le ſçavez-bien,
A qui vôtre repos eſt plus cher que le mien,
Pour ne le point troubler, j'aime mieux vous déplaire,
Et crains vôtre douleur plus que vôtre colere.
Avant la fin du jour vous me juſtifierez.
Adieu, Madame.

BERENICE.

O Ciel! Quel diſcours! Demeurez.
Prince, c'eſt trop cacher mon trouble à vôtre vûë.
Vous voyez devant vous une Reine éperduë,
Qui la mort dans le ſein, vous demande deux mots.
Vous craignez, dites-vous, de troubler mon repos.
Et vos refus cruels, loin d'épargner ma peine,
Excitent ma douleur, ma colere, ma haine.
Seigneur, ſi mon repos vous eſt ſi précieux,
Si moi-même jamais je fus chere à vos yeux,
Eclairciſſez le trouble où vous voyez mon ame.
Que vous a dit Titus?

ANTIOCHUS.

Au nom des Dieux, Madame...

BERENICE.

Quoi! vous craignez ſi peu de me déſobéir?

ANTIOCHUS.

Je n'ai qu'à vous parler pour me faire haïr.

BERENICE.

Je veux que vous parliez.

ANTIOCHUS.

Dieux! quelle violence!
Madame, encore un coup, vous loüerez mon ſilence.

Peut-être des malheurs, où vous n'osez penser.
Je connois vôtre cœur. Vous devez vous attendre
Que je le vais frapper par l'endroit le plus tendre.
Titus m'a commandé....

BERENICE.

Quoi?

ANTIOCHUS.

De vous déclarer
Qu'à j. mais l'un de l'autre il vous faut séparer.

BERENICE

Nous séparer? Qui? Moi? Titus de Berenice?

ANTIOCHUS.

Il faut que devant vous je lui rende justice.
Tout ce que dans un cœur sensible & genereux
L'amour au desespoir peut rassembler d'affreux,
Je l'ai vû dans le sien Il pleure, il vous adore.
Mais enfin que lui sert de vous aimer encore?
Une Reine est suspecte à l'Empire Romain.
Il faut vous séparer, & vous partez demain.

BERENIGE.

Nous séparer! Helas, Phenice!

PHENICE.

Hé bien, Madame?
Il faut ici montrer la grandeur de vôtre ame.
Ce coup sans doute est rude, il doit vous étonner.

Titus qui me juroit.... Non, je ne le puis croire,
Il ne me quitte point, il y va de sa gloire.
Contre son innocence on me veut prévenir.
Ce piege n'est tendu que pour nous désunir.
Titus m'aime. Titus ne veut point que je meure.
Allons le voir. Je veux lui parler tout à l'heure.
Allons.

ANTIOCHUS.

Quoi? Vous pourriez ici me regarder....

BERENICE.

Vous le souhaitez trop pour me le persuader.
Non, je ne vous crois point. Mais quoi qu'ils en puisse être,
Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paroître.
* Ne m'abandonne pas dans l'état où je suis,
Helas! pour me tromper je fay ce que je puis.

* *à Phenice.*

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

NE me trompai-je point? L'ai-je bien entenduë?
Que je me garde, moi, de paroître à sa vûë?
Je m'en garderai bien. Et ne partois-je pas,
Si Titus malgré moi n'eût arrêté mes pas?
Sans doute il faut partir. Continuons, Arsace.
Elle croit m'affliger. Sa haine me fait grace.
Tu me voyois tantost inquiet, égaré.
Je partois amoureux, jaloux, desesperé.
Et maintenant, Arsace, aprés cette défence
Je partirai peut-être avec indifference.

ARSACE.

Moins que jamais, Seigneur, il faut vous éloigner.

ANTIOCHUS.

Moi je demeurerai pour me voir dédaigner?
Des froideurs de Titus je serai responsable?
Je me verrai puni, parce qu'il est coupable?
Avec quelle injustice, & quelle indignité
Elle doute à mes yeux de ma sincerité!
Titus l'aime, dit-elle, & moi je l'ai trahie.
L'Ingrate! M'accuser de cette perfidie?
Et dans quel temps encor! Dans le moment fatal
Que j'étale à ses yeux les pleurs de mon Rival,
Que pour la consoler je le faisois paroître,
Amoureux & constant, plus qu'il ne l'est peut-être.

ARSACE.

Et de quel soin, Seigneur, vous allez-vous troubler?
Laissez à ce Torrent le temps de s'écouler.
Dans huit jours, dans un mois, n'importe, il faut qu'il passe.
Demeurez seulement.

ANTIOCHUS.

Non, je la quitte, Arsace.
Je sens qu'à sa douleur je pourrois compatir,
Ma gloire, mon repos, tout m'excite à partir.
Allons. Et de si loin évitons la Cruelle,
Que de long-temps, Arsace, on ne nous parle d'elle.
Toutefois il nous reste encore assez de jour.
Je vais dans mon Palais attendre ton retour.
Va voir si la douleur ne l'a point trop saisie.
Cours. Et partons du moins assurez de sa vie.

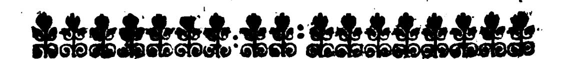
Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BERENICE *seule.*

PHenice ne vient point? Momens trop rigoureux,
Que vous paroissez lents à mes rapides vœux !
Je m'agite, je cours, languissante, abatuë,
La force m'abandonne, & le repos me tuë.
Phenice ne vient point? Ah que cette longueur
D'un présage funeste épouvante mon cœur !
Phenice n'aura point de réponse à me rendre.
Titus, l'ingrat Titus n'a point voulu l'entendre.
Il fuit, il se dérobe à ma juste fureur.



SCENE II.

BERENICE, PHENICE.

BERENICE.

CHere Phenice, hé bien! as-tu vû l'Empereur?
Qu'a-t-il dit? Viendra-t-il?

N'en doutez point, Madame, il va venir.
Mais voulez-vous paroître en ce désordre extrême ?
Remettez-vous, Madame, & rentrez en vous-même.
Laissez-moi relever ces voiles détachez,
Et ces cheveux épars dont vos yeux sont cachez.
Souffrez que de vos pleurs je repare l'outrage.

BERENICE.

Laisse, laisse, Phenice, il verra son ouvrage.
Et que m'importe, helas ! de ces vains ornemens ?
Si ma foi, si mes pleurs, si mes gemissemens ;
Mais que dis-je, mes pleurs ? si ma perte certaine,
Si ma mort toute prête enfin ne le rameine,
Dy-moi, que produiront tes secours superflus,
Et tout ce foible éclat qui ne le touche plus ?

PHENICE.

Pourquoi lui faites-vous cet injuste reproche ?
J'entens du bruit, Madame, & l'Empereur s'approche.
Venez, fuyez la foule, & rentrons promptement.
Vous l'entretiendrez seul dans vôtre Appartement.

SCENE III.

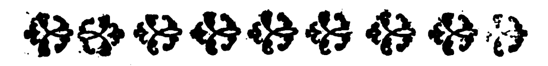
TITUS, PAULIN, SUITE.

TITUS.

DE la Reine, Paulin, flattez l'inquietude.
Je vais la voir. Je veux un peu de solitude.
Que l'on me laisse.

PAULIN.

O Ciel! Que je crains ce combat!
Grands Dieux, sauvez sa gloire, & l'honneur de l'Etat.
Voyons la Reine.



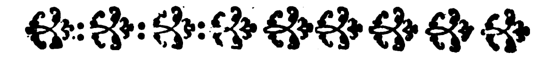
SCENE IV.

TITUS, *seul.*

HE' bien, Titus, que viens-tu faire?
Berenice t'attend. Où viens-tu, temeraire?
Tes adieux sont-ils prêts? T'es-tu bien consulté?
Ton cœur te promet-il assez de cruauté?
Car enfin au combat, qui pour toi se prépare,
C'est peu d'être constant, il faut être barbare.

Soutiendrai-je ces yeux dont la douce langueur,
Sçait si bien découvrir les chemins de mon cœur ?
Quand je verrai ces yeux armez de tous leurs charmes,
Attachez sur les miens, m'accabler de leurs larmes,
Me souviendrai-je alors de mon triste devoir ?
Pourrai-je dire enfin, je ne veux plus vous voir ?
Je viens percer un cœur que j'adore, qui m'aime.
Et pourquoi le percer ? Qui l'ordonne ? Moi-même.
Car enfin Rome a-t-elle expliqué ses souhaits ?
L'entendons-nous crier autour de ce Palais ?
Voi-je l'Etat panchant au bord du précipice ?
Ne le puis-je sauver que par ce sacrifice ?
Tout se taît, & moi seul trop prompt à me troubler,
J'avance des malheurs que je puis reculer.
Et qui sçait si sensible aux vertus de la Reine,
Rome ne voudra point l'avoüer pour Romaine ?
Rome peut par son choix justifier le mien.
Non, non, encore un coup ne précipitons rien.
Que Rome avec ses Lois mette dans la balance
Tant de pleurs, tant d'amour, tant de perseverance,
Rome sera pour nous. Titus, ouvre les yeux.
Quel air respires-tu. N'es-tu pas dans ces lieux
Où la haine des Rois avec le lait succée,
Par crainte, ou par amour, ne peut être effacée ?
Rome jugea ta Reine en condamnant ses Rois.
N'as-tu pas en naissant entendu cette voix ?
Et n'as-tu pas encore oüy la Renommée
T'annoncer ton devoir jusques dans ton armée ?
Et lors que Berenice arriva sur tes pas,
Ce que Rome en jugeoit, ne l'entendis-tu pas ?
Faut-il donc tant de fois te le faire redire ?
Ah lâche ! Fai l'amour, & renonce à l'Empire,
Au bout de l'Univers va, cours te confiner,
Et fai place à des cœurs plus dignes de regner.

Sont-ce là ces projets de grandeur & de gloire,
Qui devoient dans les cœurs consacrer ma memoire?
Depuis huit jours je regne. Et jusques à ce jour
Qu'ai-je fait pour l'honneur? J'ai tout fait pour l'amour.
D'un temps si précieux quel compte puis-je rendre?
Où sont ces heureux jours que je faisois attendre?
Quels pleurs ai-je sechez? Dans quels yeux satisfaits
Ai-je déja goûté le fruit de mes bienfaits?
L'Univers a-t-il vû changer ses destinées?
Sçai-je combien le Ciel m'a compté de journées?
Et de ce peu de jours si long-temps attendu,
Ah malheureux! combien j'en ai déja perdu!
Ne tardons plus. Faisons ce que l'honneur exige.
Rompons le seul lien....



SCENE V.

BERENICE, TITUS.

BERENICE, *en sortant.*

NOn, laissez-moi, vous dis-je.
En vain tous vos conseils me retiennent icy.
Il faut que je le voye. Ah Seigneur! Vous voicy.
Hé bien, il est donc vrai que Titus m'abandonne!
Il faut nous séparer. Et c'est lui qui l'ordonne.

TITUS.

N'accablez point, Madame, un Prince malheureux;
Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.

Un trouble assez cruel m'agite & me dévore,
Sans que des pleurs si chers me déchirent encore,
Rappellez bien plûtost ce cœur, qui tant de fois
M'a fait de mon devoir reconnoître la voix.
Il en est temps. Forcez vôtre amour à se taire,
Et d'un œil que la gloire & la raison éclaire,
Contemplez mon devoir dans toute sa rigueur.
Vous-même contre vous fortifiez mon cœur.
Aidez-moi, s'il se peut, à vaincre ma foiblesse,
A retenir des pleurs qui m'échappent sans cesse.
Ou si nous ne pouvons commander à nos pleurs,
Que la gloire du moins soûtienne nos douleurs,
Et que tout l'Univers reconnoisse sans peine
Les pleurs d'un Empereur, & les pleurs d'une Reine.
Car enfin, ma Princesse, il faut nous séparer.

BERENICE.

Ah cruel! Est-il temps de me le déclarer?
Qu'avez-vous fait? Helas! Je me suis cruë aimée.
Au plaisir de vous voir mon ame accoûtumée,
Ne vit plus que pour vous. Ignoriez-vous vos Lois,
Quand je vous l'avoüai pour la premiere fois?
A quel excés d'amour m'avez-vous amenée?
Que ne me disiez-vous, Princesse infortunée,
Où vas-tu t'engager, & quel est ton espoir?
Ne donne point un cœur, qu'on ne peut recevoir.
Ne l'avez-vous reçû, cruel, que pour le rendre
Quand de vos seules mains ce cœur voudroit dépendre?
Tout l'Empire a vingt fois conspiré contre nous.
Il étoit temps encor. Que ne me quittiez-vous?
Mille raisons alors consoloient ma misere.
Je pouvois de ma mort accuser vôtre Pere,
Le Peuple, le Senat, tout l'Empire Romain,
Tout l'Univers plûtost qu'une si chere main.

Leur haine dés long-temps contre moi déclarée,
M'avoit à mon malheur dés long-temps préparée.
Je n'aurois pas, Seigneur, reçû ce coup cruel
Dans le temps que j'eſpere un bonheur immortel,
Quand vôtre heureux amour peut tout ce qu'il deſire,
Lors que Rome ſe taît, quand vôtre Pere expire,
Lors que tout l'Univers fléchit à vos genoux,
Enfin quand je n'ai plus à rédouter que vous.

TITUS.

Et c'eſt moi ſeul auſſi qui pouvois me détruire.
Je pouvois vivre alors, & me laiſſer ſéduire.
Mon cœur ſe gardoit bien d'aller dans l'avenir
Chercher ce qui pouvoit un jour nous déſunir.
Je voulois qu'à mes vœux rien ne fût invincible,
Je n'examinois rien, j'eſperois l'impoſſible.
Que ſçai-je ? J'eſperois de mourir à vos yeux
Avant que d'en venir à ces cruels adieux.
Les obſtacles ſembloient renouveller ma flâme.
Tout l'Empire parloit. Mais la gloire, Madame,
Ne s'étoit point encor fait entendre à mon cœur
Du ton dont elle parle au cœur d'un Empereur.
Je ſçai tous les tourmens où ce deſſein me livre.
Je ſens bien que ſans vous je ne ſçaurois plus vivre,
Que mon cœur de moi-même eſt prêt de s'éloigner.
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut regner.

BERENICE.

Hé bien regnez, cruel, contentez vôtre gloire.
Je ne diſpute plus. J'attendois, pour vous croire,
Que cette même bouche, aprés mille ſermens
D'un amour qui devoit unir tous nos momens,
Cette bouche à mes yeux s'avoüant infidelle,
M'ordonnât elle-même une abſence éternelle.
Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu.
Je n'écoute plus rien, & pour jamais adieu.

Pour jamais ! Ah Seigneur, songez-vous en vous-même
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime ?
Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de Mers me séparent de vous !
Que le jour recommence & que le jour finisse,
Sans que jamais Titus puisse voir Berenice,
Sans que de tout le jour je puisse voir Titus ?
Mais quelle est mon erreur, & que de soins perdus !
L'Ingrat de mon départ consolé par avance,
Daignera-t-il compter les jours de mon absence ?
Ces jours si longs pour moi lui sembleront trop courts.

TITUS.

Je n'aurai pas, Madame, à compter tant de jours.
J'espere que bien-tost la triste Renommée
Vous fera confesser que vous estiez aimée.
Vous verrez que Titus n'a pû sans expirer ....

BERENICE.

Ah Seigneur ! s'il est vrai, pourquoi nous séparer ?
Je ne vous parle point d'un heureux hymenée.
Rome à ne vous plus voir m'a-t-elle condamnée ?
Pourquoi m'enviez-vous l'air que vous respirez ?

TITUS.

Helas ! vous pouvez tout, Madame. Demeurez,
Je n'y resiste point. Mais je sens ma foiblesse.
Il faudra vous combattre & vous craindre sans cesse,
Et sans cesse veiller à retenir mes pas,
Que vers vous à toute heure entraînent vos appas.
Que dis-je ! En ce moment mon cœur hors de lui-même
S'oublie, & se souvient seulement qu'il vous aime.

BERENICE.

Hé bien, Seigneur, hé bien, qu'en peut-il arriver ?
Voyez-vous les Romains prêts à se soulever ?

TITUS.

Et qui sçait de quel œil ils prendront cette injure ?
S'ils parlent, si les cris succedent au murmure,
Faudra-t-il par le sang justifier mon choix ?
S'ils se taisent, Madame, & me vendent leurs Lois,
A quoi m'exposez-vous ? Par quelle complaisance
Faudra-t-il quelque jour payer leur patience !
Que n'oseront-ils point alors me demander ?
Maintiendrai-je des Lois, que je ne puis garder ?

BERENICE.

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Berenice.

TITUS.

Je les compte pour rien ! Ah Ciel, quelle injustice !

BERENICE.

Quoi, pour d'injustes Lois que vous pouvez changer,
En d'éternels chagrins vous même vous plonger ?
Rome a ses droits, Seigneur. N'avez-vous pas les vôtres ?
Ses interests sont-ils plus sacrez que les nôtres ?
Dites, parlez. TITUS. Helas ! Que vous me déchirez !

BERENICE.

Vous êtes Empereur, Seigneur, & vous pleurez !

TITUS.

Oüy, Madame, il est vrai, je pleure, je soupire,
Je fremis. Mais enfin quand j'acceptai l'Empire,
Rome me fit jurer de maintenir ses droits :
Il les faut maintenir. Déja plus d'une fois
Rome a de mes pareils exercé la constance.
Ah ! si vous remontiez jusques à sa naissance.
Vous les verriez toûjours à ses ordres soûmis.
L'un jaloux de sa foi va chez les Ennemis

Chercher avec la mort la peine toute prête.
D'un Fils victorieux l'autre proscrit la tête.
L'autre avec des yeux secs, & presque indifferens,
Voit mourir ses deux Fils par son ordre expirans.
Malheureux ! Mais toûjours la Patrie & la Gloire
Ont parmi les Romains remporté la victoire.
Je sçai qu'en vous quittant le malheureux Titus
Passe l'austerité de toutes leurs vertus ;
Qu'elle n'approche point de cet effort insigne.
Mais, Madame, aprés tout, me croyez-vous indigne
De laisser un exemple, à la posterité,
Qui sans de grands efforts ne puisse être imité ?

BERENICE.

Non, je croi tout facile à vôtre barbarie.
Je vous croi digne, Ingrat, de m'arracher la vie.
De tous vos sentimens mon cœur est éclairci.
Je ne vous parle plus de me laisser ici.
Qui moi ? J'aurois voulu honteuse, & méprisée,
D'un peuple qui me hait soûtenir la risée ?
J'ai voulu vous pousser jusques à son refus.
C'en est fait, & bien-tost vous ne me craindrez plus.
N'attendez pas ici que j'éclatte en injures,
Que j'atteste le Ciel ennemi des parjures.
Non, si le Ciel encore est touché de mes pleurs,
Je le prie en mourant d'oublier mes douleurs.
Si je forme des vœux contre vôtre injustice,
Si devant que mourir la triste Berenice
Vous veut de son trépas laisser quelque Vengeur,
Je ne le cherche, Ingrat, qu'au fond de vôtre cœur.
Je sçai que tant d'amour n'en peut être effacée,
Que ma douleur présente, & ma bonté passée,
Mon sang, qu'en ce Palais je veux même verser,
Sont autant d'Ennemis que je vais vous laisser.
Et sans me repentir de ma perseverance,
Je me remets sur eux de toute ma vengeance.
Adieu.

SCENE VI.

TITUS, PAULIN.

PAULIN.

DAns quel dessein vient-elle de sortir,
Seigneur ? Est-elle enfin disposée à partir ?

TITUS.

Paulin, je suis perdu, je n'y pourrai survivre.
La Reine veut mourir. Allons, il faut la suivre.
Courons à son secours.

PAULIN.

Hé quoi ! N'avez-vous pas
Ordonné dés tantost qu'on observe ses pas ?
Ses Femmes à toute heure autour d'elle empressées
Sçauront la détourner de ces tristes pensées.
Non, non, ne craignez rien. Voilà les plus grands coups,
Seigneur, continuez, la victoire est à vous.
Je sçai que sans pitié vous n'avez pû l'entendre ;
Moi-même en la voyant je n'ai pû m'en défendre ;
Mais regardez plus loin. Songez en ce malheur
Quelle gloire va suivre un moment de douleur,
Quels applaudissemens l'Univers vous prépare,
Quel rang dans l'avenir.

TITUS.

Non, je suis un barbare.
Moi-même je me hais. Neron tant detesté
N'a point à cet excés poussé sa cruauté.
Je ne souffrirai point que Berenice expire.
Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.

PAULIN.

Quoi ! Seigneur ?

TITUS.

Je ne sçai, Paulin, ce que je dis:
L'excés de ma douleur accable mes esprits.

PAULIN.

Ne troublez point le cours de vôtre Renommée.
Déja de vos Adieux la nouvelle est semée.
Rome qui gemissoit, triomphe avec raison.
Tous les Temples ouverts fument en vôtre nom.
Et le Peuple élevant vos vertus jusqu'aux nuës.
Va par tout de lauriers couronner vos statuës.

TITUS.

Ah Rome! Ah Berenice! Ah Prince malheureux!
Pourquoi suis-je Empereur? Pourquoi suis-je amoureux!

SCENE VII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE.

ANTIOCHUS.

QU'avez-vous fait, Seigneur? L'aimable Berenice
Va peut-être expirer dans les Bras de Phenice.
Elle n'entend ni pleurs, ni conseil, ni raison.
Elle implore à grands cris le fer & le poison.
Vous seul vous lui pouvez arracher cette envie.
On vous nomme, & ce nom la rappelle à la vie.
Ses yeux toûjours tournez vers vôtre Appartement
Semblent vous demander de moment en moment.
Je n'y puis resister, ce spectacle me tuë.
Que tardez-vous? allez vous montrer à sa vuë.

Sauvez tant de vertus, de graces, de beauté,
Ou renoncez, Seigneur, à toute humanité.
Dites un mot.

TITUS.

Helas! Quel mot puis-je lui dire!
Moi-même en ce moment sçai-je si je respire?



SCENE VIII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE, RUTILE.

RUTILE.

Seigneur, tous les Tribuns, les Consuls, le Senat,
Viennent vous demander au nom de tout l'Etat.
Un grand Peuple les suit, qui plein d'impatience,
Dans vôtre Appartement attend vôtre présence.

TITUS.

Je vous entens, grands Dieux. Vous voulez rassurer
Ce cœur que vous voyez tout prêt à s'égarer.

PAULIN.

Venez, Seigneur, passons dans la Chambre prochaine;
Allons voir le Senat.

ANTIOCHUS.

Ah! courez chez la Reine.

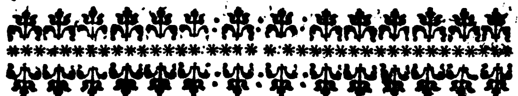
PAULIN.

Quoi! vous pourriez, Seigneur, par vôtre indignité,
De l'Empire à vos pieds fouler la majesté?
Rome...

TITUS.

Il suffit, Paulin, nous allons les entendre,
Prince de ce devoir je ne puis me défendre.
Voyez la Reine. Allez. J'espere à mon retour,
Qu'elle ne pourra plus douter de mon amour.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARSACE, *seul.*

OU pourrai-je trouver ce Prince trop fidele?
Ciel, conduisez mes pas, & secondez mon zele;
Faites qu'en ce moment je lui puisse annoncer
Un bonheur où peut-être il n'ose plus penser.

SCENE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

AH quel heureux destin en ces lieux vous renvoye,
Seigneur.

ANTIOCHUS.

Si mon retour t'apporte quelque joye,
Arsace, rens en grace à mon seul desespoir.

ARSACE.

La Reine part, Seigneur.

ANTIOCHUS.

Elle part?

ARSACE.

Dés ce soir,
Ses ordres sont donnez. Elle s'est offensée
Que Titus à ses pleurs l'ait si long-temps laissée.
Un genereux dépit succede à sa fureur.
Berenice renonce à Rome, à l'Empereur,
Et même veut partir, avant que Rome instruite
Puisse voir son desordre, & joüir de sa fuite.
Elle écrit à Cesar.

ANTIOCHUS.

O Ciel! Qui l'auroit crû?
Et Titus?

ARSACE.

A ses yeux Titus n'a point paru.
Le Peuple avec transport l'arrête, & l'environne,
Applaudissant aux noms que le Senat lui donne.
Et ces noms, ces respects, ces applaudissemens,
Deviennent pour Titus autant d'engagemens,
Qui le liant, Seigneur, d'une honorable chaîne,
Malgré tous les soûpirs, & les pleurs de la Reine,
Fixent dans son devoir ses vœux irresolus.
C'en est fait. Et peut-être il ne la verra plus.

ANTIOCHUS.

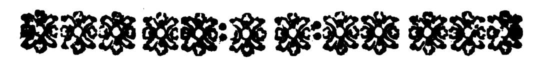
Que de sujets d'espoir, Arsace, je l'avouë!
Mais d'un soin si cruel la Fortune me jouë.
J'ai vû tous mes projets tant de fois démentis,
Que j'écoute en tremblant tout ce que tu me dis;
Et mon cœur prévenu d'une crainte importune,
Croit même, en esperant, irriter la Fortune.
Mais que vois-je? Titus porte vers nous ses pas.
Que veut-il?

SCENE III.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS, *en entrant.*

Demeurez, qu'on ne me ſuive pas.
Enfin, Prince, je viens dégager ma promeſſe.
Berenice m'occupe, & m'afflige ſans ceſſe.
Je viens le cœur percé de vos pleurs & des ſiens,
Calmer des déplaiſirs moins cruels que les miens.
Venez, Prince, venez. Je veux bien que vous-même,
Pour la derniere fois vous voyez ſi je l'aime.



SCENE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Hé' bien! voilà l'eſpoir que tu m'avois rendu,
Et tu vois le triomphe où j'étois attendu.
Berenice partoit juſtement irritée?
Pour ne la plus revoir Titus l'avoit quittée?
Qu'ai-je donc fait, grands Dieux! Quel cours infortuné
A ma funeſte vie aviez-vous deſtiné?

Tous mes momens ne ſont qu'un éternel paſſage
De la crainte à l'eſpoir, de l'eſpoir à la rage.
Et je reſpire encor ? Berenice ! Titus !
Dieux cruels ! de mes pleurs vous ne vous rirez plus.

SCENE V.

TITUS, BERENICE, PHENICE.

BERENICE.

NOn, je n'écoute rien. Me voilà reſoluë.
Je veux partir. Pourquoi vous montrer à ma vûë ?
Pourquoi venir encore aigrir mon deſeſpoir ?
N'êtes-vous pas content : Je ne veux plus vous voir ?

TITUS.

Mais de grace, écoutez.

BERENICE.

Il n'eſt plus temps.

TITUS.

Madame.
Un mot.

BERENCE.

Non.

TITUS.

Dans quel trouble elle jette mon ame !
Ma Princeſſe, d'où vient ce changement ſoudain ?

BERENICE.

C'en eſt fait. Vous voulez que je parte demain.
Et moi, j'ai reſolu de partir tout à l'heure.
Et je pars.

TITUS.

Demeurez.

BERENICE.

Ingrat, que je demeure!
Et pourquoi? Pour entendre un Peuple injurieux
Qui fait de mon malheur retentir tous ces lieux?
Ne l'entendez-vous pas cette cruelle joye,
Tandis que dans les pleurs moi seule je me noye?
Quel crime, quelle offense a pû les animer?
Helas! Et qu'ai-je fait que de vous trop aimer?

TITUS.

Écoutez-vous, Madame, une foule insensée?

BERENICE.

Je ne voi rien ici dont je ne sois blessée.
Tout cet Appartement préparé par vos soins,
Ces lieux de mon amour si long-temps les témoins,
Qui sembloient pour jamais me répondre du vôtre,
Ces festons, où nos noms enlassez l'un dans l'autre,
A mes tristes regards viennent par tout s'offrir,
Sont autant d'imposteurs que je ne puis souffrir.
Allons Phenice.

TITUS.

O Ciel! Que vous êtes injuste!

BERENICE.

Retournez, retournez vers ce Senat auguste
Qui vient vous applaudir de vôtre cruauté.
Hé bien, avec plaisir l'avez-vous écouté?
Estes-vous pleinement content de vôtre gloire?
Avez-vous bien promis d'oublier ma memoire?
Mais ce n'est pas assez expier vos amours.
Avez-vous bien promis de me haïr toûjours?

TITUS.

Non, je n'ai rien promis. Moi, que je vous haïsse,
Que je puisse jamais oublier Berenice!
Ah Dieux! Dans quel moment son injuste rigueur
De ce cruel soupçon vient affliger mon cœur!

Connoissez-

Connoissez-moi, Madame, & depuis cinq années
Comptez tous les momens, & toutes les journées
Où par plus de transports, & par plus de soûpirs,
Je vous ai de mon cœur exprimé les desirs :
Ce jour surpasse tout. Jamais, je le confesse,
Vous ne fûtes aimée avec tant de tendresse.
Et jamais....

BERENICE.

Vous m'aimez, vous me le soûtenez.
Et cependant je pars, & vous me l'ordonnez ?
Quoi ! dans mon desespoir trouvez-vous tant de charmes ?
Craignez-vous que mes yeux versent trop peu de larmes ?
Que me sert de ce cœur l'inutile retour ?
Ah cruel ! par pitié montrez-moi moins d'amour.
Ne me rappellez point une trop chere idée.
Et laissez-moi du moins partir persuadée
Que déja de vôtre ame exilée en secret,
J'abandonne un Ingrat qui me perd sans regret.
Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire. *il lit*
Voilà de vôtre amour tout ce que je desire. *une*
Lisez, Ingrat, lisez, & me laissez sortir. *Lettre.*

TITUS.

Vous ne sortirez point, je n'y puis consentir.
Quoi ! ce départ n'est donc qu'un cruel stratagême ?
Vous cherchez à mourir ? Et de tout ce que j'aime
Il ne restera plus qu'un triste souvenir ?
Qu'on cherche Antiochus, qu'on le fasse venir.

Berenice se laisse tomber sur un siege.



SCENE VI.

TITUS, BERENICE.

TITUS.

Madame, il faut vous faire un aveu veritable.
Lors que j'envisageai le moment redoutable,
Où pressé par les loix d'un austere devoir,
Il falloit pour jamais renoncer à vous voir;
Quand de ce triste Adieu je prévis les approches,
Mes craintes, mes combats, vos larmes, vos reproches,
Je préparai mon ame à toutes les douleurs
Que peut faire sentir le plus grand des malheurs.
Mais quoi que je craignisse, il faut que je le die,
Je n'en avois prévû que la moindre partie.
Je croyois ma vertu moins prête à succomber,
Et j'ai honte du trouble où je la voi tomber.
J'ai vû devant mes yeux Rome entiere assemblée.
Le Sénat m'a parlé. Mais mon ame accablée
Ecoutoit sans entendre, & ne leur a laissé,
Pour prix de leurs transports, qu'un silence glacé.
Rome de vôtre sort est encore incertaine.
Moi-même à tous momens je me souviens à peine,
Si je suis Empereur, ou si je suis Romain.
Je suis venu vers vous sans sçavoir mon dessein.
Mon amour m'entraînoit, & je venois peut-être
Pour me chercher moi-même, & pour me reconnoître.
Qu'ai-je trouvé! Je voi la mort peinte en vos yeux.
Je voi pour la chercher que vous quittez ces lieux.
C'en est trop. Ma douleur à cette triste vûë
A son dernier excés est enfin parvenuë.

Je ressens tous les maux que je puis ressentir ;
Mais je voi le chemin par où j'en puis sortir.
Ne vous attendez point, que las de tant d'allarmes,
Par un heureux hymen je tarisse vos larmes.
En quelque extremité que vous m'ayez réduit,
Ma gloire inexorable à toute heure me suit.
Sans cesse elle presente à mon ame étonnée,
L'Empire incompatible avec vôtre hymenée,
Me dit, qu'aprés l'éclat & les pas que j'ai faits,
Je dois vous épouser encor moins que jamais.
Oüy, Madame. Et je dois moins encore vous dire
Que je suis prest pour vous d'abandonner l'Empire,
De vous suivre, & d'aller trop content de mes fers
Soupirer avec vous au bout de l'Univers.
Vous-même rougiriez de ma lâche conduite,
Vous verriez à regret marcher à vôtre suite
Un indigne Empereur sans Empire, sans Cour,
Vil spectacle aux humains des foiblesses d'amour.
Pour sortir des tourmens, dont mon ame est la proye,
Il est, vous le sçavez, une plus noble voye ;
Je me suis vû, Madame, enseigner ce chemin,
Et par plus d'un Heros, & par plus d'un Romain.
Lors que trop de malheurs ont lassé leur constance,
Ils ont tous expliqué cette perseverance
Dont le sort s'attachoit à les persecuter,
Comme un ordre secret de n'y plus resister.
Si vos pleurs plus long-tems viennent fraper ma vûë,
Si toûjours à mourir je vous vois resoluë,
S'il faut qu'à tous momens je tremble pour vos jours,
Si vous ne me jurez d'en respecter le cours ;
Madame, à d'autres pleurs vous devez vous attendre.
En l'état où je suis e puis tout entreprendre,
Et je ne répons pas que ma main à vos yeux
N'ensanglante à la fin nos funestes Adieux.

BERENICE.

Helas !

TITUS.

Non, il n'est rien dont je ne sois capable.
Vous voilà de mes jours maintenant responsable.
Songez-y bien, Madame. Et si je vous suis cher....

SCENE DERNIERE.

TITUS, BERENICE, ANTIOCHUS.

TITUS.

Venez, Prince, venez, je vous ai fait chercher.
Soyez ici témoin de toute ma foiblesse.
Voyez si c'est aimer avec peu de tendresse.
Jugez-nous.

ANTIOCHUS.

Je crois tout. Je vous connois tous deux.
Mais connoissez vous-même un Prince malheureux.
Vous m'avez honoré, Seigneur, de vôtre estime,
Et moi, je puis ici vous le jurer sans crime,
A vos plus chers amis j'ai disputé ce rang.
Je l'ai disputé même aux dépens de mon sang.
Vous m'avez, malgré moi, confié l'un & l'autre,
La Reine son amour, & vous, Seigneur, le vôtre.
La Reine qui m'entend, peut me désavoüer,
Elle m'a vû toûjours ardent à vous loüer,
Répondre par mes soins à vôtre confidence.
Vous croyez m'en devoir quelque reconnoissance.
Mais le pourriez-vous croire en ce moment fatal,
Qu'un ami si fidelle étoit vôtre Rival !

TITUS.

Mon Rival !

ANTIOCHUS.

Il est temps que je vous éclaircisse.

Oüy, Seigneur, j'ai toûjours adoré Berenice.
Pour ne la plus aimer, j'ai cent fois combattu;
Je n'ai pû l'oublier, au moins je me suis tû.
De vôtre changement la flatteuse apparence
M'avoit rendu tantost quelque foible esperance.
Les larmes de la Reine ont éteint cet espoir.
Ses yeux baignez de pleurs demandoient à vous voir.
Je suis venu, Seigneur, vous appeller moi-même.
Vous êtes revenu. Vous aimez, on vous aime;
Vous vous êtes rendu, je n'en ai point douté.
Pour la derniere fois je me suis consulté.
J'ai fait de mon courage une épreuve derniere,
Je viens de rappeller ma raison toute entiere.
Jamais je ne me suis senti plus amoureux.
Il faut d'autres efforts pour rompre tant de nœuds.
Ce n'est qu'en expirant que je puis le détruire.
J'y cours. Voilà dequoi j'ai voulu vous instruire.
Oüy, Madame, vers vous j'ai rappellé ses pas.
Mes soins ont réüssi, je ne m'en repens pas.
Puisse le Ciel verser sur toutes vos années,
Mille prosperitez l'une à l'autre enchaînées.
Ou s'il vous garde encore un reste de couroux,
Je conjure les Dieux d'épuiser tous les coups
Qui pourroient menacer une si belle vie,
Sur ces jours malheureux que je vous sacrifie.

BERENICE, *se levant.*

Arrêtez. Arrêtez. Princes trop genereux,
En quelle extremité me jettez-vous tous deux!
Soit que je vous regarde, ou que je l'envisage,
Par tout du desespoir je rencontre l'image.
Je ne vois que des pleurs. Et je n'entens parler
Que de trouble, d'horreurs, de sang prêt à couler.
Mon cœur vous est connu, Seigneur * & je puis dire
Qu'on ne l'a jamais vû soupirer pour l'Empire.

* *à Titus.*

La grandeur des Romains, la pourpre des Cesars
N'a point, vous le sçavez, attiré mes regards.
J'aimois, Seigneur, j'aimois, je voulois être aimée.
Ce jour, je l'avoûrai, je me suis allarmée.
J'ai crû que vôtre amour alloit finir son cours.
Je connois mon erreur, & vous m'aimez toûjours.
Vôtre cœur s'est troublé, j'ai vû couler vos larmes.
Berenice, Seigneur, ne vaut point tant d'allarmes,
Ni que par vôtre amour l'Univers malheureux,
Dans le temps que Titus attire tous ses vœux,
Et que de vos vertus il goûte les prémices,
Se voye en un moment enlever ses délices.
Je crois depuis cinq ans jusqu'à ce dernier jour,
Vous avoir assuré d'un veritable amour.
Ce n'est pas tout, je veux en ce moment funeste
Par un dernier effort couronner tout le reste.
Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus.
Adieu, Seigneur, regnez, je ne vous verrai plus. * *à Ant.*
* Prince, aprés cet Adieu, vous jugez bien vous-même
Que je ne consens pas de quitter ce que j'aime,
Pour aller loin de Rome écouter d'autres vœux.
Vivez, & faites-vous un effort genereux.
Sur Titus, & sur moi, reglez vôtre conduite.
Je l'aime, je le fuis. Titus m'aime, il me quitte.
Portez loin de mes yeux vos soûpirs, & vos fers.
Adieu, servons tous trois d'exemple à l'Univers
De l'amour la plus tendre, & la plus malheureuse,
Dont il puisse garder l'histoire douloureuse.
Tout est prest. On m'attend. Ne suivez point mes pas.
Pour la derniere fois, * Adieu, Seigneur. * *à Titus.*

ANTIOCHUS.

Helas!

FIN.

LES
PLAIDEURS.
COMEDIE.

AU LECTEUR.

QUand je lûs les Guespes d'Aristophane, je ne songeois gueres que j'en dûsse faire les Plaideurs. J'avouë qu'elles me divertirent beaucoup, & que j'y trouvai quantité de plaisanteries qui me tenterent d'en faire part au Public : Mais c'étoit en les mettant dans la bouche des Italiens, à qui je les avois destinées, comme une chose qui leur appartenoit de plein droit. Le Juge qui saute par les fenêtres, le Chien criminel, & les larmes de sa famille, me sembloient autant d'incidens dignes de la gravité de Scaramouche. Le départ de cet Acteur interrompit mon dessein, & fit naître l'envie à quelques-uns de mes amis, de voir sur nôtre theatre un échantillon d'Aristophane. Je ne me rendis pas à la premiere proposition qu'ils m'en firent. Je leur dis que quelque esprit que je trouvasse dans cet Auteur, mon inclination ne me porteroit pas à le prendre pour modele, si j'avois à faire une Comedie ; & que j'aimerois beaucoup mieux imiter la regularité de Menandre & de Terence, que la liberté de Plaute & d'Aristophane. On me répondit que ce n'étoit pas une Comedie qu'on me deman

doit, & qu'on vouloit seulement voir si les bons mots d'Aristophane auroient quelque grace dans nôtre langue. Ainsi moitié en m'encourageant, moitié en mettant eux-mêmes la main à l'œuvre, mes amis me firent commencer une Piéce qui ne tarda guere à être achevée.

Cependant la plûpart du monde ne se soucie point de l'intention, ni de la diligence des Auteurs. On examina d'abord mon amusement comme on auroit fait une Tragedie. Ceux mêmes qui s'y étoient le plus divertis, eurent peur de n'avoir pas ri dans les regles, & trouverent mauvais que je n'eusse pas songé plus sérieusement à les faire rire. Quelques autres s'imaginerent qu'il étoit bien-séant à eux de s'y ennuyer, & que les matieres de Palais ne pouvoient pas être un sujet de divertissement pour les gens de Cour. La Piéce fut bien-tost aprés joüée à Versailles. On ne fit point de scrupule de s'y réjoüir; & ceux qui avoient crû se dés-honorer de rire à Paris, furent peut-être obligez de rire à Versailles, pour se faire honneur.

Ils auroient tort, à la verité, s'ils me reprochoient d'avoir fatigué leurs oreilles de trop de chicanne. C'est une langue qui m'est plus étrangere qu'à personne; & je n'en ai employé que quelques mots barbares, que je

puis avoir appris dans le cours d'un procés, que ni mes Juges, ni moi, n'avons jamais bien entendu.

Si j'apprehende quelque chose, c'est que des personnes un peu serieuses ne traitent de badineries le procés du Chien, & les extravagances du Juge. Mais enfin je traduis Aristophane, & l'on doit se souvenir qu'il avoit affaire à des Spectateurs assez difficiles. Les Atheniens sçavoient apparemment, ce que c'étoit que le Sel Attique ; & ils étoient bien seurs quand ils avoient ri d'une chose, qu'ils n'avoient pas ri d'une sottise.

Pour moi je trouve qu'Aristophane a eu raison, de pousser les choses au delà du vraisemblable. Les Juges de l'Areopage n'auroient pas peut-être trouvé bon, qu'il eût marqué au naturel leur avidité de gagner, les bons tours de leurs Secretaires, & les forfanteries de leurs Avocats. Il étoit à propos d'outrer un peu les Personnages pour les empêcher de se reconnoître. Le Public ne laissoit pas de discerner le vrai au travers du ridicule ; & je m'assure qu'il vaut mieux avoir occupé l'impertinente éloquence de deux Orateurs autour d'un Chien accusé, que si l'on avoit mis sur la sellette un veritable criminel, & qu'on eût interessé les Spectateurs à la vie d'un Homme.

Quoi qu'il en soit, je puis dire que nôtre Siecle n'a pas été de plus mauvaise humeur que le sien, & que si le but d'une Comedie étoit de faire rire, jamais Comedie n'a mieux attrapé son but. Ce n'est pas que j'attende un grand honneur d'avoir assez long-temps réjoui le monde. Mais je me sçai quelque gré de l'avoir fait, sans qu'il m'en ait coûté une seule de ces sales équivoques, & de ces mal-honnêtes plaisanteries, qui coûtent maintenant si peu à la plûpart de nos Ecrivains, & qui font retomber le Theatre dans la turpitude, d'où quelques Auteurs plus modestes l'avoient tiré.

ACTEURS.

DANDIN, Juge.
LEANDRE, Fils de Dandin.
CHICANNEAU, Bourgeois.
ISABELLE, Fille de Chicanneau.
LA COMTESSE.
PETIT JEAN, Portier.
L'INTIME', Secretaire.
LE SOUFLEUR.

La Scene est dans une Ville de basse Normandie.



LES PLAIDEURS



LES PLAIDEURS
COMEDIE.

ACTE I.
SCENE PREMIERE.

PETIT JEAN *traînant un gros sac de Procés.*

MA foi, sur l'avenir, bien fou qui se fira.
Tel qui rit Vendredy, Dimanche pleurera.
Un Juge l'an passé me prit à son service,
Il m'avoit fait venir d'Amiens pour être Suisse.
Tous ces Normans vouloient se divertir de nous,
On apprend à hurler, dit l'autre, avec les loups.
Tout Picard que j'étois, j'étois un bon Apôtre,
Et je faisois claquer mon foüet tout comme un autre.
Tous les plus gros Monsieurs me parloient chapeau bas.
Monsieur de Petit Jean, ah ! gros comme le bras.

Mais sans argent, l'honneur n'est qu'une maladie ;
Ma foi j'étois un franc Portier de Comedie,
On avoit beau heurter & m'oster son chapeau,
On n'entroit point chez nous sans graisser le marteau.
Point d'argent, point de Suisse, & ma porte étoit close.
Il est vrai qu'à Monsieur j'en rendois quelque chose.
Nous comptions quelquefois. On me donnoit le soin
De fournir la maison de chandelle & de foin ;
Mais je n'y perdois rien. Enfin vaille que vaille,
J'aurois sur le marché fort bien fourni la paille:
C'est dommage. Il avoit le cœur trop au métier,
Tous les jours le premier aux Plaids, & le dernier,
Et bien souvent tout seul, si l'on l'eût voulu croire,
Il y seroit couché sans manger & sans boire.
Je lui disois parfois, Monsieur Perrin Dandin,
Tout franc, vous vous levez tous les jours trop matin.
Qui veut voyager loin, ménage sa monture ;
Beuvez, mangez, dormez, & faisons feu qui dure.
Il n'en a tenu compte. Il a si bien veillé,
Et si bien fait, qu'on dit que son timbre est broüillé.
Il nous veut tous juger les uns aprés les autres.
Il marmote toûjours certaines Patenostres
Où je ne comprens rien. Il veut bon gré, malgré,
Ne se coucher qu'en Robbe, & qu'en bonnet carré.
Il fit couper la tête à son Coq de colere,
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire :
Il disoit qu'un Plaideur, dont l'affaire alloit mal,
Avoit graissé la patte à ce pauvre animal.
Depuis ce bel Arrest, le pauvre homme a beau faire,
Son fils ne souffre plus qu'on lui parle d'affaire.
Il nous le fait garder, jour & nuit, & de prés.
Autrement serviteur, & mon homme est aux Plaids.
Pour s'échaper de nous, Dieu sçait s'il est allaigre.
Pour moi, je ne dors plus. Aussi je deviens maigre,

C'est pitié. Je m'étends, & ne fais que bâiller.
Mais veille qui voudra, voici mon oreiller.
Ma foi, pour cette nuit, il faut que je m'en donne,
Pour dormir dans la ruë on n'offense personne.
Dormons.

SCENE II.

L'INTIME', PETIT JEAN.

L'INTIME'.

AY, Petit Jean, Petit Jean.

PETIT JEAN.

L'Intimé.
Il a déja bien peur de me voir enrumé.

L'INTIME'.

Que Diable! si matin que fais-tu dans la ruë?

PETIT JEAN.

Est-ce qu'il faut toûjours faire le pié de gruë,
Garder toûjours un homme & l'entendre crier?
Quelle gueule! Pour moi, je croi qu'il est sorcier,

L'INTIME'.

Bon.

PETIT JEAN.

Je lui disois donc en me grattant la tête,
Que je voulois dormir. Presente ta Requête
Comme tu veux dormir, m'a-t-il dit gravement
Je dors en te contant la chose seulement.
Bon soir.

L'INTIME'.

Comment bon soir? Que le Diable m'emporte
Si... Mais j'entens du bruit au dessus de la porte.

DANDIN, *à la fenêtre.*

PEtit Jean? L'Intimé?

L'INTIME', *à Petit Jean.*

Paix.

DANDIN.

Je suis seul ici.
Voilà mes Guichetiers en défaut, Dieu mercy.
Si je leur donne temps, ils pourront comparoître.
Ç,à, pour nous élargir, sautons par la fenêtre.
Hors de Cour.

L'INTIME'.

Comme il saute.

PETIT JEAN.

Ho, Monsieur, je vous tien.

DANDIN.

Au voleur, au voleur.

PETIT JEAN.

Ho, nous vous tenons bien.

L'INTIME'.

Vous avez beau crier.

DANDIN.

Main forte. L'on me tuë.

SCENE IV.

LEANDRE, DANDIN, L'INTIME, PETIT JEAN.

LEANDRE.

Vite un flambeau. J'entens mon Pere dans la ruë.
Mon Pere, si matin qui vous fait déloger ?
Où courez-vous la nuit ?

DANDIN.

Je veux aller juger.

LEANDRE.

Et qui juger ? Tout dort.

PETIT JEAN.

Ma foi, je ne dors guéres.

LEANDRE.

Que de sacs ! il en a jusques aux jarretieres.

DANDIN.

Je ne veux de trois mois rentrer dans la maison.
De sacs & de procés j'ai fait provision.

LEANDRE.

Et qui vous nourrira ?

DANDIN.

Le Buvetier, je pense.

LEANDRE.

Mais où dormirez-vous, mon Pere ?

DANDIN.

A l'Audiance.

LEANDRE.

Non, mon Pere, il vaut mieux que vous ne sortiez pas.
Dormez chez vous. Chez vous faites tous vos repas.

Souffrez que la raison enfin vous persuade ;
Et pour vôtre santé....

DANDIN.

Je veux être malade.

LEANDRE.

Vous ne l'êtes que trop. Donnez-vous du repos.
Vous n'avez tantost plus que la peau sur les os.

DANDIN.

Du repos ? Ah, sur toi tu veux regler ton Pere.
Crois-tu qu'un Juge n'ait qu'à faire bonne chere,
Qu'à battre le pavé comme un tas de Galans,
Courir le Bal la nuit, & le jour les Brelans ?
L'argent ne nous vient pas si vîte que l'on pense.
Chacun de tes rubans me coûte une Sentence.
Ma Robbe vous fait honte. Un fils de Juge ! Ah, fy.
Tu fais le Gentilhomme. Hé, Dandin, mon ami,
Regarde dans ma chambre, & dans ma garderobbe,
Les portraits des Dandins. Tous ont porté la Robbe,
Et c'est le bon parti. Compare prix pour prix
Les étrennes d'un Juge, à celles d'un Marquis :
Attends que nous soyons à la fin de Decembre.
Qu'est-ce qu'un Gentilhomme ? Un pilier d'antichambre.
Combien en as-tu vû, je dis des plus hupez,
A souffler dans leurs doigts dans ma cour occupez,
Le manteau sur le nez, ou la main dans la poche,
Enfin pour se chauffer, venir tourner ma broche.
Voilà comme on les traite. Hé, mon pauvre garçon,
De ta défunte Mere est-ce là la leçon ?
La pauvre Babonnette ! Helas, lors que j'y pense,
Elle ne manquoit pas une seule Audience.
Jamais au grand jamais elle ne me quitta,
Et Dieu sçait bien souvent ce qu'elle en rapporta ;
Elle eût du Buvetier emporté les serviettes,
Plûtost que de rentrer au logis les mains nettes.

Et voilà comme on fait les bonnes maisons. Va,
Tu ne sera qu'un sot.

LEANDRE.

Vous vous morfondez-là,
Mon Père. Petit Jean, remenez vôtre maître,
Couchez-le dans son lit, fermez porte, fenêtre,
Qu'on barricade tout, afin qu'il ait plus chaud.

PETIT JEAN.

Faites donc mettre au moins des gardesfous là-haut,

DANDIN.

Quoi! l'on me menera coucher sans autre forme?
Obtenez un Arrest comme il faut que je dorme.

LEANDRE.

Hé, par provision, mon Pere, couchez-vous.

DANDIN.

J'irai, mais je m'en vais vous faire enrager tous,
Je ne dormirai point.

LEANDRE.

Hé bien, à la bonne heure.
Qu'on ne le quitte pas. Toi, l'Intimé demeure.



SCENE V.

LEANDRE, L'INTIME'.

LEANDRE.

JE veux t'entretenir un moment sans témoin.

L'INTIME'.

Quoi! vous faut-il garder?

LEANDRE.

J'en aurois bon besoin.

J'ai ma folie, helas! aussi-bien que mon Pere.

L'INTIME'.

Ho! vous voulez juger?

LEANDRE.

Laissons-là le mystere.
Tu connois ce Logis.

L'INTIME'.

Je vous entens enfin:
Diantre, l'amour vous tient au cœur de bon matin.
Vous me voulez parler sans doute d'Isabelle.
Je vous l'ai dit cent fois, elle est sage, elle est belle;
Mais vous devez songer que Monsieur Chicanneau
De son bien en procés consume le plus beau.
Qui ne plaide-t-il point? Je crois qu'à l'Audiance
Il fera, s'il ne meurt, venir toute la France.
Tout auprés de son Juge il s'est venu loger,
L'un veut plaider toûjours, l'autre toûjours juger;
Et c'est un grand hazard s'il conclud vôtre affaire,
Sans plaider le Curé, le Gendre, & le Notaire.

LEANDRE.

Je le sçai comme toi. Mais malgré tout cela,
Je meurs pour Isabelle.

L'INTIME'.

Hé bien, épousez-la.
Vous n'avez qu'à parler, c'est une affaire prête.

LEANDRE.

Hé, cela ne va pas si vîte que ta tête.
Son Pere est un sauvage à qui je ferois peur.
A moins que d'être Huissier, Sergent, ou Procureur,
On ne voit point sa Fille. Et la pauvre Isabelle,
Invisible & dolente est en prison chez elle.
Elle voit dissiper sa jeunesse en regrets,
Mon amour en fumée, & son bien en procés.
Il la ruinera, si on le laisse faire
Ne connoitrois-tu point quelque honnête Faussaire,

Qui servît ses amis, en les payant, s'entend,
Quelque Sergent zelé.

L'INTIME'.

Bon, l'on en trouve tant!

LEANDRE.

Mais encor,

L'INTIME'.

Ah, Monsieur, si feu mon pauvre Pere
Etoit encor vivant, c'étoit bien vôtre affaire.
Il gagnoit en un jour plus qu'un autre en six mois,
Ses rides sur son front gravoient tous ses Explois.
Il vous eût arrêté le Carosse d'un Prince.
Il vous l'eût pris lui-même; & si dans la Province
Il se donnoit en tout vingt coups de nerfs de bœuf,
Mon Pere pour sa part en embourſoit dix-neuf.
Mais dequoi s'agit-il? Suis-je pas fils de maître?
Je vous servirai.

LEANDRE.

Toy?

L'INTIME'.

Mieux qu'un Sergent peut-être.

LEANDRE.

Tu porterois au Pere un faux Exploit?

L'INTIME'.

Hon, hon?

LEANDRE.

Tu rendrois à la Fille un Billet?

L'INTIME'.

Pourquoi non?
Je suis des deux métiers.

LEANDRE.

Vien, je l'entens qui crie,
Allons à ce dessein rêver ailleurs.

SCENE VI.

CHICANNEAU, *allant & revenant.*

La Brie,
Qu'on garde la maison, je reviendrai bien-tost.
Qu'on ne laisse monter aucune ame là-haut,
Fais porter cette lettre à la Poste du Maine.
Prens-moi dans mon Clapier trois lapins de garenne,
Et chez mon Procureur porte-les ce matin.
Si son Clerc vient ceans, fais-lui goûter mon vin.
Ah! donne lui ce sac qui pend à ma fenêtre.
Est-ce tout. Il viendra me demander peut-être,
Un grand homme sec, là qui me sert de témoin,
Et qui jure pour moi lors que j'en ai besoin.
Qu'il m'attende. Je crains que mon Juge ne sorte.
Quatre heures vont sonner. Mais frappons à sa porte.

PETIT JEAN, *entr'ouvrant la porte,*
Qui va là?

CHICANNEAU.
Peut-on voir Monsieur,

PETIT JEAN, *refermant la porte,*
Non,

CHICANNEAU.
Pourroit-on
Dire un mot à Monsieur son Secretaire?

PETIT JEAN.
Non,

CHICANNEAU.
Et Monsieur son Portier?

PETIT JEAN.
C'est moi-même.

CHI

CHICANNEAU.

De grace,
Beuvez à ma ſanté, Monſieur.

PETIT JEAN.

Grand bien vous faſſe.
Mais revenez demain.

CHICANNEAU.

Hé rendez donc l'argent.
Le monde eſt devenu ſans mentir, bien méchant !
J'ai vû que les procés ne donnoient point de peine,
Six écus en gagnoient une demi-douzaine.
Mais aujourd'hui, je crois que tout mon bien entier
Ne me ſuffiroit pas pour gagner un Portier.
Mais j'apperçois venir Madame la Comteſſe
De Pimbeſche. Elle vient pour affaire qui preſſe.

SCENE VII.

CHICANNEAU, LA COMTESSE.

CHICANNEAU.

Madame, on n'entre plus.

LA COMTESSE.

Hé bien, l'ai-je pas dit?
Sans mentir, mes Valets me font perdre l'eſprit.
Pour les faire lever, c'eſt en vain que je gronde,
Il faut que tous les jours j'éveille tout mon monde.

CHICANNEAU.

Il faut abſolument qu'il ſe faſſe celer.

LA COMTESSE.

Pour moi, depuis deux jours je ne lui puis parler.

CHICANNEAU.

Ma Partie eſt puiſſante, & j'ai lieu de tout craindre.

LA COMTESSE.

Aprés ce qu'on m'a fait, il ne faut plus ſe plaindre.

CHICANNEAU.

Si, pourtant j'ai bon droit.

LA COMTESSE.

Ah, Monsieur, quel Arrêt!

CHICANNEAU.

Je m'en rapporte à vous. Ecoutez, s'il vous plait.

LA COMTESSE.

Il faut que vous sçachiez, Monsieur, la perfidie.

CHICANNEAU.

Ce n'est rien dans le fond.

LA COMTESSE.

Monsieur, que je vous die....

CHICANNEAU.

Voicy le fait. Depuis quinze ou vingt ans en ça,
Au travers d'un mien pré, certain Asnon passa,
S'y veautra, non sans faire un notable dommage,
Dont je formai ma plainte au Juge du village.
Je fais saisir l'Asnon. Un Expert est nommé,
A deux bottes de foin le dégast estimé:
Enfin, au bout d'un an Sentence par laquelle
Nous sommes renvoyez hors de Cour. J'en appelle.
Pendant qu'à l'Audiance on poursuit un Arrest,
Remarquez bien cecy, Madame, s'il vous plaist,
Nôtre ami Drolichon; qui n'est pas une beste,
Obtient pour quelque argent, un Arrest sur requeste,
Et je gagne ma cause. A cela que fait-on?
Mon Chicanneur s'oppose à l'execution.
Autre incident. Tandis qu'au procés on travaille,
Ma Partie en mon pré laisse aller sa volaille.
Ordonné qu'il sera fait rapport à la Cour
Du foin que peut manger une poulle en un jour.
Le tout joint au procés enfin, & toute chose
Demeurant en état, on appointe la cause.
Le cinquiéme ou sixiéme Avril cinquante-six,
'écris sur nouveaux frais. Je produis, je fournis

De Dits, de Contredits, Enquêtes, Compulsoires,
Rapports d'Experts, Transports, trois interlocutoires,
Griefs & Faits nouveaux, Baux, & Procés verbaux.
J'obtiens Lettres Royaux, & je m'inscris en Faux.
Quatorze Apointemens, trente Exploits, six Instances,
Six-vingt Productions, vingt Arrests de Défenses,
Arrest enfin. Je perds ma cause avec dépens,
Estimez environ cinq à six mille francs.
Est-ce là faire droit? Est-ce là comme on juge?
Aprés quinze ou vingt ans? Il me reste un refuge,
La Requête civile est ouverte pour moi,
Je ne suis pas rendu. Mais vous, comme je voi,
Vous plaidez?

LA COMTESSE.

Plût à Dieu.

CHICANNEAU.

J'y brûlerai mes Livres.

LA COMTESSE.

Je...

CHICANNEAU.

Deux bottes de foin cinq à six mille livres?

LA COMTESSE.

Monsieur, tous mes procés alloient être finis.
Il ne m'en restoit plus que quatre ou cinq petits.
L'un contre mon Mary, l'autre contre mon Pere,
Et contre mes Enfans. Ah, Monsieur, la misere!
Je ne sçai quel biais ils ont imaginé,
Ni tout ce qu'ils ont fait. Mais on leur a donné
Un Arrest, par lequel moi vêtuë & nourrie,
On me défend, Monsieur, de plaider de ma vie.

CHICANNEAU.

De plaider!

LA COMTESSE.

De plaider.

CHICANNEAU.

Certes, le trait est noir,
J'en suis surpris.

LA COMTESSE.

Monsieur, j'en suis au desespoir.

CHICANNEAU.

Comment lier les mains aux gens de vôtre sorte ?
Mais cette pension, Madame, est-elle forte ?

LA COMTESSE.

Je n'en vivrois, Monsieur, que trop honnêtement.
Mais vivre sans plaider, est-ce contentement ?

CHICANNEAU.

Des Chicanneurs viendront nous manger jusqu'à (l'ame.
Et nous ne dirons mot ? Mais s'il vous plait, Madame,
Depuis quand plaidez-vous ?

LA COMTESSE.

Il ne m'en souvient pas;
Depuis trente ans, au plus.

CHICANNEAU. Ce n'est pas trop.

LA COMTESSE. Helas !

CHICANNEAU.

Et quel âge avez-vous ? Vous avez bon visage.

LA COMTESSE.

Hé quelque soixante ans.

CHICANNEAU.

Comment ! c'est le bel âge
Pour plaider.

LA COMTESSE.

Laissez faire, ils ne sont pas au bout.
J'y vendrai ma chemise; & je veux rien, ou tout.

CHICANNEAU.

Madame, écoutez-moi. Voici ce qu'il faut faire.

LA COMTESSE.

Oüi, Monsieur, je vous croi comme mon propre Pere.

CHICANNEAU.

J'irois trouver mon Juge.

LA COMTESSE.

Oh, oüy, Monsieur, J'irai.

CHICANNEAU.

Me jetter à ses pieds.

LA COMTESSE.

Oüi, je m'y jetterai.

Je l'ai bien resolu.

CHICANNEAU.

Mais daignez donc m'entendre.

LA COMTESSE.

Oüy, vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre.

CHICANNEAU.

Avez-vous dit, Madame?

LA COMTESSE.

Oüy.

CHICANNEAU.

J'irois sans façon

Trouver mon Juge.

LA COMTESSE.

Helas, que ce Monsieur est bon!

CHICANNEAU.

Si vous parlez toûjours, il faut que je me taise.

LA COMTESSE.

Ah que vous m'obligez! je ne me sens pas d'aise.

CHICANNEAU.

J'irois trouver mon Juge, & lui dirois...

LA COMTESSE. Oüy.

CHICANNEAU. Voy!

Et lui dirois, Monsieur...

LA COMTESSE.

Oüy, Monsieur.

CHICANNEAU.

Liez-moi.

LA COMTESSE.

Monsieur, je ne veux point être liée.

CHICANNEAU.

A l'autre.

LA COMTESSE.

Je ne le ferai point.

CHICANNEAU.

Quelle humeur est la vôtre !

LA COMTESSE.

Non.

CHICANNEAU.

Vous ne sçavez pas, Madame, où je viendrai.

LA COMTESSE.

Je plaiderai, Monsieur, ou bien je ne pourrai.

CHICANNEAU.

Mais...

LA COMTESSE.

Mais je ne veux point, Monsieur, que l'on me lie.

CHICANNEAU.

Enfin quand une femme en tête a sa folie...

LA COMTESSE.

Fou, vous-même.

CHICANNEAU.

Madame !

LA COMTESSE.

Et pourquoi me lier ?

CHICANNEAU.

Madame...

LA COMTESSE.

Voyez-vous ? il se rend familier.

CHICANNEAU.

Mais, Madame....

LA COMTESSE.

Un crasseux qui n'a que sa chicanne,
Veut donner des avis.

CHICANNEAU.

Madame !

LA COMTESSE.

Avec son Asne.

CHICANNEAU.

Vous me poussez.

LA COMTESSE.

Bon homme, allez garder vos foins.

CHICANNEAU.

Vous m'excedez.

LA COMTESSE.

Le sot.

CHICANNEAU.

Que n'ai-je des témoins!

SCENE VIII.

PETIT JEAN, LA COMTESSE, CHICANNEAU.

PETIT JEAN.

Voyez le beau sabbat qu'ils font à nôtre porte.
Messieurs, allez plus loin tempêter de la sorte.

CHICANNEAU.

Monsieur, soyez témoin...

LA COMTESSE.

Que Monsieur est un sot.

CHICANNEAU.

Monsieur, vous l'entendez, retenez bien ce mot.

PETIT JEAN.

Ah, vous ne deviez pas lâcher cette parole.

LA COMTESSE.

Vraiment c'est bien à lui de me traiter de folle.

PETIT JEAN.

Folle? Vous avez tort. Pourquoi l'injurier?

CHICANNEAU.

On la conseille.

PETIT JEAN.

Oh.

LA COMTESSE.

Oüi, de me faire lier.

PETIT JEAN.

Oh, Monsieur.

CHICANNEAU.

Jusqu'au bout que ne m'écoute-t-elle ?

PETIT JEAN.

Oh, Madame!

LA COMTESSE.

Qui moi souffrir qu'on me querelle ?

CHICANNEAU.

Une crieuse.

PETIT JEAN.

Hé paix.

LA COMTESSE.

Un chicanneur.

PETIT JEAN.

Hola !

CHICANNEAU.

Qui n'ose plus plaider.

LA COMTESSE.

Que t'importe cela ?
Qu'est-ce qui t'en revient, faussaire, abominable,
Broüillon, voleur ?

CHICANNEAU.

Et bon, & bon, de par le Diable,
Un Sergent, un Sergent.

LA COMTESSE.

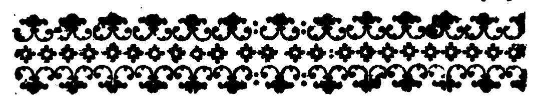
Un Huissier, un Huissier.

PETIT JEAN.

Ma foi, Juge, & Plaideurs, il faudroit tout lier.

Fin du premier Acte.

ACTE



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, L'INTIME.

L'INTIME.

MONSIEUR encore un coup, je ne puis pas tout faire,
Puis que je fais l'Huissier, faites le Commissaire:
En robbe sur mes pas il ne faut que venir,
Vous aurez tout moyen de vous entretenir.
Changez en cheveux noirs vôtre perruque blonde,
Ces Plaideurs songent-ils que vous soyez au monde?
Hé! lors qu'à vôtre Pere ils vont faire leur cour,
A peine seulement sçavez-vous s'il est jour.
Mais n'admirez-vous pas cette bonne Comtesse,
Qu'avec tant de bonheur la fortune m'adresse;
Qui dés qu'elle me void donnant dans le panneau,
Me charge d'un Exploit pour Monsieur Chicanneau,
Et le fait assigner pour certaine parolle,
Disant qu'il la voudroit faire passer pour folle,
Je dis folle à lier, & pour d'autres excés
Et blasphêmes, toûjours l'ornement des procés?
Mais vous ne dites rien de tout mon équipage?
Ai-je bien d'un Sergent le port & le visage?

LEANDRE.

Ah! fort bien.

L'INTIME'.

Je ne sçai. Mais je me sens enfin
L'ame & le dos six fois plus durs que ce matin.
Quoi qu'il en soit, voici l'Exploit, & vôtre Lettre.
Isabelle l'aura, j'ose vous le promettre.
Mais pour faire signer le Contrat que voici,
Il faut que sur mes pas vous vous rendiez ici.
Vous feindrez d'informer sur toute cette affaire,
Et vous ferez l'amour en présence du Pere.

LEANDRE.

Mais ne va pas donner l'Exploit pour le Billet.

L'INTIME'.

Le Pere aura l'Exploit, la Fille le Poulet.
Rentrez.

SCENE II.

L'INTIME', ISABELLE.

ISABELLE.

Qui frappe ?

L'INTIME'.

Ami. C'est la voix d'Isabelle,

ISABELLE.

Demandez-vous quelqu'un, Monsieur ?

L'INTIME'.

Mademoiselle,
C'est un petit Exploit, que j'ose vous prier
De m'accorder l'honneur de vous signifier.

ISABELLE.

Monsieur, excusez-moi, je n'y puis rien comprendre,
Mon Pere va venir, qui pourra vous entendre.

L'INTIME'.

Il n'est donc pas ici, Mademoiselle?

ISABELLE.

Non

L'INTIME'.

L'Exploit, Mademoiselle, est mis sous vôtre nom.

ISABELLE.

Monsieur, vous me prenez pour une autre sans doute :
Sans avoir de procés, je sçai ce qu'il en coûte ;
Et si l'on n'aimoit pas à plaider plus que moi,
Vos pareils pourroient bien chercher un autre emploi.
Adieu.

L'INTIME'.

Mais permettez....

ISABELLE.

Je ne veux rien permettre.

L'INTIME'.

Ce n'est pas un Exploit.

ISABELLE.

Chanson.

L'INTIME'.

C'est une Lettre.

ISABELLE.

Encor moins.

L'INTIME'.

Mais lisez.

ISABELLE.

Vous ne m'y tenez pas.

L'INTIME'.

C'est de Monsieur...

ISABELLE.

Adieu.

L'INTIME'.

Leandre.

ISABELLE.

Parlez bas.

C'est de Monsieur.

L'INTIME'.

Que diable, on a bien de la peine.
A se faire écouter, je suis tout hors d'haleine.

ISABELLE.

Ah, l'Intimé! pardonne à mes sens étonnez.
Donne.

L'INTIME'.

Vous me deviez fermer la porte au nez.

ISABELLE.

Et qui t'auroit connu déguisé de la sorte?
Mais donne.

L'INTIME'.

Aux gens de bien ouvre-t-on vôtre porte?

ISABELLE.

Hé, donne donc!

L'INTIME'.

La peste....

ISABELLE.

Oh, ne donnez donc pas.
Avec vôtre Billet, retournez sur vos pas.

L'INTIME'.

Tenez. Une autre fois ne soyez pas si prompte.

SCENE III.

CHICANNEAU, ISABELLE, L'INTIME'.

CHICANNEAU.

OUy? Je suis donc un sot, un voleur, à son compte?
Un Sergent s'est chargé de la remercier,
Et je lui vais servir un plat de mon métier.

Je ſerois bien fâché que ce fût à refaire,
Ni qu'elle m'envoyât aſſigner la premiere.
Mais un homme ici parle à ma fille. Comment?
Elle lit un Billet? Ah, c'eſt de quelque Amant!
Approchons.

ISABELLE.

Tout de bon, ton Maître eſt-il ſincere?
Le croirai-je?

L'INTIME.

Il ne dort non plus que vôtre Pere,
Il ſe tourmente. Il vous.. * fera voir aujourd'hui
Que l'on ne gagne rien à plaider contre lui.

* *appercevant Chicanneau.*

ISABELLE.

C'eſt mon Pere. Vrayment, vous leur pouvez apprendre,
Que ſi l'on nous pourſuit, nous ſçaurons nous défendre.
Tenez, voilà le cas qu'on fait de vôtre Exploit.

CHICANNEAU.

Comment! C'eſt un Exploit que ma fille liſoit?
Ah! tu ſeras un jour l'honneur de ta famille.
Tu défendras ton bien. Vien, mon ſang, vien, ma fille.
Va, je t'acheteray le Praticien François.
Mais, diantre, il ne faut pas déchirer les Exploits.

ISABELLE.

Au moins dites-leur bien que je ne les crains guere,
Ils me feront plaiſir; je les mets à pis faire.

CHICANNEAU.

Hé! ne te fâche point.

ISABELLE.

Adieu, Monſieur.



SCENE IV.

CHICANNEAU, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ.

Or ça

Verbalisons.

CHICANNEAU.

Monsieur, de grace, excusez-la.
Elle n'est pas instruite. Et puis, si bon vous semble,
En voici les morceaux que je vais mettre ensemble.

L'INTIMÉ.

Non.

CHICANNEAU.

Je le lirai bien.

L'INTIMÉ.

Je ne suis pas méchant,
J'en ai sur moi copie.

CHICANNEAU.

Ah ! le trait est touchant.
Mais je ne sçai pourquoi, plus je vous envisage,
Et moins je me remets, Monsieur, vôtre visage.
Je connoi force Huissiers.

L'INTIMÉ.

Informez-vous de moi,
Je m'acquitte assez bien de mon petit emploi.

CHICANNEAU.

Soit. Pour qui venez-vous ?

L'INTIMÉ.

Pour une brave Dame,
Monsieur, qui vous honore, & de toute son ame
Voudroit que vous vinssiez à ma sommation
Lui faire un petit mot de reparation.

CHICANNEAU.

De reparation ? Je n'ai blessé personne.

L'INTIME'.

Je le croi, vous avez, Monsieur, l'ame trop bonne.

CHICANNEAU.

Que demandez-vous donc ?

L'INTIME'.

Elle voudroit, Monsieur,
Que devant des témoins vous lui fissiez l'honneur
De l'avoüer pour sage, & point extravagante.

CHICANNEAU.

Parbleu, c'est ma Comtesse.

L'INTIME'.

Elle est vôtre servante.

CHICANNEAU.

Je suis son serviteur.

L'INTIME'.

Vous êtes obligeant,
Monsieur.

CHICANNEAU.

Oüy, vous pouvez l'assurer qu'un Sergent
Lui doit porter pour moi tout ce qu'elle demande.
Hé quoi donc ? Les battus, ma foi, paîront l'amende.
Voyons ce qu'elle chante. Hon... *Sixiéme Janvier.*
Pour avoir faussement dit, qu'il faloit lier,
Etant à ce porté par esprit de chicanne,
Haute & puissante Dame, Yolande Cudasne,
Comtesse de Pimbesche, Orbesche, & catera.
Il soit dit, que sur l'heure il se transportera
Au logis de la Dame, & là d'une voix claire,
Devant quatre témoins assistez d'un Notaire,
Zeste, *ledit Hierosme avoüra hautement*
Qu'il la tient pour sensée, & de bon Jugement.
Le Bon. C'est donc le nom de vôtre Seigneurie ?

L'INTIME'.

Pour vous servir. Il faut payer d'effronterie.

CHICANNEAU.

Le Bon? Jamais Exploit ne fut signé le Bon.
Monsieur le Bon!

L'INTIME'.

Monsieur.

CHICANNEAU.

Vous êtes un fripon.

L'INTIME'.

Monsieur, pardonnez-moi, je suis fort honnête homme.

CHICANNEAU.

Mais fripon le plus franc qui soit de Caën à Rome.

L'INTIME'.

Monsieur, je ne suis pas pour vous désavoüer.
Vous aurez la bonté de me le bien payer.

CHICANNEAU.

Moi payer? En soufflets.

L'INTIME'.

Vous êtes trop honnête.
Vous me le pairez bien.

CHICANNEAU.

Oh, tu me romps la tête,
Tien, voilà ton payment.

L'INTIME'.

Un soufflet! Ecrivons.
Lequel Hierosme aprés plusieurs rebellions,
Auroit atteint, frappé moi Sergent à la jouë,
Et fait tomber d'un coup mon chapeau dans la bouë.

CHICANNEAU.

Ajoûte cela.

L'INTIME'.

Bon, c'est de l'argent content,
J'en avois bien besoin. *Et de ce non content,*

Auroit avec le pied réïteré. Courage.
Outre plus. Le susdit seroit venu de rage,
Pour lacerer ledit present Procés verbal.
Allons, mon cher Monsieur, cela ne va pas mal.
Ne vous relâchez point.

CHICANNEAU.

Coquin.

L'INTIME'. Ne vous déplaise,
Quelques coups de bâton, & je suis à mon aise.

CHICANNEAU.

Oüy-dà. Je verray bien s'il est Sergent.

L'INTIME', *en posture d'écrire.*

Tost donc,
Frappez. J'ai quatre enfans à nourrir.

CHICANNEAU.

Ah pardon!
Monsieur, pour un Sergent je ne pouvois vous prendre,
Mais le plus habile homme enfin peut se méprendre.
Je sçaurai reparer ce soupçon outrageant.
Oüy, vous êtes Sergent, Monsieur, & trés-Sergent.
Touchez-là. Vos pareils sont gens que je revere,
Et j'ai toûjours été nourri par feu mon Pere,
Dans la crainte de Dieu, Monsieur, & des Sergens.

L'INTIME'.

Non, à si bon marché l'on ne bat point les gens.

CHICANNEAU.

Monsieur, point de procés!

L'INTIME'.

Serviteur. Contumace.
Baston levé, soufflet, coup de pied. Ah!

CHICANNEAU. De grace,
Rendez-les moi plûtost.

L'INTIME'.

Suffit qu'ils soient reçûs,
Je ne les voudrois pas donner pour mille écus.

SCENE V.

LEANDRE, CHICANNEAU, L'INTIME'.

L'INTIME'.

Voici fort à propos Monsieur le Commissaire.
Monsieur, vôtre presence est ici necessaire.
Tel que vous me voyez, Monsieur ici present,
M'a d'un fort grand soufflet fait un petit present.

LEANDRE.

A vous, Monsieur ?

L'INTIME'.

A moi, parlant à ma personne.
Item, un coup de pied; plus, les noms qu'il me donne.

LEANDRE.

Avez-vous des témoins ?

L'INTIME'.

Monsieur, tâtez plûtost;
Le soufflet sur ma jouë est encore tout chaud.

LEANDRE.

Pris en flagrant délit. Affaire criminelle.

CHICANNEAU.

Foin de moi.

L'INTIME'.

Plus, sa Fille, au moins soi disant telle,
A mis un mien papier en morceaux, protestant
Qu'on lui feroit plaisir, & que d'un œil content,
Elle nous défioit.

LEANDRE.

Faites venir la Fille.
L'Esprit de contumace est dans cette famille.

CHICANNEAU.

Il faut abſolument qu'on m'ait enſorcellé.
Si j'en connois pas un, je veux être étranglé.

LEANDRE.

Comment, battre un Huiſſier! mais voici la Rebelle.

SCENE VI.

LEANDRE, ISABELLE, CHICANNEAU, L'INTIME'.

L'INTIME', *à Iſabelle*.

Vous le reconnoiſſez.

LEANDRE.

Hé bien, Mademoiſelle,
C'eſt donc vous qui tantoſt braviez nôtre Officier,
Et qui ſi hautement oſez nous défier?
Vôtre nom?

ISABELLE.

Iſabelle.

LEANDRE *à l'Intimé*.

Ecrivez. Et vôtre âge?

ISABELLE.

Dix-huit ans.

CHICANNEAU.

Elle en a quelque peu davantage,
Mais n'importe.

LEANDRE.

Eſtes-vous en pouvoir de Mari?

ISABELLE.

Non, Monſieur.

LEANDRE.

Vous riez? Ecrivez qu'elle a ri.

CHICANNEAU.

Monsieur, ne parlons point de Maris à des Filles,
Voyez-vous ce sont-là des secrets de familles.]

LEANDRE.

Mettez qu'il interrompt.

CHICANNEAU.

Hé, je n'y pensois pas.
Prens bien garde, ma fille, à ce que tu diras.

LEANDRE.

Là, ne vous troublez point. Répondez à vôtre aise,
On ne veut pas rien faire ici qui vous déplaise.
N'avez-vous pas reçû de l'Huissier que voilà
Certain papier tantost?

ISABELLE.

Oüy, Monsieur.

CHICANNEAU.

Bon cela.

LEANDRE.

Avez-vous déchiré ce papier sans le lire?

ISABELLE.

Monsieur, je l'ai lû.

CHICANNEAU.

Bon.

LEANDRE.

Continuez d'écrire.
Et pourquoi l'avez-vous déchiré?

ISABELLE.

J'avois peur
Que mon Pere ne prît l'affaire trop à cœur,
Et qu'il ne s'échauffât le sang à sa lecture.

CHICANNEAU.

Et tu fuis les Procés? c'est méchanceté pure.

LEANDRE.

Vous ne l'avez donc pas déchiré par dépit,
Ou par mépris de ceux qui vous l'avoient écrit?

ISABELLE.

Monſieur, je n'ai pour eux ni mépris ni colere.

LEANDRE.

Ecrivez.

CHICANNEAU.

Je vous dis qu'elle tient de ſon Pere,
Elle répond fort bien.

LEANDRE.

Vous montrez cependant
Pour tous les gens de robbe un mépris évident.

ISABELLE.

Une robbe toûjours m'avoit choqué la vûë:
Mais cette averſion à préſent diminuë.

CHICANNEAU.

La pauvre Enfant! Va, va, je te marirai bien
Dés que je le pourrai, s'il ne m'en coûte rien.

LEANDRE.

A la Juſtice donc vous voulez ſatisfaire?

ISABELLE.

Monſieur, je ferai tout pour ne vous pas déplaire.

L'INTIME'.

Monſieur, faites ſigner.

LEANDRE.

Dans les occaſions
Soûtiendrez-vous au moins vos dépoſitions?

ISABELLE.

Monſieur, aſſurez-vous qu'Iſabelle eſt conſtante.

LEANDRE.

Signez. Cela va bien, la Juſtice eſt contente.
Ça, ne ſignez-vous point, Monſieur?

CHICANNEAU.

Oüi-dà, gaiment,
A tout ce qu'elle a dit, je ſigne aveuglément.

LEANDRE *à Iſabelle.*

Tout va bien. A mes vœux le ſuccés eſt conforme,
Il ſigne un bon Contrat écrit en bonne forme,

Et sera condamné tantost sur son écrit.

CHICANNEAU.

Que lui dit-il ? il est charmé de son esprit.

LEANDRE.

Adieu. Soyez toûjours aussi sage que belle,
Tout ira bien. Huissier, remenez-la chez elle.
Et vous, Monsieur, marchez.

CHICANNEAU.

Où, Monsieur ?

LEANDRE.

Suivez-moi.

CHICANNEAU.

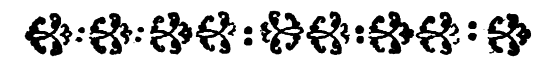
Où donc ?

LEANDRE.

Vous le sçaurez. Marchez de par le Roy.

CHICANNEAU.

Comment ?



SCENE VII.

PETIT JEAN, LEANDRE, CHICANNEAU.

HOlà, quelqu'un n'a-t-il point vû mon Maître ?
Quel chemin a-t-il pris, la porte ou la fenêtre ?

LEANDRE.

A l'autre.

PETIT JEAN.

Je ne sçai qu'est devenu son Fils.
Et pour le Pere, il est où le Diable l'a mis.

Il me redemandoit ſans ceſſe ſes Epices,
Et j'ai tout bonnement couru dans les Offices
Chercher la boëte au poivre. Et lui pendant cela
Eſt diſparu.

SCENE VIII.

DANDIN, LEANDRE, CHICANNEAU, L'INTIME', PETIT JEAN.

DANDIN,

Paix, paix, que l'on ſe taiſe-là.

LEANDRE.

Hé Grand Dieu!

PETIT JEAN.

Le voilà, ma foi, dans les goutieres.

DANDIN.

Quelles gens êtes-vous? Quelles ſont vos affaires?
Qui ſont ces gens en robbe? Eſtes-vous Avocats?
ça parlez.

PETIT JEAN.

Vous verrez qu'il va juger les Chats.

DANDIN.

Avez-vous eû le ſoin de voir mon Secretaire?
Allez lui demander ſi je ſçai vôtre affaire.

LEANDRE.

Il faut bien que je l'aille arracher de ces lieux.
Sur vôtre Priſonnier, Huiſſier, ayez les yeux.

PETIT JEAN.

Ho, ho, Monſieur.

LEANDRE.

Tai-toi ſur les yeux de ta tête,
Et ſuy moi.

SCENE IX.

DANDIN, CHICANNEAU, LA COMTESSE, L'INTIME'.

DANDIN.

Depeschez. Donnez vôtre Requête.

CHICANNEAU.

Monsieur, sans vôtre aveu l'on me fait prisonnier.

LA COMTESSE.

Hé mon Dieu! j'apperçoi Monsieur dans son grenier.
Que fait-il là?

L'INTIME'.

Madame, il y donne Audience.
Le champ vous est ouvert.

CHICANNEAU.

On me fait violence.
Monsieur, on m'injurie, & je venois icy
Me plaindre à vous.

LA COMTESSE.

Monsieur, je viens me plaindre aussi.

CHICANNEAU, & LA COMTESSE.

Vous voyez devant vous mon averse Partie.

L'INTIME'.

Parbleu, je veux me mettre aussi de la partie.

CHICANNEAU, LA COMT. & L'INTIME'.

Monsieur, je viens icy pour un petit Exploit.

CHICANNEAU.

Hé, Messieurs! tour à tour, exposons nôtre droit.

LA COMTESSE.

Son droit? Tout ce qu'il dit sont autant d'impostures.

DANDIN.

Qu'est-ce qu'on vous a fait?

CHICAN

CHICANNEAU, L'INTIME' & LA COMT.
On m'a dit des injures.

L'INTIME' *continuant.*

Outre un soufflet, Monsieur, que j'ai reçû plus qu'eux.

CHICANNEAU.

Monsieur, je suis Cousin de l'un de vos Neveux.

LA COMTESSE.

Monsieur, Pere Cordon vous dira mon affaire.

L'INTIME'.

Monsieur, je suis bâtard de vôtre Apoticaire.

DANDIN.

Vos qualitez?

LA COMTESSE.

Je suis Comtesse.

L'INTIME'.

Huissier.

CHICANNEAU.

Bourgeois.

Messieurs...

DANDIN.

Parlez toûjours, je vous entens trois trois.

CHICANNEAU.

Monsieur....

L'INTIME'.

Bon, le voilà qui fausse compagnie.

LA COMTESSE.

Helas!

CHICANNEAU.

Hé quoi! déja l'Audience est finie?
Je n'ai pas eu le temps de lui dire deux mots.

SCENE X.

CHICANNEAU, LEANDRE *sans Robbe, &c.*

LEANDRE.

MEssieurs voulez-vous bien nous laisser en repos ?

CHICANNEAU.

Monsieur, peut-on entrer ?

LEANDRE.

Non, Monsieur, ou je meure.

CHICANNEAU.

Hé pourquoi? j'aurai fait en une petite heure,
En deux heures, au plus.

LEANDRE.

On n'entre point, Monsieur.

LA COMTESSE.

C'est bien fait de fermer la porte à ce crieur.
Mais moi...

LEANDRE.

L'on n'entre point, Madame, je vous jure.

LA COMTESSE.

Ho, Monsieur, j'entrerai

LEANDRE.

Peut-être ?

LA COMTESSE.

J'en suis seure.

LEANDRE.

Par la fenêtre donc ?

LA COMTESSE.

Par la porte.

LEANDRE.

Il faut voir.

CHICANNEAU.

Quand je devrois ici demeurer jusqu'au soir.

SCENE XI.

PETIT JEAN, LEANDRE, CHICANNEAU, &c.

PETIT JEAN, *à Leandre.*

On ne l'entendra pas quelque chose qu'il fasse.
Parbleu, je l'ai fouré dans nôtre sale basse,
Tout auprés de la cave.

LEANDRE.

En un mot comme en cent,
On ne voit point mon Pere.

CHICANNEAU.

Hé bien donc. Si pourtant
Sur toute cette affaire il faut que je le voye.

Dandin paroît par le soupirail.

Mais que vois je? Ah, c'est lui que le Ciel nous renvoye.

LEANDRE.

Quoi par le soupirail?

PETIT JEAN.

Il a le Diable au corps.

CHICANNEAU.

Monsieur...

DANDIN.

L'impertinent, sans lui j'étois dehors.

CHICANNEAU.

Monsieur...

DANDIN.

Retirez-vous, vous estes une bête.

CHICANNEAU.

Monsieur, voulez-vous bien ...

DANDIN,

Vous me rompez la tête.

CHICANNEAU.

Monsieur, j'ai commandé ...

DANDIN.

Taisez-vous; vous dit-on

CHICANNEAU.

Que l'on portât chez vous ...

DANDIN.

Qu'on le meine en prison.

CHICANNEAU.

Certain cartaut de vin.

DANDIN.

Hé je n'en aï que faire.

CHICANNEAU.

C'est de trés-bon muscat.

DANDIN.

Redites vôtre affaire.

LEANDRE *à l'Intimé.*

Il faut les entourer icy de tous côtez.

LA COMTESSE.

Monsieur, il vous va dire autant de faussetez.

CHICANNEAU.

Monsieur, je vous dis vrai.

DANDIN.

Mon Dieu, laissez-la dire.

LA COMTESSE.

Monsieur, écoutez-moi.

DANDIN.

Souffrez que je respire.

CHICANNEAU.

Monsieur...

DANDIN.

Vous m'étranglez.

LA COMTESSE.

Tournez les yeux vers moi.

DANDIN.

Elle m'étrangle. Ay, ay.

CHICANNEAU.

Vous m'entrainez, ma foy.
Prenez garde, je tombe.

PETIT JEAN.

Ils sont sur ma parole,
L'un & l'autre encavez.

LEANDRE.

Vîte, que l'on y vole,
Courez à leur secours. Mais au moins je prétens
Que Monsieur Chicanneau, puis qu'il est là-dedans,
N'en sorte d'aujourd'hui. L'Intimé, prens y garde.

L'INTIMÉ.

Gardez le soupirail.

LEANDRE.

Va vîte, je le garde.

SCENE XII.

LA COMTESSE, LEANDRE.

LA COMTESSE.

Miserable! il s'en va lui prévenir l'esprit.
Par le soupirail.
Monsieur, ne croyez rien de tout ce qu'il vous dit.
Il n'a point de témoins. C'est un menteur.

LEANDRE.

Madame,
Que leur contez-vous-là ? Peut-être ils rendent l'ame.

LA COMTESSE.

Il lui fera, Monsieur, croire ce qu'il voudra.
Souffrez que j'entre.

LEANDRE.

Oh non, personne n'entrera.

LA COMTESSE.

Je le voi bien, Monsieur, le vin muscat opere
Aussi-bien sur le fils que sur l'esprit du Pere.
Patience. Je vais protester comme il faut,
Contre Monsieur le Juge, & contre le cartaut.

LEANDRE.

Allez donc, & cessez de nous rompre la tête.
Que de fous ! Je ne fus jamais à telle fête.

SCENE XIII.

DANDIN, L'INTIME, LEANDRE.

L'INTIME.

Monsieur, où courez-vous? C'est vous mettre en (danger,
Et vous boitez tout bas.

DANDIN.

Je veux aller juger.

LEANDRE.

Comment mon Pere ! allons, permettez qu'on vous (pense,
Vîte, un Chirurgien.

DANDIN.

Qu'il vienne à l'Audience.

LEANDRE.

Hé, mon Pere! arrêtez ...

DANDIN.

Ho! je vois ce que c'est,
Tu prétens faire ici de moi ce qui te plaît.
Tu ne gardes pour moi respect, ni complaisance.
Je ne puis prononcer une seule Sentence.
Acheve, prens ce sac, prens vîte.

LEANDRE.

Hé doucement,
Mon Pere! Il faut trouver quelque accommodement.
Si pour vous sans juger, la vie est un supplice,
Si vous êtes pressé de rendre la Justice,
Il ne faut point sortir pour cela de chez vous,
Exercez le talent, & jugez parmi nous.

DANDIN.

Ne raillons point ici de la Magistrature.
Vois-tu? je ne veux point être Juge en peinture.

LEANDRE.

Vous serez au contraire un Juge sans appel,
Et Juge du civil comme du criminel.
Vous pourrez tous les jours tenir deux Audiences.
Tout vous sera chez vous matiere de Sentences.
Un valet manque-t-il de rendre un verre net?
Condamnez à l'amende, ou s'il le casse, au foüet.

DANDIN.

C'est quelque chose. Encor passe quand on raisonne.
Et mes vaccations, qui les paîra? Personne?

LEANDRE.

Leurs gages vous tiendront lieu de nantissement.

DANDIN.

Il parle, ce me semble, assez pertinemment.

LEANDRE.

Contre un de vos voisins ....

SCENE XIV.

DANDIN, LEANDRE, L'INTIME, PETIT JEAN.

PETIT JEAN.

Arrête, arrête, attrappe.

LEANDRE.

Ah ! c'est mon Prisonnier sans doute qui s'échappe.

L'INTIME.

Non, non, ne craignez rien.

PETIT JEAN.

Tout est perdu.... Citron....
Vôtre Chien... vient là-bas de manger un Chapon,
Rien n'est sûr devant lui. Ce qu'il trouve, il l'emporte.

LEANDRE.

Bon, voilà pour mon Pere une cause. Main forte.
Qu'on se mette aprés lui. Courez tous.

DANDIN.

Point de bruit,
Tout doux. Un amené sans scandale suffit.

LEANDRE.

Çà, mon Pere, il faut faire un exemple authentique.
Jugez severement ce voleur domestique.

DANDIN.

Mais je veux faire au moins la chose avec éclat.
Il faut de part & d'autre avoir un Avocat.
Nous n'en avons pas-un.

LEANDRE.

Hé bien, il en faut faire.
Voilà vôtre Portier, & vôtre Secretaire,
Vous en ferez, je croi, d'excellens Avocats:
Ils sont fort ignorans.

L'INTIME.

L'INTIMÉ.

Non pas, Monsieur, non pas.
J'endormiray Monsieur, tout aussi-bien qu'un autre.

PETIT JEAN.

Pour moi, je ne sçai rien, n'attendez rien du nôtre.

LEANDRE.

C'est ta premiere cause, & l'on te la fera.

PETIT JEAN.

Mais je ne sçai pas lire.

L'INTIMÉ.

Hé l'on te souflera.

DANDIN.

Allons nous préparer. Ç à, Messieurs point d'intrigues.
Fermons l'œil aux présens, & l'oreille à la brigue.
Vous, Maître Petit Jean, serez le demandeur.
Vous, Maître l'Intimé, soyez le défendeur.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHICANNEAU, LEANDRE, LE SOUFFLEUR.

CHICANNEAU.

OUY, Monsieur, c'est ainsi qu'ils ont conduit l'affaire.
L'Huissier m'est inconnu, comme le Commissaire.
Je ne ments pas d'un mot.

LEANDRE.

Oüy je crois tout cela.
Mais si vous m'en croyez, vous les laisserez là.
En vain vous prétendez les pousser l'un & l'autre.
Vous troublerez bien moins leur repos que le vôtre.
Les trois quarts de vos bien sont déja dépensez
A faire enfler des sacs l'un sur l'autre entassez;
Et dans une poursuite à vous-même contraire...

CHICANNEAU.

Vraiment, vous me donnez un conseil salutaire,
Et devant qu'il soit peu, je veux en profiter.
Mais je vous prie au moins de bien solliciter.
Puis que Monsieur Dandin va donner audience,
Je vais faire venir ma Fille en diligence.
On peut l'interroger, elle est de bonne foy,
Et même elle sçaura mieux répondre que moy.

LEANDRE.

Allez & revenez, l'on vous fera justice.

LE SOUFFLEUR.

Quel homme!

SCENE II.

LEANDRE, LE SOUFFLEUR.

LEANDRE.

Je me sers d'un étrange artifice.
Mais mon Pere est un homme à se désesperer,
Et d'une cause en l'air il le faut bien leurrer.
D'ailleurs j'ai mon dessein, & je veux qu'il condamne
Ce fou qui réduit tout au pied de la chicanne.
Mais voicy tous nos gens qui marchent sur nos pas.

SCENE III.

DANDIN, LEANDRE, L'INTIME', PETIT JEAN, LE SOUFFLEUR.

DANDIN.

Ça, qu'estes-vous icy ?

LEANDRE.

Ce sont les Avocats.

DANDIN.

Vous ?

LE SOUFFLEUR.

Je viens secourir leur memoire troublée.

DANDIN.

Je vous entens. Et vous ?

LEANDRE.

Moy ? Je suis l'assemblée.

DANDIN.

Commencez donc.

LE SOUFFLEUR.

Messieurs.

PETIT JEAN.

Ho prenez-le plus bas.
Si vous soufflez si haut, l'on ne m'entendra pas.
Messieurs...

DANDIN.

Couvrez-vous.

PETIT JEAN.

O! Mes...

DANDIN.

Couvrez-vous, vous dis-je.

PETIT JEAN.

Oh, Monsieur? je sçai bien à quoi l'honneur m'oblige.

DANDIN.

Ne te couvre donc pas.

PETIT JEAN, *se couvrant.*

Messieurs... Vous doucement:
Ce que je sçai le mieux, c'est mon commencement.
Messieurs, quand je regarde avec exactitude
L'inconstance du monde, & sa vicissitude;
Lors que je vois parmi tant d'hommes differens,
Pas-une Etoile fixe, & tant d'Astres errans;
Quand je vois les Cesars, quand je vois leur fortune,
Quand je vois le Soleil, & quand je vois la Lune;
* *Babyloniens.*
Quand je vois les Etats des * Babiboniens.
* *Persans.* * *Macedoniens.*
Transferé des * Serpans, aux * Nacedoniens:
* *Romains.* * *Despotique.*
Quand je vois les * Lorrains de l'Etat * Dépotique
Passer au * Démocrite, & puis au Monarchique;
* *Démocratique.*
Quand je vois le Japon...

L'INTIME'.

Quand aura-t-il tout vû?

PETIT JEAN.

Oh, pourquoi celui-là m'a-t-il interrompu ?
Je ne dirai plus rien.

DANDIN.

Avocat incommode,
Que ne lui laissez-vous finir sa periode ?
Je suois sang & eau pour voir si du Japon,
Il viendroit à bon port au fait de son Chapon,
Et vous l'interrompez par un discours frivole.
Parlez donc, Avocat.

PETIT JEAN.

J'ai perdu la parole.

LEANDRE.

Acheve, Petit Jean, c'est fort bien débutté.
Mais que font là tes bras pendans à ton côté ?
Te voilà sur tes pieds droit comme une *Statuë*,
Dégourdi-toy. Courage ; Allons qu'on s'évertuë.

PETIT JEAN, *Remuant les bras.*

Quand... je vois... Quand... je vois...

LEANDRE.

Di donc ce que tu vois.

PETIT JEAN.

Oh dame, on ne court pas deux Liévres à la fois.

LE SOUFFLEUR.

On lit...

PETIT JEAN.

On lit...

LE SOUFFLEUR.

Dans la...

PETIT JEAN.

Dans la...

LE SOUFFLEUR.

Metamorphose.

PETIT JEAN.

Commment ?

LE SOUFFLEUR.

Que la Metem . . .

PETIT JEAN.

Que la Metem . . .

LE SOUFFLEUR.

Psycose.

PETIT JEAN.

Psycose.

LE SOUFFLEUR.

Hé le cheval!

PETIT JEAN.

Et le cheval.

LE SOUFFLEUR.

Encor!

PETIT JEAN.

Encor.

LE SOUFFLEUR.

Le chien!

PETIT JEAN.

Le chien.

LE SOUFFLEUR.

Le butor!

PETIT JEAN.

Le but

LE SOUFFLEUR.

Peste de l'Avocat!

PETIT JEAN.

Ah peste de toi-même!

Voyez cet autre avec sa face de Carême.

Va-t-en au Diable.

DANDIN.

Et vous venez au fait. Un mo

Du fait.

PETIT JEAN.

Eh faut-il tant tourner autour du pot?

Ils me font dire aussi des mots longs d'une toise,
De grands mots qui tiendroient d'ici jusqu'à Pontoise.
Pour moi, je ne sçai point tant faire de façon,
Pour dire qu'un Mâtin vient de prendre un Chapon.
Tant y a qu'il n'est rien que vôtre Chien ne prenne ;
Qu'il a mangé là-bas un bon Chapon du Maine ;
Que la premiere fois que je l'y trouveray,
Son procés est tout fait, & je l'assommeray.

LEANDRE.

Belle conclusion, & digne de l'exorde !

PETIT JEAN.

On l'entend bien toûjours. Qui voudra mordre y morde.

DANDIN.

Appellez les témoins.

LEANDRE.

C'est bien dit, s'il le peut.
Les témoins sont fort chers, & n'en a pas qui veut.

PETIT JEAN.

Nous en avons pourtant, & qui sont sans reproches.

DANDIN.

Faites-les donc venir.

PETIT JEAN.

Je les ay dans ma poche.
Tenez, voilà la tête, & les pieds du Chapon.
Voyez-les, & jugez.

L'INTIME'.

Je les recuse.

DANDIN. Bon !
Pourquoi les recuser ?

L'INTIME'.

Monsieur, ils sont du Maine.

DANDIN.

Il est vrai que du Mans il en vient par douzaine.

L'INTIME'.

Messieurs....

Et court le grand galop quand il est à son fait.

L'INTIME'.

Mais le premier, Monsieur, c'est le beau.

DANDIN.

C'est le laid.

A-t-on jamais plaidé d'une telle methode ?

Mais qu'en dit l'assemblée ?

LEANDRE.

Il est fort à la mode.

L'INTIME', *d'un ton vehement.*

Qu'arrive-t-il, Messieurs ? On vient. Comment vient-on ?

On poursuit ma Partie. On force la maison.
Quelle maison ? Maison de notre propre Juge.
On brise le sellier qui nous sert de refuge.
De vol, de brigandage, on nous déclare auteurs.
On nous traîne, on nous livre à nos accusateurs,
A Maître Petit Jean, Messieurs. Je vous atteste
Qui ne sçait que la Loy *Si quis Canis* Digeste
De vi, Paragrapho, Messieurs, *Caponibus*,
Est manifestement contraire à cet abus ?
Et quand il seroit vrai que Citron ma Partie
Auroit mangé, Messieurs, le tout ou bien partie
Dudit Chapon. Qu'on mette en compensation
Ce que nous avons fait avant cette action.
Quand ma Partie a-t-elle été reprimandée,
Par qui vôtre maison a-t-elle été gardée,
Quand avons-nous manqué d'abboyer au larron ?
Témoin trois Procureurs dont icelui Citron
A déchiré la robbe. On en verra les piéces.
Pour nous justifier, voulez-vous d'autres Piéces ?

PETIT JEAN.

Maître Adam...

L'INTIME'.

Laissez-nous.

PETIT JEAN.

L'Intimé....

L'INTIME'.

Laissez-nous.

PETIT JEAN.

S'enrouë.

L'INTIME'.

Hé laissez-nous. Euh, Euh.

DANDIN.

Reposez-vous,
Et concluez.

L'INTIME', *d'un ton pesant.*

Puis donc, qu'on nous permet de prendre
Haleine, & que l'on nous défend de nous étendre,
Je vais, sans rien obmettre, & sans prévariquer,
Compendieusement énoncer, expliquer,
Exposer à vos yeux l'idée universelle
De ma cause, & des faits renfermez en icelle.

DANDIN.

Il auroit plûtost fait de dire tout vingt-fois,
Que de l'abreger une. Homme, ou qui que tu sois,
Diable, conclus, ou bien que le Ciel te confonde.

L'INTIME'.

Je finis

DANDIN.

Ah!

L'INTIME'.

Avant la naissance du monde...

DANDIN, *baaillant*

Avocat passons au Deluge.

L'INTIME'.

Avant donc
La naissance du Monde, & sa création.
Le Monde, l'Univers, Tout, la Nature entiere
Etoit ensevelie au fond de la matiere.

Les élemens, le feu, l'air, & la terre, & l'eau.
Enfoncez, entassez, ne faisoient qu'un monceau,
Une confusion, une masse sans forme,
Un desordre, un cahos, une cohuë énorme.
Unus erat toto Naturæ vultus in orbe,
Quem Græci dixere cahos, rudis indigestaque mole

LEANDRE.

Quelle chute! Mon Pere?

PETIT JEAN.

Ay, Monsieur! Comme il dort.

LEANDRE.

Mon Pere, éveillez-vous.

PETIT JEAN.

Monsieur, estes-vous mort?

LEANDRE.

Mon Pere!

DANDIN.

Hé bien, hé bien, Qoy! Qu'est-ce? Ah! Ah q
homme!
Certes, je n'ai jamais dormi d'un si bon somme.

LEANDRE.

Mon Pere, il faut juger.

DANDIN.

Aux Galleres.

LEANDRE.

Un Ch

Aux Galleres!

DANDIN.

Ma foy, je n'y conçois plus r
De Monde, de cahos, j'ai la teste troublée.
Hé concluez.

L'INTIME', *lui presentant de petits Chiens*

Venez, famille desolée.
Venez, pauvres enfans, qu'on veut rendre orphel
Venez faire parler vos esprits enfantins.

Oüy, Messieurs, vous voyez ici nôtre misere.
Nous sommes orphelins. Rendez-nous nôtre Pere,
Nôtre Pere par qui nous fûmes engendrez,
Nôtre Pere qui nous...

DANDIN.

Tirez, tirez, tirez.

L'INTIME'.

Nôtre Pere, Messieurs...

DANDIN.

Tirez donc. Quels vacarmes.
Ils ont pissé par tout.

L'INTIME'.

Monsieur, voyez nos larmes.

DANDIN.

Ouf. Je me sens déja pris de compassion.
Ce que c'est qu'à propos toucher la passion?
Je suis bien empêché. La verité me presse.
Le crime est averé, lui-même il le confesse.
Mais s'il est condamné; l'embarras est égal;
Voilà bien des enfans reduits à l'Hôpital.
Mais je suis occupé, je ne veux voir personne.

SCENE DERNIERE.

CHICANNEAU, ISABELLE, &c.

CHICANNEAU.

Monsieur...

DANDIN.

Oüy, pour vous seuls l'Audiance se donne.
Adieu. Mais, s'il vous plaît, quel est cette enfant-là?

CHICANNEAU.

C'est ma Fille, Monsieur.

DANDIN.

Hé tost, rappellez-la.

ISABELLE.

Vous estes occupé.

DANDIN.

Moy? je n'ai point d'affaire.
Que ne me disiez-vous que vous êtiez son Pere?

CHICANNEAU.

Monsieur....

DANDIN.

Elle sçait mieux vôtre affaire que vous.
Dites. Qu'elle est jolie, & qu'elle a les yeux doux!
Ce n'est pas tout, ma Fille, il faut de la sagesse.
Je suis tout réjoüy de voir cette jeunesse.
Sçavez-vous que j'étois un Compere autrefois?
On a parlé de nous.

ISABELLE.

Ah, Monsieur, je vous crois.

DANDIN.

Di-nous, à qui veux-tu faire perdre la cause?

ISABELLE.

A personne.

DANDIN.

Pour toi je feray toute chose.
Parle donc.

ISABELLE.

Je vous ay trop d'obligation.

DANDIN.

N'avez-vous jamais vû donner la Question?

ISABELLE.

Non, & ne le verray, que je crois, de ma vie.

DANDIN.

Venez, je vous en veux faire passer l'envie.

ISABELLE.

Hé Monsieur, peut-on voir souffrir des malheureux!

DANDIN.

Bon, cela fait toûjours passer une heure ou deux.

CHICANNEAU.

Monsieur, je viens icy pour vous dire...

LEANDRE.

Mon Pere,

Je vous vais en deux mots dire toute l'affaire.
C'est pour un mariage, & vous sçaurez d'abord
Qu'il ne tient plus qu'à vous, & que tout est d'accord,
La Fille le veut bien. Son Amant le respire;
Ce que la Fille veut, le Pere le desire.
C'est à vous de juger.

DANDIN, *se rasseyant.*

Mariez, au plûtost.
Dés demain, si l'on veut; aujourd'huy s'il le faut.

LEANDRE.

Mademoiselle, allons, voilà vôtre Beaupere,
Saluez-le.

CHICANNEAU.

Comment?

DANDIN.

Quel est donc ce mystere?

LEANDRE.

Ce que vous avez dit, se fait de point en point.

DANDIN.

Puis que je l'aï jugé, je n'en reviendray point.

CHICANNEAU.

Mais on ne donne pas une Fille sans elle.

LEANDRE.

Sans doute, & j'en croiray la charmante Isabelle.

CHICANNEAU.

Es-tu muette? Allons. C'est à toi de parler.
Parle.

ISABELLE.

Je n'ose pas, mon Pere, en appeller.

Je vois qu'on m'a surpris, mais j'en aurai raison.
De plus de vingt procés cecy sera la source.
On a la Fille, soit. On n'aura pas la bource.

LEANDRE.

Hé, Monsieur, qui vous dit qu'on vous demande rien?
Laissez-nous vôtre Fille, & gardez vôtre bien.

CHICANNEAU.

Ah!

LEANDRE.

Mon Pere, êtes-vous content de l'Audiance?

DANDIN.

Cüy-da, que les procés viennent en abondance,
Et je passe avec vous le reste de mes jours.
Mais que les Avocats soient desormais plus courts.
Et nôtre criminel?

LEANDRE.

Ne parlons que de joye;
Grace, grace, mon Pere.

DANDIN.

Hé bien, qu'on le renvoye.
C'est en vôtre faveur, ma Bru, ce que j'en fais.
Allons nous délasser à voir d'autres procés.

DISCOURS

PRONONCÉ

A L'ACADEMIE FRANÇOISE,

A LA RECEPTION

DE M^RS CORNEILLE ET DE BERGERET,

le deuxiéme Janvier 1685.



APRE'S la mort du celebre Mr Corneille l'un des Quarante de l'Academie Françoise, M. Corneille son frere ayant été élû pour remplir sa place, dans cette Compagnie, & à quelques jours de là M. Bergeret Secretaire du Cabinet ayant aussi été élû en la place de M. de Cordemoy qui étoit mort peu de temps aprés M. Corneille, ces deux Messieurs vinrent ensemble prendre leur séance à l'Academie, & firent leur Remerciment selon la coûtume, chacun selon le rang de leur reception. M. Racine, qui étoit alors Directeur de la Compagnie, leur répondit en ces termes.





DISCOURS.

ESSIEURS,

Il n'eſt pas beſoin de dire ici, combien l'Academie a été ſenſible aux deux pertes conſiderables qu'elle a faites preſque en même temps, & dont elle ſeroit inconſolable, ſi par le choix qu'elle a fait de vous, elle ne les voyoit aujourd'hui heureuſement reparées.

Elle a regardé la mort de Monſieur de Corneille, comme un des plus rudes coups qui la pût frapper. Car bien que depuis un an, une longue maladie nous eût privez de ſa préſence, & que nous euſſions perdu en quelque ſorte l'eſperance de le revoir jamais dans nos aſſemblées; toutefois il vivoit, & l'Academie dont il étoit le Doyen, avoit au moins la conſolation de voir dans la Liſte, où ſont les noms de

tous ceux qui la composent, de voir, dis-je, immediatement au dessous du nom sacré de son Auguste Protecteur, le fameux nom de Corneille.

Et qui d'entre nous ne s'applaudissoit pas en lui-même, & ne ressentoit pas un secret plaisir d'avoir pour confrere un homme de ce merite? Vous, Monsieur, qui non seulement étiez son frere, mais qui avez couru long-temps une même carriere avec lui, vous sçavez les obligations que lui a nôtre Poësie, vous sçavez en quel état se trouvoit la Scene Françoise, lors qu'il commença à travailler. Quel desordre! quelle irregularité! Nul goust, nulle connoissance des veritables beautez du theatre. Les Auteurs aussi ignorans que les Spectateurs. La plûpart des sujets extravagans & dénuez de vrai-semblance. Point de mœurs, point de caracteres. La diction encore plus vicieuse que l'action, & dont les pointes & de miserables jeux de mots faisoient le principal ornement. En un mot toutes les regles de l'art, celles même de l'honnêteté & de la bienséance par tout violées.

Dans cette enfance, ou pour mieux dire, dans ce cahos du poëme Dramatique parmi nous, vôtre illustre Frere, aprés avoir quel-

que temps cherché le bon chemin, & lutté, si je l'ose ainsi dire, contre le mauvais goust de son siécle, enfin inspiré d'un genie extraordinaire, & aidé de la lecture des Anciens, fit voir sur la Scene la Raison, mais la Raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornemens dont nôtre langue est capable; accorda heureusement le Vrai-semblable & le Merveilleux, & laissa bien loin derriere lui tout ce qu'il avoit de rivaux, dont la plûpart desesperant de l'atteindre, & n'osant plus entreprendre de lui disputer le prix, se bornerent à combattre la voix publique déclarée pour lui, & essayerent en vain par leurs discours & par leurs frivoles Critiques, de rabaisser un merite qu'ils ne pouvoient égaler.

La Scene retentit encore des acclamations qu'exciterent à leur naissance, le Cid, Horace, Cinna, Pompée, tous ces chef-d'œuvres representez depuis sur tant de theatres, traduits en tant de langues, & qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vrai, ou trouvera-t-on un Poëte qui ait possedé à la fois tant de grands talens, tant d'excellentes parties? L'art, la force, le jugement, l'esprit. Quelle noblesse, quelle œconomie dans les sujets! Quelle vehemen-

ce dans les passions ! Quelle gravité dans ses sentimens ! Quelle dignité, & en même temps quelle prodigieuse varieté dans les caracteres ! Combien de Rois, de Princes, de Heros de toutes nations nous a-t-il representez, toûjours tels qu'ils doivent être, toûjours uniformes avec eux-mêmes, & jamais ne se ressemblant les uns aux autres ! Parmi tout cela une magnificence d'expression proportionnée aux Maîtres du monde qu'il fait souvent parler, capables neanmoins de s'abaisser, quand il veut, & de descendre jusqu'aux plus simples naïvetez du Comique, où il est encore inimitable. Enfin, ce qui lui est sur tout particulier, une certaine force, une certaine élevation, qui surprend, qui enleve, & qui rend jusqu'à ses défauts, si on lui en peut reprocher quelques-uns, plus estimables que les vertus des autres. Personnage veritablement né pour la gloire de son païs, comparable, je ne dis pas à tout ce que l'ancienne Rome a eû d'excellens Tragiques, qu'elle confesse elle-même qu'en ce genre elle n'a pas esté fort heureuse ; mais aux Eschyles, aux Sophocles, aux Euripides, dont la fameuse Athenes ne s'honore pas moins, que des Themistocles, des Periclés, des Alcibiades qui vivoient en même-tems qu'eux.

Oüy, Monsieur, que l'ignorance rabaisse tant qu'elle voudra l'éloquence & la poësie, & traite les habiles Escrivains de gens inutiles dans les Etats, nous ne craindrons point de le dire à l'avantage des Lettres & de ce Corps fameux dont vous faites maintenant partie; du moment que les Esprits sublimes, passant de bien loin les bornes communes, se distinguent, s'immortalisent par des chef-d'œuvres comme ceux de Monsieur vôtre Frere; quelque étrange inégalité que durant leur vie la Fortune mette entre-eux & les plus grands Heros, aprés leur mort cette difference cesse. La Posterité qui se plaît, qui s'instruit dans les ouvrages qu'ils lui ont laissez, ne fait point de difficulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus considerable parmi les hommes, fait marcher de pair l'excellent Poëte, & le grand Capitaine. Le même siécle qui se glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguste, ne se glorifie guere moins d'avoir produit Horace, & Virgile. Ainsi, lors que dans les âges suivans on parlera avec étonnement des victoires prodigieuses, & de toutes les grandes choses, qui rendront nôtre siecle l'admiration de tous les siecles à venir, Corneille, n'en doutons point, Corneille tien-

dra place parmi toutes ces merveilles. La France se souviendra avec plaisir, que sous le regne du plus grand de ses Rois a fleuri le plus grand de ses Poëtes. On croira même ajoûter quelque chose à la gloire de nôtre auguste Monarque, lors qu'on dira qu'il a estimé, qu'il a honoré de ses bienfaits cet excellent Genie; que même deux jours avant sa mort, & lors qu'il ne lui restoit plus qu'un rayon de connoissance, il lui envoya encore des marques de sa liberalité; & qu'enfin les dernieres paroles de Corneille ont été des remercimens pour LOUIS LE GRAND.

Voilà, Monsieur, comme la posterité parlera de vôtre illustre Frere. Voilà une partie des excellentes qualitez, qui l'ont fait connoître à toute l'Europe. Il en avoit d'autres, qui bien que moins éclatantes aux yeux du Public, ne sont peut-estre pas moins dignes de nos loüanges, je veux dire, homme de probité, & de pieté; bon pere de famille, bon parent, bon amy: vous le sçavez, vous qui avez toûjours été uny avec lui d'une amitié, qu'aucun interest, non pas même aucune émulation pour la gloire n'a pû alterer. Mais ce qui nous touche de plus prés, c'est qu'il étoit en-

core

core un trés-bon Academicien. Il aimoit, il cultivoit nos exercices. Il y apportoit sur tout cet esprit de douceur, d'égalité, de déference même, si necessaire pour entretenir l'union dans les Compagnies. L'a-t-on jamais vû se préferer à aucun de ses Confreres ? L'a-t-on jamais vû vouloir tirer ici aucun avantage des applaudissemens qu'il recevoit dans le Public ? Au contraire aprés avoir paru en maître, & pour ainsi dire, regné sur la scene, il venoit, disciple docile, chercher à s'instruire dans nos assemblées, laissoit, pour me servir de ses propres termes, laissoit ses lauriers à la porte de l'Académie, toûjours prêt à soûmettre son opinion à l'avis d'autruy, & de tous tant que nous sommes le plus modeste à parler, à prononcer, je dis même sur des matieres de poësie.

Vous auriez pû bien mieux que moy, Monsieur, luy rendre icy les justes honneurs qu'il merite; si vous n'eussiez peut-être apprehendé avec raison, qu'en faisant l'éloge d'un Frere, avec qui vous avez d'ailleurs tant de conformité, il ne semblât que vous faisiez vôtre propre éloge. C'est cette conformité que nous avons tous eûe en vûë, lors que tout d'une voix nous vous

avons appellé pour remplir sa place ; persuadez que nous sommes que nous retrouverons en vous, non-seulement son nom, son même esprit, son même enthousiasme, mais encore sa même modestie, sa même vertu, son même zele pour l'Academie.

Je m'apperçoi qu'en parlant de modestie, de vertu, & des autres qualitez propres pour l'Académie, tout le monde songe icy avec douleur à l'autre perte que nous avons faite ; je veux dire à la mort du sçavant Monsieur de Cordemoy, qui avec tant d'autres talens, possedoit au souverain degré toutes les parties d'un veritable Académicien ; sage, exact, laborieux, & qui, si la mort ne l'eût point ravi au milieu de son travail, alloit peut-être porter l'Histoire, aussi loin que M. de Corneille a porté la Tragédie. Mais aprés tout ce que vous avez dit sur son sujet ; * vous, Monsieur, qui par l'éloquent discours que vous venez de faire, vous êtes montré si digne de lui succeder, je n'ai garde de vouloir entreprendre un éloge qui, sans rien ajoûter à sa loüange, ne feroit qu'affoiblir l'idée que vous avez donnée de son merite.

Nous avons perdu en lui un homme, qui aprés avoir donné au Barreau une partie de

* *à Monsieur Bergeret.*

ſa vie, s'étoit depuis appliqué tout entier à l'étude de nôtre ancienne Hiſtoire. Nous lui avons choiſi pour ſucceſſeur un homme, qui aprés avoir été aſſez long-tems l'organe d'un Parlement celebre, a été appellé à un des plus importans emplois de l'Etat, & qui, avec une connoiſſance exacte & de l'Hiſtoire, & de tous les bons livres, nous apporte encore quelque choſe de bien plus utile & de bien plus conſiderable pour nous, je veux dire la connoiſſance parfaite de la merveilleuſe Hiſtoire de nôtre Protecteur.

Et qui pourra mieux que* vous, nous aider à parler de tant de grands évenemens, dont les motifs & les principaux reſſorts ont été ſi ſouvent confiez à vôtre fidelité, à vôtre ſageſſe? Qui ſçait mieux à fond tout ce qui s'eſt paſſé de memorable dans les Cours étrangeres, les Traitez, les Alliances, & enfin toutes les importantes Negociations, qui ſous ſon regne ont donné le branle à l'Europe?

Toutefois, diſons la verité, Monſieur, la voye de la Negociation eſt bien courte, ſous un Prince, qui ayant toûjours de ſon

* *Mr Bergeret eſt premier Commis de Mr de Croiſſi Miniſtre & Secretaire d'Etat pour les affaires étrangeres.*

côté la puissance & la raison, n'a besoin pour faire executer ses volontez, que de les déclarer. Autrefois la France trop facile à se laisser surprendre par les artifices de ses Voisins, autant qu'elle étoit heureuse & redoutable dans la guerre, autant passoit-elle pour être infortunée dans les accommodemens. L'Espagne sur tout, l'Espagne son orgueilleuse ennemie se vante de n'avoir jamais signé, même au plus fort de nos prosperitez, que des Traitez avantageux, & de regagner souvent par un trait de plume, ce qu'elle avoit perdu en plusieurs Campagnes. Que lui sert maintenant cette adroite politique, dont elle faisoit tant de vanité ? Avec quel étonnement l'Europe a-t-elle vû, dés les premieres démarches du Roy, cette superbe Nation contrainte de venir jusques dans le Louvre reconnoître publiquement son inferiorité, & nous abandonner depuis par des Traitez solemnels tant de Places si fameuses, tant de grandes Provinces, celles même dont ses Rois empruntoient leurs plus glorieux titres! Comment s'est fait ce changement ? Est-ce par une longue suite de negociations traînées ? Est-ce par la dexterité de nos Ministres dans les païs étrangers ? Eux-mêmes confessent que le Roy fait tout, voit tout

dans les Cours où il les envoye, & qu'ils n'ont tout au plus que l'embarras d'y faire entendre avec dignité ce qu'il leur a dicté avec sagesse.

Qui l'eût dit au commencement de l'année derniere, & dans cette même saison où nous sommes, lors qu'on voyoit de toutes parts tant de haines éclater, tant de ligues se former, & cet Esprit de discorde & de défiance qui souffloit la guerre aux quatre coins de l'Europe : qui l'eût dit qu'avant la fin du Printemps tout seroit calme ? Quelle apparence de pouvoir dissiper si-tost tant de ligues ? Comment accorder tant d'interests si contraires ? Comment calmer cette foule d'Etats, & de Princes, bien plus irritez de nôtre puissance, que des mauvais traitemens qu'ils prétendoient avoir reçûs ? N'eût-on pas crû que vingt années de Conference ne suffisoient pas pour terminer toutes ces querelles ? La Diete d'Allemagne, qui n'en devoit examiner qu'une partie, depuis trois ans qu'elle y étoit appliquée, n'en étoit encore qu'aux préliminaires. Le Roy cependant, pour le bien de la Chrétienté, avoit resolu dans son Cabinet, qu'il n'y eût plus de guerre. La veille qu'il devoit partir, pour se mettre à la tête d'une de ses armées, il

trace six lignes, & les envoye à son Ambassadeur à la Haye. Là dessus les Provinces déliberent, les Ministres des Hauts-Alliez s'assemblerent; tout s'agite, tout se remuë; les uns ne veulent rien ceder de ce qu'on leur demande, les autres redemandent ce qu'on leur a pris; mais tous ont resolu de ne point poser les armes. Mais lui, qui sçait bien ce qui en doit arriver, ne semble pas même prêter d'attention à leurs Assemblées; & comme le Jupiter d'Homere, aprés avoir envoyé la Terreur parmi ses ennemis, tournant les yeux vers les autres endroits qui ont besoin de ses regards, d'un côté il fait prendre Luxembourg, de l'autre il s'avance lui-même aux portes de Mons; ici il envoye des Generaux à ses Alliez, là il fait foudroyer Génes; il force Alger à lui demander pardon; il s'applique même à regler le dedans de son Royaume, soulage ses peuples, & les fait joüir par avance des fruits de la paix; & enfin, comme il l'avoit prévû, voit ses Ennemis, aprés bien des conferences, bien des projets, bien des plaintes inutiles, contraints d'accepter ces mêmes conditions qu'il leur a offertes, sans avoir pû en rien retrancher, y rien ajoûter, ou pour mieux dire, sans avoir pû, avec tous leurs efforts,

s'écarter d'un seul pas du cercle étroit qu'il lui avoit plû de leur tracer.

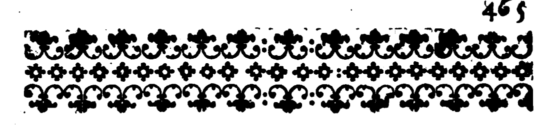
Quel avantage pour nous tous tant que nous sommes, MESSIEURS, qui chacun selon nos differens talens, avons entrepris de celebrer tant de grandes choses! Vous n'aurez point pour les mettre en jour, à discuter avec des fatigues incroyables une foule d'intrigues difficiles à développer. Vous n'aurez pas même à foüiller dans le cabinet de ses Ennemis. Leur mauvaise volonté, leur impuissance, leur douleur est publique à toute la terre. Vous n'aurez point à craindre enfin tous ces longs détails de chicanes ennuyeuses, qui sechent l'esprit de l'Ecrivain, & qui jettent tant de langueur dans la plûpart des Histoires modernes, où le Lecteur, qui cherchoit des faits, ne trouvant que des paroles, sent mourrir à chaque pas son attention, & perd de vûë le fil des évenemens. Dans l'Histoire du Roy tout vit, tout marche, tout est en action. Il ne faut que le suivre si l'on peut, & le bien étudier lui seul. C'est un enchaînement continuel de faits merveilleux, que lui-même commence, que lui-même acheve, aussi clairs, aussi intelligibles quand ils sont executez, qu'impenetrables avant l'execution. En un mot le mi-

racle suit de prés un autre miracle. L'attention est toûjours vive, l'admiration toûjours tenduë; & lon n'est pas moins frappé de la grandeur & de la promptitude avec laquelle se fait la paix, que de la rapidité avec laquelle se font les Conquestes.

Heureux ceux qui comme vous, Monsieur, ont l'honneur d'approcher de prés ce grand Prince, & qui aprés l'avoir contemplé avec le reste du monde dans ces importantes occasions, où il fait le destin de toute la Terre, peuvent encore le contempler dans son particulier, & l'étudier dans les moindres actions de sa vie, non moins grand, non moins Heros, non moins admirable, plein d'équité, plein d'humanité, toûjours tranquile, toûjours maître de lui, sans inégalité, sans foiblesse; & enfin le plus sage & le plus parfait de tous les hommes!

LEs Vers qui suivent furent faits pour être chantez dans l'Orangerie de Sceaux, le jour que le Roy fit l'honneur à Mr le Marquis de Seignelay de venir se promener dans cette agreable Maison. C'étoit en 1685. peu de temps aprés la conclusion de la Tréve.

IDYLLE.



IDYLLE
SUR LA PAIX.

Un plein repos favorise vos vœux,
Peuples, chantez la Paix qui vous rend tous heureux.

Un plein repos favorise nos vœux.
Chantons, chantons la Paix qui nous rend tous heureux.

Charmante Paix, délices de la Terre,
Fille du Ciel & Mere des plaisirs,
Tu reviens combler nos desirs;
Tu bannis la Terreur, & les Tristes soûpirs,
Malheureux enfans de la Guerre.

Un plein repos favorise nos vœux.
Chantons, chantons la Paix qui nous rend tous heureux.

Tu rends le Fils à sa tremblante Mere.
Par toy la jeune épouse espere
D'estre long-temps unie à son Epoux aimé.
De ton retour le Laboureur charmé
Ne craint plus desormais qu'une main étrangere
Moissonne avant le temps le champ qu'il a semé.

Tu pares nos Jardins d'une grace nouvelle;
Tu rends le jour plus pur, & la terre plus belle.

Un plein repos favorise nos vœux, (reux,
Chantons, chantons la Paix qui nous rend tous heu-

Mais quelle main puissante & secourable
A rappellé du Ciel cette Paix adorable ?

Quel Dieu sensible aux vœux de l'Univers
A replongé la Discorde aux Enfers ?

Déja grondoient les horribles tonnerres
Par qui sont brisez les remparts.
Déja marchoit devant les Etendards
Bellone les cheveux épars,
Et se flattoit d'éterniser les guerres
Que sa fureur souffloit de toutes parts.

Divine Paix, apprens-nous par quels charmes
Un calme si profond succede à tant d'allarmes.

Un Heros, des Mortels l'amour & le plaisir,
Un Roy victorieux vous a fait ce loisir.

Un Heros, des mortels l'amour & le plaisir,
Un Roy victorieux nous a fait ce loisir.

Ses Ennemis offensez de sa gloire
Vaincus cent fois, & cent fois suppliants,
En leur fureur de nouveau s'oublians
Ont osé dans ses bras irriter la Victoire.

Qu'ont-ils gagné ces Esprits orgueilleux
Qui menaçoient d'armer la terre entiere ?
Ils ont vû de nouveau resserrer leur frontiere.
Ils ont vû ce * Roc sourcilleux
De leur orgueil l'esperance derniere,
De nos champs fortunez devenir la barriere.

* *Luxembourg.*

Un Heros, des mortels l'amour & le plaisir,
Un Roy victorieux nous a fait ce loisir.

Son bras est craint du couchant à l'Aurore,
La foudre quand il veut tombe aux Climats gelez,
Et sur les bords par le Soleil brûlez.
De son couroux vangeur sur le rivage More
La terre fume encore.

Malheureux les Ennemis
De ce Prince redoutable !
Heureux les Peuples soûmis
A son empire équitable !

Chantons, Bergers, & nous réjoüissons.
Qu'il soit le sujet de nos fêtes.
Le calme dont nous joüissons,
N'est plus sujet aux tempêtes.
Chantons, Bergers, & nous réjoüissons.
Qu'il soit le sujet de nos fêtes.
Le bonheur dont nous joüissons,
Le flatte autant que toutes ses conquêtes.

De ces lieux l'éclat & les attraits,
Ces fleurs odorantes,
Ces eaux * bondissantes,
Ces ombrages frais,
Sont des dons de ses mains bienfaisantes.
De ces lieux l'éclat & les attraits
Sont des fruits de ses bienfaits.

Il veut bien quelquefois visiter nos bocages,
Nos Jardins ne lui déplaisent pas.
Arbres épais, redoublez vos ombrages.
Fleurs, naissez ses pas.

* *La Cascade de Sceaux.*

O Ciel, ô saintes Destinées,
Qui prenez soin de ses jours florissants,
Retranchez de nos ans
Pour ajoûter à ses années.

Qu'il regne ce Heros qu'il triomphe toûjours.
Qu'avec lui soit toûjours la Paix, ou la victoire.
Que le cours de ses ans dure autant que le cours
De la Seine & de la Loire.
Qu'il regne ce Heros, qu'il triomphe toûjours,
Qu'il vive autant que sa gloire.

Fin du Premier Tome.

ACTEURS.

BAJAZET, Frere du Sultan Amurat.

ROXANE, Sultane, Favorite du Sultan Amurat.

ATALIDE, Fille du Sang Ottoman.

ACOMAT, Grand Visir.

OSMIN, Confident du Grand Visir.

ZATIME, Esclave de la Sultane.

ZAIRE, Esclave d'Atalide.

La Scene est à Constantinople, autrement dite Bysance, dans le Serail du Grand Seigneur.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la Grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaire de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. MICHEL DAVID, Libraire à Paris, Nous a fait remontrer qu'il lui a été mis entre les mains par le Sieur du Fourny, Auditeur des Comptes, un Manuscrit de sa composition, intitulé: Histoire Genealogique & Chronologique de la Maison Royale de France, avec celle des Grands Officiers de la Couronne; & qu'il desiroit sous nôtre bon plaisir le donner au Public; mais comme il ne le peut imprimer ou faire imprimer, sans s'engager à de tres grands frais: Il nous a tres humblement fait supplier de vouloir bien, pour l'en dédommager lui accorder nos Lettres de Privilege, tant pour l'impression de cet Ouvrage, que pour la réimpression de plusieurs autres Livres. A CES CAUSES, Voulant favorablement traiter ledit David, & engager les autres Libraires & Imprimeurs à entreprendre à son exemple des Editions dont la lecture puisse contribuer à l'avancement des Sciences & des belles Lettres qui fleurissent dans nôtre Roïaume, ainsi qu'à soûtenir la réputation de l'Imprimerie & Li-

brairie, qui y ont été jusqu'à present cultivées avec tant de succés : Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit David, de faire imprimer ladite Histoire Genealogique & Chronologique de la Maison Royale de France, avec celle des Grands Officiers de la Couronne, composée par le sieur du Fourny, Auditeur des Comptes, de réimprimer ou faire réimprimer les Oeuvres du sieur de saint Evremond en Prose & en Vers; l'Histoire de Don Quichotte, traduite de l'Espagnol de Cervante, avec la continuation du sieur de saint Martin: *Les Oeuvres du sieur Racine*; Les Oeuvres du sieur Moliere avec sa vie, & des jugemens sur quelques-unes de ses pieces : Les Fables mises en Vers par le sieur de la Fontaine : Les Oeuvres du sieur Pierre Corneille, avec les Pieces de Theatre du sieur Thomas Corneille; Les Oeuvres du sieur Scarron, tant en Prose qu'en Vers : La Science parfaite des Notaires par le sieur de Ferriere, contenant les Instructions & les Stiles pour dresser toutes sortes d'Actes tant en matiere Civile que Beneficiale: l'Histoire universelle du feu sieur Evêque de Meaux, avec la continuation : Les Instructions pour les Jardins fruitiers & potagers, avec un Traité des Orangers, par le sieur de la Quintinie, avec une instruction pour la culture des fleurs; en tel forme, marge, caracteres, en autant de Volumes que bon lui semblera, conjointement ou séparement, & de les vendre, faire vendre, & débiter par tout nôtre Roïaume, pendant le temps de quinze années consecutives, à compter du

jour de la date des Presentes, & sans tirer à consequence; à condition neanmoins que l'Impression dudit Livre d'Histoire Genealogique sera acheyé d'imprimer dans le temps de deux années, à compter du jour de la date des Presentes. Faisons défense à toutes personnes de quelque qualité & condition quelles puissent être, d'en introduire d'Impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance: & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres en tout, ni en partie, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts, à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles: Que l'Impression desdits Livres sera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs; en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de les exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotèque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres cher & feal Chevalier Chancelier de France, le sieur Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine

de nullité des Presentes : du contenu desquelles, vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifié, & qu'aux Copies collationées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoutée comme à l'Original ; Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire, pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & autres Lettres à ce contraires : Car tel est nôtre plaisir. DONNE' à Versailles le 5. Novembre, l'an de grace 1708. Et de nôtre Regne le soixante-sixiéme. Par le Roy en son Coseil.

LECOMTE.

Registré sur le Registre n°. 2 de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag. 388. n°. 737. conformément aux Reglemens & nottament à l'Arrest du Conseil du 13. Août 1703. A Paris ce 4. Décembre 1708.

Signé, LOUIS SEVESTRE, *Syndic*.

Et ledit Sieur David, a fait part du droit du present Privilege, pour ce qui regarde les Oeuvres de Racine, aux Sieurs Cavelier, Charpentier, Osmont & Consors Libraires à Paris, pour en joüir conjointement avec lui suivant les Traitez faits entr'eux.

